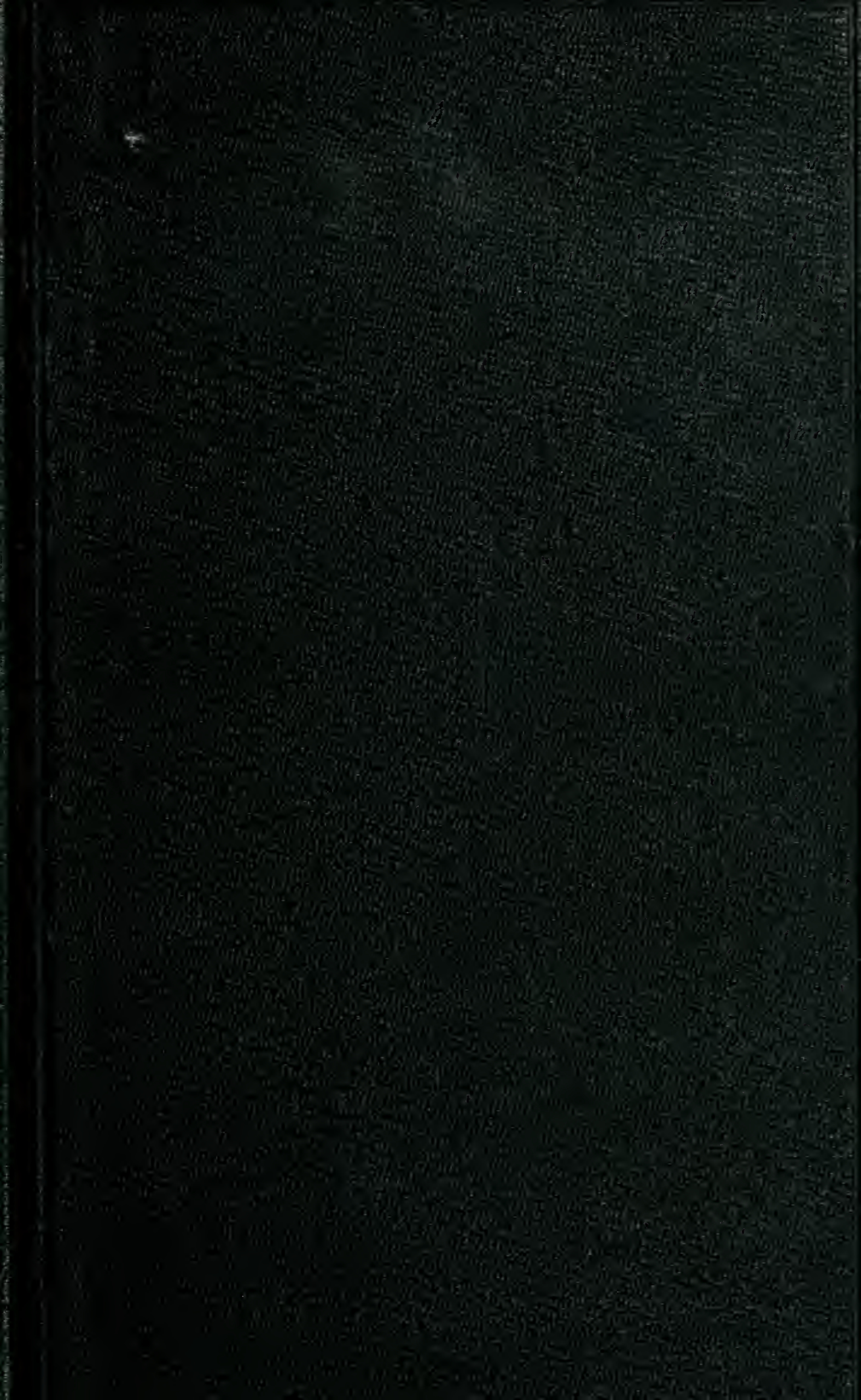



EX LIBRIS

NOUVELLES

GENEVOISES



IMPRIMERIE
JULES CLAYE ET Ce
Rue Saint-Benoît, 7.



LES NOUVELLES GENEVOISES.

NOUVELLES
GENEVOISES

PAR

R. TÖPFFER

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

GRAVURES PAR BEST, LELOIR, HOTELIN ET REGNIER

3e ÉDITION ILLUSTRÉE



PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

10 RUE RICHELIEU

1851


LIBRARY
AUG 2 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION ILLUSTRÉE

Pour un livre, la meilleure preuve de son mérite, c'est d'avoir été accueilli, recherché, goûté par toutes les classes de lecteurs, ou, en d'autres termes, d'avoir été, dans un très-petit nombre d'années, vendu par milliers d'exemplaires. Tel a été le sort des *Nouvelles genevoises*, et c'est ce qui nous a suggéré l'idée d'en publier une édition à la fois complète et illustrée.

Cependant, bien qu'aucun ouvrage ne se prête mieux que celui-là, par la variété des incidents et par la nature des descriptions,

à une illustration à la fois élégante et pittoresque, à cause néanmoins de la couleur locale qu'il réclame quant aux sites et quant aux personnages, nous aurions hésité à nous engager dans cette entreprise, sans le concours qu'a bien voulu nous prêter l'auteur lui-même. Sachant que M. Töpffer, avec cette verve et cette facilité de dessin qui lui ont permis d'illustrer ses *Voyages*, a pareillement, et à plusieurs reprises, fait présent à ses amis d'exemplaires de ses *Nouvelles* illustrés en marge, et qu'en particulier il avait eu l'occasion de faire hommage à Goethe d'une *Bibliothèque de mon oncle* tout entière traduite en croquis, nous avons obtenu de sa complaisance qu'il nous confiât ces dessins originaux, et c'est d'après eux qu'ont été faites les gravures de ce volume. Ainsi donc, conçus par le même esprit et exécutés par la même main, texte et vignettes auront ici un accord intime, et, outre les avantages de caractère et de vérité qui doivent résulter de cet accord, le même goût, la même délicatesse, la même sobriété de traits heureusement choisis se feront remarquer aussi bien dans la narration dessinée que dans la narration écrite.

Plus qu'un mot. Cette édition des *Nouvelles genevoises*, seule complète, contient, de plus que les éditions précédentes, deux des plus attachantes compositions de l'auteur, à savoir : *Les deux Scheidegg*, morceau inédit, où les tons tantôt comiques, tantôt touchants, s'entremêlent à la brillante description des merveilles pittoresques de l'Oberland ; et *Élisa et Widmer*, celle des nouvelles de M. Töpffer où éclatent le plus la poésie du sentiment et le charme du pathétique. Quant au *Presbytère*, qui figurait dans l'édition Charpentier, si nous l'avons retranché de ce recueil, c'est qu'il forme la première partie d'un roman de mœurs que nous

nous proposons de publier incessamment dans son entier[1], et où on le retrouvera à sa vraie place. De cette manière nous aurons offert au public la seule collection complète qui existe des *Romans et Nouvelles* de M. Töpffer.

LES ÉDITEURS.

[1] Depuis la publication de la première édition illustrée des *Nouvelles genevoises*, le *Presbytère* a été publié en un volume format anglais à 3 fr. 50, ainsi que *Rosa et Gertrude*, une charmante nouvelle du même auteur, 1 vol, et *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, excellent traité des arts plastiques où l'auteur a mis toute sa science, tout son goût et sa fantaisie; 2 volumes du même format.



LA

BIBLIOTHÈQUE

DE MON ONCLE

LES DEUX PRISONNIERS



J'ai connu des gens élevés sur le seuil de la boutique de leur père ; ils avaient retenu de ce genre de vie certaine connaissance pratique des hommes, certain penchant musard, le goût des rues, quelques trivialités d'idées, la morale et les préjugés du quartier. On en a fait des avocats, des ministres, et, dans chacune de ces vocations, ils ont apporté de ce seuil de boutique bien des éléments bons ou mauvais, toujours ineffaçables.

D'autres, en ce temps-là, je veux dire vers quinze ans, avaient leur petite chambre sur une cour silencieuse, sur des toits déserts. Ils y sont devenus méditatifs, peu au fait des affaires de la rue, assez riches d'observations privées sur un petit nombre de voisins. Ils y ont acquis une connaissance de l'homme moins générale, mais plus intime. Combien de fois aussi, privés de tout spectacle, ils ont vécu avec eux seuls ; pendant que l'autre, sur son seuil, toujours récréé par la vue de quelque objet nouveau, n'avait ni le temps ni l'envie de faire connaissance avec

lui-même. Avocat ou ministre, pensez-vous que celui de la petite chambre n'aura pas une manière autre que celui du seuil?

Et ce qu'on voit passer de son logis, et les gens qui circulent autour, et les bruits qui s'y entendent, et les objets tristes ou riants qui s'y rencontrent, et le voisinage, et les cas fortuits? Oh! que l'éducation est une chose difficile! Tandis qu'à lumineuse intention, sur le conseil d'un ami ou d'un livre, vous dirigez l'esprit et le cœur de votre fils vers le côté qui vous agrée, les choses, les bruits, les voisins, les cas fortuits conspirent contre vous, ou vous secondent, sans que vous puissiez détruire ces influences ni vous passer de leur concours.

Plus tard, il est vrai, après vingt, vingt-cinq ans, le logement fait peu. Il est triste ou gai, confortable ou délabré, mais c'est une école où les enseignements ont cessé. A cet âge, l'homme fournit sa carrière; il a atteint ce nuage d'avenir qui, tout à l'heure encore, lui paraissait si lointain; son âme n'est plus rêveuse et docile : les objets s'y mirent, mais ils n'y laissent plus d'empreinte.



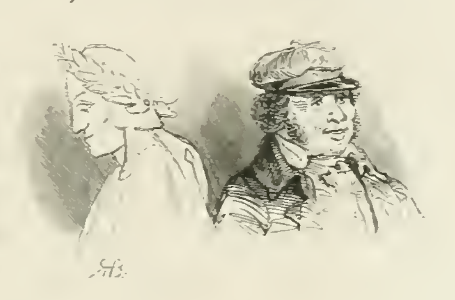
Pour moi, j'habitais un quartier solitaire (1). C'est derrière le temple de Saint-Pierre, près de la prison de l'Évêché. Par-dessus le feuillage d'un acacia, je voyais les ogives du temple, le bas de la grosse tour, un soupirail de la prison, et au delà, par une trouée, le lac et ses rives. Quels beaux enseignements, si j'avais su en profiter! Combien la destinée m'avait favorisé entre les garçons de mon âge! si j'ai mal profité, je tire gloire néanmoins d'être issu de cette école, plus noble que celle du seuil de boutique, plus riche que celle de la chambre solitaire, et d'où devait sortir un poëte, pour peu que ma nature s'y fût prêtée.

Au fait, tout est pour le mieux; car je me doute qu'à aucune époque les poëtes n'ont été heureux. En savez-vous un, parmi les plus favorisés,

(1) Ce quartier est celui qui avoisine l'église cathédrale de Genève. La maison dont il est ici question y est connue sous le nom de *maison de la Bourse française* parce qu'elle appartient à un établissement de bienfaisance destiné à secourir les Genevois protestants d'origine française.

qui ait jamais pu étancher sa soif de gloire et d'hommages? en connaissez-vous un, parmi les plus grands, et surtout parmi ceux-là, qui ait jamais pu être satisfait de ses œuvres, y reconnaître les célestes tableaux que lui révélait son génie? Vie de leurres, de déceptions, de dégoûts! Et encore ceci n'en est que la surface; je m'imagine qu'elle recouvre des troubles plus grands, des dégoûts plus amers. Ces têtes-là se forgent une félicité surhumaine que chaque jour déçoit ou renverse; ils voient par delà les cieux, et ils sont cloués à la terre; ils aiment des déesses, et ne rencontrent que des mortelles! Tasse, Pétrarque, Racine, âmes tendres et malades, cœurs jamais paisibles, toujours saignants ou plaintifs, dites un peu ce qu'il en coûte pour être immortels!

Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poëtes qu'ils éprouvent ces tourments, c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poëtes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue, cette lumière qui nous frappe dans leurs vers; la souffrance leur révèle les joies; les joies leur apprennent la souffrance; leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions. De ce riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages : ainsi ce sont les vents orageux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.



Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens, qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poëte du monde; Giraud, que Dante Alighieri.



Cette idée que je me fais du poëte, elle est si vraie, que, voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible? Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'ineffables douleurs; ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée, ils y meurent : presque tous commencent par là. Ah! mon ami! il n'est pas si facile que tu penses d'être triste, malheureux, affligé; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extases; de décolorer la vie, de mourir comme Millevoye. Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie.

Pourquoi, pourquoi, gros gaillard, ne pas suivre ta nature? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif; pour mort, et jamais enterré?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poëte gémit et pleure nécessairement dans ses vers, mais, au contraire, que ses plus riantes extases recouvrent d'amers déplaisirs. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Élysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait déployer son essor vers ses hauteurs fortunées : il est peintre de la santé, parce qu'il est malade; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces; des eaux fraîches, parce que tout est aride à l'entour. Le malheureux goûte quelques instants d'ivresse, et il nous faire boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau! c'est la pensée que je suis bien aise, pour mes plaisirs, qu'il ait existé de ces âmes souffrantes............ que des infortunés aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant? Profond égoïsme du cœur; cruauté du plaisir qui s'immole tout à lui-même! Mais aussi...... Racine épicier! Virgile détaillant!.... Non; je n'ai pas encore assez de sens; sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. Un jour viendra, et trop tôt! où plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je radote s'élevant dans leur cerveau, s'épandra sur leur front, et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.



Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses, qui se cachent par pudeur, qui se taisent crainte de se faire honnir, qui, parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes. Un jour, un homme fit une battue dans son propre cerveau; il en sonda les replis, il chercha dessus, dessous; il visita les plus obscurs recoins, et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle, où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le Duc, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. Γνῶθι σεαυτόν (c'est du grec) ne signifie pas autre chose. Pour moi, je suis en doute s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, mieux vaut s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel, voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.





Aussi, je ne regarde plus tant dans mon cerveau ; mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de lorgner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope, et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses ; sans compter les grosses, qui se voient à l'œil nu, et les monstruosités qui frappent à distance. Bien fou Gall, qui prétend juger du contenu par le contenant, du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte ; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même, j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pepins habitent même nombre de loges, pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortant, les autres se développant outre mesure, il en arrive des disproportions, d'où résultent ces différences de caractères qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers, et décroît le dernier de tous ; si bien que, celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre : c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts, lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre ; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt, il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître, aucun soin de son air, de sa pose, nul souci du regard des autres ; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis ; et que, pour avoir

toujours pratiqué cette recette, il était convaincu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, dit-il, font souvent ses confrères, lesquels tiennent au pouls, au souffle et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeon-là varie; que si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros; mais dès vingt ans c'est un tubercule respectable et vorace qui s'alimente de tout.



J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riants loisirs de ma première adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même, beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, et qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier : j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères; rien de naïf comme leurs phrases précieuses et leurs sentiments à l'eau de rose; rien de champêtre, de rustique, comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles houlettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élégance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de moutons. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de le leur garder fidèle.

Enfantines amours, premières lueurs de ce feu qui, plus tard, pénètre, étreint, embrase!... Que de charme, que de riant et pur éclat, dans ces innocentes prémices d'un sentiment si fécond en orages!

Le malheur de cette passion-là, c'est que je n'osais pas m'y livrer avec sécurité; et ceci, à cause d'un entretien très-grave que j'avais eu tout récemment avec mon maître. C'était à propos de la belle conduite de Télémaque dans l'île de Calypso, alors qu'il quitte Eucharis pour la vertu, laquelle conduite nous traduisions ensemble en fort mauvais latin.

Et il précipita Télémaque dans la mer...



Et Telemachum in mare, de rupe, præcipitavit, venais-je de traduire, lorsque M. Ratin, c'est mon maître, s'avisa de me demander ce que je pensais de ce procédé de Mentor.

Cette question m'embarrassa fort; tant je savais déjà qu'il ne faut point blâmer Mentor devant son précepteur. Cependant, au fond, je trouvais que Mentor s'était comporté, en cette occasion, d'une façon brutale. Je pense, répondis-je, que Télémaque fut bien heureux d'en être quitte pour avoir bu l'onde amère.

Vous ne comprenez pas ma question, reprit M. Ratin. Télémaque était amoureux de la nymphe Eucharis; or l'amour est la passion la plus funeste, la plus méprisable, la plus contraire à la vertu. Un jeune homme qui aime, s'adonne au relâchement et à la mollesse; il n'est plus bon à rien qu'à soupirer auprès d'une femme, comme fit Hercule aux pieds d'Omphale. Le procédé du sage Mentor était donc le plus admirable entre tous pour arrêter Télémaque sur les bords de l'abîme. Voilà, ajouta M. Ratin, ce que vous auriez dû me répondre.

C'est de cette façon indirecte que j'appris que mon cas était grave, et que j'avais déjà bien dévié de la vertu; car j'aimais Estelle tout aussi évidemment, à mes yeux, que l'autre, Eucharis. Je résolus donc, à part moi, de combattre un sentiment si coupable, et qui pouvait tôt ou tard m'attirer quelque catastrophe, à en juger du moins d'après l'admiration que M. Ratin professait pour le procédé de Mentor.

Le discours de M. Ratin m'avait fait d'ailleurs une grande impression: bien moins pourtant par ce que j'en pouvais comprendre, que par ce que j'y trouvais d'obscur et de mystérieux. En même temps que, pour être sage et ne pas tomber dans l'abîme, je réprimais une bien innocente ardeur, mon imagination s'attachait aux paroles sinistres de M. Ratin pour en pénétrer le sens, et pour y chercher des révélations.

Ce fut là mon premier amour. S'il n'eut pas de suites, vu sa nature tout imaginaire, la façon dont il fut refoulé par le discours de M. Ratin, a imprimé à mes autres amours certains traits que l'on pourra reconnaître dans les récits qui suivront.

Cette prison, dont j'ai parlé, n'a qu'une seule fenêtre qui donne de mon côté. En général, les prisons ne sont pas riches en fenêtres.

Cette fenêtre est percée dans une muraille d'un aspect noir et triste. Des barreaux de fer empêchent le prisonnier d'avancer la tête au dehors; et un appareil extérieur, qui lui dérobe la vue de la rue, ne laisse pénétrer dans le fond de sa retraite qu'un peu de la lumière du ciel. Je me souviens que la vue de ce soupirail ne m'inspirait alors que terreur et colère. C'est qu'en effet, dans une société que je me figurais tout entière composée d'honnêtes gens, il me paraissait infâme que quelqu'un s'y permît d'être assassin ou voleur; et la justice, qui protégeait des gens parfaits contre des monstres, m'apparaissait comme une matrone saintement sévère, dont les arrêts ne pouvaient être trop terribles. Depuis, j'ai changé : la justice m'est apparue moins sainte; ces gens parfaits ont baissé dans mon estime; et, dans ces monstres, j'ai reconnu trop souvent les victimes de la misère, de l'exemple, de l'injustice... alors la compassion est venue tempérer la colère.

L'esprit des enfants est absolu parce qu'il est borné. Les questions, n'ayant pour eux qu'une face, sont toutes simples ; en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence plus droite qu'éclairée. C'est pour cela que les plus doux d'entre eux disent parfois des choses dures, que les plus humains tiennent des propos cruels. Sans être de ces plus humains, cela m'arrivait souvent; et quand je voyais conduire un homme en prison, toute ma sympathie était pour les gendarmes, toute mon horreur pour cet homme. Ce n'était ni cruauté, ni bassesse: c'était droiture. Plus vicieux, j'aurais détesté les gendarmes, plaint l'homme.



Un jour, j'en vis passer un qui alluma toute mon indignation. C'était le complice d'un atroce assassin. Entre eux

d'eux, ils avaient tué un vieillard pour s'emparer de son argent; puis, aperçus par un enfant, au moment du crime, ils s'étaient défaits de cet innocent témoin par un second meurtre. Le camarade de cet homme avait été condamné à mort; mais lui, soit habileté dans la défense, soit quelque circonstance atténuante, était condamné seulement à une réclusion perpétuelle. Au moment où, près d'entrer dans la prison, il passa sous ma fenêtre, il regardait les maisons voisines avec curiosité. Ses yeux ayant rencontré les miens, il sourit comme s'il m'avait connu!!!

Ce sourire me fit une impression sinistre et profonde. Pendant toute la journée rien ne put le chasser de ma pensée. Je résolus d'en parler à mon maître, qui saisit cette occasion pour me faire une remontrance sur le temps considérable que je perdais à regarder dans la rue.

C'était, quand j'y songe, un drôle d'homme que mon maître : moral et pédant, respectable et risible, grave et ridicule, en telle sorte qu'il me faisait une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté, l'ascendant des principes, lorsque la conduite est en accord avec eux, que, malgré l'effet vraiment risible que me faisait M. Ratin, il avait sur moi plus d'influence que tel maître bien plus habile, ou bien plus sensé, mais en qui j'aurais surpris le moindre désaccord entre les préceptes qu'il me donnait à suivre, et ceux qu'il suivait lui-même.

Il était pudibond à l'excès. Nous sautions des pages entières de Télémaque, comme contraires aux bonnes mœurs; et il prenait soin de me prémunir contre toute sympathie pour l'amoureuse Calypso, m'avertissant que je rencontrerais dans le monde une foule de femmes dangereuses qui lui ressemblent. Cette Calypso, il la détestait; cette Calypso, bien que déesse, c'était sa bête noire. Quant aux auteurs latins, nous n'avions garde de les lire ailleurs que dans les textes expurgés par le jésuite Jouvency, encore enjambions-nous bien des passages que ce pudique jésuite avait crus sans danger. De là l'épouvantable idée que j'étais porté à me faire d'une foule de choses; de là aussi l'épouvantable frayeur que j'avais de laisser voir à M. Ratin mes plus innocentes pensées, si seulement elles avaient quelque teinte amoureuse, quelque lointain rapport avec Calypso, sa bête noire.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Cette méthode enflamme plus qu'elle ne tempère, elle comprime plus qu'elle ne prévient; elle donne des préjugés plutôt que des principes; surtout, son premier effet est d'altérer presque infailliblement la candeur, cette fleur délicate qu'un rien flétrit, que rien ne relève.

Au surplus, M. Ratin, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus harangueur que sévère. A propos d'un pâté d'encre, il citait Sénèque; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique pour exemple; mais une chose qu'il ne pardonnait pas, c'était le fou rire. Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point, il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.



Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche, et surmontée d'une petite houppe de poils très-délicats, très-hydrométriques aussi; car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus raides ou plus bouclés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie; j'étais, dans ces cas-là, brusquement interpellé, et tancé vertement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser malgré l'opposition colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin qu'attentif au texte, je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais vu, le fou rire commençait à me prendre, et pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fourire* avec délices, il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets :

.... Cet âge est sans pitié.

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les

gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là ; c'est rire d'eux ; ne parlez jamais de loupe ni de bourgeon : c'est faire des allusions ; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.



C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit !

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, j'y faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, plus de l'atteler à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande : entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanneton, un très-grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. C'est vrai que les hannetons sont bêtes ! me disais-je.

Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte ; en telle sorte qu'on pourrait dire, avec Berquin, qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de ma plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte, je ne l'entrevoyais même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici, en effet, le hanneton, qui, parvenu à

l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc....... c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière, et l'abaisse tout en cheminant; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne; puis, changeant d'idée encore, il revient; c'est une S!... A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.



Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre; puis, armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom ! Il fallut deux heures, mais quel chef-d'œuvre.

La plus noble conquête, dit Buffon, que l'homme ait jamais faite, c'est... c'est bien certainement le hanneton !



Pour diriger cette opération, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsqu'une voix appela doucement : « Mon ami? » Je regardai aussitôt dans la rue. Il n'y avait personne. « Ici! dit la même voix. — Où? répondis-je. — A la prison. »

Je compris que ces paroles, sorties du soupirail, m'étaient adressées par le scélérat dont l'affreux sourire m'avait tant bouleversé. Je reculai jusque dans le fond de ma chambre.

« N'aie peur, continua la voix, c'est un brave homme qui te parle.... — Coquin ! lui criai-je, si vous continuez à me parler, je vais avertir le factionnaire, là-bas ! »

Il se tut un moment : « En passant l'autre jour dans la rue, reprit-il, je vis votre figure, et je vous attribuai un cœur capable de plaindre une victime infortunée de l'injustice des hommes... — Taisez-vous! lui criai-je encore, scélérat, qui avez tué un vieillard, un enfant! — ...... Mais vous êtes, je le vois, aveuglé comme les autres. Bien jeune, pourtant, pour déjà croire au mal! » Il se tut, à l'ouïe d'une personne qui passait dans la rue. C'était un personnage vêtu de noir. J'ai su depuis que c'était un employé aux pompes funèbres.

Lorsque cet homme se fut éloigné : « Voilà, dit-il, le respectable aumônier de la prison. Celui-là sait, Dieu merci, que mon cœur est pur et mon âme sans tache! » Il se tut encore. Cette fois, c'était un gendarme. J'hésitai à l'appeler pour lui redire les paroles du prisonnier, mais ces paroles mêmes avaient déjà assez agi sur ma crédulité pour que je comprimasse ce mouvement. Il me semblait d'ailleurs qu'il y eût eu quelque trahison à le faire, puisque le prisonnier s'était fié à la candeur de mon visage. C'eût été démentir un éloge qui flattait mon amour-propre. J'ai dit plus haut que le bourgeon s'alimente de tout; il n'est main si vile qui ne puisse encore le chatouiller agréablement.

Après cet entretien, qui m'avait attiré vers la fenêtre, le prisonnier continuant à se taire, je retournai à mon hanneton.



Je suis certain que je dus pâlir. Le mal était grand, irréparable. Je commençai par saisir celui qui en était l'auteur, et je le jetai par la fenêtre. Après quoi, j'examinai avec terreur l'état désespéré des choses.

On voyait une longue trace noire qui, partie du chapitre quatre *de Bello gallico*, allait droit vers la marge de gauche; là, l'animal, trouvant la tranche trop roide pour descendre, avait rebroussé vers la marge de droite, puis, étant remonté vers le nord, il s'était décidé à passer du livre sur le rebord de l'encrier, d'où, par une pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme; dans la géhenne, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien!

Là, le hanneton, ayant malheureusement compris qu'il se fourvoyait,

avait résolu de rebrousser chemin ; et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre quatre *de Bello gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs, des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesse, sans génie...... un spectacle noir et affreux ! !

Or, ce livre, c'était l'Elzévir de mon maître ; Elzévir in-quarto ; Elzévir rare, coûteux, introuvable, et commis à ma responsabilité avec les plus graves recommandations. Il est évident que j'étais perdu.



J'absorbai l'encre avec du papier brouillard, je fis sécher le feuillet ; après quoi je me mis à réfléchir sur ma situation.

J'éprouvais plus d'angoisse que de remords. Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton. De quel œil terrible mon maître ne considérerait-il pas cette honteuse manière de perdre mon temps, à cet âge de raison où il disait que j'étais maintenant parvenu, et de le perdre en puérilités dangereuses, et très-probablement immorales ! Cela me faisait frémir.

Satan, dont je ne me défiais point pour l'heure, se mit à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait entré dans la chambre et aurait renversé l'encrier sur le chapitre quatre *de Bello gallico*. Comme je ne devais point sortir entre les leçons, j'aurais motivé mon absence sur la nécessité d'aller acheter une plume. Comme les plumes étaient dans une armoire à ma portée, j'aurais avoué avoir perdu la clef hier, au bain. Comme je n'avais pas eu permission hier d'aller au bain, et que n'y avais réellement pas été, j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'édifice beaucoup de vraisemblance, et en même temps diminué mes remords, puisque je m'accusais généreusement d'une faute, ce qui à mes yeux m'absolvait presque....

Ce chef-d'œuvre de combinaisons était tout prêt, lorsque j'entendis le pas de M. Ratin qui montait l'escalier.

Dans mon trouble, je fermai le livre, je le rouvris, je le fermai encore pour le rouvrir précipitamment, sur ce motif que le pâté parlerait de lui-même, et m'épargnerait l'embarras terrible des premières ouvertures....

M. Ratin venait pour me donner ma leçon. Sans voir le livre, il posa son chapeau, il plaça sa chaise, il s'assit, il se moucha. Pour avoir une contenance, je me mouchai aussi; sur quoi M. Ratin me regarda fixement, car il s'agissait du nez.

Je ne compris pas d'abord que M. Ratin sondait l'intention que j'avais pu avoir en me mouchant presque au même instant que lui, en sorte que, m'imaginant qu'il avait vu le pâté, je baissais les yeux, plus décontenancé par son silence scrutateur, que je ne l'aurais été par ses questions, auxquelles j'étais prêt à répondre. A la fin, d'un ton solennel : « Monsieur! je lis sur votre figure... — Non, monsieur... — Je lis, vous dis-je... — Non, monsieur; c'est le chat... » interrompis-je.



Ici, M. Ratin changea de couleur, tant cette réponse lui sembla dépasser toutes les limites connues de l'irrévérence; et il allait prendre un parti violent, lorsque ses yeux étant tombés sur le monstrueux pâté, cette vue lui produisit un soubresaut qui, par contre-coup, en produisit un sur moi.

C'était le moment de conjurer l'orage : « Pendant, monsieur, que j'étais sorti... le chat... pour acheter une plume... le chat... parce que j'avais perdu la clef... hier au bain... le chat... »

A mesure que je parlais, le regard de M. Ratin devenait si terrible, qu'à la fin, ne pouvant plus le soutenir, je passai sans transition à l'aveu de mes crimes. « Je mens... monsieur Ratin... c'est moi qui ai fait ce malheur. »

Il se fit un grand silence.

« Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expres-

sion. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier.... » Ici une mouche... un souffle de fou rire parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva : « Vous allez, monsieur garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave.... »



Là-dessus, M. Ratin sortit en fermant l'appartement, dont il emporta la clef.

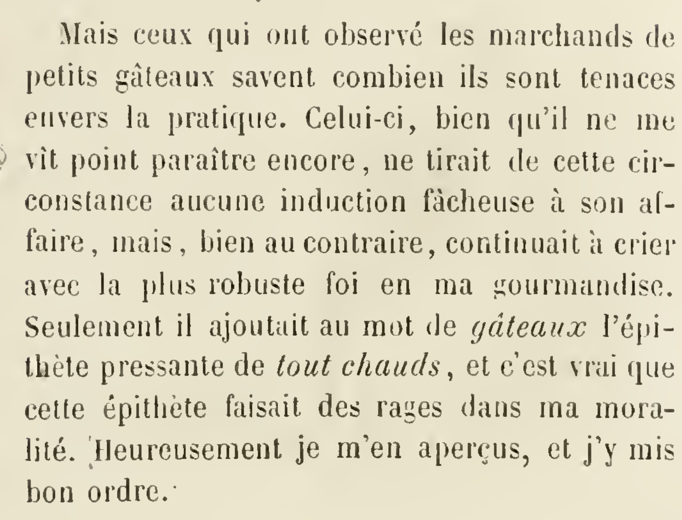
L'aveu sincère m'avait soulagé ; le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance ; et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer ; mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle, je tâchais de me repentir ; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.



J'en étais là, quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit ; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il

m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restais assis au fond de ma chambre.



Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien ils sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vît point paraître encore, ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse à son affaire, mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et c'est vrai que cette épithète faisait des rages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus, et j'y mis bon ordre.

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel, à qui je faisais perdre un temps précieux, en sorte que je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux pour ce jour-là. « Dépêchons, me dit-il, je suis pressé. » J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

« Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très-occupé.

— Vite !

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah ! vous m'ennuyez, » dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.



Ce geste me fit une impression prodigieuse. « Attendez ! » lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux... *tout chauds!*



Bête de hanneton, pensais-je en mangeant mon gâteau, qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage, M. Ratin content, et moi aussi : point de mensonge, point de prison..... Bête de hanneton!

Heureuse idée que j'eus là! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que, peu à peu, le chargeant de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imagine, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours, et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.



Une fois en paix avec ma conscience, et ayant devant moi deux jours de fête, je voulus embellir ma demeure par quelques dispositions qui me souriaient fort. La première fut d'éloigner de ma vue l'Elzévir, le dictionnaire, tous les livres et cahiers d'étude. Cette opération faite, j'éprouvai une sensation aussi agréable que nouvelle : c'était comme si l'on m'eût ôté mes fers. Ainsi c'est en prison que je devais connaître pour la première fois le charme de la liberté.

Charme bien grand! Pouvoir légitimement dormir, ne rien faire, rêver...... et cela à cet âge où notre propre compagnie est si douce, notre cœur si riche en entretiens charmants, notre esprit si peu difficile en jouissances; où l'air,

le ciel, la campagne, les murs, ont tous quelque chose qui parle, qui émeut; où un acacia est un univers, un hanneton un trésor! Ah! que ne puis-je rebrousser vers ces heures fortunées, retrouver ces loisirs enchanteurs! Que le soleil est pâle aujourd'hui! Que les heures sont lentes, les loisirs ingrats!

Je retrouve sans cesse cette idée sous ma plume. A chaque fois que j'écris, elle me presse de lui donner le jour; je l'ai fait mille fois, je le fais encore. En vain le bonheur m'accompagne, en vain les années m'ont apporté chacune un tribut de biens, en vain les jours se lèvent purs et sereins, rien n'efface de mon cœur ces souvenirs d'alors; plus je vieillis, plus ils semblent rajeunir, plus j'y trouve un sujet d'attendrissante mélancolie. Je possède plus que je ne désirais, mais je regrette l'âge du désir; les biens positifs me paraissent moins savoureux que ce nuage vide mais brillant qui, m'enveloppant alors, m'entretenait dans une constante ivresse.

Fraîches matinées de mai, ciel bleu, lac aimable, vous voici encore; mais... qu'est devenu votre éclat, qu'est devenue votre pureté, où est votre charme indéfinissable de joie, de mystère, d'espérance! Vous plaisez à mes yeux, mais vous ne remplissez plus mon âme; je suis froid à vos riantes avances; pour que je vous chérisse encore, il faut que je remonte les années, que je rebrousse vers ce passé qui ne reviendra plus! Chose triste, sentiment amer!

Ce sentiment, on le retrouve au fond de toute poésie, si encore il n'en est pas la source principale. Nul poëte ne s'alimente du présent: tous rebroussent; ils font plus: refoulés vers ces souvenirs par les déceptions de la vie, ils en deviennent amoureux; déjà ils leur prêtent des grâces que la réalité n'avait pas, ils transforment leurs regrets en beautés dont ils les parent, et se créant à l'envi un brillant fantôme, ils pleurent d'avoir perdu ce qu'ils ne possédaient pas.

En ce sens, la jeunesse est l'âge de la poésie, celui où elle amasse ses trésors, mais non, comme quelques-uns le croient, celui où elle peut en faire usage. De cet or pur entassé autour d'elle, elle ne sait rien tirer. Vienne le temps qui le lui arrache pièce à pièce, alors, en lui disputant sa proie, elle commence à connaître ce qu'elle avait; par ses pertes, elle apprend ses richesses; par ses regrets, ses joies taries. Alors le cœur se gonfle, alors l'imagination s'allume, alors la pensée se détache et s'élève vers la nue... alors Virgile chante!

Mais que dire de ces poëtes imberbes qui chantent à cet âge, où, s'ils étaient vraiment poëtes, ils n'auraient pas trop de tout leur être pour sentir, pour s'enivrer en silence de ces parfums que, plus tard seulement, ils sauront répandre dans leurs vers!

Il y a des mathématiciens précoces, témoin Pascal; des poëtes, non. Homère sexagénaire est plus croyable que La Fontaine enfant. Avant vingt ans, quelques lueurs peuvent apparaître; avant ce terme, et plus loin encore, aucun génie de poëte n'a atteint à sa hauteur. Beaucoup pourtant étendent leurs ailes bien plus tôt : faible essor, chute prochaine; pour avoir pris leur vol prématurément, ils gisent bientôt sur le sol. Gazettes, coteries, c'est votre ouvrage : relevez-les.

La Fontaine s'ignora bien tard, toute sa vie peut-être; n'est-ce point à son secret? Lisez ses préfaces, je vous prie. Se doute-t-il qu'il soit autre que tout le monde? Et ce n'est pas modestie : il n'a pas seulement assez de vanité pour être modeste; c'est nature simple et naïve, c'est bonhomie pure. Il chante, c'est son plaisir, non la mission qu'il se donne, non le but qu'il se propose; il chante, et la poésie coule à flots de ses lèvres.

Il était bête, vous savez. Il se persuadait que Phèdre fut son maître; il oubliait de louer Louis le Grand; sans y songer, il offensait les marquis, et manquait les pensions. Bien niais, en effet, en comparaison de tant de poëtes d'esprit!

Quand j'eus fait disparaître ces livres et cahiers d'étude, je fus un peu embarrassé de savoir que faire. J'allais y songer lorsqu'il se fit quelque bruit dans la chambre à côté. Je regardai par le trou de la serrure : c'était le chat de la voisine qui avait guerre avec un énorme rat.

Je pris d'abord parti pour le chat, qui était de mes amis; et je vis que l'appui de mes vœux ne lui serait pas inutile, car, déjà blessé au museau, il attaquait timidement un ennemi bien déterminé. Cependant, quand j'eus assisté pendant quelques instants à la lutte, le courage et l'habileté du faible, en face d'un adversaire aussi terrible, commencèrent à attirer ma sympathie; en sorte que je résolus de garder une stricte neutralité.

Mais j'éprouvai que c'est bien difficile d'être neutre, c'est-à-dire indifférent entre le chat et le rat; surtout lorsque j'eus reconnu que ce rat et moi nous nous trouvions être du même bord en matière d'Elzévirs. En effet, l'animal s'était retranché dans le creux même que ses dents lui avaient préparé au sein d'un gros in-folio gisant sur le plancher. Je



Sans quitter l'antique bergerie, je me trouvais transporté dans un monde... tout rempli d'émotions poétiques et tendres.

(BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.)

résolus de le sauver; et aussitôt, ayant lancé un violent coup de pied pour effrayer le matou, je réussis si bien, que la serrure sauta et la porte s'ouvrit.



Il n'y avait plus que l'in-folio : l'ennemi, disparu; de mon allié, pas de nouvelles. Cependant j'étais compromis.

Cette chambre était une succursale de la bibliothèque de mon oncle, pour lors absent; un réduit poudreux, garni à l'entour de bouquins. Au milieu, une machine électrique délabrée, quelques tiroirs de minéraux; vers la lucarne, une antique bergère. A cause des livres, on tenait cette chambre toujours fermée, pour que je n'y pénétrasse point. Quand M. Ratin en parlait, c'était mystérieusement, et comme d'un lieu suspect. Sous ce rapport l'accident servait merveilleusement ma curiosité.

Je voulus faire de la physique; mais la machine ne jouant pas, je m'occupai de minéralogie; après quoi, je revins à l'in-folio. Le rat y avait travaillé en grand; sur le titre on ne lisait plus que *Dictio*..... Dictionnaire! pensai-je, voici un livre peu dangereux. Dictionnaire de quoi?... J'entr'ouvris le volume. Il y avait un nom de femme au haut de la page; au-dessous, du grimoire mêlé de latin; en bas, des notes. Il s'agissait d'amour.

Pour le coup, je fus bien étonné. Dans un dictionnaire! qui aurait jamais cru! De l'amour dans un dictionnaire! Je n'en revenais pas. Mais les in-folio sont pesants: j'allai donc m'établir dans la bergère, près de la lucarne, assez indifférent pour l'heure au magnifique paysage qu'elle encadrait.

Ce nom, c'était Héloïse. Elle était femme, et elle écrivait en latin : elle était abbesse, et elle avait un amant! Mes idées étaient bouleversées par des anomalies si étranges. Une femme, aimer en latin! Une abbesse, avoir un amant! Je reconnus que j'avais affaire à un très-mauvais livre, et l'idée qu'un dictionnaire pût se permettre des histoires semblables atténuait mon antique estime pour cette espèce d'ouvrages, d'ordinaire si respectables. C'était comme si M. Ratin, mon maître, comme si Mentor, se fût mis tout à coup à chanter le vin et l'amour, l'amour et le vin.

Je ne posai pourtant point le livre comme j'aurais dû le faire, mais au

contraire, alléché par ces premières données, je lus l'article, et, toujours plus alléché, je lus les notes, je lus le latin. Il y avait des choses singulières, d'autres touchantes, d'autres mystérieuses; mais une partie de l'histoire manquait. Aussi je n'étais plus tant pour le rat, et il me semblait que la cause du chat fût, à quelques égards, bien soutenable.

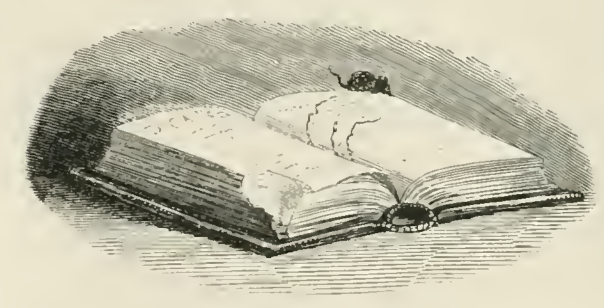
Dans les volumes tronqués, c'est toujours ce qui manque qui semble le plus désirable à connaître. Les lacunes piquent la curiosité, mieux que les pages ne la satisfont. J'ai rarement la tentation d'ouvrir un volume; je défais toujours les cornets pour les lire. Aussi trouvé-je que finir chez l'épicier, c'est moins triste que de languir chez le libraire.

Héloïse vivait au moyen âge. C'est un temps que je me figurais tout de couvents, de cellules, de cloches, avec de jolies nonnes, des moines barbus, et des sites boisés, planant sur des lacs et des vallées; témoin Pommiers et son abbaye, au pied du mont Salève. En fait de moyen âge, je ne sortais pas de là.

Cette jeune fille était la nièce d'un chanoine; belle et pieuse enfant, charmante à mes yeux autant par ses attraits naturels que par l'habit de religieuse sous lequel je me la représentais. J'avais vu à Chambéry des sœurs du Sacré-Cœur, et, sur ce modèle, je façonnais toutes les nonnes, toutes les religieuses, et, au besoin, jusqu'à la papesse Jeanne.

Dans le temps qu'Héloïse, au sein d'une retraite profonde, s'embellissait de grâces pudiques et d'attraits ignorés, on ne parlait en tous lieux que d'un illustre docteur, nommé Abailard. Il était jeune et sage, d'un vaste savoir et d'une intelligence hardie. Sa figure attachait autant que ses paroles, sa beauté égalait sa gloire, et devant sa renommée avait pâli celle de tous les autres. Abailard disputait dans les écoles, sur les questions qui s'agitaient alors, et, dans ces tournois, il avait terrassé tous ses adversaires, sous les yeux de la foule, sous les yeux des femmes qui se pressaient dans l'amphithéâtre, attentives aux grâces du bel athlète.

Parmi cette foule se trouvait la nièce du chanoine. Cette fille, distinguée d'esprit, ardente de cœur, écoutait avec trouble. Les yeux attachés sur le jeune homme, elle dévorait ses paroles, elle suivait ses gestes, elle combattait avec lui, elle terrassait avec lui, elle s'enivrait de ses triomphes; et, sans le savoir, elle s'abreuvait à longs traits d'un ardent et impérissable amour.



C'est la science qu'elle croyait aimer : aussi, son oncle, charmé de cultiver d'heureux dons, appelait auprès d'elle Abailard pour la guider et pour l'instruire..... Heureux amants ! chanoine insensé !...

Ici commençait le travail du rat.



Je passai au revers, mais que tout était changé ! Héloïse avait pris le voile..... J'en fus ému, car je l'aimais, je partageais son ivresse, et, belle que je me la figurais déjà, je la vis alors plus belle de tristesse, plus jeune sous les antiques arceaux du cloître d'Argenteuil, plus touchante succombant à ses douleurs jusqu'au pied des autels..... Le livre relatait dans un gothique langage ; de ses pages antiques s'échappait comme un parfum de vétusté, en telle sorte que la vive impression du passé mariait son charme à la fraîcheur juvénile de mes sentiments.

Cachée dans ce monastère, Héloïse s'efforçait d'éteindre aux eaux de la piété des feux brûlants encore ; mais la religion, impuissante à guérir cette âme malade, ajoutait à ses tourments. La tristesse, les regrets amers, le remords, un insurmontable amour, dévoraient les journées de cette pâle recluse ; ses yeux se mouillaient de larmes, elle pleurait Abailard absent, les jours de sa gloire et ceux de son bonheur. Femme coupable, mais bien touchante ! Belle et tendre pécheresse, dont l'infortune colore d'un charme poétique tout cet âge lointain !...

« Abailard, traduisais-je avec émotion d'une lettre où Héloïse demande des forces à son amant ; Abailard, que de combats pour ramener un cœur aussi perdu que le mien ! Combien de fois se repentir, pour retomber encore ; vaincre, pour être ensuite vaincue ; abjurer, pour reprendre, pour ressaisir avec une nouvelle ivresse !

« Temps fortunés ! doux souvenirs où se brise ma force, où s'éteint mon courage !... Quelquefois, je verse avec délices les larmes de la pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu, la grâce victorieuse est près de descendre dans mon cœur... puis... votre image m'apparaît, Abailard..... Je veux l'écarter, elle me poursuit ; elle m'arrache à ce calme où j'allais entrer, elle me replonge dans ce tourment que j'adore en l'abhorrant... Charme invincible ! lutte éternelle et sans victoire ! Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie dans ma cellule, soit que j'erre sous la nuit de ces ombrages, elle est là, toujours là, qui plaît seule à mes yeux, qui les baigne de pleurs, qui jette le trouble et le remords dans mon âme !... Que si j'entends chanter l'hymne saint, si l'encens s'élève

vers la nef, si l'orgue remplit de ses sons l'enceinte sacrée, si le silence y règne... elle encore, toujours elle, qui trouble ce silence, qui détruit cette pompe, qui m'appelle, qui m'entraîne hors des parvis. Ainsi, votre Héloïse, au milieu de ces vierges paisibles que Dieu a reçues dans son port, demeure coupable, battue des orages, noyée dans une mer de passions ardentes et profanes..... »

Après que j'eus savouré le puissant attrait de ces lignes mélancoliques, je me portai vers Abailard. Où le retrouverais-je? Hélas! l'orage avait grondé sur sa tête; lui, si brillant naguère, je le retrouvai déchu, proscrit, fuyant de retraite en retraite, et dérobant ses misérables jours aux fureurs de l'envie et de la persécution : les saints le dénonçaient, les moines lui donnaient du poison, les conciles brûlaient ses livres. Abreuvé d'amertume, il s'enfuit dans un lieu sauvage.

« Dans mes jours heureux, écrit-il lui-même, dans mes jours heureux, j'avais visité une solitude ignorée des mortels, habitée des bêtes fauves, où ne s'entendait que le cri rauque des oiseaux de proie. Je m'y réfugiai. Avec des roseaux, je bâtis un oratoire que je couvris de chaume, et m'efforçant d'oublier Héloïse, je cherchais la paix dans le sein de Dieu..... »



Je fis une pause dans ce désert, que la lettre d'Abailard met comme sous les yeux ; admirant l'étrangeté de ces antiques aventures, le mouvement passionné de ces vies, ce poétique assemblage d'amour et de dévotion, de gloire et d'amertume. Et comme il arrive, quand le cœur est amorcé et l'imagination séduite, j'oubliais les malheurs de ces deux infortunés, pour ne me souvenir plus que de cette ardente et mutuelle tendresse à laquelle je portais envie.

Abailard priait dans ce sauvage asile; ailleurs, on regrettait sa voix puissante, on plaignait ses malheurs, et la renommée de sa fuite soudaine préoccupait la publique attente. Mais la ferveur et l'amitié avaient

retrouvé sa trace; quelques pèlerins, d'anciens disciples, arrivaient jusqu'à lui; bientôt la foule, chargée de riches offrandes, prenait la route du désert. De ces dons, Abailard avait bâti la belle abbaye du Paraclet, sur la place même où s'élevait naguère l'oratoire de chaume, lorsqu'il apprit que les moines de Saint-Denis, s'emparant du monastère d'Argenteuil, en avaient chassé les religieuses. Aussitôt, se dépouillant de son asile, il y appela sa chère Héloïse.

La jeune abbesse y vint avec ses compagnes. Devant elle s'était retiré Abailard, et l'abbaye de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes, abritait sa triste destinée.

Cette abbaye s'élève sur un rocher sans cesse battu des flots de la mer.



Nulle forêt, nulle prairie ne s'y voit alentour, mais seulement une vaste plaine, où gisent sur un terreau stérile quelques pierres éparses. L'escarpement des rives, en mettant à nu des rocs déchirés, forme comme une ligne blanchâtre qui seule varie le morne aspect de cette contrée. De sa cellule, le solitaire voit la longue ligne s'enfoncer avec les golfes, reparaître aux promontoires, ceindre les côtes lointaines, et se perdre dans l'immense horizon.

Cette affreuse terre ne fut point trop triste pour Abailard : son âme était plus triste encore. Toute joie y était tarie; les fumées de la gloire s'en étaient envolées; l'image même d'Héloïse n'y restait empreinte que pour y nourrir un regret amer, un repentir sombre. Cependant, au sein d'une

solitude dont aucun bruit du monde ne variait la lugubre uniformité, l'illustre pénitent, ramené sans cesse sur lui-même, repassait les égarements de sa vie; il sondait à loisir le vide de la gloire, la vanité des plaisirs; il se pénétrait de plus en plus du néant des choses humaines. Puis, ému envers Héloïse, dont l'impénitence se dévoilait dans des lettres brûlantes, il retrouvait quelque pieuse ardeur, un saint effroi relevait son courage, ranimait ses forces éteintes. C'est alors que cet homme, grand autant qu'infortuné, entreprend la difficile tâche d'épurer son âme, de briser les liens qui l'enchaînent encore à la terre, de tendre vers les célestes demeures, et d'y entraîner après lui son amante. C'est alors qu'il écrit cette lettre fameuse, où, vainqueur enfin de cette opiniâtre lutte, il tend à son Héloïse une main de secours, il encourage ses efforts, soutient ses pas, et fait luire à ses yeux, au travers de la poussière du sépulcre, la vive et consolante lumière des cieux.

« Héloïse, écrit-il en terminant, je ne vous reverrai plus sur cette terre; mais lorsque l'Éternel, qui tient nos jours entre ses mains, aura tranché le fil de cette vie infortunée, ce qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière... je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, et de le faire transporter au Paraclet, pour y être enterré auprès de vous. Ainsi, Héloïse, après tant de traverses, nous nous trouverons réunis pour toujours, et désormais sans danger comme sans crime. Car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui comme la poussière qui s'envole, comme la fumée qui se dissipe dans l'air, et il ne restera aucune trace de nos égarements passés. Vous aurez même lieu, Héloïse, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, et de reconnaître combien il est insensé de préférer, par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable, vile pâture des vers, au Dieu tout-puissant, immuable, qui peut seul combler nos désirs, et nous faire jouir de l'éternelle félicité! »



J'avais fini depuis longtemps de lire cette histoire, que mon esprit y demeurait tout entier attaché. Le livre sur les genoux, et les regards tournés vers le paysage que doraient les feux du couchant, j'étais réellement au Paraclet, j'errais au pied de ses murailles, je voyais sous de sombres allées la triste Héloïse, et, tout rempli de sympathie pour Abailard, avec lui, j'adorais cet amante infortunée. Ces images ne tardèrent pas à se confondre avec

les objets qui frappaient ma vue, en sorte que, sans quitter l'antique bergère, je me trouvais transporté dans un monde resplendissant d'éclat, et tout rempli d'émotions poétiques et tendres.

Mais outre cette lecture, outre la vapeur embrasée du soir et le brillant spectacle que m'ouvrait la lucarne, d'autres impressions se mêlaient à ma rêverie. Parmi les bruits confus qui, dans une ville, signalent l'activité des rues, le travail des métiers, le mouvement du port, les sons éloignés d'un orgue de Barbarie, apportés par les airs, venaient doucement mourir à mon oreille. Sous le charme de cette lointaine mélodie, tous les sentiments prenaient plus de vie, les images plus de puissance, le soir plus de pureté; une fraîcheur inconnue parait la création tout entière, et mon imagination, planant dans des espaces d'azur, goûtait au parfum de mille fleurs sans se fixer sur aucune.

Insensiblement je m'étais éloigné d'Héloïse, j'avais délaissé son ombre auprès des vieux hêtres, sous les gothiques arceaux; j'avais navigué sur les âges, et bientôt, perdant de vue les cimes bleuâtres du passé, je m'étais rapproché de rivages plus connus, de jours plus voisins, d'êtres plus présents. Aussi, quand l'orgue vint à se taire, je rentrai dans la réalité, et le gros livre qui pesait sur mes genoux m'étant redevenu indifférent, j'allai machinalement le reporter dans sa case.....

Qu'elle est morne l'heure qui succède à ces émotions; que le retour est amer, des éclatants domaines de l'imagination, aux rives ingrates de la réalité! Le soir m'apparaissait triste, ma prison odieuse, mon oisiveté un fardeau.

Pauvre enfant, qui aspires à sentir, à aimer, à vivre de ce poétique souffle, et qui retombes ainsi affaissé sous ton propre effort, j'ai compassion de toi! bien des mécomptes t'attendent; bien des fois encore, ton âme, comme soulevée par une douce ivresse, tentera de se détacher de la terre pour voler vers la nue; autant de fois une lourde chaîne retiendra son essor, jusqu'à ce que, domptée enfin, faite au joug, elle ait appris à se traîner dans le sentier de la vie.

Heureusement je n'en étais point là, et sans sortir de ce sentier de la vie, j'y rencontrais une personne autour de laquelle mon cœur, reportant toutes mes émotions, en prolongeait à son gré le charme et la durée. Cette personne, je ne manquai pas, pour l'heure, d'en faire mon Héloïse, non pas infortunée, mais tendre; non pas pécheresse, mais aussi pure que belle; et, comme si elle eût été présente, je lui adressais les apostrophes les plus vives, les plus passionnées. ...

L'on voit que j'étais amoureux. C'était depuis huit jours, et depuis six, je n'avais pas revu l'objet aimé.

Comme font les amants malheureux, les premiers jours, je m'étais bercé d'espoir. J'avais ensuite cherché des distractions, qui, comme on l'a vu, m'avaient fort mal réussi. Était venue ensuite ma captivité, et, dès les premiers loisirs de cette vie oisive, je n'avais eu garde d'oublier mes amours. Mais ce soir-là, ma passion, fortement attisée par la romanesque lecture que je venais de faire, finit par se lasser des apostrophes, et par me porter vers des voies désespérées.



Que l'on sache seulement qu'en pénétrant dans la chambre qui était au-dessus de la mienne, je pouvais y voir ma bien-aimée!..... Elle s'y trouvait seule à cette heure.... La lucarne m'ouvrait un chemin pour y pénétrer par les toits.



La tentation était donc irrésistible, d'autant plus que je me trouvais déjà sur le toit depuis un petit moment. Je me suis assis, pour prendre du courage et me familiariser avec mon projet, car ce commencement d'exécution me causait une émotion si grande, que j'étais sur le point de rebrousser. Pour le moment, je n'eus rien de plus pressé que de m'effacer entièrement, en me couchant sur le toit..... Je venais d'apercevoir M. Ratin dans la rue!

Un peu revenu de ce coup de foudre, je me hasardai à soulever la tête,

de manière à voir par-dessus la saillie du toit..... Plus de M. Ratin! Évident qu'il montait l'escalier, et qu'avant une minute il me surprendrait allant en bonne fortune. Ah! que j'avais de remords et de contrition; que le repentir m'était facile, et que je ressentais bien l'énormité de ma faute!... lorsque je vis reparaître M. Ratin, et disparaître le remords et l'énormité. M. Ratin, après avoir traversé une allée, cheminait tranquillement, dans une direction qui l'éloignait de moi.

Bientôt je le perdis de vue, mais je compris que je ne pouvais rester à cette place, sans risquer d'être aperçu du soupirail de la prison, dans le fond duquel, de cette région élevée, je plongeais avec effroi mes regards. Je me remis donc en route pour profiter de ce qui restait de jour, et, en quelques pas, j'atteignis à la fenêtre que je cherchais. Elle était ouverte...



Mon cœur battait avec force, car, malgré la certitude que j'en avais, je ne pouvais assez me persuader que ma bien-aimée fût seule en ces lieux. J'hésitais donc, lorsque tout à coup je m'entendis dire : « Entrez! et ne craignez pas qu'on vous trahisse, bon jeune homme. »

C'était la voix du prisonnier. Dès le premier mot, perdant toute présence d'esprit, je sautai brusquement dans la chambre, où je me trouvai sur les épaules d'une belle dame, richement habillée, qui roula par terre avec moi.



Je ne puis décrire ce qui se passa dans les premiers instants qui suivirent la chute, car j'avais perdu tout sentiment. La première chose qui me frappa, quand je revins à moi, c'est que la dame gisait la figure contre terre, ne faisant entendre ni cri, ni plainte. Je m'approchai en rampant à moitié : « Madame! » lui

dis-je d'une voix basse et altérée..... Point de réponse. « Madame!!!.. » Rien.

Me voici arrivé à un événement bien lugubre. Une respectable dame morte... un écolier assassin! Mon critique va dire que je force à dessein la situation, pour sacrifier au faux goût moderne. — Ne te hâte pas de dire cela, critique. Cette dame était un mannequin. J'étais dans l'atelier d'un peintre. Dis autre chose, critique.



Je commençai par relever la dame, après néanmoins que je me fus relevé moi-même. Le plus bête de sourire circonvolait par sa face vermeille, bien que son nez eût gravement souffert. J'y fis quelques réparations, mais c'était une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse longtemps.

En effet, cette dame avait été donner du nez contre la boîte à l'huile, qui, perdant l'équilibre, était tombée, en répandant dans la chambre les pinceaux, les vessies, la palette et les huiles. Je voulus remettre quelque ordre dans les objets; mais c'était encore une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse beaucoup.

En effet, la boîte à l'huile, en tombant, avait atteint le pied d'un grand nigaud de chevalet, lequel, s'étant mis aussitôt à chanceler, avait finalement pris le parti de tomber, en mirant juste dans la poitrine d'un beau monsieur qui, pendu à un clou, nous regardait faire. Le clou avait suivi son monsieur, qui avait suivi le chevalet, et tous ensemble étaient venus s'abattre sur la lampe qui avait brisé la glace, en renversant une bouilloire!

Le dégât était horrible, l'inondation générale, et la dame souriait toujours.

Au milieu de cette catastrophe, mes amours avaient un peu souffert, par l'effet de distractions si vives et si inattendues. Pendant que je reste



Je m'abandonnais à ma rêverie pendant des heures entières.

(BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

là à réfléchir sur ma situation, je profite du quart d'heure pour faire savoir de qui j'étais amoureux, et comment je l'étais devenu.

Au-dessus de ma chambre était celle d'un habile peintre de portraits. Ce peintre avait le grand talent de faire les gens à la fois ressemblants et agréables. Oh! quel bon état quand on le pratique ainsi! Quel appât merveilleux, où se viennent prendre carpes, brochets, carpillons, et jusqu'aux loutres et aux veaux marins; et de plein gré, et sans se plaindre de l'hameçon, et en remerciant le pêcheur!

Souvenez-vous du bourgeon. Une fois que vous êtes devenu aisé, riche, n'est-ce pas un des premiers conseils qu'il vous donne, que de faire reproduire sur la toile votre intéressante, originale, et, à tout prendre, si aimable figure? ne vous dit-il pas que vous devez cette surprise à votre mère, à votre épouse, à votre oncle, à votre tante? S'ils sont tous morts, ne vous dit-il pas qu'il faut encourager l'art, faire gagner un pauvre diable? Si le pauvre diable est riche, n'a-t-il pas mille autres rubriques? orner un panneau, faire un pendant... Car enfin, que veut-il le bourgeon? Il veut que vous vous voyiez là sur la toile, joli, pimpant, frisé, linge fin, gants glacés; il veut surtout qu'on vous y voie, qu'on vous y admire, qu'on y reconnaisse et vos traits, et votre richesse, et votre noblesse, et votre talent, et votre sensibilité, et votre esprit, et votre finesse, et votre bienfaisance, et vos lectures choisies, et vos goûts délicats, et tant d'autres choses exquises qui font de vous un être tout à fait à part, rempli de mille et une qualités charmantes, sans compter vos défauts qui sont eux-mêmes des qualités. Voulant tout cela, est-il étonnant que le bourgeon vous presse au nom de votre père, au nom de votre mère, par votre épouse et par vos enfants, de vous faire peindre, repeindre et peindre encore? Bien plutôt je m'étonnerais du contraire.

L'art du portrait est donc éminemment lié à la théorie du bourgeon, et beaucoup de peintres, pour avoir méconnu ce principe, sont morts à l'hôpital. Ils faisaient le brochet, brochet; le marsouin, marsouin. Grands peintres, mauvais portraiteurs; les gens s'en sont éloignés, et la faim les a détruits.

Ce peintre avait donc toutes les mines fashionables à reproduire, et il ne se passait pas de jour que l'on ne vît de belles voitures apporter leurs maîtres et les attendre devant la maison. Ce m'était un passe-temps délicieux que de considérer les beaux chevaux se chasser les mouches, que d'écouter les cochers siffler, ou faire claquer le fouet. Mais, en outre, ces mêmes personnes qui sortaient de la voiture, et dont je ne pouvais voir le visage depuis ma fenêtre, j'étais sûr de pouvoir, au bout de



deux ou trois jours, contempler leurs traits à loisirs et autant que j'en aurais envie.

En effet le peintre avait pour habitude, entre les séances, d'exposer ses portraits au soleil, en dehors de sa fenêtre les suspendant à deux branches de fer disposées à cet effet. Une fois qu'ils étaient là, je n'avais qu'à lever les yeux, et je me trouvais au milieu de la plus belle société : milords et barons, duchesses et marquises. Tous ces gens, pendus au clou, se regardaient, et je les regardais, et nous nous regardions.



Or, le lundi précédent, au bruit d'une voiture, j'étais accouru à mon poste. C'était un brillant carrosse : quatre chevaux, attelage superbe, gens en livrée. La voiture s'arrêta, et il en sortit un vieillard infirme que soutenaient respectueusement deux laquais. Je notai son crâne chauve et ses cheveux argentés, pour le bien reconnaître lorsqu'il arriverait à la galerie.

Quand le vieillard eut mis pied à terre, une jeune fille descendit de la calèche. Alors les deux laquais se retirèrent, et le vieillard s'appuyant sur le bras de la jeune fille, ils entrèrent doucement dans l'allée ; un gros épagneul les suivait en jouant.

Je me sentis ému à cette vue, non point tant à cause de ce qu'il y a réellement de touchant à voir une fille jeune et belle servir d'appui au vieil âge, mais surtout parce que, souvent préoccupé de tendres pensées, cette aimable nymphe, parée de tout ce qui rehausse la grâce et la beauté même, en me montrant la mortelle que je rêvais confusément, fixait sur elle les vagues sentiments, les feux sans objet qui, depuis quelque temps, agitaient mon cœur.

Une chose plus particulière à cette jeune personne avait contribué à me séduire par un charme inattendu : c'était la grande simplicité de sa mise. Au milieu de tant de signes d'opulence, je ne sus lui voir qu'un simple chapeau de paille, qu'une robe blanche, et néanmoins tant d'élé-

gance et de grâce, qu'il me semblait que seule, en des lieux écartés, et privée de tout cet entourage de richesse, je n'eusse pu méconnaître à son port, à sa démarche, à tout son air, son rang, sa richesse, et jusqu'à ce noble dévouement qui la portait à se dérober aux hommages des jeunes hommes, pour soutenir les pas d'un vieillard.

Et puis, le dirai-je, j'étais déjà gâté par la société que je voyais à ma fenêtre : le rang, la richesse, la grâce et le bon goût des manières, de la mise, toutes ces choses avaient pris pour moi un irrésistible attrait. A voir ces personnes, j'avais perdu toute sympathie pour ce qui est commun, pour ce qui est vulgaire, pour ma classe et mes semblables ; et si, à la vérité, sous quelque habit que ce fût, une jeune fille m'eût vivement ému, sous l'aspect de celle-ci, elle devait m'enflammer, me passionner sans mesure.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, en sorte que je me trouvai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une qualité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces Calypso dont M. Ratin m'avait tant parlé.

Et ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux-là se trompent.

Ce sont des gens qui n'ont jamais été écoliers ; ou bien ce furent des écoliers bien forts sur la particule et le que retranché ; des écoliers admirables de mémoire, sages d'esprit, tempérés de cœur, rangés d'intelligence, bridés d'imagination, et toutes les années couronnés par trois fois.

Des écoliers modèles, des modèles selon M. Ratin, des M. Ratin en espérance.

Ils sont à présent des ministres, des avocats, des épiciers, des poëtes, des instituteurs, des marchands de tabac, et, où qu'ils soient, au tabac ou dans la chaire, à la banque ou sur le Parnasse, ils sont toujours des ministres modèles, des épiciers modèles, des poëtes modèles, des modèles, tous des modèles, et rien que des modèles, sans plus ni moins, et c'est déjà bien beau !

Que mon amour ne fût pas vif et dévoué parce que je ne pouvais m'en promettre que de folles extases ? que je ne lui eusse pas tout sacrifié quand même je n'en pouvais rien attendre ? Ah ! que vous vous trompez fort ! Pour un seul regard de cette aimable fille, j'aurais donné M. Ratin ; pour un sourire, j'aurais mis le feu aux quatre Elzévirs du Vatican.



Ils montaient l'escalier. Quand ils eurent dépassé mon étage, j'entr'ouvris doucement; alors l'épagneul se précipita dans ma chambre, joyeux, brillant, amical.

C'était un animal magnifique. Outre sa beauté et l'extrême propreté de son poil soyeux, ses allures, son air, et jusqu'à ses manières avaient quelque chose d'élégant et d'aimable ; en sorte que, faisant abstraction de la différence de nos natures, je me surpris à le regarder avec quelque envie, comme chien de haut lieu, comme chien familier avec des personnes trop élevées pour seulement se plaire à mes respects, surtout comme chien aimé de cette belle demoiselle, pour qui, moi, je n'étais rien. Au nom qui était gravé au collier, je me confirmai dans l'idée qu'elle était Anglaise.



Quand le chien fut sorti, je n'eus rien de mieux à faire que de m'occuper de ce qui se passait au-dessus de moi. Pour saisir quelque chose de ce qui s'y disait, je m'approchai doucement de la fenêtre. Le peintre et le vieillard causaient ensemble, mais la jeune fille demeurait silencieuse.

« Vous avez là, monsieur, disait le vieillard, une triste figure à peindre! et comme la copie est destinée à survivre bientôt à l'original, ce que vous pourrez y mettre de moins triste sera bien venu, car je ne suis point curieux de faire peur à mes petits-enfants. Certes, continua-t-il en souriant doucement, ce n'est pas coquetterie que de me faire peindre à l'âge et dans l'état où me voici, et je pense que beaucoup de vos modèles choisissent mieux leur moment?

— Pas toujours, monsieur, dit le peintre ; une figure aussi vénérable que la vôtre se rencontre plus rarement peut-être que la fraîcheur et la jeunesse elles-mêmes.

— C'est un compliment, monsieur ; je l'accepte. Je n'ai plus beaucoup de temps à en recevoir... Lucy, je vous attriste ; mais, ma chère enfant, ne sauriez-vous envisager l'avenir aussi tranquillement que votre père?

Je vous prie, quand nous nous quitterons, qui de nous deux aura le plus à regretter? J'en fais juge monsieur...

— Je me récuse, monsieur; et il me paraît, comme à demoiselle, qu'une séparation doit être si à craindre pour tous les deux, qu'il vaut mieux en détourner les yeux.

— Voilà justement, monsieur, ce que j'appelle faiblesse; c'est celle dont je voudrais guérir ma fille. Je l'excuse cette faiblesse, quand il s'agit de ces coups qui, trompant de légitimes espérances, frappent la jeunesse dans sa fleur et lui ravissent ces belles années qui lui semblaient acquises. Mais quand la mort nous atteint au terme prévu de la vie... quand elle est comme le sommeil qui vient succéder aux fatigues d'une journée laborieuse... quand un père, heureux jusqu'au dernier moment de la tendresse de sa fille chérie, n'aspire plus qu'à s'endormir dans ses bras... est-ce donc là un si triste tableau qu'il faille en détourner les yeux, et faut-il tant de force pour en soutenir la vue?... Lucy, pourquoi ces larmes?... Voyez, tâchez de voir comme moi, mon enfant... et nos jours seront paisibles, et nous en goûterons les joies jusqu'au dernier terme... et ce malheur, bien moins grand lorsqu'on a pu l'envisager en face, ne se grossira pas de tout ce que l'imagination, les fausses terreurs, une inutile résistance, y peuvent ajouter de sinistre et de terrible... Pardon, monsieur, ajouta-t-il, c'est notre sujet de guerre avec ma Lucy; et sans ce portrait qui m'a ramené vers ces idées, je n'eusse pas pris la liberté de renouveler ici les hostilités. »

J'écoutais avec ravissement ces paroles qui, tout en m'apprenant tant de choses, paraient encore cette jeune fille d'un attrait de mélancolie et de filiale tendresse. Quoi! pensais-je, ces beaux chevaux, ces laquais respectueux, cette calèche, tout ce luxe, tant de sujets de joie ou de vanité, et la reine de ces choses, les yeux mouillés de larmes, qui s'attriste à ne pas se dévouer pour toujours à son vieux père!

Ce jour même le portrait vint à la galerie. C'était une simple ébauche, où je reconnus sans peine le beau vieillard. Il occupait la gauche du tableau; sur la droite, un grand espace, laissé vide, produisait, à mon sens, un très-mauvais effet.

Mais, dès la seconde séance, le tableau ayant été retiré de la galerie, bien que cette fois la jeune miss fût venue seule, je me confirmai dans l'idée que l'espace vide lui était réservé, et que j'allais enfin contempler ses traits.

« Vous m'aviez promis, mademoiselle, lui dit le peintre, de me fournir un croquis de l'endroit de votre parc où monsieur votre père désire être placé.



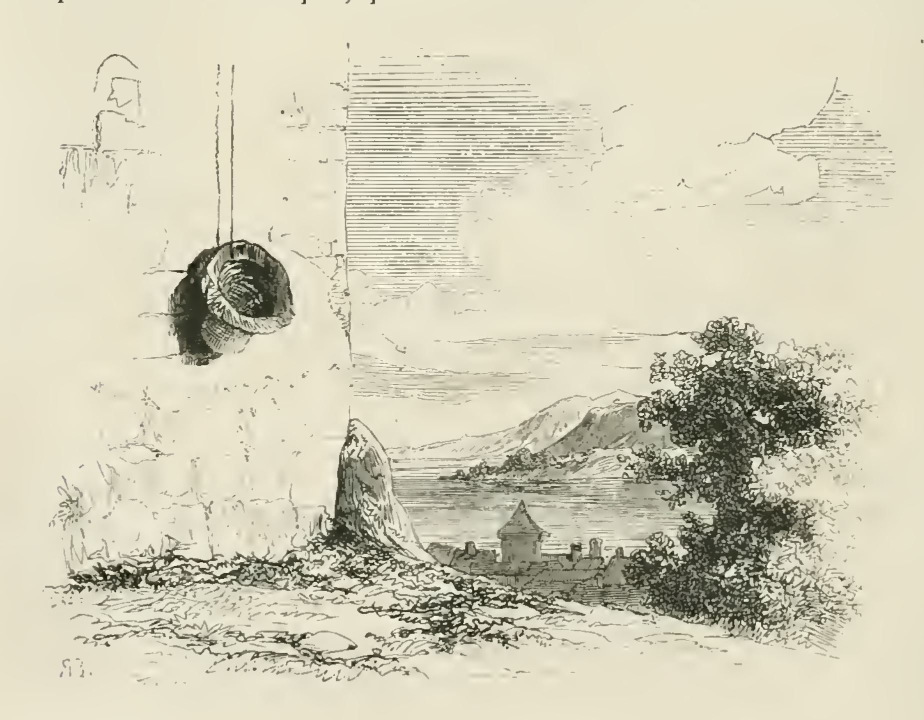
— J'y ai pensé, monsieur, répondit-elle ; il est dans ma voiture. » Puis, s'approchant de la fenêtre : « *John! bring me my album, if you please*... Mais je m'aperçois que John n'y est plus, » reprit-elle en souriant.

En effet, ses gens ayant laissé un pauvre diable auprès des chevaux, se récréaient dans quelque café du voisinage. « Je vais y aller, » dit le peintre... Mais je l'avais précédé, et déjà je remontais l'escalier, imprimant mes lèvres sur l'album de la jeune miss. J'espérais parvenir jusqu'à la porte de l'atelier, et, de là entrevoir sa figure ; mais je rencontrai le peintre en chemin. « Grand merci ! vous êtes, ma foi, le plus charmant garçon que je connaisse. » Et il prit le livre de mes mains.

Je retournai à mon poste plus tranquillement que je ne l'avais quitté, et j'eus grand tort ; j'avais perdu des paroles dont chacune avait un prix inestimable.

« ... Le complaisant enfant ! Il sait donc l'anglais ? — Fort bien. C'est lui qui d'ordinaire me sert de truchement auprès de vos compatriotes... Un aimable jeune homme ! Il est fâcheux qu'il ne soit pas destiné à devenir un artiste, comme l'y porteraient ses goûts et ses talents... »

Le peintre s'interrompit, puis s'étant levé : « Je veux vous montrer...



Voici ! c'est un croquis qu'il fit un jour à cette fenêtre... le lac, un morceau de la prison... ce mauvais chapeau suspendu à portée des passants, pour quêter l'aumône, indique la présence du pauvre prisonnier pour qui cette belle nature est invisible.

— Une charmante composition ! dit-elle, et remplie de sentiment... Mais pourquoi gêner un penchant qui paraît si décidé ?

— Ce sont ses tuteurs ; ils veulent qu'il suive la carrière du droit.

— Ses tuteurs !... Il est donc orphelin ?

— Depuis longtemps. Il n'a plus qu'un vieil oncle qui pourvoit à son éducation.

— Pauvre enfant ! » dit la jeune Anglaise, avec un accent plein de compassion.

Ces paroles m'enivrèrent. Elle m'avait plaint ; c'était assez pour que je fusse glorieux de me trouver orphelin, pour changer en félicité mon plus grand malheur.

Oh ! que j'eusse voulu retenir sur moi sa pensée ! Mais au lieu de ce bonheur suprême, ses discours changèrent d'objet, et j'appris, par quelques mots, que dans huit jours elle repartirait pour l'Angleterre. Que deviendrais-je alors, face à face avec M. Ratin ! Je m'abandonnai à la tristesse.



Angleterre ! pays charmant, vers lequel voguent les navires ; frais rivages, parcs ombragés, où vont les jeunes miss promener leur mélancolie !.... Ici, tout est sans charme. Ici, rien n'est aimable. Et je regardais le lac sans plaisir.

Quand elle s'éloignera ! quand, d'autres contrées la verront passer !.... quand, à l'heure de midi, elle voyagera par les routes poudreuses, laissant tomber ses regards sur la verdure des arbres, des prés !.... Que ne suis-je dans ces prés, sous ces arbres !.... Jeune miss, vous fuyez ?... Que ne suis-je devant ses chevaux, exposé à être foulé par eux ! Je verrais sa crainte, je retrouverais sa compassion ! Et je m'imaginais que, sans sa compassion, ce ne fût pas la peine de vivre.

La séance était finie. Tout en songeant ainsi, j'attendais avec une avide

impatience que le portrait vînt à la galerie ; mais le soir arriva avant qu'il eût paru, et les jours suivants se passèrent dans cette ingrate attente. C'est alors que les événements m'ayant conduit vers la lucarne, je ne pus résister au désir d'aller, jusque dans l'atelier même, contempler les traits de celle qui régnait sur mon cœur. On a vu quelle catastrophe s'ensuivit, et comment j'étais resté à songer au milieu d'un beau désordre. Je reprends mon récit.

J'avais cette fois le sentiment très-net de ma ruine définitive. Déjà coupable de mensonge et de lèse-Elzévir, aller encore enfoncer une porte, lire des livres défendus, puis m'échapper de ma prison, puis courir les toits, puis porter le ravage et la destruction dans un atelier, déranger un mannequin, percer un tableau !... Affreuse série de crimes, dont M. Ratin tenait le premier chaînon, à savoir le fou rire.

Que faire? arranger, réparer, remettre en place? Impossible ; il y avait trop de mal. Inventer une fable ? Tout à l'heure, à propos du hanneton, je n'avais pas trouvé que ce fût si facile. Avouer? Plutôt tout au monde ! car il aurait fallu laisser voir que j'étais amoureux, et, au seul soupçon d'une pareille immoralité, je voyais toute la pudeur de M. Ratin lui monter au visage, et son seul regard m'anéantir.

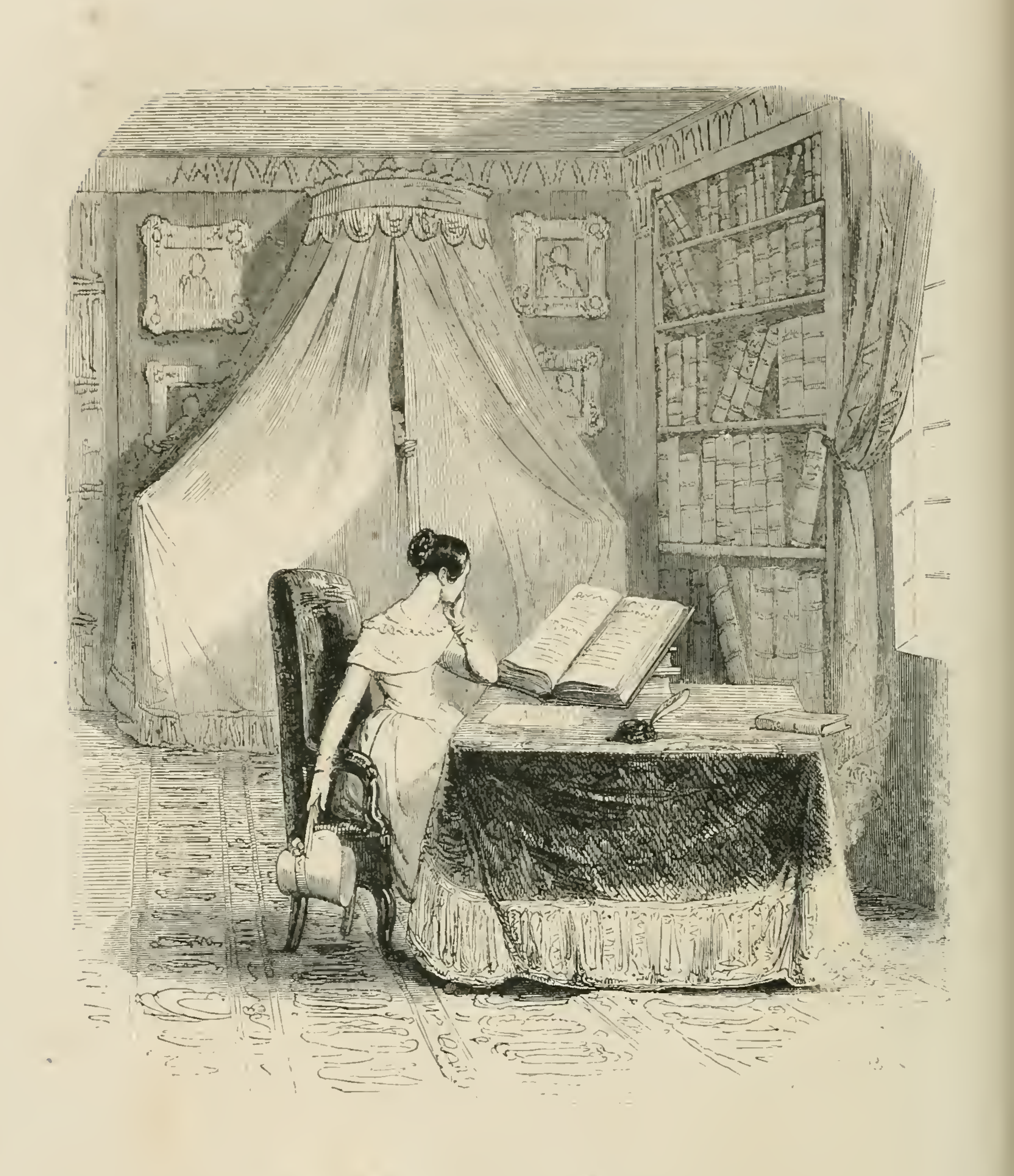
Je résolus de reprendre le chemin de ma chambre, de refermer sur moi la porte, et de m'adonner à l'étude avec plus de zèle que jamais : soit pour écarter de mon esprit d'importunes terreurs, soit pour donner le change à M. Ratin, qui serait très-certainement content de ma moralité, si je lui présentais une copieuse provision de devoirs bien écrits, soigneusement faits, et témoignant de ma parfaite application. Seulement, comme le jour baissait rapidement, je crus devoir différer mon départ de quelques minutes encore, afin que l'obscurité me dérobât aux regards du prisonnier quand je repasserais sur le toit

---

Je mis à profit ces minutes pour contenter ma curiosité. Après quelques recherches, je trouvai le portrait adossé à la muraille, et je l'approchai du jour.

Il était presque achevé. La jeune miss, dans une gracieuse attitude, était assise auprès de son père, et sa main délicate reposait négligemment sur le cou du bel épagneul. D'antiques hêtres ombrageaient la scène, et, par une trouée, on apercevait un beau château assis sur une pelouse qui dominait la mer.

A la vue de ces traits tout remplis de grâce, et animés par un touchant attrait de douceur et de mélancolie, j'éprouvai les plus tendres émotions, mais pour retomber bientôt dans l'amer regret de ne lui être rien, de



Un intérêt croissant se peignit sur son modeste visage que colorait une vive rougeur.

(BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.)



la voir s'éloigner bientôt. Tout en me repaissant du charme de son regard : « Pourquoi, lui disais-je, pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur! Que vous me trouveriez un frère tendre et soumis! que je rendrais heureux avec vous ce vieillard! Que la verdure est belle où vous êtes!... que les déserts seraient aimables avec vous!... Lucy!... ma Lucy!... ma bien-aimée ! »

La nuit était venue. Je me séparai tristement du portrait, et je me retrouvai bientôt dans ma chambre, au moment où l'o m'apportait de la lumière et mon souper.



Dans l'état d'agitation où je me trouvais, je n'avais ni faim, ni sommeil; aussi je ne songeai qu'au me mettre vite à l'ouvrage, afin d'être en mesure de présenter à M. Ratin les preuves visibles de mon travail et de mon entière régénération, à quelque moment qu'il vînt me surprendre.

Après César, Virgile; après Virgile, Bourdon; après Bourdon, trois pages de composition; après trois pages.... je m'endormis.



Je fus bien étonné d'être réveillé au petit jour par une voix qui psalmodiait à plein gosier. Je prêtai l'oreille.... c'était le prisonnier. Il continua sur un ton moins éclatant, et finit par cesser tout à fait. Cette pratique pieuse me donna de cet homme une opinion presque favorable. Après quelque silence :

« Vous avez, me dit-il, bien travaillé cette nuit?...

— Chantez-vous ainsi tous les matins? interrompis-je.

— Dès mon enfance... Pensez-vous que, sans les consolations de la religion, je pusse ne pas succomber à mon infortune!

— Non. Je m'étonne plutôt que la religion ne vous ait pas détourné du crime qui vous a conduit en prison.

— Ce crime, j'en suis innocent. Dieu a permis l'erreur de mes juges, que la volonté de Dieu soit faite! Je serais résigné, ajouta-t-il, si seulement, avec la nourriture du corps, j'avais le pain de l'âme,.... mais je n'ai point de Bible!

— Quoi! interrompis-je, on vous refuserait une Bible?

— On refuse tout à celui que l'on croit méprisable.

— Il faut que vous ayez une Bible!... je veux que vous en ayez une! j'irai plutôt vous porter la mienne!!

— Bon jeune homme! dit-il avec un accent de reconnaissance, pénétrer jusqu'à moi? impossible. D'ailleurs, je n'y consentirais pas! L'aspect de cette affreuse demeure ne doit pas contrister vos regards... Vous dirai-je toutefois ce qui me porte à m'adresser à vous? Hier, quand je vis une corde remonter ces gâteaux jusqu'à vous... Que n'y a-t-il, pensai-je avec envie, une âme compatissante qui, pareillement, fasse remonter le pain de vie jusqu'au pauvre prisonnier! »

A ce trait de lumière : « Avez-vous une cordè?

— La Providence, reprit-il, a permis que j'en pusse avoir une, que je réservais pour cet unique usage...

— Vous aurez une Bible! m'écriai-je en l'interrompant, vous l'aurez! »

Et, tout joyeux de l'idée d'être si véritablement utile à cet infortuné, je cherchai avec empressement ma Bible parmi les livres que, la veille, j'avais entassés dans l'armoire.



Pendant que je cherchais ainsi, il me sembla entendre, du côté de la prison, comme un murmure étouffé..... Ayant prêté l'oreille : « Est-ce vous? » dis-je au prisonnier. Il ne répondit rien, mais le murmure, continuait de se faire entendre plus distinct et plus plaintif. « Qu'est-ce? qu'avez-vous? lui criai-je alors d'un accent ému et pressant.

— Un horrible mal... répondit-il, et sans remède... L'un de mes fers, trop étroit pour ma jambe, a provoqué une enflure qui, pressée par le métal... Aïe! s'écria-t-il, en s'interrompant.

— Achevez... achevez, pauvre homme!

— ... Me fait souffrir les plus cruelles tortures! C'est ainsi que, privé de tout sommeil, je vous voyais travailler cette nuit.

— Infortuné! et vous ne demandez pas qu'on vous soulage?

— Ils ne me visitent que tous les cinq jours... Aïe!... Encore trois... et je leur demanderai...

— Oh ! que vous me faites pitié! Ne pourrais-je donc...

— Rien! rien ! pauvre enfant... Il faudrait... mais je sens déjà que votre pitié me soulage... Il faudrait pouvoir... Ohé!... Aïe ! aïe!

— Il faudrait pouvoir?

— Miséricorde, miséricorde!....... le sang coule ! pouvoir user un peu le fer...

— Une lime ! m'écriai-je, une lime ! Attendez ! dans ma Bible... »

J'avais une lime, je la mis précipitamment dans le livre. Mais, après avoir lié le tout avec une ficelle, je me souvins avec désespoir que j'étais enfermé. Cependant le prisonnier continuait à se plaindre de la façon la plus lamentable, et chacun de ses cris me déchirait le cœur. Aussi je songeais déjà à forcer la serrure de ma porte, lorsqu'à la vue d'un chiffonnier qui passait dans la rue j'éprouvai le plus vif plaisir :

« Tiens, lui criai-je, attache cela à cette corde que tu vois là-bas contre la muraille. Vite, vite! c'est pour soulager un pauvre homme. »

Le chiffonnier attacha le paquet, qui remonta rapidement. Au même instant, on ouvrait ma porte.

C'était M. Ratin! Il me trouva à l'ouvrage.

« Hier, monsieur, me dit-il, dans l'indignation où m'avait jeté votre conduite, j'oubliai de vous donner des devoirs à faire pendant ces deux jours...

— J'en ai fait, » lui dis-je tout tremblant.

M. Ratin examina les devoirs avec quelque défiance, tant le procédé lui paraissait nouveau. Puis, certain que c'était bien de l'ouvrage fait depuis ma captivité : « Je vous loue, reprit-il, d'avoir fui de vous-même les dangers de l'oisiveté. Un jeune homme oisif ne saurait faire que des choses détestables, car il est à la merci de toutes les pensées mauvaises qui, à l'âge où vous êtes, assiégent son esprit paresseux. Souvenez-vous des Gracques, qui ne causèrent tant de plaisir à leur mère, que parce qu'ils furent de bonne heure rangés et studieux.

— Oui, monsieur, dis-je.

— Vous ne vous êtes pas donné le temps de manger? reprit M. Ratin, en apercevant mon repas resté intact.

— Non, monsieur.

— J'aime à y reconnaître l'effet du chagrin profond que vous avez dû ressentir de votre conduite d'hier.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous fait à cet égard de sérieuses réflexions?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous bien reconnu comment, du fou rire, vous êtes tombé dans l'irrévérence?

— Oui, monsieur. (Dans ce moment quelqu'un montait l'escalier.)

— Et de l'irrévérence, dans le mensonge?

— Oui, monsieur. (On ouvrait la porte de l'atelier!)

— Et du mensonge...

— Oui, monsieur. (On faisait un cri de stupéfaction!!)

— Quel est ce bruit...?

— Oui, monsieur. » (On en était aux exclamations, aux apostrophes, aux grandes prosopopées; j'étais près de me trouver mal!!!

Rassemblant néanmoins toutes mes forces pour détourner l'attention de M. Ratin de dessus les prosopopées : « Quand vous m'eûtes quitté hier, lui dis-je...

— Attendez.... » interrompit-il, toujours plus attentif à ce qui se passait dans l'atelier.



C'est vrai que le vacarme y était grand : « Perdu! perdu! criait le peintre à tue-tête. Il faut qu'on soit entré par la fenêtre! » Il s'en approcha : « Jules! Êtes-vous resté chez vous depuis hier au soir?

— Oui, monsieur, dit en s'avançant M. Ratin; et par mon ordre.

— Eh bien, monsieur, mon atelier est en déroute, mes tableaux détruits, mon chevalet à bas!... et votre élève doit avoir tout entendu.....

— Voulez-vous écouter un pauvre prisonnier? dit alors une voix qui partit du soupirail de l'Évêché; moi, j'ai tout vu, je vous dirai tout.

— Parlez; dites...

— Vous saurez donc, monsieur, que hier au soir, il y avait grande société sur ce toit, précisément à l'entrée de votre fenêtre. C'étaient cinq chats. Vous savez que quand ces messieurs content fleurette..

— Abrégez, dit M. Ratin.

— ... Leurs propos sont bruyants. La chatte était coquette...

— Abrégez, vous dis-je, répéta M. Ratin; ceci n'importe pas au fait principal.



— Je vous demande bien pardon, monsieur, car, sans la coquetterie de cette demoiselle, et la jalousie des quatre galants....

— Jules! me dit M. Ratin, retirez-vous un instant sur l'escalier. »

Je ne me fis pas prier.

« ... Tout, continua le prisonnier, se serait passé en douceur. Ils miaulaient donc, et d'une façon fort tendre, mais madame, n'écoutant à aucun, se lustrait le visage du velours de sa patte. Vous eussiez dit Pénélope au milieu des prétendants...

— Et puis? dit le peintre. Un peu vite...

— Et puis, tout à coup, voici un des matous qui se permet d'appliquer sa griffe sur le museau d'un des prétendants. Celui-ci prend mal la chose, les autres s'en mêlent, pli! pla! c'est le signal : guerre à mort!.... Ce n'est plus qu'une pelote fourrée, hérissée de griffes, de dents; un concert à réjouir le diable. Pendant qu'ils se battent, Pénélope saute dans l'escalier, toute la pelote lui saute après..... Je n'ai plus rien vu; mais au patatras qui se fit, je jugeai qu'ils avaient pu renverser quelque objet, qui en aurait renversé quelque autre. C'était près de huit heures. »

J'étais très-humilié du service que me rendait en cet instant le prisonnier; d'autant plus que ce mensonge hardi, après tant de piété, ce ton

facétieux, après de si vives souffrances, calmaient subitement tout l'intérêt que m'avait inspiré cet homme. Aussi je suis convaincu que sans la présence de M. Ratin, j'aurais eu la force de le démentir sur l'heure, et de tout avouer au peintre ; mais il y avait de l'amour dans mon crime, et la haute pudeur de M. Ratin m'apparaissait comme un grand roc sinistre, contre lequel, au moindre soupçon de sa part, j'irais me briser sans retour.

Pendant que ces choses se passaient, la calèche venait d'arriver devant la maison ; déjà la jeune miss et son père montaient l'escalier. « Ma séance ! s'écria le peintre avec désespoir. Prisonnier ! vous nous faites un conte absurde. Voilà un portrait que j'avais adossé à la muraille, et que je retrouve tourné à l'extérieur... Sont-ce les chats qui retournent mes portraits?..... On est venu ; on est venu par la fenêtre..... Jules ! qu'avez-vous vu ?...

— Jules ! chassez ce chien, » me dit au même instant M. Ratin.

Il faut savoir qu'en cet instant le bel épagneul flairait curieusement le parapluie neuf de M. Ratin. Je m'empressai de le chasser jusque dans les greniers, et par delà, pour laisser au peintre le temps d'oublier sa fatale question.



Quand je rentrai, il était en effet occupé à accueillir ses hôtes, les priant de l'excuser s'il les recevait au milieu d'un aussi affreux désordre. « Si vous ne partiez pas demain, ajouta-t-il, je vous prierais de remettre à un autre jour cette dernière séance? — C'est malheureusement impossible que nous différions notre départ, répondit le vieillard ; mais de grâce, ne vous gênez point, et que notre présence ne vous empêche pas de faire ces premières recherches, indispensables pour arriver à la connaissance du coupable. Alors le peintre monta lui-même sur le toit pour en examiner les abords.

Fort heureusement, M. Ratin, qui était à mille lieues de me supposer la moindre part dans ces événements, après avoir remis soigneusement son parapluie dans sa fourre, était revenu auprès de la table feuilleter mes livres, marquant à mesure les endroits qui devaient faire le sujet de mes devoirs. « En considération, me dit-il, du travail que vous m'avez

présenté, et des dispositions meilleures où je vous vois... » Ici le peintre entra, et tout préoccupé de son idée :



« N'avez-vous pas, monsieur, une chambre... Ah! oui, la voici! Auriez-vous la bonté de me l'ouvrir? On n'a pu parvenir sur le toit que par là, et nous saurons par où l'on a pu s'introduire dans la chambre. — Volontiers, monsieur, dit M. Ratin. » Et ayant pris la clef dans un tiroir à son usage, il la mit dans la serrure que j'avais rajustée de mon mieux, tandis que, pâlissant de stupeur, je feignais une grande application au travail.



Pendant que ces messieurs procédaient à leur inspection, j'aperçus une rumeur dans la prison. Des hommes parlaient avec véhémence, quelques mots sinistres parvenaient à mon oreille, le factionnaire était aux écoutes, et deux passants s'étaient arrêtés pour attendre l'issue de cette scène.

« Voici la corde! cria une voix.

— La lime! la lime! cria une autre voix; ici, tenez, sous cette pierre!

— C'est bien son mouchoir de poche! dit au même instant M. Ratin. Serait-il possible!....... Jules! »

La porte était ouverte. Je m'enfuis tout chancelant d'épouvante, sans autre projet que de me dérober pour l'instant aux affreuses tortures de la peur et de la honte. Mais quand j'eus fait cent pas dans la rue, et, qu'ayant tourné la tête, j'eus reconnu l'honnête chiffonnier qui entrait dans la maison, en montrant à un magistrat le chemin de ma demeure, je doublai le pas, et, dès que j'eus tourné l'angle de la rue voisine, je



courus de toutes mes forces jusqu'aux portes de la ville, que je franchis, non sans éprouver une grande terreur à la vue des paisibles gendarmes qui stationnent auprès.

Tout en m'éloignant, j'eus le loisir de réfléchir sur ma situation, qui me parut désespérée. Retourner sur mes pas, ce n'était plus seulement retomber dans les mains de M. Ratin, c'était bien certainement me livrer aux gendarmes, et cette idée me causait la plus sinistre épouvante. Ainsi agité par ces réflexions, et la frayeur soutenant mon courage, je marchai tout d'une traite jusqu'à certain pré voisin de Coppet, où je m'assis enfin sur la terre étrangère.

C'est à peine si, dans ce lieu écarté, je me croyais en sûreté contre les atteintes de la justice. Je tournais sans cesse mes regards du côté de la grande route, et à chaque fois que des bestiaux, un âne, quelque chariot y soulevait un peu de poussière, je m'imaginais voir toute la gendarmerie lancée à ma poursuite dans toutes les directions. Cette angoisse me préoccupant de plus en plus, je pris un parti décisif : c'était de poursuivre ma route du côté de Lausanne, où mon oncle faisait un séjour. Je me remis donc en marche.

A tout âge, c'est une triste chose que l'exil; mais pour l'enfant, qu'il est voisin du seuil paternel ! Trois lieues à peine me séparaient de ma ville natale, et il me semblait qu'abandonné au sein du vaste univers, j'eusse perdu tout appui, tout asile. Aussi suivais-je, le cœur bien gros, la rive de ce lac si riant jadis à voir de ma fenêtre. A mesure que je m'éloignais, moins dominé par la crainte, ces sentiments prenaient sur moi plus d'empire, et deux ou trois fois, m'étant assis sur le bord de la route, ma tristesse devint si forte, que je fus tenté de rebrousser chemin, et d'aller implorer le pardon de mon maître.

C'était trop tard. D'ailleurs, à force de marcher, j'allais me trouver bientôt aussi près de Lausanne que de Genève, de mon oncle que de M. Ratin. Cette circonstance ranimait puissamment mon courage; le calme renaissait en moi ; déjà je recommençais à songer à la jeune miss, et à renouer le fil des tendres rêveries qui m'avaient charmé la veille, à la même heure. Au milieu de cette nature enchantée, son image se présen-

tait à mon cœur plus douce encore ; elle s'y associait à la pureté des cieux, aux teintes vaporeuses des monts, à la fraîcheur de ces beaux rivages, et l'exil perdait sa tristesse.

Que de sève dans l'adolescence ! Est-ce bien moi que je viens de peindre? Est-ce bien moi, ce jeune garçon qui suit la rive d'un pied léger,



regardant avec amour l'azur des flots, les côtes vertes de Savoie, l'antique manoir d'Hermance ; peuplant l'air et l'espace du vif sentiment qui le domine?

Au crépuscule, je me détournai de la route pour demander asile chez des paysans, qui acceptèrent en retour l'unique pièce de monnaie que je possédasse. Je partageai leur soupe et leur rustique gîte, et le lendemain, au point du jour, je les quittai pour continuer mon voyage.

J'étais parti sans casquette; les rayons du soleil levant brûlaient mon visage. Aussi m'arrêtais-je sous le porche des fermes, pour y goûter quelque fraîcheur, jusqu'à ce que le regard des métayers ou des passants me chassât de ces retraites. En effet, je redoutais toujours que quelque soupçon des crimes que j'avais commis ne fût le motif de cette curiosité dont ma jeunesse et mon bizarre accoutrement étaient l'unique cause.

Après le tranquille village d'Allaman, on voit sur la gauche de la route

de magnifiques chênes, qui forment la lisière d'un grand bois. De dessous ces ombrages, l'œil, planant sur toute l'étendue du lac, s'arrête, du côté du Valais, contre les majestueuses parois des Alpes ; ou, tourné vers Genève, se promène mollement sur une suite de cimes douces et lointaines, dont les dernières se confondent avec les plages du ciel. Je ne pus résister aux charmes de cet ombrage, et j'allai m'y établir pour y manger le morceau de pain noir dont les paysans m'avaient pourvu.



Je songeais au plaisir de me jeter bientôt dans les bras de mon oncle. Ce désir était si pressant, si extrême, qu'à la seule pensée qu'il pût être déçu, je m'abandonnais au découragement. Mon oncle ! mon bon oncle ! disais-je le cœur gonflé d'attendrissement, que je vous voie seulement, que je vous parle... que je sois où vous êtes !... »

En ce moment, une voiture de voyage passait sur la grande route, traînée par six chevaux de poste, dont le galop soulevait un long tourbillon de poussière. Le postillon faisait claquer son fouet, tandis que les do-

mestiques dormaient nonchalamment sur les siéges. Cette voiture avait déjà dépassé d'environ deux cents pas l'endroit où j'étais assis, lorsqu'elle s'arrêta, et un des domestiques, étant descendu, se dirigea vers moi.

J'allais m'enfuir, lorsque je crus reconnaître John, le domestique de la jeune miss. « Êtes-vous, me dit-il, le jeune homme qui a disparu hier de la maison de Saint-Pierre?



— Oui, lui dis-je.

— Alors, suivez-moi.

— Où?

— Vers la voiture. Votre maître est dans un bel état, allez!

— Où est-il, mon maître?

— Il vous cherche par les quatre chemins..... Petit drôle! »

Ces mots me donnèrent quelque soupçon que M. Ratin pouvait s'être joint aux voyageurs; en sorte que je me refusais à suivre John, lorsque je vis, de loin, une robe blanche descendre de la voiture. Je me levai aussitôt, et je me mis à courir vers la jeune miss, pour ne pas l'obliger à marcher sur cette route poudreuse; mais quand j'approchai, la honte et l'émotion me firent ralentir le pas, et je finis par m'arrêter à quelque distance d'elle.

« Vous êtes monsieur Jules, n'est-ce pas? me dit-elle d'un ton affable.

— Oui, mademoiselle.

— Oh! comme le soleil vous brûle! montez, je vous prie, dans la voiture..... Votre maître est fort en peine, et j'ai bien du plaisir que nous vous ayons rencontré.....

— Montez, mon ami, dit le vieillard, qui avait mis la tête à la portière, montez; nous causerons un peu de votre affaire.....Vous devez être fatigué? »

Je montai, et la voiture repartit aussitôt.

J'étais dans un état d'ivresse qui m'ôtait la parole. Le bonheur, le trouble, la honte, faisaient battre mon cœur, et coloraient d'une vive rougeur mon visage hâlé. Je tenais encore le reste de mon morceau de pain noir.

« Vous n'avez pas fait bien bonne chère, à ce que je vois, me dit le vieillard. De quel hôtel sortez-vous, je vous prie?

— De chez des paysans, monsieur, qui m'ont hébergé cette nuit.

— Et où comptiez-vous aller ce soir?

— A Lausanne, monsieur.

— Aussi loin que cela! reprit la jeune miss, et découvert comme vous êtes?

— Plus loin encore! partout, mademoiselle, jusqu'à ce que j'aie rencontré mon oncle! » Et les larmes me vinrent aux yeux.

« Il n'a plus que lui! » dit-elle à son père. Et elle fixa sur moi un regard compatissant, dont le charme réalisait tout ce que j'avais rêvé de plus hardi à ma fenêtre.

« Mon enfant, reprit le bon vieillard, vous allez rester avec nous jusqu'à Lausanne, où nous vous remettrons aux mains de votre oncle. Vous avez fait là un coup de tête. De quoi donc aviez-vous si peur?

— C'est moi, monsieur, qui ai donné cette lime au prisonnier. Il souffrait cruellement, je vous assure. C'était seulement pour desserrer un de ses fers.

— Eh bien, je ne vois là, mon ami, que le mouvement d'un bon cœur. A votre âge, on n'est pas tenu de savoir que lorsqu'un prisonnier emprunte une lime, ce n'est jamais que pour un unique usage. Mais vous ne me parlez pas de l'atelier. C'est pourtant vous, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. Je l'aurais dit au peintre, à mon oncle, à vous... mais j'avais peur de M. Ratin.

— C'est donc un terrible homme, que ce M. Ratin! Mais encore, qu'al-

liez-vous faire dans cet atelier? Est-ce vous qui avez retourné le portrait de ma fille? »

Je rougis jusqu'au blanc des yeux.

Il se mit à rire. « Ah! ah! c'est ceci qui est grave! car ce n'était sûrement pas pour voir ma figure. A vous, Lucy, de vous fâcher.

— Point du tout, mon père, dit-elle en souriant avec une grâce charmante. Je sais que M. Jules aime les arts : il dessine lui-même avec talent : c'est donc fort naturel qu'il voulût voir l'ouvrage d'un homme habile.

— Lucy, reprit le vieillard avec une malice douce, vous n'êtes pas tenue non plus de savoir que, lorsqu'on retourne un tableau où se trouve votre figure, c'est fort naturel que ce soit pour la voir..... » Puis, comme il voyait ma honte : « Ne rougissez pas, mon enfant; croyez bien que je ne vous en estime pas moins, et que ma fille vous pardonne. N'est-ce pas, Lucy? »

Un léger embarras succéda à ces paroles, mais il ne se prolongea que pour moi seul. Bientôt j'eus à répondre à toutes les questions que me firent ces aimables personnes. Après ce qui venait d'être dit, j'avais remarqué chez le vieillard une gaieté plus cordiale encore, et en même temps, chez la jeune miss, un peu plus de réserve, mais non moins d'intérêt et de sollicitude pour ma situation. Pour moi, je ne tournais pas les yeux sur elle que je ne me sentisse comme enivré de sa vue, et rempli des plus doux transports de plaisir.

Mais nous touchions à la ville : « Votre oncle vous grondera-t-il? me dit le vieillard.

— Oh non! monsieur..... Et puis je serai si joyeux de le voir, qu'encore cela me ferait-il peu de chagrin.

— Aimable enfant! dit Lucy en anglais.

— Je veux tout de même vous remettre entre ses mains. Rue du Chêne, dites-vous? John! faites arrêter rue du Chêne, n° 3.

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce moment dans sa chambre. « Qu'il descende! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce bien haut?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et comme chez le peintre, la jeune miss, soutenant le bras de son

père entrait dans l'allée avec lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses pas.



Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu, que je courus me jeter dans ses bras. « C'est toi! Jules, » dit-il. Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et monsieur, veuillez prendre la peine de vous asseoir. » Je quittai sa main pour approcher des siéges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard, que remettre entre vos respectables mains cet enfant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-même par quelles circonstances nous avons eu le plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu, mon ami, me dit-il en me touchant la main; je vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plaisir de recourir à mon amitié.



— Adieu, monsieur Jules..... » ajouta l'aimable fille. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer, les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous retournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai dans la *Bibliothèque* comment j'en sortis à trois ans de là.

LA BIBLIOTHÈQUE.



Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a conseillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf, pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le moment. Aussi je me lève matin ; je vais à ma table, je m'établis, je me croise les jambes, puis j'ouvre à l'endroit..... Mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que mes yeux, commence à faire des excursions à droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un poil, je détache une paille, avec toute sorte d'ingénieuses précautions; c'est ensuite sur le bouchon de mon encrier, tout rempli de petites particularités curieuses dont chacune m'occupe à son tour, jusqu'à ce qu'enfin passant ma plume dans la bouclette, je lui imprime une moelleuse rotation qui me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en étendant les jambes et croisant les mains sur ma tête. Dans cette situation, il me devient très-difficile de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en suivant avec une vague fixité les bonds d'une mouche qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans mes goussets, une petite promenade qui me conduit au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscure paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fenêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles, un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout; il faut voir ce que c'est. J'ouvre.... Une fois là j'ai éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre! c'est le vrai passe-temps d'un étudiant; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux dire, qui ne hante ni les cafés, ni les vauriens. O le brave jeune homme! il fait l'espoir de ses parents, qui le savent rangé, sédentaire; et ses professeurs, ne le voyant ni fréquenter les promenades, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux tables d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin ce jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe mes journées, et si j'osais dire..... Non, jamais mes professeurs, jamais Grotius, Puffendorf, ne m'ont donné le centième de l'instruction que je hume de là, rien qu'à regarder dans la rue.



Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés. C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur un certain pavé. Ces choses-là consument des heures entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'ait jamais passé par là. Qu'est-il? que peut-il être? Une sotte créature, toute matérielle et positive, sans pensée, sans poésie; qui descend la pente de la vie, sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, regarder à l'entour, ou se lancer au delà. C'est un automate, qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans, au sortir des écoles. C'est là que se ravive l'âme desséchée sur les bouquins; elle fait halte pour se reconnaître; elle finit sa vie d'emprunt pour commencer la sienne propre. Aussi, un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme : Socrate flâna des années; Rousseau, jusqu'à quarante ans; La Fontaine, toute sa vie.

Et cependant, je n'ai vu ce précepte consigné dans aucun ouvrage d'éducation.

Ces pratiques, dont je viens de parler, sont donc la base de toute instruction réelle et solide. En effet, c'est durant que les sens y trouvent un innocent aliment, que l'esprit y contracte le calme d'abord, puis la disposition à observer.

Car, que faire en FLANANT, à moins que l'on n'OBSERVE;

puis enfin, par suite et à son insu, l'habitude de classer, de coordonner, de généraliser. Et le voilà tout seul arrivé à cette voie philosophique recommandée par Bacon, et mise en pratique par Newton, lequel un jour flânant dans son jardin et voyant choir une pomme, trouva l'attraction.



L'étudiant à sa fenêtre ne trouve pas l'attraction; mais, par un procédé tout semblable, à force de regarder dans la rue, il lui arrive au cerveau une foule d'idées qui, vieilles ou neuves en elles-mêmes, sont du moins nouvelles pour lui, et prouvent clairement qu'il a mis son temps à profit.

Et ces idées venant à heurter dans son cerveau ses anciennes idées d'emprunt, du choc naissent d'autres lumières encore. Car, par nature, ne pouvant flotter entre toutes, et surtout entre les contraires, le voilà qui, tout en fixant un fétu, compare, choisit, se fait savant à vue d'œil.

Et quelle charmante manière de travailler, que cette manière de perdre son temps!



Mais quoique à la rigueur un fétu suffise pour flâner avec avantage, je dois dire que je ne m'en tiens pas là; car ma fenêtre embrasse un admirable ensemble d'objets.

En face, c'est l'hôpital, immense bâtiment, où rien n'entre, d'où rien ne sort, qui ne me paye tribut. Je suis les intentions, je devine les causes, ou je perce les conséquenses. Et je me trompe peu; car, interrogeant la physionomie du portier, à chaque cas nouveau, j'y lis mille choses curieuses sur les gens. Rien ne marque mieux les nuances sociales que la figure d'un portier. C'est un miroir admirable où se viennent

peindre, dans tous leurs degrés, le respect rampant, l'obséquiosité protectrice, ou le dédain brutal, selon qu'il réfléchit le riche directeur, l'employé subalterne, ou le pauvre enfant trouvé. Miroir changeant, mais fidèle.



Vis-à-vis de ma fenêtre, un peu plus haut, est celle d'une des salles de l'hôpital. De la place où je travaille, je vois l'obscur plafond ; quelquefois le sinistre infirmier, le nez contre les vitres, regardant dans la rue. Que si je monte sur ma table, alors mes yeux plongent dans ce triste séjour, où la douleur, l'agonie et la mort ont étendu leurs victimes sur deux longues files de lits. Spectacle funèbre, où souvent néanmoins m'attire un intérêt sombre, lorsqu'à la vue d'un infortuné qui se meurt, mon imagination se promène autour de son chevet, et tantôt rebroussant dans cette vie qui s'éteint, tantôt s'avançant vers cet avenir qui s'ouvre, se repaît de ce charme mélancolique toujours attaché au mystère où s'enveloppe la destinée de l'homme.



A gauche, au bas de la rue, c'est l'église, solitaire la semaine, remplie le dimanche et retentissant de pieux cantiques. Là aussi, je vois qui entre, je vois qui sort, je conjecture, mais moins sûrement. En effet, point de portier. Et il y en aurait un, que je n'en serais guère plus avancé, car c'est le propre du portier de s'arrêter à l'habit ; au delà, il est aveugle, muet, sourd, et sa physionomie ne réfléchit plus rien. Or, c'est l'âme

de ceux qui hantent l'église qui m'intéresserait à connaître : malheureusement l'âme est sous l'habit, sous le gilet, sous la chemise, sous la peau ; et encore bien souvent n'y est pas, s'allant promener pendant le prêche. Je vais donc tâtonnant, hésitant, supposant, et ne m'en trouve pas plus mal ; car c'est précisément le vague, l'incertain, le douteux qui fait l'aliment comme le charme de la flânerie.

A droite, c'est la fontaine, où tiennent cour autour de l'eau bleue, servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit des douceurs au murmure de la seille qui s'emplit, on s'y conte l'insolence des maîtres, les ennuis du service, le secret des ménages. C'est ma gazette, d'autant plus piquante aussi, que n'entendant pas tout, il faut souvent deviner.

Là-haut, entre les toits, je vois le ciel, tantôt bleu, profond, tantôt gris, borné par des nuages flottants ; quelquefois traversé par un long vol d'oiseaux, émigrant aux rives lointaines, par-dessus nos villes et nos campagnes. C'est par ce ciel que je suis en relation avec le monde extérieur, avec l'espace et l'infini : grand trou, où je m'enfonce du regard et de la pensée, le menton appuyé sur le poignet.

Quand je suis fatigué de m'élever, je redescends sur les toits. Là, ce sont les chats, qui, maigres et ardents, miaulent dans la saison d'amour, ou, gras et indolents, se lèchent au soleil d'août. Sous le toit, les hirondelles et leurs oisillons, revenus avec le printemps, fuyant avec l'automne, toujours volant, cherchant, rapportant vers la couvée criarde. Je les connais toutes, elles me connaissent aussi ; non plus effrayées de voir là ma tête, qu'à la fenêtre au-dessous, un vase de capucines.

Enfin, dans la rue, spectacle toujours divers, toujours nouveau : gentilles laitières, graves magistrats, écoliers polissons ; chiens qui grognent ou jouent follement ; bœufs qui mâchent, remâchent le foin, pendant que leur maître est à boire. Et si vient la pluie, croyez-vous que je perde mon temps? Jamais je n'ai tant à faire. Voilà mille petites rivières qui se rendent au gros ruisseau, lequel s'emplit, se gonfle, mugit, entraînant dans sa course des débris que j'accompagne chacun dans ses bonds avec un merveilleux intérêt.



Ou bien, quelque vieux pot cassé, ralliant ces fuyards derrière son large ventre, entreprend d'arrêter la fureur du torrent : cailloux, ossements, copeaux, viennent grossir son centre, étendre ses ailes ; une mer se forme, et la lutte commence. Alors, la situation devenant dramatique au plus haut degré, je prends parti, et presque toujours pour le pot cassé ; je regarde au loin s'il lui vient des renforts, je tremble pour son aile droite qui plie, je frémis pour l'aile gauche déjà minée par un filet... tandis que le brave vétéran, entouré de son élite, tient toujours, quoique submergé jusqu'au front. Mais qui peut lutter contre le ciel ! La pluie redouble ses fureurs, et la débâcle.... Une débâcle ! Les moments qui précèdent une débâcle ! C'est ce que je connais de plus exquis, en fait de plaisirs innocents. Seulement, si pour franchir le ruisseau les dames montrent leur fine jambe, je laisse la débâcle, et je suis de l'œil les bas blancs jusqu'au tournant de la rue. Et ce n'est là qu'une petite partie des merveilles qu'on peut voir depuis ma fenêtre.

Aussi je trouve les journées bien courtes, et que, faute de temps, je perds bien des choses.



Au-dessus de ma chambre est celle de mon oncle Tom. Assis sur un fauteuil à vis, l'échine courbée en avant, tandis que le jour glisse sur ses cheveux d'argent, il lit, annote, compile, rédige, et enserre dans son cerveau la quintessence de quelques mille volumes qui garnissent sa chambre tout à l'entour.

Au rebours de son neveu, mon oncle Tom sait tout ce qu'on apprend dans les livres, rien de ce qu'on apprend dans la rue. Aussi croit-il à la science plus qu'aux choses mêmes. Vous le trouveriez sceptique sur sa propre existence ; très-dogmatique sur tel système nuageux de philosophie. Du reste, bon et naïf comme un enfant, pour n'avoir jamais vécu avec les hommes.

Trois bruits distincts m'annoncent presque tout ce que fait mon oncle Tom. Quand il se lève, la vis crie; quand il va prendre un livre, l'échelle roule; quand il s'est distrait d'une prise de tabac, la tabatière frappe la table.

Ces trois bruits se suivent d'ordinaire, et j'y suis tellement habitué, qu'ils me détournent peu de mes travaux; mais un jour...



Un jour, la vis crie, l'échelle ne roule pas, j'attends la tabatière... rien. Je fus réveillé de ma flânerie, comme l'est un meunier de son somme, quand la roue de son moulin vient à se taire. J'écoute; mon oncle Tom cause, mon oncle Tom rit... une autre voix..... « C'est bien cela » ; me dis-je, très-ému.

C'est qu'il faut savoir que depuis que je travaillais à la fenêtre, je n'étais point resté dans les généralités. Je m'étais, depuis quelques jours, occupé tout particulièrement d'un objet qui avait atténué l'intérêt que je portais aux autres. Et voici les symptômes qui ont suivi ce changement dans la direction de mes travaux.

Dès le matin, j'attends. Dès deux heures, le cœur me bat. Quand elle a passé, ma journée est finie.

Avant, je n'avais jamais songé que je fusse seul; d'ailleurs n'étions-nous pas moi et mon oncle, et le ruisseau, et les hirondelles, et tout le monde. Aujourd'hui je me trouve seul, tout seul; excepté vers trois heures, que tout reprend vie à l'entour, et au dedans de moi.

Je vous ai dit comment auparavant coulaient mes douces heures. Aujourd'hui, je ne sais plus ni m'occuper, ni être oisif, ni flâner, ce qui est fort différent. C'est au point que, l'autre jour encore, une grosse plume tournoya lentement à deux doigts de mon nez, sans que l'idée

seulement me vînt de souffler dessus. Et je pourrais citer cent traits pareils.

Au lieu de cela, je songe tout éveillé. Je rêve qu'elle me connaît, qu'elle me sourit, que je lui agrée ; ou bien, cherchant les voies et moyens de lui être quelque chose, je la rencontre, je voyage avec elle, je la protége, je la défends, je la sauve entre mes bras ; et je m'attriste profondément de n'être point ensemble en un bois sombre, attaqué par d'affreux brigands que je mets en fuite, quoique blessé en la défendant.



Mais il est temps de dire ce qu'était cet objet. Je ne sais comment m'y prendre, car les mots sont bien inhabiles à peindre sous quel air nous apparut la première fille qui fit battre notre cœur ; impressions fraîches et vives, qui auraient besoin d'un langage tout jeune.

Je dirai donc seulement que tous les jours, sortant vers trois heures d'une maison voisine, elle descendait la rue et passait sous ma fenêtre.

Sa robe était bleue, et si simple, que vous ne l'eussiez pas distinguée sur tant d'autres robes bleues qui passaient, ni moi non plus ; n'était que je lui trouvais une grâce toute singulière à flotter autour de cette jeune taille. Et cette jeune taille me semblait tenir son charme de l'air modeste de l'aimable fille si douce à voir ; de façon que, revenant ensuite à la robe, il me devenait impossible d'en imaginer une plus à mon gré, cent lieues à la ronde, et chez les premières faiseuses.

Aussi, tant que cette robe était sur mon horizon, tout me semblait sourire et s'embellir à l'entour. Et quand elle avait disparu, il me fallait encore une robe bleue pour tous mes rêves de félicité.

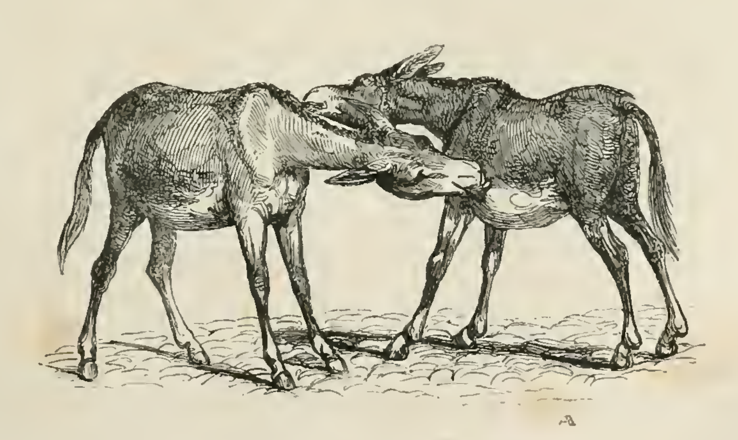
Or ce jour-là, je la vis venir à son ordinaire, et approcher jusque sous ma fenêtre, d'où mes yeux se disposaient à la suivre jusqu'au tournant de la rue, et mes pensées au delà encore ; lorsque, faisant un contour,

elle entra dans l'allée, droit au-dessous de moi. J'en fus si troublé, que je retirai ma tête comme si elle fût entrée de plain-pied dans ma chambre. Puis j'allais réfléchir qu'elle traversait dans l'autre rue, lorsque se passèrent, dans la bibliothèque de mon oncle Tom, les choses extraordinaires qui causèrent l'émotion dont j'ai parlé. Quoi! elle parle à mon oncle!... Et je faisais d'incroyables efforts d'ouïe pour saisir quelques mots, lorsqu'un événement imprévu vint bouleverser l'univers qui commençait à se former autour de moi.



Cet événement si grave était au fond de mince importance. L'échelle venait de rouler, et j'entendais mon oncle Tom monter les degrés en causant. Je crus même distinguer le mot *hébraïque*, sortant de sa bouche. De tout cela il résultait clairement que mon oncle Tom avait à faire en ce moment à quelque docteur hébraïsant qui remaniait avec lui quelque vétille d'érudition. Car, pour elle, s'imaginer que sa jeune tête s'enquît de niaiseries scientifiques, ou que sa jolie main voulût feuilleter de poudreux in-folio, il n'y avait pas moyen.

Je me remis machinalement à la fenêtre, fort désappointé, et regardant sans voir, comme lorsqu'on a une idée qui vous rend absent de vous-même. Cependant, en face, au gros soleil, deux ânes philosophaient, attachés au même gond. Après un grand moment, l'un fit une réflexion, ce que je reconnus à un imperceptible frisson de son oreille gauche : puis allongeant la tête, il montrait amoureusement à l'autre son vieux râtelier; sur quoi celui-ci ayant compris en fit autant, et ils se mirent tous deux à l'œuvre : se grattant le cou avec une telle réciprocité



de bons offices, avec une nonchalance si voluptueuse, une flânerie si suave, que je ne pus m'empêcher de symphatiser, moi troisième. C'était la première fois depuis ma préoccupation. C'est qu'il est dans la naïveté de certains spectacles des attractions irrésistibles, qui enlèvent l'âme à elle-même, et la font infidèle à ses plus doux pensers. Aussi allais-je m'enivrer de celui-là, lorsqu'une robe bleue sortit de l'allée. C'était elle. « Hé! » m'écriai-je involontairement.

La jeune fille, entendant quelque chose, leva la tête assez pour que l'aile de son chapeau laissât passer son beau regard, qui vint m'inonder de honte, de trouble, et d'un plaisir rapide comme l'éclair. Elle rougit et continua d'aller.

C'est le charme de cet âge de rougir au souffle du vent, au bruit d'une paille : mais rougir à mon occasion me sembla néanmoins une faveur inexprimable, une circonstance qui changeait beaucoup ma situation; car c'était la première fois que, d'elle à moi, il se passait quelque chose.



Ce qui diminua bientôt ma joie, ce fut un prompt retour sur moi-même. Elle m'avait vu disant: « Hé! » la bouche béante, l'œil ahuri, de l'air d'un idiot qui voit choir son chapeau dans la rivière. L'idée de cette première impression que j'avais dû lui produire m'était singulièrement amère.

Mais que pensez-vous qu'elle eût sous son bras! Un in-octavo couvert de parchemin, fermé de clous d'argent, misérable bouquin, que cent fois j'avais vu traîner dans la chambre de mon oncle, et qui alors, doucement pressé entre son bras et sa hanche, me semblait le livre des livres..... Je compris pour la première fois qu'un bouquin peut être bon à quelque chose. Sage, mon oncle Tom, d'en avoir amassé toute sa vie! Imbécile, moi, de n'avoir pas eu en ma possession ce fortuné livre, dont le titre même m'était inconnu.

Elle traversa la rue, se dirigeant vers l'entrée de l'hôpital, où elle dit quelques mots au portier, qui me parut la connaître, et ne lui accorder que juste ce qu'il fallait de protection pour qu'elle osât passer. Bien

qu'indigné contre le brutal, cela me fit plaisir, en me prouvant que la fille de mes pensées n'était pas d'une condition assez riche ou élevée, pour rendre ridicules à mes propres yeux les vœux qui commençaient à germer dans mon cœur.



J'éprouvai un grand plaisir à la savoir si près de moi, car j'avais craint de la perdre jusqu'au lendemain. Je brûlais d'apprendre ce qui l'avait amenée chez mon oncle, et ce qui pouvait l'attirer dans ce lieu. Mais, pour le moment, enchaîné par le désir de la voir sortir, je me résignai à attendre, jusqu'à ce que, la nuit étant venue, je perdis l'espoir de la revoir ce jour-là, et je montai en toute hâte chez mon oncle Tom.

Il avait déjà allumé sa lampe, et je le trouvai considérant avec la plus grande attention au travers d'une fiole remplie d'un liquide bleuâtre. « Bonjour, Jules, me dit-il sans se déranger; assieds-toi là, je vais être à toi. »

Je m'assis, impatient de questionner mon oncle, et considérant la bibliothèque, qui m'apparaissait toute changée. Je regardais avec respect ces vénérables livres, frères de celui que j'avais vu sous son bras, et les choses que je voyais, l'air que je respirais, me semblaient autres, comme si la jeune fille venue en ce lieu y eût laissé quelque signe de sa présence.

« J'ai fait, dit mon oncle. A propos, Jules, tu ne sais pas?...

— Non, mon oncle.....

— Remercie une jeune fille qui est venue ici..... »

En disant ces mots, il prit le chemin de sa table, pendant que j'entendais battre mon cœur d'attente. Puis, se retournant :

« Devine... » me dit-il, comme voulant jouir de ma surprise.

J'étais hors d'état de rien deviner.

« Elle vous a parlé de moi! dis-je avec une émotion croissante.

— Mieux que ça, reprit mon oncle, d'un air fin.

— Dites, dites, mon oncle, je vous en supplie.



— Tiens, voilà mon Burlamaqui retrouvé! »

Je tombai du ciel sur la terre, faisant des imprécations intérieures contre Burlamaqui, que, par respect, je substituai à mon oncle en cette occasion.

« En lui cherchant un livre, continua mon oncle Tom, je t'ai retrouvé celui-ci, que je croyais perdu.

— O l'aimable fille! reprit-il, et qui vaut bien, ma foi, douze de tes professeurs. »

J'étais de son avis, pour le moins, et cette exclamation de mon oncle Tom me raccommoda un peu avec lui.

« Elle lit l'hébreu comme un ange! »

Je n'y étais plus du tout. « Elle lit l'hébreu? Mais, mon oncle..... » Car cette idée m'était désagréable.

« Et j'ai eu un plaisir extrême à lui faire lire le Psaume XLVIII dans l'édition de Buxtorf. Je lui ai expliqué, en comparant les variantes avec l'édition de Crœsius, combien le texte de Buxtorf est préférable.

— Vous lui avez dit cela? à elle?

— Mais c'est clair, puisque je lui parlais.

— Elle était là, devant vous, et vous avez pu lui dire cela?

— Mais oui; d'ailleurs ce que je lui ai dit là ne peut guère se dire qu'à une juive!

— Elle est juive! »

D'autres sont-ils faits comme moi? Juive! Belle et juive! Je l'en trouvai tout de suite dix fois plus belle, et l'en aimai dix fois davantage.

Cela est peu chrétien; j'assure pourtant qu'il en fut ainsi, et que le charme que je lui trouvais déjà s'en trouva rafraîchi, vivifié, comme si dès lors les mêmes choses que j'aimais en elle se fussent trouvées différentes et nouvelles.

Je sais encore qu'en ce point je raisonnais fort mal, et que le plus mince logicien eût pu me convaincre d'absurdité, à plus forte raison mon oncle Tom; aussi je ne lui en parlai pas, car je tenais plus encore à mon erreur qu'à la logique.

Mais l'impression fut ce que j'ai dit. D'ailleurs... aime-t-on sa sœur

d'amour? Non. Sa compatriote? Mieux. L'étrangère? Plus vite encore. Mais une belle juive! Et puis, délaissée peut-être; mal vue des bonnes gens : c'était à mes yeux un avantage, comme si cela l'eût rapprochée de moi.

« Veut-elle donc hébraïser? dis-je à mon oncle Tom.

— Non, bien que je l'y aie engagée de tout mon pouvoir. Il s'agit d'un pauvre vieillard qui s'en va mourant. Elle venait m'emprunter une Bible hébraïque pour lui faire quelque lecture pieuse.

— Elle ne reviendra donc plus?



— Demain, vers dix heures, pour me rapporter le livre. »

Et mon oncle se remit à examiner sa fiole, pendant que je restai à songer. « Demain, ici, dans cette même chambre! me disais-je. Si près de moi, sans que je lui sois rien! pas même autant que mon oncle Tom et sa fiole. » Je redescendis tristement chez moi.



Je fus très-surpris de trouver ma chambre éclairée par une légère lueur. Ayant reconnu que c'était le reflet d'une lumière qui brillait vis-à-vis, dans la salle de l'hôpital, ordinairement sombre à cette heure, je montai sur une chaise d'où je vis d'abord une ombre qui se projetait contre la muraille du fond. Ma curiosité étant vivement excitée, je me guindai entre la chaise et la fenêtre, de telle façon que je pus plonger assez bas pour

reconnaître, suspendu à cette même muraille, un chapeau de femme. « C'est elle ! » m'écriai-je. Mettre la chaise sur la table, Grotius et Puffendorf sous la chaise, et moi sur le tout, fut l'affaire d'un clin d'œil. Et je retenais mon souffle pour mieux jouir du spectacle qui s'offrait à moi.

Au chevet d'un vieillard pâle et souffrant, je la voyais pieuse, recueillie, embellie de tout l'éclat que prêtait à sa jeunesse et à sa fraîcheur cet entourage de maladie et de vieillesse. Elle baissait ses belles paupières sur le livre de mon oncle, où elle lisait les paroles de consolation. Quelquefois, s'arrêtant pour laisser reposer le malade, elle lui soutenait la tête, ou lui prenait affectueusement la main, le considérant avec une compassion qui me paraissait angélique.

« Heureux mourant! disais-je. Que ses paroles doivent lui être douces, et ses soins pleins de charmes!... Oh! que j'échangerais ma jeunesse et ma force contre ton âge et tes maux!... »

Je ne sais si je fis ces réflexions tout haut, ou si ce fut un pur effet du hasard ; mais en ce moment la jeune fille, s'interrompant, leva la tête et regarda fixement de mon côté. J'en fus troublé comme si elle eût pu me voir dans la nuit où j'étais, et, ayant fait un mouvement en arrière, je tombai, emmenant avec moi la chaise, la table, Grotius et Puffendorf.



Le vacarme fut grand, et je restai un instant étourdi par la chute. Au moment où j'allais me relever, mon oncle Tom parut, un bougeoir à la main.

« Qu'est-ce, Jules? me demanda-t-il effrayé.

— Ce n'est rien mon oncle... c'est ici au plafond... (mon oncle jeta les yeux sur le plafond.) Je voulais suspendre... (mon oncle jeta les yeux tout autour, pour voir quelque chose à suspendre)... et puis, pendant que... alors je suis tombé... et ensuite... je suis tombé.

— Remets-moi, remets-moi, mon ami, me dit mon oncle Tom avec bonté. La chute t'a probablement affecté les fibres cérébrales, ce qui est cause de l'incohérence de ton discours. » Il me fit asseoir, et, pendant ce temps, s'empressa de relever les deux in-folio, dont il avait considéré les ais fracassés avec plus d'émotion sans doute qu'il n'en avait ressenti en parlant à la belle juive. Il les replaça avec soin sur la table; puis revenant à moi : « Et tu voulais suspendre quoi? » me dit-il, en me prenant la main de manière à glisser furtivement son index sur mon pouls.

Cette question m'était très-embarrassante, car, en vérité, il n'y avait pas apparence de chose à suspendre dans toute ma chambre. Aussi, connaissant d'ailleurs l'indulgente douceur de mon bon oncle Tom, j'allais lui raconter tout, lorsqu'au moment de le faire, je ne le fis point.

C'est que, pour ce que j'avais dans le cœur, l'indulgence n'était déjà plus assez. J'aurais voulu de la sympathie, et mon oncle n'en pouvait éprouver que pour des idées abstraites, scientifiques. C'est ce qui fit que je répugnai à lui ouvrir mon cœur, crainte de faner un sentiment que j'étais jaloux de nourrir à ma guise.

« C'était pour suspendre..... Ah! mon Dieu, déjà!

— Hé?

— Ah! mon oncle, c'est fini!

— Quoi? »

En ce moment, la lumière venait de s'éteindre dans la chambre du mourant, et avec elle tout mon espoir.

Pour mon oncle, à cette exclamation, il commença à juger le cas très-grave, et m'engagea à me mettre au lit, où il m'examina avec attention, pendant que je songeais à la jeune fille dont la vue venait de m'être ravie.



Mon oncle Tom était loin de se douter de la cause de mon mal. Cependant, après m'avoir anatomiquement considéré, palpé, il se convainquit, avec une certitude faisant honneur à sa science que le squelette était en parfait état. Débarrassé de toute inquiétude à ce sujet, il s'occupa d'examiner le jeu de

la respiration, celui de la circulation et de toutes les fonctions vitales; passant ensuite aux symptômes tout à fait extérieurs, il parut enfin avoir satisfait sa curiosité, et, de l'air d'un homme qui emporte quelque chose dans sa tête pour y songer, il me quitta.

Il était environ minuit. Je restai seul avec mes idées, où je me plongeais tout entier, lorsque le roulement de l'échelle me fit tressaillir, et peu après je m'endormis.

J'étais fort agité. Mille images sans rapport avec l'objet de mes pensées se croisaient, se succédaient devant mes yeux; ce n'était ni le sommeil, ni la veille, encore moins le repos. Enfin, à ce trouble succéda l'épuisement, et bientôt mes songes, quelque temps suspendus, revinrent et prirent une autre teinte.



Je rêvai qu'en un bois silencieux je marchais souffrant, mais pourtant calme, et l'âme pénétrée de je ne sais quel sentiment, tout plein d'un charme qui m'était inconnu. Personne d'abord et rien de tout ce qui aurait pu me rappeler la vie ordinaire. C'était bien moi, mais doué de beauté, de grâce, de tous les avantages que je désire éveillé.

Fatigué, je m'étais assis dans une clairière solitaire. Une figure s'était approchée que je ne connaissais pas, mais dont les traits étaient animés par l'expression d'une mélancolique bonté. Insensiblement elle avait pris un air qui m'était plus connu... enfin elle s'était trouvée ma chère juive. Elle aussi, douée de tout ce que je lui désire, paraissait se plaire à me considérer, et, quoiqu'elle ne parlât pas, son regard avait un langage qui me touchait au plus doux endroit de mon cœur. Je voyais sa belle tête s'incliner sur mon front, je sentais sa douce haleine, et à la fin sa main avait trouvé la mienne. Alors, une émotion croissante m'agitant, mon rêve peu à peu perdit sa quiétude. Les images devinrent flottantes et incertaines, et, de figure en figure, je ne vis plus que celle de mon oncle Tom qui avait pris ma main pour me tâter le pouls, et dont la tête, inclinée sur la mienne, me considérait au travers de ses besicles.



Oh ! que la figure de mon oncle Tom me parut affreuse en ce moment-là ! Je l'aime, et beaucoup, mon oncle Tom ; mais passer du plus doux objet, à la figure de son oncle ; des plus charmants songes du cœur, aux froides réalités ! Il en faut moins pour faire prendre en dégoût et la vie et son oncle.

« Tranquillise-toi, Jules, me dit-il, je suis sur la trace de ton mal. » Et continuant à m'observer, il feuilletait un vieux in-quarto, comme pour ajuster, d'après l'auteur, le remède aux symptômes.

— Oh ! je n'ai point de mal ! vous vous trompez, mon oncle ; le seul mal est de m'avoir réveillé. Ah ! j'étais si heureux !

— Tu étais bien, tu étais tranquille, heureux ?

— Ah ! j'étais au ciel. Pourquoi m'avez-vous réveillé ? »

Ici, une joie visible, mélangée d'une teinte d'orgueil et de docte satisfaction, se peignit sur le visage de mon oncle Tom, et je crus l'entendre dire : « Bon ! le remède opère.

— Que m'avez-vous donc fait ? lui dis-je.

— Tu le sauras. Je tiens ici ton cas, page 64 d'Hippocrate, édition de la Haye. Pour le moment, il ne nous faut que de la tranquillité.

— Mais, mon oncle...

— Quoi ? »

Je ne savais comment m'y prendre pour engager mon oncle à me parler de la jeune juive, sans lui révéler ce que je sentais pour elle. J'aurais voulu le mettre sur la voie.

« Demain, ne m'avez-vous pas dit ?... et je me tus.

— Demain ?

— Elle vient chez vous.

— Qui ?

Je craignis d'en avoir trop dit. « C'est la fièvre...

— La fièvre ?... »

Aussi mes questions et mes réponses lui semblèrent-elles incohérentes au dernier point, et je l'entendis murmurer le mot de délire ; sur quoi il sortit. Bientôt l'échelle roula, je tressaillis ; mais c'est tout ce que je pus

ressaisir de la situation d'où je venais de sortir. Je fis d'incroyables efforts pour retrouver le sommeil et mon songe. Rien. Je ne pouvais pas même ressaisir cette réalité, dont auparavant je me contentais : le songe l'avait effacée, sans que je pusse le faire renaître ; c'était le vide. Ce ne fut que lorsque je me fus reporté en idée au lendemain, que je pus retrouver l'image de ma juive, antérieure à mon sommeil. Je me représentai sa venue chez mon oncle de mille façons, et, à force d'imaginer des moyens de la voir, de lui parler, de me faire connaître à elle, j'en vins à former le projet le plus extravagant.



Écarter mon oncle...... la recevoir moi-même..... lui parler..... Mais que lui dirai-je? Savoir que lui dire était la première condition pour que mon plan fût possible ; et j'étais fort embarrassé, car c'était la première fois que j'avais à parler d'amour. Je n'avais pour guides que quelques romans que j'avais lus, où l'on me semblait parler si bien, que je désespérais de pouvoir atteindre à cette perfection.

« Oh ! si seulement je pouvais lui peindre l'état de mon cœur ! disais-je. Il me semble que toute fille accepterait ce que je ressens pour elle. » Et je sautai à bas du lit pour essayer ce que je pourrais lui dire.



Me voilà arrêté au début.

Après avoir allumé ma bougie, je plaçai en face de moi une chaise à qui je pusse m'adresser, et m'étant recueilli un moment, je commençai en ces termes :

« Mademoiselle ! »

Mademoiselle? ce mot me déplut. Un autre? Point. Le sien ? je l'ignorais. Je pensai qu'en cherchant... Je cherchai bien. Rien que mademoiselle !

« Mais est-ce bien une demoiselle? Est-ce pour moi une demoiselle, comme la première venue! Mademoiselle! Impossible. Il ne reste plus qu'à tirer mon chapeau et dire : J'ai bien l'honneur d'être, etc. » Je m'assis fort désappointé.

Je recommençai plus de dix fois, sans pouvoir trouver autre chose. Je me décidai enfin à éluder la difficulté en écartant ce mot, et je repris d'un ton passionné :

« Vous voyez devant vous celui qui ne veut vivre, qui ne veut brûler que pour vous..... Et dès ce jour..... mon cœur vous jure un éternel.....

« Ah! mon Dieu, c'est un quatrain! » Car je sentais arriver au galop une rime fatale. Je me rassis désespéré. « C'est donc si difficile d'exprimer ce que l'on sent! pensais-je avec amertume. Que deviendrai-je? Elle rira... ou plutôt elle prendra en pitié ma bêtise, et je serai perdu! » Cette pensée me rongeait, et je renonçais déjà à mon projet.



Cependant mille sentiments gonflaient mon cœur, comme s'ils eussent cherché une issue, en sorte que, malgré moi, je roulais dans ma tête une foule de phrases, de protestations, d'apostrophes passionnées, qui formaient un cauchemar pénible sous lequel je restais affaissé.

Je me levai pour me soulager, et je me promenai dans ma chambre, laissant échapper des mots, des phrases entrecoupées.

..... « Vous ignorez qui je suis, et déjà je ne vis plus que de vous ou de votre image... Pourquoi je suis ici?... J'ai voulu vous voir... J'ai voulu, au risque de vous déplaire, vous faire savoir qu'il est un jeune homme dont vous êtes l'unique pensée... Pourquoi je suis ici? C'est pour mettre à vos pieds mon amour, mon sort, ma vie... Juive? Et qu'importe! juive, je vous adorai; juive, je vous suivrai partout... O ma chère juive, trouverez-vous ailleurs qui vous aime comme moi?... Trouverez-vous ailleurs la tendresse, le dévouement, la félicité que mon cœur vous tient en réserve? Ah! si vous pouviez partager la moitié de ce que j'éprouve, vous béniriez le jour où vous me vîtes à vos pieds, et aujour-

d'lui même vous me laisseriez l'espoir que je ne vous ai pas parlé en vain. »

Je m'arrêtai soulagé. J'avais versé dans ces mots une partie des sentiments qui inondaient mon âme, et au feu dont j'accompagnais mes discours, je croyais voir la jeune fille rougir, s'émouvoir, et mes paroles arriver jusqu'à son cœur. Alors portant la main sur le mien : « Ah ! non, ajoutai-je, par pitié pour un malheureux, ne me repoussez pas, vous me repousseriez dans l'abîme ! La vie pour moi, c'est où vous êtes !... Hé !... le diable l'emporte ! O mon oncle ! mon oncle ! »



Tout était perdu, perdu sans ressource, et je fus sur le point d'en verser des larmes amères. La passion m'avait ennobli à mes propres yeux ; pour quelques instants cette défiance de moi-même, ce dégoût, ces craintes qui toujours venaient empoisonner mes espérances, avaient disparu; je me trouvais comme d'égal à égal devant ma divinité, et en achevant ces mots, je portais ma main sur mon cœur que je sentais brûlant jusqu'à la peau, lorsque... Non ! j'eusse mis la main avec moins de dégoût sur une froide couleuvre, sur un humide crapaud... J'arrachai le monstre, et je le jetai loin de moi !

En cet instant entra mon oncle Tom, calme comme le Temps, une fiole à la main, et son livre sous le bras. « Maudits soient, lui dis-je avec emportement, votre Hippocrate, vos bouquins, et tous ceux qui... Qu'avez-vous fait? Dites, mon oncle, qu'avez-vous fait?... Deux fois troubler les plus doux instants de ma vie! Qu'est-ce encore? Venez-vous m'empoisonner ! »

Durant cette apostrophe, mon oncle Tom, bien loin de se fâcher, avait repris la chaîne de son raisonnement là où il l'avait laissée, et s'étant confirmé dans l'idée que le délire continuait, il avait pris l'attitude d'un



observateur finement attentif. Sans tenir aucun compte du sens de mes paroles, il étudiait avec sagacité, au geste, à l'altération de la voix, au feu de mes regards, la nature et les progrès du mal, notant dans son esprit jusqu'aux plus petits symptômes pour les combattre ensuite.

« Il a ôté l'emplâtre, dit-il tout bas. Jules!

— Quoi?

— Couche-toi, mon ami; couche-toi, Jules; fais-moi ce plaisir. » Et, tout bien considéré, je me couchai, songeant qu'il m'était devenu impossible de prouver à mon oncle que je ne fusse pas fou, à moins de lui avouer mon secret, ce qui, dans ce moment, aurait ruiné tout mon projet sans lui prouver que je fusse sain d'esprit.

« Et voici une boisson que je t'apporte. Bois, mon ami, bois. »

Je pris la fiole, et, faisant semblant de boire, je laissai couler le liquide entre le lit et la muraille. Mon oncle m'entoura la tête d'un mouchoir à lui, me couvrit jusqu'aux yeux, ferma les rideaux, les volets, et tirant sa montre : « Il est trois heures, dit-il; il doit dormir jusqu'à dix heures : à dix heures moins vingt minutes ce sera le moment de descendre. » Et il me quitta.

Épuisé de fatigue, je dormis quelques instants; mais bientôt l'agitation me chassa de mon lit, et je m'occupai des préparatifs de mon projet. Je fis un mannequin aussi semblable à moi qu'il me fut possible, je lui entourai la tête du mouchoir de mon oncle, je le couvris bien; puis je refermai les rideaux, bien sûr d'ailleurs que mon oncle, sur l'autorité d'Hippocrate, ne les ouvrirait pas avant dix heures. Après quoi, j'allai m'établir à la fenêtre.

Déjà passaient quelques laitières; le portier ouvrait, les hirondelles étaient à l'ouvrage. Le retour de la lumière, la fraîcheur du matin, la vue des objets accoutumés, ramenant en moi plus de calme, me fai-

10



saient voir mon entreprise sous un aspect moins favorable, et je chancelais presque ; mais lorsque les impressions de mon songe me revenaient en mémoire, alors il me semblait que, renoncer à ce projet, c'était renoncer sans retour à tout ce qu'il y a de plus doux au monde, et je retrouvais tout mon courage.

Cependant le temps s'écoulait. Je venais de tirer ma montre, quand la vis cria. C'était dix heures moins un quart. Je sortis promptement, et je laissai mon oncle s'installer auprès du mannequin, pendant que j'allais sans bruit m'établir dans la silencieuse bibliothèque.

J'entrai très-doucement, et je courus vers la fenêtre. Debout derrière les vitres, les yeux fixés sur l'extrémité de la rue à l'endroit où elle devait paraître, je commençais à trembler d'attente et de malaise. Pour comble de malheur, je m'aperçus que ma harangue s'échappait, et voulant en retenir les lambeaux, je tombais dans des transpositions si étranges, que j'en étais suffoqué d'émotion. Je me voyais perdu, et ma peur devint si forte, que je me mis à siffler, comme pour m'en imposer à moi-même. En ce moment, l'horloge sonna dix heures. J'en conçus l'espoir qu'une fois dix heures sonnées, elle ne viendrait pas ce jour-là, et je me mis à compter les coups, dont chacun se faisait attendre un siècle. Enfin le dixième sonna, et j'éprouvai un grand soulagement.

Je commençais à me remettre, lorsqu'une robe bleue parut. C'était elle!... Mon cœur bondit, ma harangue s'envola. Je n'eus plus de sentiment que pour désirer de toute ma force qu'elle fût sortie dans quelque autre but, et j'attendais, dans une anxiété inexprimable, de voir si, arrivée devant la maison, elle passerait outre, ou se détournerait pour entrer. Observant jusqu'aux plus légères déviations de sa marche, j'en tirais des inductions qui me comblaient tour à tour d'aise et de terreur, et la seule chose qui me rassurât un peu, c'est qu'elle marchait de l'autre côté du ruisseau.

Elle le franchit! et comme les vitres m'empêchaient d'avancer la tête, je la perdis de vue. Aussitôt je la sentis dans la bibliothèque, et toute pré-

sence d'esprit m'abandonnant, je courus vers la porte pour m'enfuir; mais en traversant le vestibule, le bruit de ses pas, répercuté dans la silencieuse cour, me fit réfléchir que j'allais la rencontrer. Je m'arrêtai. Elle était là... Au coup de cloche, mes yeux se troublèrent, je chancelai, et je m'assis, bien déterminé à ne pas ouvrir.

En ce moment la chatte de mon oncle, sautant du haut d'une lucarne voisine, vint tomber sur la tablette de la fenêtre. Au bruit, je fus secoué par un énorme tressaut, comme si la porte se fût ouverte tout à coup. L'animal m'ayant reconnu, je vis avec une affreuse angoisse qu'il allait miauler : il miaula !... Alors il me sembla si bien que le secret de ma présence était trahi, que, baissant les yeux de honte, je sentis la rougeur me monter au visage. Un second coup de cloche vint m'achever.



Je me levai, je me rassis; je me levai, encore, les yeux toujours fixés sur la cloche que je tremblais de voir s'ébranler de nouveau. J'écoutais attentivement, dans l'espérance que je l'entendrais s'éloigner; mais un autre bruit frappa mon oreille; c'était celui des pas de mon oncle Tom qui bougeait dans ma chambre. Alors, la crainte plus grande encore d'être surpris par lui en présence de la jeune fille me troublant tout à fait, j'aimai mieux aller à la rencontre du danger que de l'attendre. Je retournai tout doucement en arrière pour paraître venir à la bibliothèque, puis je toussai, et d'un pas affermi par la peur, je vins et j'ouvris... Sa gracieuse figure se dessinait en silhouette sur le demi-jour de l'escalier : « Monsieur Tom est-il chez lui? » dit-elle.

Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir des lèvres de la belle juive. Elles résonnent encore à mon oreille, tant eut de charme pour moi le son de cette voix. Pour le moment, quoique la question ne fût pas compliquée, je n'y répondis rien; moins par adresse pourtant, que par trouble, et je me mis gauchement à la précéder vers la bibliothèque, où elle me suivit.

J'allai sans me retourner jusqu'à la table de mon oncle. J'aurais désiré

que cette table fût bien loin, tant je redoutais le moment de rencontrer son regard. A la fin, je la vis ; elle me reconnut et rougit.

Où était ma harangue! A mille lieues. Je gardais le silence, plus rouge qu'elle, jusqu'à ce que la situation n'étant plus tenable, voici comment je débutai.



« Mademoiselle... Et j'en restai là.

— Monsieur Tom... reprit-elle ; puis surmontant son embarras : — Je reviendrai, puisqu'il n'y est pas. » Et après s'être légèrement inclinée, elle s'en allait, me laissant tellement hors de moi, que je ne songeai à la reconduire qu'après qu'elle eut déjà franchi le seuil de la bibliothèque. Alors seulement je me pressai sur ses pas. Elle était troublée, moi aussi ; et pendant que, dans l'obscurité du vestibule, nous cherchions ensemble à ouvrir la porte, nos mains s'étant rencontrées, un frisson de plaisir circula par tout mon corps. Elle sortit ; je restai seul au monde.



A peine fut-elle loin, que ma harangue revint tout entière. Je me mis à déplorer ma gaucherie, ma sottise, mon embarras. J'ignorais alors que cet embarras, cette gaucherie, ont aussi leur langage, éloquent auprès de quelques femmes, et plus mal aisé à contrefaire que l'autre. Bientôt pourtant, me rappelant son air, son trouble et son regard, je fus moins mécontent. J'allais me replacer vers la fenêtre pour la voir sortir, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je n'eus que le temps de sauter sur le lit de mon oncle, où je me cachai derrière les vieux rideaux verts qui en écartaient le jour.

« Mais, ma belle enfant, ce que vous me dites là...

— Un jeune homme, je vous assure, monsieur Tom.

— Un jeune homme ici! Impudent! Et comment est-il fait?

— Il est fait... Il n'a pas l'air impudent, monsieur.

— Ce n'est pas autre chose... Permettez, s'introduire ainsi...

— Peut-être quelqu'un de votre connaissance...

— Moi ou mon neveu ; personne autre.

— Je crois... que c'est lui, dit-elle en baissant la voix et les yeux.

— Lui! que je quitte en cet instant! au-dessous de cette chambre!... Et dites-moi, le connaissez-vous mon neveu?

Ici il y eut une pause, une pause d'un siècle.

« Vous rougissez, ma belle enfant!... Soyez sûre que vous en pourriez rencontrer de moins honnêtes... de moins aimables aussi... Mais dites, d'où le connaissez-vous?

— Monsieur... vous dites qu'il demeure au-dessus de votre chambre. J'y ai vu quelquefois à la fenêtre... le même jeune homme qui m'a reçue ici.

— Impossible, je vous dis. C'est bien mon neveu que vous avez vu à la fenêtre, car il y passe sa vie; mais pour s'être introduit ici, il en est bien innocent, mon pauvre Jules. Et je vous dirai pourquoi. Hier au soir, vers neuf heures, l'étourdi s'était perché sur un échafaudage, sans que j'aie pu comprendre pour quelle cause, si ce n'est peut-être pour quelque espièglerie dans la salle de l'hôpital, vis-à-vis. (Ici la jeune fille, de plus en plus troublée, détourna la tête de mon côté, pour cacher à mon oncle sa rougeur.) Et puis crac!... un grand bruit, j'accours, et je le trouve gisant; de telle façon que je l'ai fait mettre au lit, où il est encore... Mais tenez, voici, moi, ce que je suppose. Une jeune personne de votre air doit souvent trouver des jeunes gens sur ses pas. Quelqu'un d'eux plus hardi... vous m'entendez?... a pu vous précéder. Pas de honte, ma fille; pas de honte, il n'y en a pas à être belle... Eh bien, laissons cela si ça vous embarrasse. Une autre fois je fermerai mieux ma porte. Et parlons d'autre chose. Vous me rapportiez mon livre? Hem! que dites-vous de ce texte? Eh bien, posez-le là, et attendez un instant. Je veux... Attendez. » Et il entra dans un cabinet qui ouvrait dans la bibliothèque. Je frémis, car ce cabinet, ordinairement fermé, communiquait avec ma chambre par un escalier intérieur.

Je restais seul avec elle. J'étais l'unique témoin qu'elle eût durant ces instants : cela me parut une inestimable faveur, comme si j'eusse été associé à son secret; et dans ses traits, son attitude, ses moindres gestes, je croyais lire des choses semblables à celles qui venaient de se passer en

moi. Moments de mystère! moments d'un calme délicieux, où mon cœur retrouvait dans la réalité quelques-unes des impressions de mon songe!

C'était la première fois que, la voyant de près, je pouvais me repaître du charme que je trouvais en elle. Que ne puis-je le répandre dans ces lignes, et la peindre comme elle m'apparaissait! Et encore semblait-il que la bibliothèque de mon oncle Tom lui fût comme un cadre merveilleux qui rehaussait son éclatante beauté. Sur les rayons poudreux, ces livres vénérables représentant la suite des âges, ce parfum de vétusté, ce silence de l'étude, et au milieu cette jeune plante toute de fraîcheur et de vie... ce sont choses qui ne se peuvent enclore dans des mots.

Cependant, debout depuis longtemps, elle alla s'asseoir près de la fenêtre, sur le fauteuil de mon oncle; et appuyant sa joue sur sa jolie main, elle se mit à regarder le ciel, pensive et mélancolique : un sourire léger comme le souffle parcourut ses lèvres. Puis, ses regards se portèrent négligemment sur le gros in-folio que mon oncle venait de quitter; peu à peu ils s'y fixèrent, et un intérêt croissant se peignit sur son modeste visage que colorait une vive rougeur. « Je l'ai! » cria en cet instant mon oncle Tom. Alors, elle se leva, sans pourtant ôter ses yeux de dessus l'in-folio, jusqu'à ce que mon oncle fût rentré dans la bibliothèque.

« Le voilà! et non sans peine. Je vous le donne pour l'amour de l'hébreu. Je garde l'autre, plus précieux pour moi qui tiens au texte; le maroquin de celui-ci siéra mieux à vos jolis doigts. Tenez, et souvenez-vous du docteur Tom.

— Vous êtes trop obligeant, monsieur. J'accepte votre joli livre, et je ne vous oublierai point, quand même je n'espérerais pas de revenir vous voir.

— Et quand j'y serai, lui dit mon oncle en souriant, crainte des neveux. A propos, j'oublie que j'ai le mien... Adieu... au revoir. »

Et il l'accompagna. Déjà l'in-folio qui avait attiré ses regards était en ma possession; mais je tremblais que mon oncle ne me donnât pas le temps de m'évader. Heureusement il avait laissé la porte du cabinet ouverte. Je m'y élançai. En un clin d'œil mon livre est en sûreté, le mannequin sous le lit, et moi dessus, attendant mon bon oncle Tom, qui entre.

« Oh! oh! levé? dit-il. Et réveillé à quelle heure?

— A dix heures sonnantes, mon oncle. »

Ici, une satisfaction complète se répandit sur le visage de mon oncle Tom. Il était content de me voir rétabli, plus content encore de l'hon-



neur qui en résultait pour la science. Alors prenant un ton solennel : « A présent, Jules, je vais te dire ce que tu as eu. C'est une *hémicéphalalgie*.

— Croyez-vous, mon oncle?

— Je ne crois pas, Jules, je sais, et je sais bien; car je ne me suis pas écarté d'Hippocrate d'un iota. C'est la chute qui, par l'ébranlement du cervelet, a fait extravaser les sécrétions internes de la membrane cérébrale. Et sais-tu bien dans quel état je t'ai trouvé? Pouls précipité, regard fixe, délire complet. Sur ce..... emplâtre.....

— Ah! mon oncle, n'en parlez plus, et ne contez cela à personne.

— L'emplâtre provoque une légère transsudation : il y a du mieux; le délire cependant ne paraît pas diminuer. Sur ce, julep.

— Oui, mon oncle.

— Et alors, sommeil paisible.

— Oh! oui, mon oncle; délicieux!

— Sommeil prévu, prédit, prophétisé, d'une heure de la nuit à dix heures sonnantes du matin. Et te voilà convalescent!

— Guéri, mon oncle!

— Non; et surtout évitons une rechute. Tu vas te tenir tranquille pendant que je te préparerai un léger sinapisme; après quoi, nous verrons. Repose-toi, et, pour aujourd'hui, ne travaille pas. Promets-le-moi.

— Vous pouvez y compter.

Aussitôt que mon oncle fut sorti, je me jetai sur l'in-folio; mais je tombai dans une autre perplexité. Le livre avait deux mille pages, et, dans ma précipitation, j'avais négligé de marquer celle qui seule m'intéressait. Fouiller cet antre! il y a là-dedans une pensée, un mot peut-être, qui a pu la toucher, et ce mot, le découvrir entre un million d'autres!

Cependant une invincible curiosité me poussait à le chercher, comme si mon sort eût dépendu de cette découverte.



Je me mis à l'œuvre. Oh! que de grimoire passa sous mes yeux! quelle ardeur à l'étude! Si mon oncle m'eût vu, ou seulement mon professeur! « Studieux jeune homme, ménagez-vous, m'eût-il dit; vous y allez trop fort. »

C'était un recueil de vieilles chroniques du moyen âge, où étaient relatées maintes aventures fabuleuses, amoureuses; maintes pièces de blason, des notes, des actes; un pot-pourri dans le goût de mon oncle. J'y trouvai pourtant beaucoup de choses qui pouvaient s'appliquer à elle, à moi, mais non plus qu'à tout autre. J'arrivai ainsi à la deux-centième page.

Cependant la vis criait, l'échelle roulait, une agitation extrême se manifestait dans la chambre de mon oncle, et évidemment, pendant que je me livrais à l'étude, il perdait son temps. Il me vint une idée..... Je montai.



En effet, mon oncle Tom était dans un état déplorable, comme une lionne à qui.... Je veux dire qu'il errait, cherchant son bouquin, le redemandant à ses layettes, à sa table, au ciel; le trouble et le désordre avaient envahi son tranquille et silencieux domaine.

« Volé! Je suis volé, Jules.... et perdu! (Il m'expliqua le fait.) Ce

livre est sans prix, introuvable, et j'étais sur le point, à la page même... mais je n'ai plus mon autorité! O Libanius! tu vas triompher!

— Pas possible! il faut absolument... voyons... Et à quelle page, mon oncle?

— Eh! le sais-je? Trois années de discussions sur la bulle *Unigenitus*, et faire naufrage au port!

— La bulle, dites-vous?...

— *Unigenitus!*

— *Unigenitus!* C'est vrai que c'est affreux. Et cette page...

— Relatait la bulle avec une variante qui ne se trouve nulle part ailleurs.

— Et rien d'autre?

— Et tu trouves, toi, que ce n'est pas assez! Je donnerais ce que j'ai pour cette page. Mais je l'aurai, continua-t-il. Une seule personne a pu faire le coup... il faudra bien qu'elle me fasse connaître qui est ce drôle qui prend des in-folio... Allons. » Et mon bon oncle rajusta sa perruque, prit sa vieille canne, mit son petit chapeau à cornes, et sortit. Je redescendis aussitôt, répétant tout bas : « Bulle *Unigenitus*, bulle *Unigenitus*, » crainte de perdre mon mot.

« Bulle *Unigenitus*, bulle *Unigenitus*, disais-je en fouillant mon bouquin. Bulle *Unigenitus*... La voilà! en grosses lettres. » C'était du latin : horrible mécompte! Depuis cette impression-là, j'ai toujours eu de la répugnance pour le latin, qu'auparavant, à la vérité, je n'aimais pas. Remarquant toutefois que la bulle commençait au milieu de la page, je jetai les yeux sur ce qui précédait. Voici :

COMMENT LA CHASTELLERIE D'ANGRIVOIS

Entra en la branche des Chauvin

Par le mariage de messire de Saintré avec Henriette d'Entragues.

» Oncques n'avoit esté d'amour féru le jeune damoiseau. Or il avint que la barbe lui bourgeonnoit a peine, qu'il voit Henriette en la cour du chasteau et priat moult plaisir a la considérer, gente qu'elle estoit pour lors et d'avenante figure; et humoit par ainsy faire le mal d'amour, ne pouvant a aultre chose songer durant le jour et les veilles de la nuict. Toutesfois ne sçavoit comme lui dire, estant neuf aux proupos d'amour. Et aisé et sans paour qu'il estoit parmi les garçons, par devant la demoiselle estoit gauche et mal avisé. Or est-il que, toujours plus espris, se donna

couraige, et un jour, s'estant posté en la chambre de son aïeul où ce qu'elle debvoit venir, lui apprestoit, avec un boucquet, un tant magnifique témoignaige de la flamme dont il ardoit pour ses beaulx yeux. Et tant qu'elle ne vint pas, estoit merveilleux à lui en dire, en lui présentant gracieulsement son boucquet. Ains oyant Henriette entrer, le jeta vistement dessoubs la table et devint muet, gauche et plus mal apprins qu'un varlet prins en faulte. Henriette de son costé l'ayant veu, et le boucquet épars, rougit merveilleusement; en telle façon qu'ils estoient là en face, rouges comme deux pavots des champs, et sans plus dire. Et y feussent encore sans l'aïeul, lequel entré : « Que faictes-vous céans?..... » etc., etc.



Je lus et relus mille fois cette page. J'étais transporté de joie; car, comparant dans mon esprit les naïfs incidents de cette histoire avec ce que j'avais lu sur le visage de ma juive, j'avais tout lieu de croire que ma timidité et ma gaucherie ne lui avaient pas déplu, comme j'avais pu inférer de son entretien avec mon oncle, que ma préoccupation et aussi ma figure à la fenêtre ne lui avaient pas échappé. Ainsi nous nous étions compris; ainsi j'étais mille fois plus avancé que je ne croyais l'être, et je pouvais désormais me livrer au penchant de mon cœur sans être arrêté par la difficulté du premier pas, ou par la crainte de lui être étranger. Je commençai par prendre une exacte copie de ces lignes chéries; puis, ayant sur le cœur le chagrin que j'avais fait à mon oncle, je profitai de son absence pour reporter le livre, que j'ajustai parmi d'autres, de manière à ce qu'il pût croire qu'il l'avait lui-même égaré.

Je revins chez moi, où je m'enfermai pour être plus seul avec mes pensées, qui, ce jour-là, me furent une douce compagnie. Je repassais sans cesse dans mon esprit les mêmes choses, pour leur trouver de nouvelles faces; jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, je laissai le pas fait, pour m'occuper des pas à faire : car unir mon sort au sien était désormais l'unique but de ma vie.

J'avais dix-huit ans. J'étais étudiant, sans état, sans ressource autre que les bontés de mon oncle. Mais ces difficultés m'arrêtaient peu, et je

les aplanissais au moyen de mille ressources que je puisais dans ce courage que donne la vivacité d'un premier amour. L'ambition, le dévouement, de vagues désirs de gloire, ennoblissant mon cœur, m'élevaient jusqu'à ma chère juive; alors je recevais sa main, en lui offrant un sort digne d'elle. Ou bien, songeant combien j'étais encore loin de ces brillantes choses, je formais le vœu qu'elle se trouvât être pauvre, obscure, délaissée, telle enfin qu'elle eût à gagner en s'alliant avec moi; et les dédains du portier me revenant en mémoire, devenaient alors mon unique espérance.

C'était dimanche. Les cloches appelaient les fidèles au temple, et leur son monotone ramenait du calme dans mon âme. Elles se turent, et le silence des rues encouragea ma pensée, qui s'était portée au delà des obstacles. Bientôt l'harmonie des chants sacrés, le son grave des orgues se mêlant doucement à ma rêverie, j'en vins insensiblement à me figurer moi-même au milieu des fidèles, jouissant d'un tranquille bonheur auprès de ma compagne, tous les deux lisant au même psaume, ses belles paupières baissées sur le livre, son haleine se mêlant à la mienne, et une douce félicité devenue notre partage sur cette terre et notre commune attente dans l'autre.

Mais une juive au sermon! Non, cette idée ne me vint pas. Un cœur épris ne convie à ses rêves que ses désirs et son imagination, société douce et facile que rien ne gêne dans ses ébats. Hélas! je suis revenu depuis sur la terre, j'ai cheminé en compagnie de la réalité, sous la férule du jugement et de la raison; ils ne m'ont pas donné, tous ensemble, ces rigides précepteurs, un moment qui se puisse comparer aux célestes émotions d'alors. Pourquoi faut-il que ces moments soient si courts et qu'ils ne se retrouvent plus!

J'ignorais le nom, la demeure de celle qui s'était ainsi emparée de mon existence. J'attendis avec une croissante impatience l'œuvre du lundi. Elle ne parut pas. Le mardi, le mercredi, se passèrent de même. J'appris que, depuis deux jours, le malade auquel elle avait donné ses soins était mort. Le vendredi, impatient, j'étais monté chez mon oncle; un inconnu frappe à la porte, et lui remet un paquet.

« Ouvre cela, Jules, » me dit-il.

J'ouvris. C'était le livre de maroquin. Sur la couverture intérieure, on lisait ces mots :

Si je meurs, je prie que l'on rende ce livre à M. Tom, de qui je le tiens.

Et plus bas :

Que si M. Tom veut me faire plaisir, il le donnera à son neveu, en souvenir de celle qu'il a reçue dans la bibliothèque.

« Si elle meurt! m'écriai-je. Elle, mourir!

— Pauvre enfant! dit mon oncle Tom ; que peut-il lui être arrivé?

— Où demeure-t-elle, mon oncle?

— Nous irons ensemble chercher de ses nouvelles. »

Et un instant après nous étions dans la rue. Il pleuvait. Nous marchions presque seuls. Au détour d'une rue, nous vîmes quelque monde. Mon oncle ralentit le pas... « Qu'est-ce? dis-je. N'allons-nous pas... — Mon pauvre Jules, c'est trop tard! » C'était le convoi : depuis deux jours la petite vérole l'avait emportée!



Dès le lendemain, je recommençai à flâner : flânerie d'amertumes et de vide, insipides loisirs, dégoût du monde, des hommes, de la vie elle-même, sans le charme de quelques souvenirs. J'avais pour toute compagnie, pour tout ami, le petit livre ; et quand j'avais relu la ligne qui m'était destinée, le regret serrait mon cœur, jusqu'à ce que les larmes coulassent de mes yeux et vinssent me soulager.

Mon autre ami fut mon oncle Tom. Je lui dis tout ; et quand je lui contai mon stratagème, je ne trouvai dans son cœur qu'indulgence et bonté. Ému de ma tristesse, il y entrait en part, sans la comprendre toute. Et quand le soir il me voyait sombre, il approchait doucement sa chaise de la mienne, et nous demeurions en silence, unis tous deux dans une même pensée. Puis, par intervalles : « Une fille si sage! disait-il dans sa simplicité naïve... une fille si belle... une fille si

jeune! » Et je voyais, à la lueur du foyer, une larme poindre dans sa vieille paupière.

Enfin le temps aussi vint à mon aide. Il me rendit le calme et d'autres plaisirs, jamais de semblables : j'avais enterré là ma jeunesse.



HENRIETTE



Que le cœur est fidèle, quand il est jeune et pur encore! qu'il est tendre et sincère! Combien j'aimai cette juive, à peine entrevue, si tôt ravie! Quelle angélique image m'est restée de cet être fragile, charmant assemblage de grâce, de pudeur et de beauté!

L'idée de la mort est lente à naître; aux premiers jours de la vie, ce mot est vide de sens. Pour l'enfance, tout est fleuri, naissant, créé d'hier; pour le jeune homme, tout est force, jeunesse, surabondante vie. A la vérité, quelques êtres disparaissent de la vue, mais ils ne meurent pas... Mourir! c'est-à-dire, perdre à jamais la joie; perdre la riante vue des campagnes, du ciel; perdre cette pensée elle-même, toute peuplée de brillants espoirs, d'illusions si présentes et si vives!!...

Mourir! c'est-à-dire, voir ces membres où la vigueur abonde, que la vie réchauffe, qu'un sang vermeil colore, les voir s'affaiblir, se glacer, se dissoudre au sein d'une affreuse pâleur!...

Pénétrer sous cette terre, soulever ce linceul, entrevoir ces chairs ravagées, cette poussière d'ossements... Le vieillard connaît ces images, il les écarte; mais, au jeune homme, elles ne se présentent pas même.

Il perd celle qu'il aime, il connaît qu'il ne doit plus la revoir, il rencontre son convoi, il la sait sous ce bois, sous cette terre... mais c'est elle encore, point changée, toujours belle, pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime, son cœur se serre, ou s'épand en bouillants sanglots; il cherche, il appelle celle qui lui fut ravie; il lui parle, et, donnant à cette ombre sa propre vie, son propre amour, il la voit présente... c'est elle encore, point changée, toujours belle et pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime. Non, il s'en sépare; elle est en quelque lieu, et ce lieu est embelli de sa présence; il est

Honoré par ses pas, éclairé par ses yeux;

tout y est beauté, tendresse, douce lumière, chaste mystère...

Et pourtant! en ce lieu où elle est, la nuit, le froid, l'humide, la mort et ses immondes satellites sont à l'œuvre.

L'idée de la mort est lente à naître; mais une fois qu'elle a pénétré dans l'esprit de l'homme, elle n'en sort plus. Jadis son avenir était la vie, maintenant, de tous ses projets, la mort est le terme. Aussi dès lors elle intervient à tous ses actes : il songe à elle lorsqu'il remplit ses greniers, il la consulte lorsqu'il acquiert ses domaines, elle est présente quand il passe ses baux, il s'enferme avec elle dans son cabinet pour tester, et elle signe au bas avec lui.

La jeunesse est généreuse, sensible, brave... et les vieillards la disent prodigue, inconsidérée, téméraire.

La vieillesse est ménagère, sage, prudente... et les jeunes hommes la disent avare, égoïste, poltronne.

Mais pourquoi se jugent-ils, et comment pourraient-ils se juger? ils n'ont point de mesure commune. Les uns calculent tout sur la vie, et les autres tout sur la mort.

Il est critique ce moment où l'horizon de l'homme change. Ces plages de l'air, naguère lointaines, infinies, se rapprochent; ces fantastiques et brillantes nuées deviennent opaques et immobiles ; ces espaces d'azur et d'or ne montrent plus que la nuit au bout d'un court crépuscule.... Oh ! que son séjour est changé! que tout ce qu'il faisait avait peu de sens! Il comprend alors que son père soit sérieux, que son aïeul soit grave, qu'il se retire le soir quand les jeux commencent.

Lui-même s'émeut, cette nouvelle idée travaille son cœur, elle y réveille le souvenir de beaucoup de paroles, de beaucoup de choses, dont il ne pénétra point jadis le lugubre sens ou le charme consolateur...

C'était aux jours de sa première jeunesse, un dimanche, il vit, il entendit des convives réjouis, assis sous une treille, fêtant la vie, narguant la tombe; l'on riait, l'on buvait, l'on égayait cette courte existence, et le couplet, s'échappant de dessous le feuillage, volait joyeusement par les airs :

. . . .
Puisqu'il faut dans la tombe noire
S'étendre pour n'en plus sortir,
Amis! il faut jouir et boire;
Amis! il faut boire et jouir.

Et quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!..... et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil!

Et le chœur répétait avec une mâle et chaude harmonie :

Et quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!..... et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil!

Autrefois, plus anciennement encore, c'était, au coin d'un champ pierreux, un vieillard infirme, courbé sous le rude travail du labourage.

Sous le feu du soleil, il défrichait une lande stérile; la sueur ruisselait de sa tête chauve, et la bêche vacillait dans ses mains desséchées.

En cet instant, un cavalier longeait la haie. A la vue du vieil homme, il modéra son allure : « Vous avez bien de la peine? » lui dit-il. Le vieillard, s'arrêtant, fit signe que la peine ne lui manquait pas; puis bientôt, reprenant sa bêche : « Il faut, dit-il, prendre patience pour gagner le ciel! »

Souvenirs lointains, mais puissants, et dont chacun recèle un germe bien divers. Lequel veut éclore?...

La nuit, au bout de ce court crépuscule, est-elle éternelle? Qu'alors je choque le verre avec vous, convives réjouis; qu'avec vous je fête la vie, je nargue la camarde!.. Qu'alors je place tout en viager, et sur ma tête, honneur, vertus, humanité, richesse; car mon Dieu, c'est moi; mon éternité, ces quelques jours; ma part de félicité, tout ce que je pourrai prendre sur la part des autres, tout ce que je pourrai tirer de voluptés de mon corps, donner de jouissances à ma chair! Honnête, si je suis fort, riche, bien pourvu par le sort; mais honnête encore, si, faible, je ruse; si, pauvre, je dérobe; si, déshérité, je tue dans les ténèbres, pour ravoir ma part à l'héritage; car ma nuit s'approche, et autant qu'eux j'avais droit à jouir!

Et quand la camarde à l'œil cave

. . . .

Gai couplet, que je te trouve triste! Tu me sembles comme ce sol fleuri, qui ne recouvre qu'ossements vermoulus!

Mais si la nuit s'ouvre au bout de ce court crépuscule!... si elle n'est qu'un voile épais qui cache des cieux resplendissants et infinis?...

Alors, vieil homme, que je m'approche de toi; tes haillons m'attirent; je veux cheminer dans ta voie.

Quelle paix pour le cœur, et quelle lumière pour l'esprit! Une tâche commune, un Dieu commun, une éternité commune! Venez, mon frère, votre misère me touche; cet or me condamne, si je ne vous soulage. Souffrance et résignation, richesse et charité, ne sont plus de vains mots, mais de doux remèdes, et des pas vers la vie!

Le mal est donc un mal; le bien est donc à choisir et à poursuivre. La justice est sainte, l'humanité bénie; le faible a ses droits, et le fort ses

entraves. Puissant ou misérable, nul n'est déshérité que par son crime... Voluptés, plaisirs, richesses, vous avez vos laideurs et vos redevances. Indigence, douleurs, angoisse, vous avez vos douceurs et vos priviléges... Mort! que je ne te brave ni te craigne; que seulement je m'apprête à voir ces plages fortunées dont tu ouvres l'entrée.

Vieil homme! que je te trouve sain, riche, consolateur. Tu me sembles comme ces vieux débris qui, dans les lieux écartés, recouvrent un trésor.

Ainsi changent les objets selon le point de vue. Ainsi est critique ce moment où, l'idée de la mort envahissant l'esprit de l'homme, deux voies s'ouvrent devant lui.

Si l'homme était purement logicien, selon son point de départ, on le verrait, par une nécessité impérieuse, fatale, cheminer de prémisses en conséquences, dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Heureusement l'homme, indépendamment de toute doctrine, connaît et aime l'ordre, la justice, le bien; la vertu, lorsqu'il l'a goûtée, l'attire et le retient à elle. D'ailleurs, pauvre raisonneur, esprit flottant, être faible, travaillé de passions, ou tout entier à ses besoins, il n'a ni le temps ni la force d'être atroce ou sublime... Toutefois, suivez ce troupeau, observez ceux qui s'isolent pour lui être bienfaisants ou funestes; vous y rencontrerez, parmi les plus convaincus, les plus énergiques aussi, et vous les verrez marcher à la vertu sans orgueil, ou aux forfaits sans remords.

Pourtant, pauvre couplet, je ne t'en veux pas, tu ne songeais point à mal; il est bon de boire, il est bon de chanter : la joie élargit le cœur. Sous la treille, au bruit des flacons, c'est au grave, à l'austère de se retirer, et tu arrives alors, porté sur les ailes de la gaieté et de la folie.

Est-ce ta faute si quelques refrains échappés de dessous ce feuillage vinrent frapper l'oreille d'un jeune enfant qui gravissait la côte en compagnie de son oncle?

Nous nous retournâmes. Mon oncle Tom, bien que pour son compte il s'abstînt de boire du vin, aimait à voir les bonnes gens oublier, autour de quelques verres, les soucis et les travaux de la semaine. Il n'était pas dans ses habitudes de partager ces banquets, mais il se récréait à les considérer, la gaieté en arrivait jusqu'à lui, et ses traits s'animaient d'un bienveillant sourire. Aussi, le dimanche soir, je me

promenais sur ses pas, non point aux lieux publics, non point aux solitudes écartées, mais autour de ces treilles qui, aux environs de la ville, ombragent les familles du petit peuple.



Maintenant, j'y vais encore; parfois j'y figure, soit parce que je suis resté petit peuple, soit parce que mon art m'y conduit.

Voilà deux choses nouvelles que je vous apprends, lecteur. L'une vous cause une impression désagréable, qui que vous soyez; l'autre vous surprend, si toutefois, de ce que vous avez lu jusqu'ici de mon histoire, vous n'avez pas conclu déjà qu'Ostade et Teniers devaient m'attirer à eux plus que Grotius et Puffendorf. Mais je divise ces deux assertions pour en causer à part.

Auriez-vous oublié ce bourgeon qui est dans votre tête comme dans la mienne? Je prends la liberté de vous le rappeler. Apprenez donc que nul ne se dit du petit peuple, ne se plaît à être du petit peuple, ni à y rencontrer ses amis. Et ne serais-je point un peu votre ami? Qui que vous soyez, le petit peuple, dans votre bouche, c'est le peuple des échelons inférieurs à celui que vous occupez dans l'échelle de la société; vous, vous n'en êtes pas, et à moins que votre vanité (le bourgeon encore) n'y trouve son compte, l'on ne vous verra point vous faire gloire d'être du petit peuple, en fussiez-vous. Apprenez cela.

A la vérité, si votre bourgeon, froissé par l'insolence d'un grand, s'apprête à le froisser à son tour, il pourra se faire qu'en ce moment vous tiriez gloire d'être du petit peuple, n'en fussiez-vous pas même; mais ce n'est que pour un instant, et en ce sens seulement que le petit peuple a plus de savoir-vivre, de meilleures manières, un ton bien préférable à celui de ce grand-là, et qu'il le regarde comme infiniment au-dessous de soi.

Si pareillement votre bourgeon veut que vous présidiez un club, que vous soyez l'âme d'une émeute, le chef d'un parti, le rédacteur d'une feuille populaire, encore en ce moment-là vous ne tirerez gloire que d'une chose, à savoir d'être de ce petit peuple, d'être sorti du sein de ce petit peuple, de vouloir mourir au sein de ce petit peuple, et pour lui, si possible; mais vos gants blancs, votre habit fin, votre linge frais, votre badine à l'occasion, et votre binocle au besoin, témoignent contre votre assertion. Vous vous dites du petit peuple, et vous vous trouveriez offensé que l'on vous prît au mot.

Comme vous voyez, l'exception confirme la règle.

Or, c'est un fait que je suis resté petit peuple. Je tâche de n'en tirer ni vanité ni honte, bien que j'éprouve que c'est excessivement difficile.

Je passe à mon autre assertion.

Mon oncle Tom avait de grandes préventions contre la profession d'artiste; il la trouvait peu digne d'un être pensant, et très-impropre à faire vivre un être mangeant, buvant, et surtout se mariant. Ce qui est bizarre, c'est qu'en dédaignant l'artiste, il honorait particulièrement l'art, en tant que l'art tombe dans le domaine de l'érudition, qu'il est matière à recherches, à mémoires. Mon oncle avait écrit deux volumes sur la glyptique grecque.



Pour moi, je n'avais que faire de la glytique grecque; mais, bien jeune encore, la fraîcheur des bois, le bleu des montagnes, la noblesse de la figure humaine, la grâce des femmes, la blanche barbe des vieillards, m'avaient séduit par de secrets attraits, plus vifs, plus pressants encore, quand j'avais rencontré, sur la toile ou sur le papier, l'imitation de ces choses qui me charmaient. Mille gauches essais épars sur mes cahiers, sur mes livres, témoignaient du plaisir merveilleux que je trouvais dès lors à imiter moi-même, et je me souviens que, durant les longues heures de l'étude, je griffonnais avec délices les images charmantes que présentaient à mon imagination quelques vers de Virgile, souvent mal ou à peine compris. Je fis Didon. Je fis Iarbas. Je fis Vénus elle-même :

Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threissa fatigat
Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur Hebrum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Mon oncle Tom avait d'abord souri à mes griffonnages; mais, plus tard, il avait cessé d'encourager un goût qui me détournait de mes études. Toutefois, lorsque le dimanche soir il me menait promener autour des treilles, il alimentait, sans le savoir, ce goût qu'il voulait combattre. Sous ces feuillages, je retrouvais les jeux charmants de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent, sous mille traits, la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. Aussi, comme lui, j'aimais ces promenades, mais nous n'y cherchions pas les mêmes plaisirs. Cependant, depuis que, aux Iarbas et aux Didon, eurent succédé peu à peu, sur mes cahiers, des figures plus vulgaires mais plus vraies, ces promenades cessèrent.

Alors mon bon oncle, contre son penchant, et malgré son grand âge, me mena sur ses pas loin de la ville, dans les campagnes éloignées, quelquefois jusqu'à ces lieux où, sous les roches du mont Salève, l'Arve

serpente au travers d'une vallée verdoyante, embrassant de ses flots des îles désertes, et mirant dans son onde le doux éclat du couchant. Du

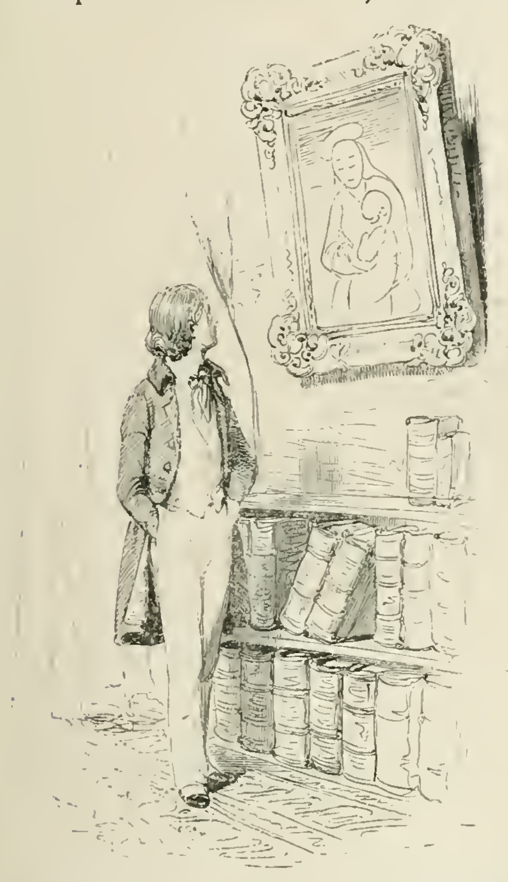


lieu où nous nous reposions, on voyait une vieille barque porter sur l'autre rive quelques rustiques passagers; ou bien, dans le lointain, une longue file de vaches passait, à gué, des îles sur la terre ferme. Le pâtre suivait, monté sur une vieille cavale, avec deux marmots en croupe; insensiblement les mugissements, plus lointains, arrivaient à peine à notre oreille, et la longue file se perdait dans les bleuâtres ombres du crépuscule.

Ces spectacles me ravissaient. Je quittais ces lieux le cœur ému, l'âme remplie d'enchantement, pressé déjà d'un secret désir d'imiter, de reproduire quelques traits de ces merveilles. Au retour, j'y employais ma soirée; et, par une illusion charmante et toujours prête à renaître, parant mes plus informes croquis de tout l'éclat des couleurs dont mon imagination était pleine, je tressaillais de la plus innocente mais de la plus vive joie.

Quoiqu'il écrivît sur la glyptique, et qu'il sût par cœur les ouvrages

de Phidias et les trois manières de Raphaël, mon bon oncle s'entendait peu aux arts du dessin et de la peinture. Il vantait les beaux temps de la renaissance, mais son penchant était pour les médaillons de le Prince, et les pastorales de Boucher, dont il avait orné sa bibliothèque.



Toutefois, près du lit, dans un cadre vermoulu, il y avait un tableau que nous affectionnions, mon oncle et moi, plus que tous les autres, mais par des causes bien diverses : lui, parce que cet ouvrage, antérieur aux temps de Raphaël, jetait de vives lumières sur la question de la découverte de la peinture à l'huile; moi, parce qu'il me révélait, avant tout autre, la mystérieuse puissance du beau.

C'était une madone, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. L'auréole d'or entourait le chaste front de Marie, ses cheveux tombaient sur ses épaules, et une tunique bleue, à longues manches, laissait voir dans l'attitude une grâce naïve, et le tendre maintien d'une jeune mère. Cette peinture, dénuée de tout artifice de composition, et empreinte du fort caractère d'un siècle de foi, de jeunesse et de renaissance, me captivait par un invincible attrait. La jeune madone avait mon admiration, mon amour, ma foi ; et quand je montais pour voir mon oncle, mon premier et mon dernier regard étaient pour elle.

Néanmoins, mon oncle, tout ceci lui paraissant au moins étranger à l'étude du droit, décrocha le tableau, et le fit disparaître.

Le droit n'en alla pas mieux, je n'y trouvais aucun plaisir, et lorsque j'eus perdu ma juive, je cessai toute espèce de travail. Nulle ambition, nul goût à rien, plus de crayons, plus de livres, hormis un seul qui ne quittait guère mes mains. Les semaines, les mois s'écoulaient ainsi, et mon pauvre oncle s'en affligeait, sans néanmoins m'adresser des reproches.

Un jour que j'étais monté chez lui, j'allai m'asseoir à mon ordinaire auprès de sa table. Il était à ses livres, occupé à transcrire une citation.



Je remarquai le tremblement de sa main, ce jour surtout, où, plus mal assurée que de coutume, elle formait des caractères incertains. Les signes croissants de cette insensible atteinte de l'âge provoquèrent en moi une tristesse qui commençait à me devenir familière, et, à défaut d'autre objet, mes pensées se tournèrent de ce côté.

C'est que cet oncle, que j'avais sous les yeux, était ma providence sur la terre, et aussi loin que pussent remonter mes souvenirs, ils ne me montraient d'autre appui que le sien, d'autre paternelle affection que la sienne. On a pu le conclure des récits qui précèdent; mais si l'on veut bien remarquer qu'à ce bon oncle je n'ai pas encore consacré une page qui le fît connaître, on m'excusera si je me livre avec complaisance au plaisir d'en parler ici.

Mon oncle Tom est connu des savants, de tous ceux, par exemple, qui s'occupent de la glyptique grecque, ou de la bulle *Unigenitus;* son nom se lit au catalogue des bibliothèques publiques, ses ouvrages s'y voient aux layettes écartées. Notre famille, originaire d'Allemagne, vint s'établir à Genève dans le siècle passé, et, vers 1720, mon oncle naissait dans cette vieille maison qui est proche du Puits-Saint-Pierre, ancien couvent, où subsiste encore une tour de l'angle. C'est tout ce que je sais des ancêtres de mon oncle et des premières années de sa vie. J'ai lieu de croire qu'il fit ses classes, qu'il prit ses grades, et que, se vouant au

célibat et à l'étude, et il vint se fixer bientôt après dans cette maison de la Bourse française, ancien couvent aussi, où s'est achevé tout entier le cours de sa longue vie.

Mon oncle vivant avec ses livres, et n'ayant point de relation en ville, son nom, connu de quelques érudits étrangers, et principalement en Allemagne, était presque ignoré dans son propre quartier. Nul bruit dans sa demeure, nulle variété dans ses habitudes, nul changement dans sa mise antique; en telle sorte que, comme tout ce qui est uniforme et constamment semblable, comme les maisons, comme les bornes, on le voyait sans le remarquer. Deux ou trois fois pourtant, des passants m'arrêtèrent pour me demander qui était ce vieillard; mais c'étaient des étrangers que frappait son allure ou sa mise, différente de celle des autres passants. « C'est mon oncle! » leur disais-je, fier de leur curiosité.

De ce genre de vie et de goûts dérivaient certaines habitudes d'esprit. Si mon oncle, homme d'étude, ignorait le monde, d'autre part, plein de foi à la science, il prenait dans les livres ses doctrines et ses opinions : apportant à ce choix, non pas l'impartialité suspecte d'un philosophe, mais le calme d'un esprit qui, étranger aux passions et aux intérêts du monde, n'a ni hâte de conclure, ni motif pour pencher. Ainsi, toutes les hardiesses de la philosophie lui étaient familières, et il avait débattu avec non moins de soin jusqu'aux plus ardues questions de la théologie, sans qu'il fût facile de deviner quelle était au fond sa croyance religieuse. Quant à la morale, il l'avait étudiée avec ce même esprit d'érudition, pour connaître, plus que pour comparer; en telle sorte qu'il était tout aussi malaisé de démêler quels étaient les principes qui dirigeaient sa conduite. En fait de croyances, comme en fait de principes, rien ne l'étonnait, rien ne l'irritait; et si ses convictions étaient faibles, sa tolérance était entière.

Ce portrait que je trace de mon oncle lui ôtera l'affection de bien des lecteurs, peut-être leur estime. Je m'en afflige, et d'autant plus qu'à cause de cela je sens moi-même décroître mon amitié pour eux. A la vérité, quand il s'agirait de juger si l'espèce de scepticisme que j'attribue à mon oncle est une chose bonne ou mauvaise en elle-même, ou par sa tendance, je serais, je m'imagine, d'accord avec ces lecteurs; mais je me sépare d'eux dès qu'ils s'autorisent de la nature d'une doctrine, pour refuser leur affection et leur estime à l'homme qui la professe, si cet homme est bon et honnête.

Au surplus, ces lecteurs sont dignes d'excuse; leur opinion provient d'une source respectable. En effet, le plus grand nombre des hommes, j'entends de ceux qui font honneur à l'espèce, ont été plus d'une fois à portée de reconnaître par eux-mêmes l'insuffisance des bons penchants à guider toujours vers le bien, et comment ces penchants succombent sou-

vent, lorsqu'ils sont aux prises avec d'autres penchants moins bons. De là, à leurs yeux, l'absolue nécessité des principes et des croyances, auxiliaires puissants, et les seuls propres à assurer au bien la victoire. De là aussi leur défiance à l'égard de ceux en qui ils ne croient pas reconnaître ces garanties.

C'est justement dans cette opinion, qu'au fond je partage, que je trouve l'explication, et en quelque sorte la clef du caractère de mon oncle, et des apparentes contradictions qu'offraient entre elles, au premier abord, ses opinions et sa vie. Cet homme était d'une trempe naturellement si bonne, si honnête et si bienveillante, qu'il ne s'était peut-être jamais trouvé à portée, comme les lecteurs dont je parle, de reconnaître le besoin d'aucun auxiliaire qui le portât au bien, et, encore moins, qui l'empêchât de faire le mal. Une décence naturelle l'avait préservé de tous désordres; une timidité native et sa vie solitaire lui avaient conservé une antique simplicité; tandis que son cœur, humain plutôt que sensible, généreux plutôt qu'ardent, et point usé par les déceptions et les défiances, avait retenu certaine verdeur juvénile qui se manifestait dans ses sentiments et dans ses procédés. Et, comme il arrive quand les vertus n'ont pas coûté d'effort, nul orgueil, nulle roideur; une modestie vraie, une bonté candide et certain charme d'innocence paraient les aimables qualités de cet excellent vieillard.

Aussi malgré les opinions plus ou moins étranges et contradictoires qui pouvaient flotter et coexister dans l'esprit de mon oncle, ou y établir entre elles une lutte; en dépit des principes de morale ou de conduite qui pouvaient logiquement découler de ces opinions, ses habitudes portaient toutes l'empreinte de l'honnêteté la plus sévère et de la plus vraie bonté. Si, à la vérité, sa semaine s'écoulait dans de laborieuses recherches qui le préoccupaient tout entier, il consacrait le dimanche à un décent et tranquille repos. Dès le matin, un vieux barbier son contemporain rasait son visage, apprêtait sa perruque; puis, vêtu d'un habit marron, neuf, quoique d'une coupe antique, il se rendait à l'église de sa paroisse, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, et portant sous le bras un psaume proprement relié en peau de chagrin, et fermé de clous d'argent. Assis à sa place d'habitude, il écoutait le sermon avec une consciencieuse attention, et, sans doute, nul plus que lui n'apportait de la candeur à s'en appliquer les leçons. Sa voix cassée se mêlait aux chants, puis, après avoir déposé dans le tronc son offrande, large, mais toujours la même, il rentrait au logis, nous dînions ensemble, et la soirée était consacrée aux paisibles promenades dont j'ai parlé.

Ces traits, qui ne se rapportent qu'à l'une des habitudes de mon oncle, suffisent à donner l'idée de l'honnête simplicité qui présidait à tous les actes de sa vie solitaire, mais ils ne donnent aucunement la mesure de la

bonté également simple de son cœur ; et je me trouve embarrassé pour la peindre sans lui ôter son charme, sans risquer de faire prendre pour des vertus ce qui était chez lui nature, manière d'être. Dirai-je que, demeuré mon protecteur par la mort de mes parents, qui avaient laissé quelques engagements à remplir, jamais il ne lui était entré dans l'esprit que ce ne fût pas sa plus naturelle affaire que d'y satisfaire en entamant ses modiques capitaux? dirai-je que jamais il n'imagina un instant que je n'eusse pas droit à tous ces sacrifices, sans même qu'il examinât si j'en étais toujours digne, si j'étais docile à ses directions, ou reconnaissant de ses bienfaits? Mais, aux yeux de plusieurs, ces choses paraissent des devoirs tout tracés, et la bonté se peint mieux peut-être dans de plus faciles actes.

Je suis de cet avis. Aussi regretté-je que la vieille servante qui, durant trente-cinq années, gouverna le petit ménage de mon oncle, ne tienne pas ici la plume à ma place. Moins infirme qu'elle, il trouvait bien plus simple de suppléer lui-même à l'irrégularité de son service que de lui donner une rivale; et au lieu d'en concevoir de l'humeur, son habituel mouvement auprès d'elle était de la ragaillardir par quelque propos d'affectueuse gaieté. A la vérité, il la querellait parfois, mais seulement pour n'être pas docile à ses prescriptions; et tout en la tyrannisant de par Hippocrate, ce pauvre oncle, changeant en quelque sorte d'office avec elle, était devenu son serviteur. Dans les derniers mois de la vie de cette femme, il lui avait donné sa bonne chaise à vis, et je l'ai vu, chaque jour, après que nous l'y avions transportée ensemble, faire lui-même le lit de sa vieille servante, et tirer encore un sourire de ses lèvres décolorées.

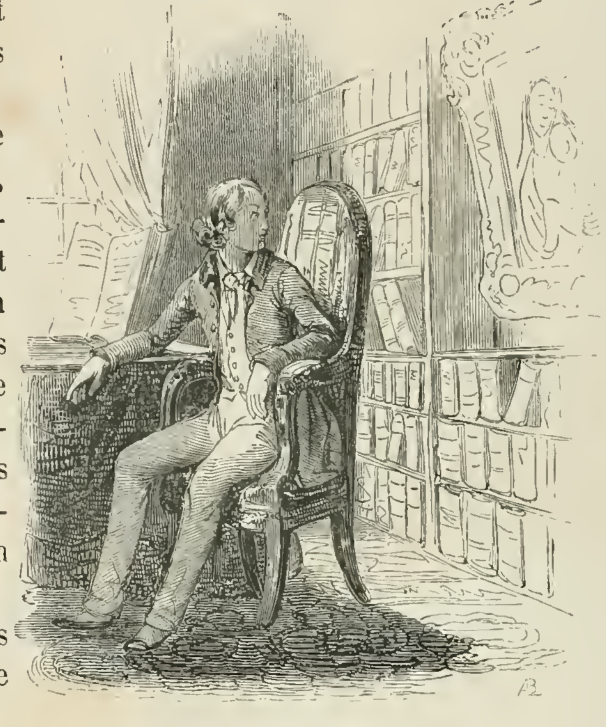
Un soir, cette pauvre femme éprouvant une douleur inaccoutumée, mon oncle, après s'être fait dire les symptômes avec le plus grand soin, consulta son livre, imagina une drogue victorieuse, et sortit vers minuit pour la faire préparer sous ses yeux chez le pharmacien. Son absence se prolongeant, Marguerite m'appela pour me faire part de son inquiétude. Je m'habillai en hâte, et je courus chez le pharmacien par le plus court chemin. Mon oncle en était sorti depuis quelques moments. Tranquillisé par cette assurance, je m'acheminai par la rue qu'il avait dû suivre : c'est celle de la Cité.

J'avais gravi la moitié de cette rue, dont la pente est rapide, lorsque je vis à quelque distance un homme seul, que, à son action, je ne reconnus point d'abord pour mon oncle. Il portait avec effort un objet pesant qu'il posa à deux reprises, comme pour reprendre haleine, puis, arrivé au haut de la rue, il le plaça dans un coin formé par la saillie des maisons, s'assurant avec le bout de sa canne que cet objet ne pût rouler de nouveau dans la voie.

Je reconnus mon oncle, qui fut bien surpris de me voir. Après lui avoir expliqué le motif de ma course : « Eh ! j'y serais déjà, me dit-il, sans un énorme caillou où je me suis choqué rudement ; » et il hâtait le pas en boitant.

Ce trait peint, ce me semble, cet excellent homme. Agé, boiteux, ayant hâte, il avait solitairement porté la grosse pierre en un lieu où elle ne pût plus nuire, et, de son aventure, c'était la seule circonstance qu'il eût déjà oubliée.

L'on comprend mieux maintenant avec quelle tristesse je considérais, ce jour-là, trembler la main de mon oncle. J'assemblais ce signe avec d'autres que je rapportais à la même cause : la croissante sobriété de son régime, ses promenades bien plus courtes, et le dimanche, à l'église, un assoupissement contre lequel je le voyais lutter avec effort.



Mais pendant que je me livrais à ces tristes pensées, mes yeux vinrent à rencontrer la madone... elle avait été remise en sa place. J'en fus surpris, car je croyais que mon oncle l'eût vendue à certain Israélite qui marchandait ce tableau depuis longtemps. Je me levai machinalement pour aller la considérer.

« Cette madone, dit alors mon oncle... » Et quelque émotion altéra sa voix.

La seule chose sur laquelle mon oncle m'eût indirectement contrarié, et l'on a vu par quels moyens, c'était mon penchant pour les beaux-arts. Le prix immense qu'il attachait à voir l'unique rejeton de la famille entrer dans la glorieuse carrière de la science avait seul pu l'engager dans ces pratiques, qui, tout innocentes qu'elles étaient, avaient coûté infiniment à sa droiture comme à sa bonté ; et sûrement il s'était reproché, comme

une dureté grande, de m'avoir soustrait la vue de la madone. Il n'en fallait pas davantage pour que le trouble et quelque honte agitassent son âme candide et sereine.

« Cette madone, reprit mon oncle, je l'avais ôtée de là pour des raisons... J'aurais dû ne pas l'ôter... Je te la donne. Tu la descendras. »

Pendant qu'il disait ces mots, mon oncle avait repris son calme habituel. Pour moi, surpris au milieu de ma tristesse par ces paroles de regret, qu'accompagnait un don généreux, ce fut à mon tour d'être ému et embarrassé.



« Mais, continua-t-il en souriant, en revanche, tu me rendras mes livres. Mon Grotius s'ennuie là-bas... Mon Puffendorf y sommeille... La vieille me parle d'araignées qui tendent leur toile de l'un à l'autre... Après tout, que chacun suive sa pente... Le droit est pourtant une honorable carrière !... Mais, quoi? les arts ont du bon aussi... On peint la belle nature, on compose des scènes variées, on se fait un nom... On n'y devient pas riche, mais enfin on peut y vivre modiquement... De l'économie, quelques gains, un peu d'aide ;... bientôt, quand je ne serai plus, mon petit avoir... »

Ici, ne pouvant retenir mes larmes, j'y donnai cours, m'abandonnant à toute l'affliction que provoquaient en moi ces paroles.

Mon oncle se tut, et se méprenant sur la cause de mes larmes, il ne tenta pas d'abord de me consoler; mais après quelque silence, s'approchant de moi :

« Une fille si sage, dit-il,... si belle!... une fille si jeune!

— Ce n'est pas elle que je pleure, bon oncle; mais vous me dites des choses si tristes!... Que deviendrai-je quand vous ne serez plus? »

Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur, lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussitôt il reprit sa gaieté.



« Ohé! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu pleures?... Bon! bon! qu'à cela ne tienne, mon enfant, on vivra... A quatre-vingt-quatre, on connaît le métier... Et puis, mon Hippocrate est là... Ne pleurons pas, mon enfant. Il s'agit de beaux-arts,... de rien d'autre,... et puis de ton sort. L'âge arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi... Tu ne veux pas du droit?... c'est permis. Eh bien, mets-toi aux beaux-arts,... car c'est vrai qu'il faut se plaire à son métier. Tu prendras la madone; nous te chercherons un atelier... Tu commenceras ici, tu finiras à Rome; ce sera pour le mieux. Le mal serait de végéter; avec un but, on travaille, on marche, on arrive, on se marie... »

Je l'interrompis : « Jamais! mon oncle.

— Jamais! soit; c'est permis... Mais pourquoi, Jules, te fais-tu célibataire?

— C'est que, lui dis-je avec embarras, je me le suis juré à moi-même... depuis que...

— Pauvre fille!... si sage!... Eh bien, suis ton idée, c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'important, c'est que tu prennes un état, et nous allons nous en occuper. »

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter le droit pour les beaux-arts; mais j'avais le cœur trop pénétré de tristesse et de reconnaissance, pour qu'aucun autre sentiment y trouvât place. Au bout de quelques instants, je me retirai, après avoir tendrement embrassé mon oncle.

Ainsi s'explique ma seconde assertion. Vous comprenez maintenant, lecteur, qu'étant devenu artiste et demeuré petit peuple, un double motif m'attire autour des treilles, ou m'appelle à y figurer. Il en est un autre encore ; c'est le plaisir de fréquenter les mêmes lieux où je me promenai jadis sur les pas de mon oncle. Assis moi-même à la longue table, je me le figure errant sous les ombrages d'alentour, s'arrêtant pour ouïr, pour regarder çà et là ; son sourire me caresse comme un souffle, et sa mémoire m'est plus présente.

D'ailleurs, indépendamment de l'art, qui trouve là une abondante pâture, ces plaisirs sont vrais et estimables entre les plaisirs, si goûtés en famille ; la décence y règle la joie, comme la simplicité en rehausse le charme. Durant les jours quelquefois si ingrats de la semaine, quelle innocente et douce attente que celle d'unir sa famille à la famille de son ami, de son voisin, pour aller goûter un riant loisir sous les charmilles de la plaine, ou sous les châtaigniers de la montagne ! Que le soleil du dimanche paraît radieux, l'azur du ciel éclatant ! Après les actes de dévotion qui sanctifient cette journée, de bonne heure, à midi déjà, car la chaleur du jour ne pèse point sur ceux que la joie allége, ces familles se répandent hors des murs, et la gaieté des visages répond au vivant aspect des habits de fête. Le pas des parents, celui de l'aïeul, s'il prend encore part à ces plaisirs, règle l'allure ; néanmoins on joue librement à l'entour, et la jeune fille, si elle cherche à plaire aux jeunes hommes, comme c'est son invincible penchant, protégée par l'œil de sa mère, n'est enchaînée ni par une fausse réserve, ni par une triste pruderie. Les rires, les jeux, une gaie malice, un piquant attrait, rapprochent et animent cette troupe folâtre : les parents causent au murmure de cette joie, et, derrière eux, l'aïeul lui-même se ragaillardit au bruit de ces plaisirs d'un autre âge.

Et ce ne sont là que les préludes. Ils arrivent sous la charmille : la fraîcheur, le repos, une table servie, les convient à la fois ; et, quels que soient les mets, l'appétit et le bonheur leur prêtent une saveur charmante. Les hasards, même fâcheux, d'une cuisine rustique ne sont qu'un sujet de gaieté, une bonne fortune pour cette société rieuse. Cependant l'aïeul est entouré d'égards, on lui fait le régime qui lui agrée, le bruit se tempère pour lui, chaque jeune homme s'honore de lui témoigner du respect, heureux de se faire ainsi un titre de préférence auprès de la petite-fille du vieillard.

Ce sont d'aimables moments que ceux qui suivent. Les groupes se dispersent, et les robes blanches brillent çà et là sur les gazons d'alentour ; sous l'impression du soir, de paisibles entretiens, plus d'intimité, un doux abandon, succèdent à la folie du banquet, et le terme de la journée qui s'approche rend les instants plus précieux. Aussi ne nié-je point que, tan-

dis que les parents sont demeurés à causer autour de la table, ou sommeillent en quelque lieu tranquille, il ne s'échange quelque propos tendre; que le plaisir de s'écarter de la foule ne soit bien vif, bien palpitant d'alarmes et de bonheur; qu'il n'y ait quelque mécompte enfin, lorsque, de la charmille, s'échappe le signal de réunion et de départ.

Mais, où est le mal? et de quelle façon plus honnête ces jeunes gens apprendront-ils à se connaître, à s'aimer, et à se choisir pour époux? Oui, ces parents qui causent ou qui sommeillent, ont raison de ne point craindre ce que d'ailleurs ils ne veulent point voir; ils ont pour garant le souvenir de leur mutuelle honnêteté, et ils savent que là où est la famille, tout s'épure; que, rassemblée, c'est un sanctuaire d'où la souillure est bannie.

Ce furent les plaisirs de nos pères; les traces en demeurent, mais elles s'effacent au milieu de cet universel changement des mœurs, où viennent se perdre à la fois, et l'antique rudesse, et l'antique bonhomie; où, contre un bien-être croissant, mais sans saveur, s'échangent de jour en jour les joies simples conquises par le labeur, les douceurs de la fraternité, et la sainte force des liens de la famille.

Mais ce qui, en tout temps, porte le plus de ravages dans la simplicité et la bonhomie des plaisirs, c'est le bourgeon, l'indomptable bourgeon. C'est lui qui éclaircit les rangs de ces aimables et honnêtes promeneurs; c'est lui qui proscrit ces plaisirs sans faste et sans dépense; c'est lui qui veut que son homme parade sur quelque place publique; c'est lui qui lui conseille cette moustache et cet éperon, qui n'ont de prix que sur le seuil d'un café, ou sur le pavé d'une rue de bon ton; c'est lui qui lui fait, le dimanche, éviter sa rue, sa boutique, son père lui-même et les lieux où il est; c'est lui qui lui fait trouver de l'agrément à cette rosse qui le traîne dans un reste de fiacre, jaune comme un vieux revers de botte, jusque dans quelque auberge enfumée; c'est lui, autant et plus que le plaisir, qui l'éloigne de la société des siens, et qui lui donne ce ton déshonnête, ce propos licencieux, dont il réjouit les amis de son choix.

Oui, c'est le bourgeon qui gouverne l'homme! Si ce n'est de cette façon, c'est d'une autre; et toujours avec plus d'empire, à mesure qu'il s'élève en condition. C'est le bourgeon qui fausse ses plaisirs, qui rétrécit son esprit, qui corrompt son cœur. Quand les passions, ou les vicissitudes de la vie, quand les malheurs privés ou publics ne couvrent pas sa voix, il domine en maître et l'homme et la société; les mœurs, les usages, les sentiments de chacun et de tous se règlent sur sa volonté, ou

varient selon ses moindres caprices. Alors les hommes s'isolent ou s'unissent, non pour de vrais griefs ou pour de saintes causes, mais en vertu de misérables avantages, en vertu des faux brillants qui les parent, des nippes qui recouvrent leur âme vide. Alors on les voit secouer leur poussière contre leurs égaux, uniquement épris du désir d'atteindre à ceux qui les précèdent; alors l'indifférence prend la place de la fraternité; un envieux désir, celle de la sympathie; et vivre, ce n'est plus aimer, jouir, c'est paraître!

Et si les temps comme les nôtres sont, par la mollesse du bien-être, et par la pâleur des spectacles, propres à étendre cet empire du bourgeon, ils le sont encore par la tiédeur des âmes, par la nullité des convictions, et par ce leurre d'égalité dont se repaît une société folle dans ses vœux. Quelle place ne laissent pas au bourgeon, pour croître et se développer sans mesure, ces cœurs où nulle flamme ne couve, où nulle croyance n'a de racines, qu'aucune passion ne remue profondément! Quelle vaste carrière ne lui ouvre pas ce principe d'égalité, interprété comme il l'est, prêché par ceux qui n'y croient, ni ne l'acceptent; avidement reçu par ceux qui ne le comprennent pas; admis comme étant seulement le droit, le devoir, la fureur de s'égaler à plus élevé que soi! Voyez-les se précipiter tous dans cette lice où, pour s'être coudoyés, froissés, mutilés, les uns n'en sont pas moins en tête, et les autres aux derniers rangs... Au lieu de rester à leur place pour l'améliorer, ils la foulent avec dépit, honteux d'y être, impatients d'en envahir une autre, envieux de s'y pavaner à leur tour. Niais, hommes sans cœur, que meut par ses fils grêles, mais innombrables, la plus mesquine des passions, la vanité!

Le bourgeon est donc, à tout prendre, un triste conseiller, un pitoyable maître; et s'il n'est possible de l'extirper jusqu'à la racine, au moins est-ce l'office de l'homme de sens que de le refouler sans cesse, et d'en arrêter les pousses à mesure qu'il les voit poindre.

Depuis vingt ans que je m'emploie à cette œuvre, j'ai, je m'imagine, arrêté quelques jets, refoulé quelques pousses, mais dirai-je que j'aie réduit à rien mon bourgeon? Ce serait mentir. Je le sens là, moins vorace peut-être, mais d'honnête grosseur encore; prêt, au moindre signe, à s'étendre en jets luxuriants, à étouffer tous les bons germes, auxquels en le réduisant j'ai donné place. Chose singulière! au delà de certaines limites, l'effort tourne contre vous; en voulant extirper le bourgeon, c'est un bourgeon que vous reformez à côté; vous dites: « Je puis me flatter que je n'ai plus de vanité, » et ceci même est une vanité. Aussi, ne pou-

vant tout faire, j'ai pourvu au plus pressé. Je lui laisse pour amusette mes tableaux, mes livres, en lui interdisant toutefois les préfaces, bien qu'il m'en conseille à chaque fois, mais il est de plus sérieuses choses que j'ai mises à l'abri de ses atteintes.

Ce sont mes amitiés d'abord. Je veux qu'il n'y ait rien à voir. Je veux que le lien en reste libre, mais fort; je veux que la source en soit profonde, toujours fraîche et pure, à l'abri des zéphyrs et à l'abri des tempêtes; que ce ne soit point cet inconstant ruisseau qui se lance à chaque pente, qui se divise à tout contour, et dont l'onde, tantôt échauffée, tantôt refroidie, baigne toute fleur, s'imprègne de toute saveur, change selon la couleur du ciel, ou avec le sable de son lit. Je veux aimer dans mon ami son affection pour moi, le charme que j'éprouve à le chérir moi-même, nos souvenirs communs, nos espérances mutuelles, nos entretiens intimes, son cœur, connu du mien, ses vertus qui captivent mon âme, ses talents dont mon esprit tire jouissance, et non point sa voiture, son hôtel, son rang, sa charge, sa puissance ou sa renommée. Je le veux, bourgeon; ainsi, arrière!

Ce sont mes plaisirs ensuite. Je veux les chercher où mon penchant les trouve, n'importe l'habit des gens, et la dorure des lambris. Je veux les goûter simples si je puis, mais vrais, toujours; tirant leur saveur de quelque assaisonnement du cœur ou de l'esprit, de quelque attrait vif et honnête, de quelque innocente conquête sur le mal, sur la paresse, sur l'égoïsme; je veux les goûter dans le plaisir des autres, plus que dans le mien propre; car la souveraine joie est celle qui se partage, s'étend, circule, et pénètre le cœur d'une chaleur expansive. Ainsi, bourgeon, arrière! Laisse-moi sous ma charmille, avec ces bonnes gens. — Mais vous êtes vu! — Je ne m'en soucie. — Mais vous êtes en manches de chemise! — J'en suis plus au frais. — Mais vous avez l'air d'être de leur compagnie! — Je l'entends bien ainsi. — Mais voici une voiture!... — Qu'elle roule. — Mais des citadins qui vous connaissent! — Salue-les de ma part, et arrière, bourgeon!

C'est enfin mon bon sens, ma façon, non-seulement de me conduire, mais de juger les autres, de peser ce qu'ils valent, et de les ranger dans mon estime. Arrière encore, bourgeon! Tu es le père de la sottise, si tu n'es la sottise elle-même. Arrière! Je vois qui tu me montres, de qui tu m'approches; il y a du bon, il y a du beau souvent, sous ces dehors qui te séduisent; mais il y a du bon, il y a du beau aussi sous cette bure que tu dédaignes. Avant de peser ces hommes, souffre que l'un et l'autre je les dépouille. Bourgeon! j'avais un oncle dont tu eusses tiré honte plutôt que gloire... j'ai aimé une juive qui n'eût obtenu que tes dédains... Arrière! à jamais arrière!!

Outre mon oncle Tom, moi, et le peintre dont j'ai parlé précédemment, il y avait d'autres locataires dans la maison. Je vais les énumérer, en allant du bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le plus près du ciel, en prit le chemin à peu près vers ce temps, laissant vacante une belle mansarde au nord, où j'allai m'établir.

Ne me demandez pas, lecteur, ce qu'ont à faire dans mon histoire ces nouveaux personnages. Rien, peut-être. Mais si vous m'avez accompagné jusqu'ici, que vous coûtera une digression de plus? Vous y êtes accoutumé, et moi j'aurai fait revivre ces figures qui me sont chères, comme l'est toute ressouvenance du jeune âge. A moi donc, antiques locataires, voisins d'autrefois, disparus aujourd'hui de la scène du monde, mais dont mon cœur cultive avec charme le lointain souvenir!

C'était d'abord, sur le même étage que nous, un régent retraité, vieux



bonhomme, tout occupé du soin de manger agréablement une paye morte gagnée par quarante années de travaux. Tranquille et jovial épicurien, il arrosait le matin les fleurs d'un petit jardin; à midi, il faisait régulièrement sa sieste; et après son dîner, il se récréait à humer la brise du soir, en compagnie de quelques serins qu'il élevait becquetants, voletants à ses côtés Toutefois, il n'avait pas entièrement rompu avec son ancien état, et son amusement principal, c'était d'appliquer à toutes choses, et à tous venants, quelque sentence extraite de ses souvenirs

classiques. J'avais jadis passé par ses mains, et je n'étais point insensible à l'agrément prosodique de ses apophthegmes, aussi m'aimait-il, et il ne lui arrivait guère de me rencontrer sans m'apostropher à sa façon :

puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris,

et sa panse rebondie allait, venait, d'un rire long et moelleux, auquel, sans le partager, je portais envie. S'il advenait qu'une ancienne servante lui apportât du village quelque petit présent intéressé :

Timeo Danaos, et dona ferentes!

Et la panse allait son train. Mais s'agissait-il de son épouse, alors il ne tarissait plus :

Dum conmuntur, dum molientur, annus est....
...... varium et mutabile semper fœmina !
...... notumque, furens quid fœmina possit!

et bien d'autres. Cependant madame faisait des compotes, tout en trouvant le ton de son époux détestable, ce qui portait celui-ci à murmurer :

Melius nil cœlibe vitâ.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru, morose, ancien magistrat de la république. L'été, assis dans une grande bergère, il vivait auprès de sa fenêtre, d'où il contemplait piteusement la rue; voyant à toutes choses la décadence de l'État et la ruine des mœurs : aux maisons reblanchies, aux murs recrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté de cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes gens,



...... cuncta terrarum mutata
Præter atrocem animum Catonis.

disait le régent. L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes dans des bottes de carton, il vivait au coin de son feu; ne le quittant plus que pour venir tous les mois à sa porte, en bottes de carton toujours, assister quelques mendiants ses contemporains; vieux débris, dans lesquels il reconnaissait encore les vestiges du bon temps, les restes vermoulus de cette ancienne république si changée, si déchue.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très-retirée une famille nombreuse, dont le chef était un géomètre employé au cadastre. Cet homme



à sa planchette tout le jour, passait une partie des nuits sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'orgueil de la gêne laborieuse et indépendante, et si, de loin en loin, il se permettait en famille une partie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme, un respect mêlé d'admiration.

Dos est magna, parentium
Virtus......

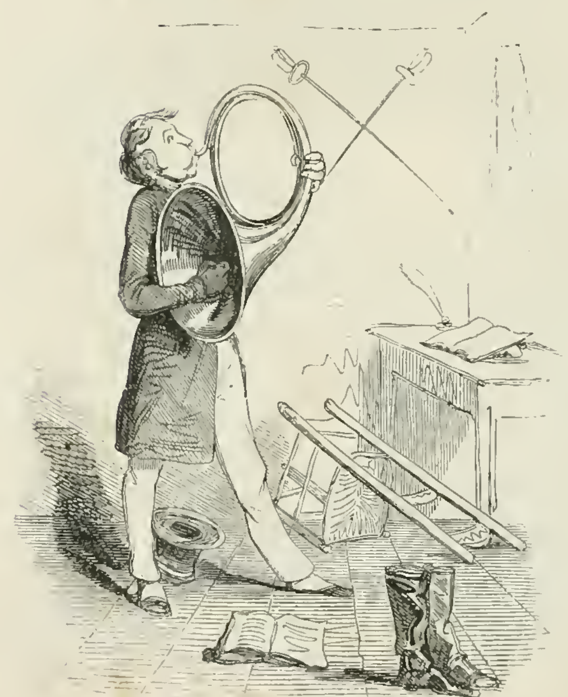
disait avec gravité le régent lui-même.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit pour composer des thêmes sur son instrument :

modo summâ,
Modo hac resonat quæ chordis quatuor imâ.



Tout à l'entour du musicien s'ouvraient des chambrettes, des cabinets, loués ou sous-loués à des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui. Ces messieurs, grands fumeurs, récitaient leurs cours, chantaient des romances, donnaient du cor ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette région la symphonie était permanente.



Quousque tandem !!

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.

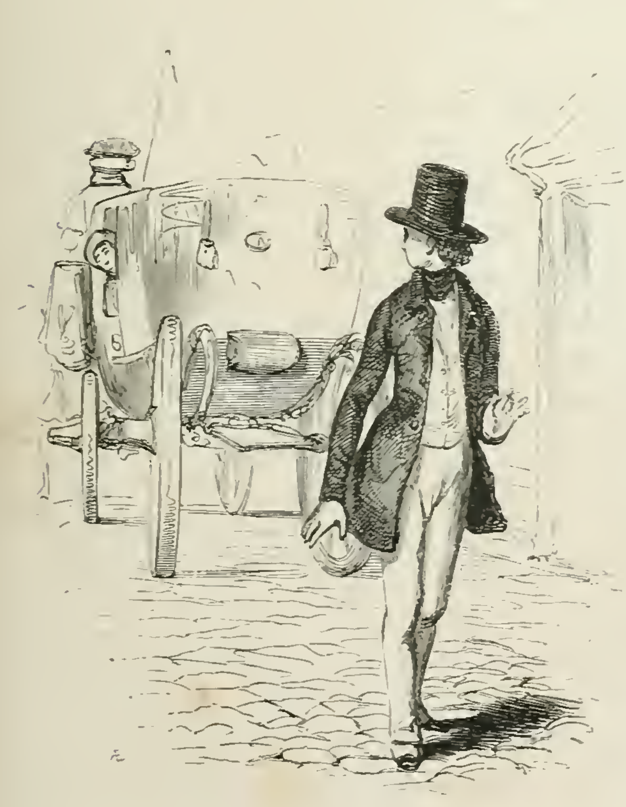
Cette mansarde était grande, avec un jour magnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi. On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous eûmes chacun notre mansarde.

J'y retrouvai la vue du lac et des montagnes. Ma fenêtre se trouvait au niveau et fort près de ces grandes rosaces gothiques, qui sont à mi-hauteur des tours de la cathédrale. De cette région élevée le regard s'étendait sur des toits déserts, tandis que le bruit de la ville mourait avant d'y arriver.

Mais je commençais à atteindre l'âge où ces impressions n'exercent plus leur puissant empire, et chaque jour davantage mon cœur cherchait en lui-même ses émotions et sa vie.

Par cette même cause, mon goût pour l'imitation n'était plus si vif; il faut à ces penchants un calme que je n'avais plus. Souvent agité, troublé par les vagues mouvements d'une tendresse sans objet, je ne savais plus voir mon modèle, je regardais avec dégoût mon ingrate copie, et, posant le pinceau, je m'abandonnais à ma rêverie pendant des heures entières.

Cette vie intérieure a son charme et son amertume. Si ces songes sont doux, le réveil est triste, sombre; l'âme rentre dans la réalité, ayant fatigué ou perdu son ressort. Aussi, incapable après ces heures de reprendre mon travail, et non moins incapable de faire renaître les songes, je quittais ma demeure pour aller au dehors promener mon ennui.



Ce fut dans l'une de ces promenades qu'une rencontre forfuite vint me sortir de cet état de langueur et de demi-oisiveté.

Un jour j'allais rentrer dans ma demeure par la porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul. Un brillant équipage stationnait auprès. A peine l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aussitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité........ « Monsieur Jules! » s'écria la même voix avec émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lorsque je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je rebroussai; un geste rapide ouvrit la portière, et je me trouvai en présence de l'aimable Lucy! Elle était en habits de deuil, les yeux mouillés de larmes... A cette vue, les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blanche, de ses filiales alarmes, des paroles du vieillard, de sa bonté envers moi... « Oh! qu'il méritait de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle perte, mademoiselle... Permettez que je donne ces pleurs au souvenir que je conserve de son aimable bonté. » Lucy, encore trop émue pour répondre, me pressa la main avec un mouvement dont une gracieuse réserve tempérait la reconnaissante affection.

« J'espère, me dit-elle enfin, que, plus heureux que moi, vous possédez encore monsieur votre oncle... — Il vit, lui dis-je, mais l'âge s'accumule et le courbe vers la terre... Que de fois, mademoiselle, je songeais à votre père!... et chaque jour je comprenais mieux votre tristesse. »

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui était assis auprès d'elle, lui expliqua brièvement, en anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma connaissance et celle de mon oncle, cinq années auparavant; et comment ma vue, en lui rappelant vivement une journée où son père avait été si heureux et si aimable, lui avait causé cette émotion. Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et envers mon oncle; et lorsqu'elle parla de ma condition d'orphelin, je retrouvai, dans son expression et dans ses paroles, cette compassion qui autrefois m'avait tant ému. Quand elle eut achevé ce récit, le monsieur, qui paraissait ne pas parler le français, me tendit la main avec une expression d'affectueuse estime.

Alors Lucy, s'adressant à moi : « Monsieur est mon époux; c'est le protecteur et l'ami que m'a choisi mon père lui-même... Après ce jour où vous le vîtes, monsieur Jules, je ne devais plus le conserver longtemps... Dieu l'a retiré dix-huit mois après... Plus d'une fois il avait souri en se rappelant votre histoire... En quelque temps, ajouta-t-elle, que vous ayez un malheur semblable au mien, je vous prie de m'en instruire... Je veux saluer votre oncle... Quel âge a-t-il ?

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cinquième année. »

Après quelque silence, sous l'impression de cette réponse : « J'étais venue pour parler au peintre qui a fait le portrait de mon père... Pensez-vous, monsieur Jules, que je pourrais le rencontrer seul ?

— Sans aucun doute, madame. Vous me donnerez vos ordres, et je les transmettrai à mon confrère. »

Elle m'interrompit : « Oh ! vous avez donc pu suivre votre penchant !... Eh bien, j'accepte votre offre, et je choisirai mon moment... Mais au-

paravant, mon époux et moi, nous serions désireux de voir vos ouvrages... Habitez-vous cette même maison?

— Oui, madame.... Et quelque confus que je sois de n'avoir à vous montrer que de misérables essais, je n'ai garde de refuser. par amour-propre, l'honneur que vous voulez me faire. »

Nous dîmes encore quelques mots, bientôt je descendis, et la voiture s'éloigna.

Cette rencontre inattendue, en redonnant la vie à d'anciennes et tendres émotions, me tira de l'espèce de langueur où je végétais depuis quelques mois.

Mais, l'oserais-je dire? si j'ai toujours aimé ma juive et chéri sa mémoire, ce fut néanmoins de ce jour que mes regrets perdirent leur amertume, et que mon âme, comme déliée du passé, recommença à se porter vers l'avenir, doucement chargée d'un souvenir qui lui devenait moins poignant, sans cesser d'être aimable et cher.

Toutefois, cette entrevue n'avait pas été pure de tout nuage. Bien qu'ayant oublié Lucy, bien que n'ayant jamais pu former, même au sein de mes plus folles rêveries, le moindre projet de lui être jamais quelque chose, dès le premier abord, la vue de ce monsieur, assis auprès d'elle, m'avait été triste; et lorsque, de la bouche de Lucy, j'appris qu'elle était mariée, des lueurs de trouble et de jalouse peine avaient traversé mon cœur.

Mais ce fut un souffle passager; avant même de quitter la voiture, mon cœur s'était donné à ce monsieur, et je ne voyais plus dans Lucy que son épouse tout aimable, qu'il me permettait de chérir.

Les jours suivants je vécus de ce souvenir, et de l'espoir de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quelques copies, entre autres celle de la madone, deux ou trois portraits, puis quelques compositions, la plupart d'une exécution plus que médiocre, mais ne manquant pas de certains indices de talent. Comme l'on peut croire, le bourgeon m'aida avec la plus active complaisance à les disposer à leur avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy, lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompagnait.

Encore aujourd'hui, je ne puis songer à cette jeune dame que ce souvenir ne remue mon cœur. Que ne puis-je peindre sous des traits assez aimables cette bonté si vraie, dont son rang, son éclat, son opulence, rehaussaient encore le charme; cette simplicité de sentiments, que n'a-

vaient pu fausser ou contraindre les manières ni les préjugés du grand monde ! Bien qu'une expression de mélancolie lui fût habituelle, le souffle d'un bienveillant sourire réchauffait ses moindres paroles, lorsque déjà la caresse de son regard prêtait à son silence même un pénétrant attrait. Dès qu'elle fut entrée dans ma modeste mansarde, ses premiers mots furent pour m'adresser d'encourageantes félicitations. Elle regardait mes ouvrages avec un intérêt particulier, et, dans tout ce qu'elle en disait en anglais avec son époux, je saisissais une charmante intention de bonté. Un instant seulement, leurs propos s'échangèrent à voix basse, mais sur un ton et d'un air qui n'étaient propres qu'à me donner ce doux embarras qui accompagne quelque riante attente.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais toutes mes toiles pour les faire passer sous ses yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon oncle. J'accourus pour lui ouvrir la porte.

Lucy, comme pressentant quelque chose, s'était levée. A la vue de mon vieil oncle, elle alla au-devant de lui, puis, faisant un retour sur elle-même, elle ne put réprimer son attendrissement. Mon oncle, serein comme toujours, et fidèle à un ancien usage de galanterie, prit la main de cette jeune dame, et, s'étant incliné, il la porta à ses lèvres : « Souffrez, belle madame, lui dit-il, que je vienne vous rendre la visite dont vous m'honorâtes il y a cinq ans, en me ramenant ce mauvais garçon-là..... Je sais, reprit-il en voyant couler les larmes de Lucy, je sais que vous êtes affligée... ce noble vieillard était votre père !... Je sais aussi que voici monsieur votre époux... et digne de l'être, puisqu'il vous l'avait choisi. » Le monsieur, en cet instant, serra la main de mon oncle, en l'invitant à s'asseoir sur un siége qu'il avait lui-même approché pendant que je n'avais d'attention que pour cette scène.



« Monsieur, dit à son tour Lucy, vous pardonnez à mon émotion..... Quand à Lausanne je vous vis, vous et mon père, dans la même chambre,

tous les deux du même âge à peu près, tous les deux bien nécessaires au bonheur de deux personnes... j'eus alors des pressentiments, que votre présence me rappelle trop vivement en cet instant..... Je remercie Dieu de ce qu'il vous a conservé. Si le hasard ne m'eût fait rencontrer monsieur Jules, mon intention était de ne point quitter Genève sans avoir été chercher de vos nouvelles..... Mais il m'est plus doux de vous voir bien portant comme vous paraissez l'être, et je suis aussi reconnaissante que confuse de ce que, pour me procurer ce plaisir, vous êtes monté jusqu'ici.

— Bonne madame, dit mon oncle, vous êtes une charmante créature! et c'est plaisir que de vous entendre..... A Lausanne, il monta bien, votre père... et il n'en fut pas payé par cet accueil qu'on ne sait faire qu'avec votre voix, vos manières, et votre cœur..... Chère madame, soyez heureuse..... Bientôt, bientôt, je monterai plus haut encore! si ce n'est que voici mon pauvre Jules qui n'y consent pas.....

— Ah! toujours moins, bon oncle, » lui dis-je, tout ému du rapport aussi triste que frappant qu'il y avait maintenant entre ma situation et celle où j'avais vu autrefois Lucy. Et je lisais dans l'expression de cette jeune dame, que sa pensée en cet instant rencontrait la mienne.

« Que je ne vous dérange point, reprit mon oncle après quelques propos. Vous regardiez les essais de mon pauvre Jules... je vais vous laisser..... Dites, je vous prie, à monsieur que je regrette aujourd'hui de ne pas savoir l'anglais plutôt que l'hébreu... j'aurais eu le plaisir de l'entretenir. » Puis, prenant la main de Lucy : « Adieu, dit-il, mon enfant... soyez heureuse..... C'est le droit d'un vieillard que d'accompagner de ses bénédictions une aussi jeune dame..... Ainsi fais-je. Adieu, cher monsieur; vous êtes unis... je ne vous séparerai plus dans mon souvenir. » A ces mots, mon oncle Tom, s'étant incliné de nouveau, baisa la main de Lucy, et se retira. Tous trois nous l'accompagnâmes, pénétrés de ce vif sentiment de respect et d'affection qu'impose la vieillesse aimable, et auquel se mêle une mélancolique pensée.

Quand mon oncle se fut éloigné, nous nous assîmes. Lucy parlait de lui, elle voulait lui trouver des traits de ressemblance avec son père, surtout dans cette sereine gaieté, dans cette politesse si vraie, sous des formes un peu antiques ou familières; et souvent elle s'arrêtait après ces remarques, comme attristée par l'idée de la perte que me réservait un prochain avenir. Puis, changeant d'objet : « Monsieur Jules, me dit-elle, non sans qu'un souffle de rougeur colorât ses joues, nous avons apporté avec nous ce portrait de mon père que vous connaissez.... Notre désir serait d'en avoir deux copies. J'espère que vous voudrez me faire le plaisir de vous charger de ce travail. Votre talent nous est une garantie qu'il répondra à notre attente, quand déjà le souvenir que vous

avez conservé de mon père bien-aimé est un motif qui me touche plus encore. »

Que l'on juge de ma joie. Il me fallut en contenir l'expression ; mais Lucy et son époux purent, au travers de mon embarras et de ma confusion, en mesurer toute la vivacité. Ce qui l'augmentait encore, c'est le sentiment que j'avais qu'un pareil travail n'était pas au-dessus de ma portée. Le jour même, j'allai prendre le portrait, et m'étant mis à l'œuvre, je me vis cette fois bien décidément lancé dans la carrière des beaux-arts.

En d'autres circonstances, ce portrait m'eût inspiré quelque tristesse, car il refoulait vivement mon imagination dans le passé, pour y retrouver pleins de vie ces deux êtres, si chers l'un à l'autre, et maintenant séparés par la mort; cette jeune fille ornée de ce riant éclat de parure et de jeunesse que les larmes n'ont point encore terni, et Lucy maintenant voilée de tristesse et de deuil..... Mais j'étais trop préoccupé par la joie et la reconnaissance, pour que l'impression de ce contraste établît sur moi son empire



Quelle occupation charmante! Mon crayon avait à retracer cette figure bien-aimée; il avait à reproduire les contours de la taille, la gracieuse mollesse de l'attitude.... Parfois je m'arrêtais, épris de mon modèle, et, pour quelques instants, l'émotion m'empêchait de poursuivre.

« Bonne madame! dit mon oncle, quand il apprit ces grands événements..... Je regrette de n'avoir pas su l'anglais plutôt que l'hébreu..... Te voilà bien content, mon pauvre Jules!... c'est permis. » Il se redressa :

« Et que cet ouvrage te fasse honneur! Qu'on y voie observées les lois



du clair-obscur, celles des deux perspectives, tant linéaire qu'aérienne... et puis, l'entente de l'art... et puis..... Bonne madame! aussi affectueuse, en vérité, qu'elle est belle!... »

Cependant la calèche de Lucy, durant sa dernière visite, avait stationné du côté de la maison qui fait face à l'hôpital; tandis que les équipages qui amenaient les modèles de mon confrère arrivaient par le côté qui fait face à la cathédrale.

Cette circonstance avait attiré l'attention des locataires; aussi lorsque, après mille conjectures dans lesquelles ils n'avaient eu garde de songer à moi, ils eurent reconnu que cette calèche à armoiries stationnait là à mon intention, la renommée de ma gloire, gloire toute neuve et d'autant plus brillante, monta d'étage en étage, et le vieux régent se prit à dire, en songeant à ses prédictions :

— *Non ego perfidum*
Dixi sacramentum.

— Quel mauvais mot dites-vous là? interrompit sa femme.

— *Odi profanum vulgus*
Et arceo.

Faites vos compotes. »

— J'avais cru que cinquante années de classe vous ôteraient cette odieuse manie de latinité, qui vous rend insupportable. Ne sauriez-vous laisser là ces sottises, et parler français comme tout le monde?



— Vous différez fort d'Horace, ma chère, car c'est lui qui a dit :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;

et si je vous fais grâce de la nuit, vous pouvez bien m'écouter le jour.

— Horace et tous ces messieurs sont de grands sots, si ce sont eux qui vous ont ainsi formé l'esprit. La nuit, vous ronflez que je n'en puis dormir; et le jour vous m'étourdissez de vos calembours.

— Vous calomniez là des beautés que vous ne sauriez comprendre. Songez, ma chère, que si je mange vos compotes, et que je les trouve bonnes, vous pourriez goûter mes hexamètres et leur trouver du parfum.....

Vellem in amicitiâ sic erraremus.

— Mes compotes sont excellentes, et vos ragoûts détestables!

— Melius nil cœlibe vitâ!

Et j'en reviens à mon dire sur ce jeune homme :

Non ego perfidum
Dixi sacramentum.



D'autre part, le joueur de basse et toute sa séquelle (j'ai dit ailleurs que les étudiants vivent à la fenêtre) n'avaient pas manqué de remarquer la brillante calèche. Au moins quinze têtes s'étaient tout à coup montrées aux fenêtres qui donnent sur la rue, regardant curieusement les laquais descendre, ouvrir la portière, et la jeune dame entrer dans l'allée, appuyée sur le bras de son époux. Ici les conjectures avaient commencé : « Chez qui monte-t-elle?... — Serait-ce, avait pensé le musicien, un amateur que la Providence?... » Et toutes les têtes s'étaient reportées vers les fenêtres, mansardes, œils-de-bœuf, donnant sur la cour..... Lucy montait, Lucy avait franchi l'étage; décidément cette belle dame allait chez le jeune artiste !! et ma gloire s'était élevée jusqu'aux astres.

Il n'y eut que le géomètre et sa famille qui s'aperçurent peu de ces grands événements. Le chef de la maison était aux champs, occupé à prendre ses angles; la mère vaquait aux soins du ménage, tandis que la fille aînée, de l'autre côté de ma cloison, travaillait aux feuilles de son père. Au milieu de cette vie active et austère, il y avait peu de temps à donner aux affaires de la rue, et au commérage des voisins.

Cependant mon ouvrage avançait. Levé dès l'aube, je montais à mon atelier, pour y travailler avec ardeur jusqu'au déclin du jour.

C'est à ces habitudes laborieuses que je dus de faire quelque connaissance avec le géomètre. A l'aube aussi, il sortait de chez lui avec sa fille, nous montions ensemble l'escalier, et tandis qu'il entrait dans son atelier pour désigner à cette jeune fille les travaux de sa journée, j'allais de mon côté m'établir dans le mien. Le voisinage, et cette conformité d'habitudes, nous rapprochèrent peu à peu; en telle sorte que, malgré tout le prix que cet homme attachait à l'emploi du temps, il en était déjà venu à perdre une ou deux minutes en causeries sur le pas de la porte, lorsque le sujet que nous avions commencé à traiter en montant exigeait impérieusement quelques brèves paroles de plus.

Pendant que nous montions, sa fille montait devant nous, tenant la clef de l'atelier dans sa main. C'était une personne d'une taille agréable, et

d'une figure noble plutôt que jolie. Toujours à tête nue, d'une mise extrêmement simple, ses beaux cheveux lissés sur le front étaient, avec sa jeunesse et sa fraîcheur, sa plus réelle parure.

Les traits d'une éducation forte se reconnaissent à tout âge, chez ceux qui en ont reçu le bienfait. Bien que soumise et timide, cette jeune fille portait sur son front l'empreinte de cette fierté un peu sauvage, qui se peignait avec plus d'énergie sur le visage de son père. Ignorante des manières du monde, elle en avait qui lui étaient propres, nobles et réservées, en telle sorte que, simple comme sa condition, elle n'en avait pas la commune et vulgaire physionomie.



C'était néanmoins une chose singulière et intéressante que de voir cette jeune personne laborieuse à l'âge du plaisir, vouée sans relâche et presque sans récréation à des travaux d'ordinaire étrangers à son sexe, et, toute jeune qu'elle était, subvenant, en commun avec son père, à l'entretien de la famille.

Je ne tardai pas à devenir assez régulièrement matinal, pour ne jamais être exposé à monter seul à mon atelier. Seulement il arrivait quelquefois que le géomètre ayant assigné l'ouvrage dès la veille, Henriette montait seule. C'étaient mes mauvais jours; car, craignant de lui causer un embarras que déjà j'éprouvais moi-même, je ne savais mieux faire alors que de hâter le pas si je me trouvais devant elle, ou de le ralentir si je l'entendais monter devant moi.

Une fois établi dans mon atelier, j'attachais un charme singulier à la présence de mon invisible compagne, trouvant une agréable distraction aux moindres bruits qui me peignaient son pas, son geste, ou ses divers mouvements. Aussi, quand l'heure des repas l'appelait à descendre, j'éprouvais une impression d'isolement et d'ennui, de

façon que, peu à peu, je m'habituai à m'absenter aux mêmes heures qu'elle.

Au milieu de mes nouvelles distractions, une circonstance me revenait souvent à l'esprit. Les premiers jours, avant mes habitudes matinales, il lui était arrivé quelquefois de chanter une petite ballade durant ses longues heures de travail; et puis, ce chant avait cessé tout à coup, et justement à l'époque où j'avais commencé à l'écouter avec un plaisir plus grand. Était-ce hasard? Était-ce à mon intention? M'avait-elle assez remarqué déjà pour s'imposer cette réserve? Cette réserve indiquait-elle qu'elle s'occupât de moi comme je m'occupais d'elle?

Voilà cent questions, et une foule d'autres, qui me donnaient infiniment à songer, à méditer. Aussi, après mes copies, je n'entrepris plus rien. Mes toiles restèrent oisives, mes pinceaux gisaient épars; nulle chose n'avait de saveur auprès du sentiment qui alimentait mes journées.



Et ce n'étaient plus, comme jadis, ces rêveries dont je m'avouais à moi-même le vide et la folie. Cette fois, au contraire, l'idée de mariage s'offrit des premières à ma pensée, et dès qu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Heureux âge que celui où j'étais encore! derniers beaux jours, que doit clore bientôt la saison de l'expérience et de la maturité! Avant d'avoir encore échangé un mot avec cette jeune fille, je me proposais de l'épouser! Avant d'avoir jamais réfléchi sur cet état austère que les poëtes nous peignent comme le tombeau de l'amour, et les moralistes comme un joug sacré, mais tout pesant de chaînes, je m'y acheminais comme vers une rive toute de fleurs et de parfums. Avant de m'être enquis comment, ou de quoi vit un ménage, ou s'élève une famille, déjà, et surtout, je m'occupais de combiner certaines dispositions, dont la possibilité facile prêtait à mes désirs tout l'attrait d'une réalité prochaine.

En effet, tout se réduisait à percer une porte dans la cloison... Alors la mansarde de Henriette devenait notre chambre nuptiale, la mienne notre atelier de travail, où, elle à ses feuilles, moi à mes toiles, nous coulions des jours filés de paix, de bonheur et d'amour.

Un matin, je songeais à ces choses, accoudé sur ma fenêtre, et regardant machinalement le vieux régent qui arrosait les tulipes de son petit jardin, lorsque Henriette parut tout à coup à la sienne.



Elle ne me cherchait pas, comme je pus le reconnaître à la vive rougeur qui colora subitement ses joues. Toutefois, à moins de laisser voir que ma présence lui causait plus d'impression qu'il ne convenait à sa fierté de l'avouer, elle ne pouvait se retirer subitement. Elle demeura donc; seulement, pour dissimuler son embarras, elle regardait à l'opposite les nuages flotter dans les airs.

L'occasion était unique d'entrer enfin en conversation avec celle dont je me proposais de faire ma femme. Aussi, faisant un effort extrême pour surmonter une vive émotion !

« Ces tulipes... » dis-je au régent...

A peine avais-je prononcé ces deux mots, que Henriette retira sa tête, avant que le régent eût levé la sienne, et l'entretien en demeura là.



« Ah! ah! vous me regardiez faire? dit le régent. Malin! Je devine votre pensée :

Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!

D'abord ce sont, jeune homme, des tulipes :

Eh quoi! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Tenez cette bariolée-ci, qui vaudrait vingt ducats en Hollande, je la destine à mon épouse :

Purpureos spargam flores.

— Le régent citait encore, que, troublé et confus, j'avais déjà refermé ma fenêtre.



Le mauvais succès de cette tentative m'ôta l'envie de la renouveler, en sorte que, pendant plusieurs semaines, je me bornai à suivre discrètement le cours des habitudes dont j'ai parlé.

Henriette recevait quelques rares visites. Sa mère, lorsque les soins du ménage lui laissaient quelques instants de loisir, montait travailler auprès d'elle. Aussitôt, me rapprochant de la cloison, je retenais mon haleine pour mieux entendre leurs discours.

« Votre père, disait la mère, sera de retour vers six heures. J'ai disposé vos frères pour que nous puissions sortir ensemble.

— Je vous verrai sortir sans moi, ma mère, car je ne prévois point que, si je quitte cet ouvrage, il puisse être rendu demain. C'est jeudi, vous le savez, que se paye le terme.

— Vous êtes, ma chère enfant, bien nécessaire à la famille; je me réjouis que vos frères puissent vous soulager.

— Je m'en réjouis pour mon père!

— Votre père est fort, Dieu merci, et jeune encore. Je ne redoute pour lui que la maladie et l'âge... Vous pourriez nous manquer, Henriette?

— Je suis forte aussi! et j'espère vivre.

— J'y compte, ma chère enfant; mais l'âge viendra de vous établir.

— Je vous appartiens, ma mère. D'ailleurs, j'aime mieux garder cette gêne où nous vivons ensemble que de l'échanger contre une gêne où je vous serais étrangère.

— C'est donc un époux riche que vous voulez, Henriette?

— Non, ma mère; car je ne serais pas son égale. Mais je ne veux pas non plus vous ôter mon travail, pour le porter à un maître à qui je ne le dois point.

— Vous avez raison, Henriette, de ne pas prétendre à la richesse. Mais considérez, mon enfant, que votre mère est bien heureuse au milieu de la gêne, et que tout bonheur lui vient de son maître et de ses enfants. Une pauvreté plus grande encore, mais avec un époux honnête, c'est mieux que de rester fille, Henriette. Le malheur vient du vice, et non pas de la pauvreté.

— Il y a, ma mère, peu d'hommes comme mon père. »

C'était s'approcher beaucoup de moi, sans m'apercevoir le moins du monde; et tel était le sentiment que m'inspirait déjà cette fille vertueuse et fière, que j'en éprouvais un très-chagrin dépit.

L'entretien, d'ailleurs, n'était nullement selon mon goût. Les propos de Henriette annonçaient un cœur libre à la vérité, mais fort, disposant de lui, et qui, s'il était fait pour se donner sans retour, ne présentait pas de ces côtés tendres et inflammables, par lesquels seulement un jeune homme de mon naturel se flattait de pouvoir y trouver accès. La seule chose qui encourageait mes espérances, c'étaient les discours de la mère. Cette bonne dame en faisant l'éloge de l'honnêteté pauvre, me semblait parler divinement bien, et directement en ma faveur. Car j'étais honnête, mais j'étais surtout pauvre.

Malheureusement Henriette ne dépendait pas uniquement de sa mère, et, par un trait singulier, mais naturel pourtant, ce caractère de fierté et d'indépendance, qui distinguait les membres de cette famille, s'alliait, dans chacun d'eux, à une libre mais entière soumission à la volonté du chef qui en était l'âme. Le géomètre, homme ferme, austère, laborieux,

s'il n'était ni affable dans ses manières, ni courtois dans ses formes, exerçait d'ailleurs sur tous les siens l'empire puissant et respecté de l'exemple, du dévouement, de l'irréprochable vertu. Sa femme l'aimait avec vénération, et Henriette, à mesure qu'un jugement plus formé lui permettait de comparer son père avec les autres hommes, s'accoutumait à le placer plus haut dans son estime que la plupart d'entre eux; en telle sorte que sa filiale piété, profonde plus encore que tendre, respectueuse plus qu'expansive, avait voué à l'auteur de ses jours une obéissance sans réserve. Ni son cœur, ni sa personne, ne pouvaient appartenir qu'au préféré d'un père si digne à ses yeux de guider son choix.

J'ai reconnu depuis, et souvent avec ce mouvement d'admiration qui va jusqu'à mouiller l'œil de chaudes larmes, combien était intéressante et vénérable cette humble famille, combien était vraiment grand cet homme obscur; mais pour lors cette austérité, cette soumission, ces vertus, me semblaient autant d'obstacles à mes vœux. Que m'importait, en effet, que les femmes fussent soumises, si d'autre part je ne savais comment aborder leur maître et seigneur? Que m'importait que le géomètre fût austère, ferme, laborieux, si ces qualités, qu'assurément il voudrait retrouver dans son gendre, étaient justement celles qui me manquaient? Restait à lui faire goûter celles que je pouvais avoir en compensation; mais j'avais peu d'espoir d'y réussir. En effet, l'abord roide de cet homme, son œil fier et susceptible, sa parole brusque et l'ascendant de son caractère, m'imposaient en sa présence je ne sais quelle gaucherie où s'effaçaient tous mes avantages.

Ainsi, tout m'était obstacle; et puis, comme il arrive toujours, chaque obstacle se transformant en un stimulant désir, à force de songer combien il m'était difficile, impossible, d'obtenir la main d'Henriette, j'arrivais à ne plus former qu'un pressant, qu'un unique vœu, celui d'obtenir cette main.

C'est ce qui me porta à prendre un parti chevaleresque, mais désespéré : celui de brusquer le premier pas, en faisant à ma future l'aveu passionné de mes sentiments. Il ne s'agissait, au fait, que d'épier une occasion favorable. J'épiai donc, et si longtemps, et si bien, que les occasions vinrent à m'être ôtées une à une, avant que j'eusse fait ma déclaration.

Ce fut le matin d'abord. Souvent nous montions seuls ensemble, et j'en étais déjà venu, auprès de Henriette, à ce point de familiarité que, après l'avoir saluée, je lui adressais la parole pour lui demander des nouvelles de son père, ou pour énoncer mon opinion, tantôt sur l'ennui des longues

pluies, tantôt sur le charme des belles journées. Dix fois, au moins, enhardi par ma hardiesse même, je me mis en devoir d'éclater en aveux significatifs et tendres, lorsque, à cet instant suprême, la rougeur me montant au visage, et l'émotion m'ôtant la parole, je remis l'affaire à un moment où je me trouverais sans rougeur et sans trouble. Pendant que je prenais ainsi mon temps, le géomètre se mit insensiblement de la partie, et Henriette ne monta plus seule à sa mansarde.

Mais l'amour est si ingénieux! A l'heure des repas, Henriette descendait et remontait sans être accompagnée; je m'arrangeai de manière à faire le voyage avec elle. La chose réussit à merveille. Il ne restait plus qu'à me déclarer, lorsque la famille changea brusquement l'heure de ses repas; en sorte que je dus, le soir comme à midi, descendre et remonter seul.

Restait un dernier moyen, hardi à la vérité, mais infaillible. C'était de m'introduire chez Henriette, sous quelque prétexte, et là, de donner un libre essor à mes sentiments. Je me mis en chemin bien des fois, et, ici encore, il ne me restait plus qu'à ne pas rebrousser à chacune, lorsque la mère d'Henriette prit peu à peu l'habitude de travailler auprès d'elle.

Je dois aux leçons de M. Ratin, et à ses pudibondes harangues, de n'avoir jamais osé adresser à une femme le moindre propos tendre, durant tout le cours d'une jeunesse où je ne fis d'ailleurs guère autre chose qu'aimer. Cette sotte timidité est un bien dont je reconnais aujourd'hui le prix. Par elle, le jeune homme retient, et porte jusqu'aux jours de l'hyménée, cette pudeur naïve qui, une fois perdue, ne se recouvre plus; par elle, son cœur demeure jeune, sincère; il se remplit de mille sentiments vifs et tendres, dont elle comprime l'essor, mais pour lui en faire apporter le pur et riche hommage à celle qui sera la compagne de sa vie.

Mais alors, j'en jugeais autrement. Je m'indignais contre moi-même, et, réfléchissant combien de fois déjà cette incurable timidité avait enchaîné ma langue, lorsque tout me conviait à parler, je commençais à croire que, né gauche et stupide, je finirais par demeurer garçon, faute d'avoir su déclarer mes sentiments. Heureusement le hasard vint à mon aide.

Un matin, je me livrais à ces pensées décourageantes, lorsqu'on frappa à ma porte. Je courus ouvrir : c'était Lucy. La visite de cette dame me combla d'aise, car je savais d'avance quelle serait la grâce flatteuse de son

langage, et j'étais bien déterminé à m'imaginer que, de derrière la cloison, Henriette n'en perdrait pas un mot.



Lucy, de retour d'une excursion en Suisse, venait me demander des nouvelles de ses copies. Elle était seule, je les lui présentai; elle eut l'attention d'en paraître enchantée, ravie, et de prodiguer l'éloge à mes talents. Aussi je ne me sentis pas de joie, lorsque changeant d'objet : « Vous n'étiez pas hier chez vous, monsieur Jules?

— Auriez-vous pris la peine de monter jusqu'ici, madame? Justement, hier matin, mon oncle me fit demander pour sortir avec lui.

— C'est ce que voulut bien m'apprendre une jeune personne qui travaille dans la chambre voisine, et chez qui je me reposai quelques instants. Quel est son nom, je vous prie? »

A cette question, je rougis jusqu'au blanc des yeux. Lucy s'en aperçut, et reprit aussitôt, non sans quelque embarras : « Je vous ai fait étourdiment une question que vous pourriez croire indiscrète, monsieur Jules... excusez-moi. Mon unique motif était l'envie de savoir le nom d'une jeune fille, dont l'air, l'accueil et les manières m'ont inspiré de l'intérêt.

— Elle se nomme Henriette,... repris-je encore fort troublé. C'est un nom que je ne prononce pas sans émotion, bien que je le prononce sans cesse... » Puis, encouragé par l'air dont Lucy m'écoutait, et surtout par l'idée d'avancer, d'achever peut-être, le grand travail de ma déclaration : « Puisque j'ai osé vous dire cela, madame, ajoutai-je, je dois, ce me semble, vous en dire davantage... Cette jeune personne, je la vois tous les jours, je travaille auprès, je l'aime!... et votre question m'a troublé comme si vous eussiez surpris un secret qui est demeuré jusqu'ici dans le fond de mon cœur... C'est en dire assez pour que vous compreniez quels sont mes sentiments, et quels vœux ils me porteraient à former, si je pouvais me persuader qu'ils fussent agréés... »

En cet instant nous fûmes interrompus. C'était l'époux de Lucy. On revint aux copies ; bientôt ils me quittèrent.

Après ce qui venait de se passer, j'avais hâte de me trouver seul. Glorieux, ravi, soulagé, j'admirais que j'eusse osé dire, et si bien, et si à propos. Et que c'est facile ! pensais-je.

Ce qui m'enchantait surtout, c'est que Henriette, libre à chaque instant de protester en se retirant, n'avait quitté sa mansarde qu'après l'arrivée de l'époux de Lucy. Sur cette circonstance, j'échafaudais tout un monde de bonheur. Henriette, en écoutant ma déclaration, l'avait accueillie; Henriette l'avait accueillie, parce que son cœur était à moi. Enfin, comme vers une heure elle ne remonta pas à son ordinaire, je me persuadai aussitôt que, fille aussi soumise que tendre, elle venait de transmettre mes vœux à sa famille, qui en délibérait à cette heure !



J'étais donc en proie aux plus charmantes anxiétés de l'attente, lorsque, vers trois heures de l'après-midi, j'entendis quelqu'un monter l'escalier. La personne se dirigea d'un pas ferme vers ma porte, qu'elle ouvrit sans façon. C'était... c'était le géomètre !

Il paraît que ma physionomie n'était pas dans son état normal : « Ma visite vous fait pâlir, dit-il brusquement, vous pouviez pourtant vous y attendre?

— Effectivement, monsieur, balbutiai-je, je m'étais flatté ..

— Remettez-vous donc, et prenons des siéges. »

Nous nous assîmes. « J'ai l'habitude, reprit le géomètre, d'aller droit mon chemin : voici ce qui m'amène. » Puis, fixant sur moi un regard étincelant de fierté : « Depuis longtemps, monsieur, vos allures me déplaisent. Je croyais m'être suffisamment mis en garde contre elles... Mais, ce

matin même, et en présence d'une personne tierce, vous avez compromis ma fille!... que signifie ce manége?

— Monsieur, tentai-je de répondre, blâmez mon inexpérience, mais ne suspectez pas mes intentions...



— Les bonnes intentions procèdent ouvertement. Or vos façons d'agir sont équivoques, quand déjà votre situation, ce que j'en sais, du moins, ne me tranquillise nullement sur vos façons d'agir...

— Vous me faites outrage, monsieur! interrompis-je avec un accent de vive émotion.

— C'est possible, reprit le géomètre d'un ton calme qui me remplit de crainte; aussi suis-je prêt à vous faire réparation. Il se peut, en effet, que je vous juge avec sévérité. Il se peut que, timide, inexpérimenté, gauche dans vos allures, vous soyez ferme et honorable dans vos intentions. Eh bien, c'est à vous de me faire la preuve que vos propos, dans tous les cas inconvenants, sont honnêtes du moins, que vous savez où ils peuvent, où ils doivent nécessairement conduire, sous peine d'être inexcusable... Prouvez-moi donc que vous êtes réellement en mesure de vous marier, et aussitôt je rends justice à vos intentions... Que gagnez-vous, monsieur, année commune? »

Cette épouvantable question, que je voyais poindre depuis un moment, m'écrasa comme un coup de foudre. Je ne gagnais rien encore, je ne possédais pas un sou vaillant, et j'avais oublié d'y songer. Si Henriette m'aimait, si Henriette m'était unie, quel besoin d'autres ressources? ... Percer la cloison, et tout était dit. Mais le géomètre raisonnait autrement.

« Je gagne, monsieur, répondis-je tout pâlissant, je gagne... moins sans doute que je ne gagnerai par la suite; mais... j'ai un état... »

Il m'interrompit : « C'est justement parce que vous avez un état, et que cet état est celui de peintre, que je précise ma question. Vous

n'ignorez pas le proverbe. Votre état donne de la gloire quelquefois; du pain, pas toujours. Ma fille n'a rien. Qu'avez-vous? Ou plutôt j'en reviens à ma question. Que gagnez-vous, année commune?

— Je gagne... »



J'allais infailliblement mentir ou prendre mal, lorsqu'on frappa à ma porte.

Qui est-ce qui aime la péripétie? Aristote loue la péripétie, vive Aristote! Quoi dans l'univers peut valoir une bonne, une bienheureuse péripétie! Lucy, mon bon génie, ma providence!!

J'avais ouvert. Un domestique en livrée entra, portant deux gros sacs d'argent. Dans mon ravissement, je le laissai faire. Il les posa sur la table, et en ouvrit un d'où s'échappèrent à flots des écus qu'il se disposa à mettre en piles, pour que je les reconnusse après lui. Puis, me présentant un papier : « Ceci est le bordereau : quinze cents francs en espèces pour les deux copies. Milady m'a recommandé de les emporter, ainsi que le modèle, avec la permission de monsieur. »

Aussitôt plus de trouble! « C'est bien, dis-je. Je vais vous remettre ces copies. » Puis me tournant vers le géomètre qui, s'étant levé, avait déjà repris son chapeau : « Comme j'avais l'honneur de vous le dire, monsieur, je gagne, année commune...

— Vous avez, interrompit-il, vos affaires, moi les miennes, et cet

homme attend. A un autre jour. » Et il se retira au moment où, rempli d'assurance, j'allais parler avec toute l'éloquence d'un amant épris, que



le ciel lui-même favorise et pousse au succès : « Au diable les géomètres! » m'écriai-je quand il fut parti.

Pour me consoler, je reportai mes regards sur les écus. C'était, même au milieu de mon désappointement, une douce vue. Les piles s'élevaient en colonnade serrée, et je trouvais à cette architecture une grâce merveilleuse. Jamais tant de trésors accumulés n'avaient frappé ma vue ; et, en songeant à Lucy, de qui me venaient tous ces biens, je ne pouvais me lasser de répéter : « Généreuse Lucy! mon bon génie! » En attendant que j'eusse trouvé un bon placement pour ma fortune, je la cachai tout entière dans le poêle, faute d'armoire; après quoi je sortis pour savourer, seul et à l'air des champs, la joie qui succédait dans mon cœur à des moments de si vive angoisse. D'ailleurs, les événements avaient bien



marché depuis le matin : le temps pressait, et j'éprouvais le besoin de recouvrer promptement assez de calme pour réfléchir aux démarches qui me restaient à faire.

La première, c'était de tout confier à mon oncle, qui ne savait rien encore. Ce qui m'avait jusqu'alors porté à lui cacher mes projets, c'est la certitude où j'étais qu'il n'écouterait que la pensée de me rendre heureux, en facilitant mon établissement par de nouveaux sacrifices de sa part. Cette certitude même, jointe à ce que je savais de l'étroitesse de ses moyens, certaines privations, surtout, qu'il s'était imposées récemment depuis qu'il avait dû pourvoir à mon petit équipage d'artiste, m'avaient fait un devoir sacré de ne plus mettre à l'épreuve sa trop facile générosité. Mais tous ces scrupules tombaient par le fait de l'opulence dont j'étais redevable aux largesses de Lucy, en sorte que je n'avais plus qu'à l'instruire de ce qui s'était passé, et à le prier de mettre le comble à ses bontés en allant, dès le lendemain, demander pour son neveu la main de Henriette. Nul doute que s'il me faisait cette faveur, l'autorité de son âge, le poids de son assentiment, et la douce cordialité de ses manières, ne dussent assurer le succès d'une démarche d'où dépendait la félicité de ma vie. Je résolus de lui parler le soir même.

Je rentrai tard : c'était l'heure du souper. « A table! à table, bon oncle!... J'apporte de grandes nouvelles!

— Je sais, je sais, mon enfant. La vieille me tient au courant.... On parle d'écus... un gros sac... le Pactole tout entier qui se serait versé chez mon pauvre Jules...

— Le Pactole en personne, bon oncle. Il est dans mon poêle... Mais commençons par nous mettre à table, car j'ai bien autre chose à vous dire! »

Je remarquai que mon oncle, au lieu de relever avec gaieté ces dernières paroles, en s'associant à ma joie, comme cela lui était habituel,

s'était approché de la table d'un air préoccupé, et en jetant un coup d'œil du côté de la vieille, dont la présence le gênait visiblement, sans qu'il pût prendre sur lui de la congédier. Je fis un signe à Marguerite qui se retira.



Quand nous fûmes assis à notre place accoutumée : « C'est que j'ai aussi à te dire.... » reprit mon oncle. Et il toussa, comme il lui arrivait lorsque, pour exprimer quelque pénible reproche, il fallait qu'il se fît une extrême violence.

« Tu sais... » Il s'arrêta, puis changeant encore de tour : « Cette bonne dame est en vérité généreuse, noble dans ses procédés!... C'est un honneur que d'être protégé par une personne d'un aussi digne cœur... un honneur qu'il faut mériter, mon enfant... Te voilà lancé dans la carrière... De l'ordre, maintenant; de la conduite, du travail, et nous arriverons à bien... Mais, reprit mon oncle avec un accent plus ferme, honnête, toujours!...... voulant nuire, jamais! prenant garde qu'une jeune fille, c'est sacré!... excepté pour les méchants.

— Je ne comprends pas, bon oncle! m'écriai-je avec émotion.

— Cette jeune fille... là-haut...

— Eh bien?...

— Tu l'aimes?...

— Ardemment!

— Et voilà, Jules, ce qui n'est pas bien!

A ces mots, que mon oncle prononça avec une sorte de gravité solennelle, je fus, je l'avoue, tenté de rire, présumant que ses alarmes, au sujet de mon honnêteté, provenaient de quelque commérage de servante, dont la vieille aurait cru devoir lui faire la confidence. « Pour cette fois, repris-je, je n'y suis plus du tout! Cette jeune fille, je l'aime en effet, et je venais vous prier d'aller dès demain auprès de ses parents, pour demander sa main au nom de votre neveu. Où est le mal, bon oncle? »

Alors mon oncle : « Tu... Comment as-tu dit? Tu veux te marier?... Et tu es cause, dit-il en se levant avec vivacité, que je viens d'affirmer à son père tout justement le contraire!...

— Perdu! m'écriai-je. Perdu! Bon oncle, qu'avez-vous fait!



— Mais j'ai fait... j'ai fait... ce que la loyauté me commandait de faire... Écoute... écoute donc. Tout à l'heure, ce diable d'homme vient chez moi brusquement; il dit que tu courtises sa fille... il dit que tu as compromis sa fille... il demande ce que peut risquer sa fille, et si tu songes à l'hyménée?... Alors je lui réponds, qu'au contraire, tu t'es juré à toi-même...

— Ah! perdu! » interrompis-je. Et je me livrai à tout l'emportement du désespoir.

A peine mon oncle Tom eut-il compris que mes intentions étaient pures, et mon honnêteté intacte, que le vif regret d'avoir compromis involontairement mes espérances, effaçant chez lui jusqu'à cette prudence réfléchie qui est le propre des vieillards, il fut aussitôt bien plus préoccupé des moyens d'apporter un prompt remède à mon chagrin, que d'apprécier la sagesse ou les convenances du mariage dont je lui parlais alors pour la première fois.

Pendant que j'étais à me désoler : « Voyons, voyons, répétait-il en se promenant dans la chambre... voyons à nous tirer de là... Bon Dieu! j'aurais dû songer... Ces serments, à ton âge, on les fait... c'est permis... On les défait, c'est permis aussi... Le mal, c'est qu'au mien on oublie toutes ces péripéties... » Puis s'approchant de moi : « Courage! mon pauvre Jules... courage! rien n'est perdu... Demain j'irai... j'expliquerai, je démontrerai...

— Demain! dis-je avec effroi. Ce soir! ... ce soir! bon oncle, en cet instant! vous les trouverez rassemblés. Le matin, il sort...

— Mais... bon Dieu! ce soir... Et puis la jeune fille qui sera là?

— Qu'importe! ils la feront se retirer, s'ils jugent à propos. Ce soir, je vous en conjure, bon oncle!

— Allons! Eh bien va pour ce soir!... C'est pourtant dix heures. Appelle la vieille que je m'habille un peu. »



Je profitai des instants pour mettre mon oncle au fait de tout ce qui s'était passé. Bientôt il eut quitté ses pantoufles pour mettre ses souliers à boucles; je lui ajustai sa perruque, après l'avoir proprement poudrée : Marguerite et moi nous nous aidâmes à lui endosser le bel habit marron; puis, je lui donnai sa canne, tout en l'instruisant à la fois, et de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait à dire, et de ce qu'il devait répondre. « C'est bien! c'est bien! » dit mon oncle, que mon babil étourdissait. Et il partit.

Je mis au fait de tout la vieille Marguerite. Elle m'écoutait les larmes aux yeux, et, durant ces moments de vive attente, elle me tint compagnie, s'associant ingénument à mon anxiété et à mes vœux. A chaque instant, nous ouvrions la porte, pour attendre sur l'escalier le retour de mon oncle; ou bien, rentrant dans la bibliothèque, nous cherchions à saisir quelque chose de ce qui se passait au-dessus de nous.

Au bout d'un quart d'heure la porte s'ouvrit chez le géomètre; je re-



connus le pas de mon oncle. « Si tôt! m'écriai-je. Je suis refusé, Marguerite.

— C'est pour demain, dit mon oncle en rentrant ; ils n'y sont pas. »

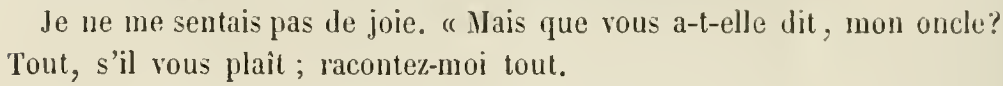
Cette réponse me causa le plus vif désappointement.

« Vous les avez donc attendus!...

— Oui, j'ai attendu... mais ils ne rentreront que vers minuit, m'a dit leur fille.

— Vous l'avez donc vue!..

— Oui. Et ma foi! c'est une charmante personne, ou je ne m'y connais pas. »



Je ne me sentais pas de joie. « Mais que vous a-t-elle dit, mon oncle? Tout, s'il vous plaît ; racontez-moi tout.

— Que je pose cet habit d'abord... et que je m'asseye... Une charmante, une bien digne fille!... Mes pantoufles, Marguerite?...

— Que vous a-t-elle dit, bon oncle?

— Elle m'a dit... Tiens, pose ma canne... qu'ils sont allés à un baptême, chez un de leurs amis...

— Mais autre chose encore, puisque vous y êtes resté dix-neuf minutes?

— Oui, oui. Attends... ça me reviendra. D'abord, c'est elle qui m'a ouvert... J'eusse été un revenant, qu'elle n'aurait pas eu plus d'effroi qu'elle n'en a eu en voyant ma figure... (Il se mit à rire en imitant le geste de Henriette.) — N'ayez pas peur, ma belle enfant, lui ai-je dit, en lui prenant la main. Entrons, entrons... Alors ses joues se sont couvertes de rougeur, et elle m'a précédé, sans quitter ma main, parce qu'elle voulait, vois-tu, me diriger dans le corridor, comme on fait à un vieillard... Une décente et respectueuse enfant...

— Qui vous aime, qui vous chérit, comme tout le monde, bon oncle.

— C'est bien sûr! dit tout bas Marguerite dans l'ombre du vestibule.

— ... Comme cela, nous sommes arrivés dans la salle, où elle était à coudre, veillant sur une sœur et deux petits frères couchés à l'entour ... A notre venue, l'un d'eux s'est réveillé : — Faites, faites, lui ai-je dit, et après, vous irez me chercher vos parents : c'est à eux que j'en veux.

— Ils n'y sont pas, monsieur, m'a-t-elle répondu en berçant l'enfant... Je te dis tout, comme tu vois... ou bien veux-tu que j'abrége?

— Oh! tout! tout! mon oncle... ne vous riez pas de moi.

— Cela me contrarie, ai-je répondu... ou plutôt cela va contrarier bien vivement la personne qui m'envoie... La pauvre fille, ici, a rougi tellement, que, s'étant levée, elle est retournée pour bercer de nouveau son frère, bien qu'il n'eût bougé cette fois. Alors plus loin de ma vue :

— Ils reviendront vers minuit, monsieur Tom; je dois vous le dire, pour que vous ne vous fatiguiez point à les attendre...

— Effectivement, c'est tard... Je remettrai donc ma commission à demain... et quand vous saurez ce que c'est, je me recommande, ma belle enfant, pour que vous vouliez bien l'appuyer... si toutefois... si toutefois vous nous voulez du bien, et à moi en particulier... à moi qui mourrais tranquille, si j'avais vu auparavant le sort de mon Jules uni au vôtre : son bonheur sous votre garde, et sa jeunesse sous la protection de votre respectable famille... »

Je me levai à ces mots, pour me précipiter dans les bras de mon oncle, que j'accablais de mes caresses, sans pouvoir exprimer les sentiments qui débordaient de mon cœur...

« Ohé!... mon pauvre Jules... ohé! ma perruque!... ma perruque en pâtit!... Laisse-moi dire... Tu ne sais rien encore... La!... calmons-nous... la... la...

« Cette jeune fille, donc, quand j'ai eu parlé clairement, s'est remise tout à fait : — Monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix ferme, vous ne doutez pas que je ne vous respecte et ne vous aime... Je suis touchée des choses que vous me dites, mais embarrassée d'y répondre... Je songe peu à me marier, et j'y vois des obstacles... (Ne t'effraye pas!)... J'appartiens à mes parents, je leur suis nécessaire, je ne veux ni les abandonner, ni leur être à charge... (Ne t'effraye donc pas!)... Je ne me marierai qu'à celui qui me croira son égale, qui adoptera ma famille pour la sienne, qui m'offrira son cœur entier et sans partage, comme je lui livrerai le mien... Je ne m'attendais pas à dire jamais ces choses à quelqu'un : mais votre âge et le respect que je vous porte, m'y encouragent. Pour le reste, c'est à mes parents de répondre... Je les préviendrai, si vous le désirez, de votre venue...

— S'il vous plaît, ma chère enfant : demain à dix heures... J'aime à trouver autant de sagesse et de vertu dans un si jeune âge... et je n'en conçois qu'un plus vif désir de voir mon neveu agréé à ces conditions, qui, certes, ne lui paraîtront pas dures... Un grand honneur, ma chère enfant... un bien grand honneur que d'entrer dans une famille où se pratiquent tant de vertus... et dès l'âge tendre... Son cœur entier, tout entier... (j'aurais pu lui conter l'histoire de la juive) et un honnête cœur, je vous le

garantis, mon enfant... qui comprendrait quel dépôt lui serait confié, à quelles conditions s'obtient le bonheur, et comment il ne peut résulter que de l'affection commune, de la fidélité commune, du commun concours à tous les devoirs qui naissent de l'état de famille... Et ici, mon bon oncle contrefaisant avec gaieté la formule de la liturgie du mariage : N'est-ce pas, Jules, ce que vous promettez ! !

— Oui, oui, m'écriai-je, et devant Dieu ! devant vous ! mon oncle bien-aimé... devant vous !... » Et je l'accablai de nouvelles caresses, pendant que la vieille s'essuyait les yeux. Lui seul, heureux du plaisir qu'il faisait, mais serein comme toujours, conservait son calme, mêlant à mes larmes de joie des propos gais et affectueux.



« Te voilà donc marié ! continua mon oncle.

— Plût à Dieu, bon oncle ! Et n'avez-vous plus rien dit ?

— Plus grand'chose. Après cela, je me suis levé, et j'ai voulu voir ces bambins qui dormaient par là... Elle s'est prêtée en riant à me les montrer. Ce que j'admirais, c'est la propreté, le soin, l'ordre, mêlés partout d'une certaine élégance, au milieu d'une simplicité grande. — Vous faites là leurs robes ? lui ai-je dit... — C'est ma mère, monsieur ; mais, en son absence, j'y travaillais... Alors j'ai pris sa main pour la baiser, et elle a gardé la mienne pareillement, pour m'accompagner. C'est moi qui, sur le seuil, lui ai conseillé tout bas de ne pas venir plus avant, si elle ne voulait pas s'exposer à te rencontrer. Elle a rebroussé bien vite. C'est tout. Voici onze heures, allons dormir maintenant. »

La vieille sourit. « Tu as raison, Marguerite. Tout le monde ne dormira pas cette nuit ; mais nous deux, ma vieille, nous dormirons pour tout le monde. »



Vers minuit, les parents revinrent. En prêtant l'oreille, je pus comprendre qu'il y avait, entre les membres de cette famille, un débat grave et animé. Vers deux heures, ils se levèrent de leurs siéges, et, s'étant séparés, j'entendis les deux époux, retirés dans leur chambre, s'entretenir longtemps encore, jusqu'à ce que tout rentra enfin dans le silence. Je ne me mis point au lit, mais, en proie à une vive agitation, j'attendais le jour avec impatience.

Dès que mon oncle Tom fut éveillé, et tandis qu'il s'habillait, je me fis redire toutes les circonstances de sa visite de la veille. Pour me complaire, le bon vieillard les racontait de nouveau une à une, avec un ton de douce sécurité qui, me faisant illusion, ranimait mon espoir, et renouvelait mes transports. Toutefois, je trouvais trop de réserve aux paroles de Henriette, et quand je venais à songer aux terribles préventions que ma conduite et les discours de mon oncle avaient dû jeter dans l'esprit susceptible du géomètre, je perdais de nouveau tout l'espoir que je venais de ressaisir.

Cependant dix heures allaient sonner. Avec une anxiété croissante, je rappelai à mon oncle tout ce qu'il avait à dire, et nous convînmes que, aussitôt sa démarche faite, il monterait directement à mon atelier, où j'allai l'attendre.



J'y étais établi depuis quelques instants, lorsqu'on entra dans la chambre de Henriette. Je distinguai le pas de deux personnes, et, à divers signes, je fus bientôt certain que c'étaient elle et sa mère.

Cette certitude me causa un tel mécompte, que je m'imaginai que tout était perdu. Depuis l'entretien que j'ai rapporté, je m'étais toujours figuré que cette bonne dame, confidente des intimes pensées de Henriette, était disposée à m'accueillir avec faveur; et que, désireuse avant tout de confier sa fille à un jeune homme honnête, elle serait auprès du géomètre mon meilleur avocat,

le seul du moins sur lequel je pusse compter. En les voyant donc, elle et sa fille, abandonner la place dans un moment si décisif, et laisser mon oncle à la merci du géomètre, tout imbu de préventions qu'elles ne pouvaient sûrement pas partager au même degré que lui, je jugeai mes vœux repoussés à l'avance. Dans cette situation désespérée, je résolus de profiter des moments pour tenter une dernière ressource. C'était de me présenter devant ces dames, et de m'efforcer, en leur laissant voir toute l'ardeur et la sincérité de mes sentiments, de les intéresser en ma faveur. J'allai frapper à leur porte, Henriette m'ouvrit.

La propre honte de cette jeune fille, si vivement peinte sur son visage, put seule me faire surmonter la mienne.

« Puis-je, mesdames, leur dis-je d'une voix émue, me présenter quelques instants devant vous?... — Entrez, monsieur Jules, » dit aussitôt la mère. Elle se tut après ces mots, et, me considérant en silence, des larmes commencèrent à ruisseler de ses yeux... « Que vouliez-vous nous dire? reprit-elle, d'une voix triste et altérée par les pleurs.



— Je voulais, madame, avant que votre famille décide de mon sort, vous avoir vue... vous avoir parlé... et je suis embarrassé à le faire... Je voulais

dire à mademoiselle Henriette que dès longtemps mon unique bonheur est de l'aimer, de l'admirer, d'envier par-dessus toute chose au monde l'honneur d'associer mon sort au sien... à vous, madame, que je vous aimerais comme la mère que je n'ai plus; que vous confieriez votre fille sans la perdre... que sais-je? Chère madame! votre vue me pénètre d'émotion et de respect; j'entends le langage de ces larmes que vous répandez... je crois que je saurai y répondre... »

Pendant que je parlais ainsi, Henriette, moins émue, me considérait en écoutant attentivement mes paroles. « Henriette, lui dit sa mère, parlez à ce jeune homme. Vous perdre! mon enfant; non, je ne saurais aborder cette pensée... vous êtes ma vie!... — Jamais, dit Henriette avec une fermeté que tempérait un accent modeste, jamais, maman, je ne me donnerai qu'à celui qui se fera votre fils!... Monsieur, je suis plus embarrassée que vous à parler... je vous connais peu... je sais votre demande, et je ne sais pas votre caractère... Je vois beaucoup d'hommes qui passent pour des époux recommandables, et dont je ne ferais pas d'estime..... Et puis, quitter mes parents!... » Ici, la voix de Henriette s'altéra, et ses larmes coulèrent.

« Non! sans les quitter, sans les quitter jamais, mademoiselle, si du moins ils voulaient m'accueillir...

— Je leur appartiens, monsieur Jules, reprit Henriette avec plus de calme. Je n'ai pas d'expérience, et ils en ont. Je ne vous repousse point, qu'ils décident; je serai ce qu'ils veulent que je sois... »

Dans ce moment, la porte s'ouvrit.

« Je ne vous cherchais pas ici! me dit le géomètre en s'adressant à moi. Au surplus, restez; j'allais vous faire venir.

— Bonjour, ma chère enfant, » dit mon oncle Tom en prenant la main de Henriette pour la baiser. Puis se tournant vers la mère: « Et vous, chère madame, courage, courage... Si vous connaissiez ainsi que moi ce garçon-là depuis vingt et un ans, vous auriez confiance... comme moi j'ai confiance et plaisir à le voir rechercher cette charmante personne, qui est un vrai joyau... Mais laissons parler celui à qui elle appartient. »

Mon oncle s'assit; je demeurai debout auprès de Henriette, et nous écoutâmes le géomètre.

« A dix heures, dit-il, j'ai reçu M. Tom. Je rends justice, monsieur Jules, à la sincérité de vos sentiments et à l'honnêteté de vos vues. Mais vous avez un caractère faible, vacillant, timide, là où il convient d'être ouvert : c'est un défaut qui ôte aux intentions honnêtes ce trait de fran-

chise que l'on s'attend à y trouver. Je sais aussi que vous ne possédez rien autre chose que cette somme d'argent que j'ai vue hier. Ainsi vos ressources se réduisent à des espérances, et, sous ce rapport, votre situation manque des garanties que mon devoir est d'exiger. Je comptais en conférer avec vous, mesdames; mais puisque tous les intéressés sont ici présents, je vais dire franchement ma pensée



« Messieurs, je n'ai jamais compté sur un gendre riche, je ne l'ai pas désiré; en sorte que la situation de M. Jules, telle qu'elle vient de m'être exposée, ne serait point un obstacle à ce qu'il obtînt mon consentement à cette union, si toutefois ces dames y joignaient le leur... Mais, continua-t-il en s'animant, ce à quoi je tiens, je tiens uniquement, c'est au bonheur

de ma fille! et ce bonheur, je le place dans l'affection fidèle, dans la confiance commune, dans le labeur, dans la conduite, dans une vie austère et irréprochable... et je ne le place pas ailleurs. Je sais, messieurs, ce que vaut mon enfant, et celui qui ne lui apporterait pas tous ces biens serait indigne de l'avoir pour épouse, comme il serait l'objet de toute ma haine et de tout mon mépris!!... »

Le géomètre s'arrêta quelques secondes, non pas attendri mais profondément ému; puis, poursuivant avec plus de calme : « Vous comprenez à présent, messieurs, pourquoi je ne tiens pas à la fortune... Ces biens, ces garanties que je demande, que je veux! elles sont plus malaisées à rencontrer que l'or. M. Jules a un état, il est jeune, il travaillera, nous l'aiderons; là n'est pas l'obstacle... Si donc il comprend bien ce qu'il fait, et ce à quoi il s'engage; s'il sait l'inestimable prix d'une épouse vertueuse, je lui accorde la main de Henriette; et me confiant en sa loyauté pour tenir ses promesses, j'ose lui répondre de notre affection paternelle, comme de son propre bonheur.

— Monsieur, dis-je alors avec autant de calme que m'en permettait une aussi émouvante situation, je ratifie toutes les paroles de mon oncle, je comprends les vôtres, et mon cœur ne les oubliera plus... Je vous parle ici, non point abusé par l'amour que je porte à mademoiselle Henriette, mais bien certainement soutenu, pressé, par l'estime que j'ai pour ses vertus, et par le spectacle que j'ai sous les yeux, du bonheur plein et vénérable où conduisent les principes que vous professez..... Que mademoiselle Henriette et sa mère joignent leur assentiment au vôtre, et je jure ici que votre famille se sera accrue d'un fils qui ne trompera pas votre attente! »

Henriette ne dit rien; mais, s'étant tournée vers moi, elle me tendit sa main avec un mouvement plein de franchise. A ce geste, mon bon oncle quitta son fauteuil, et, chancelant d'années et de joie, il vint nous embrasser tous les deux. Les larmes étaient venues à ses yeux, et les caresses de Henriette les faisaient couler douces et faciles. Le géomètre, conservant seul toute sa fermeté, s'était rapproché de sa femme, et soutenait son courage par des paroles raisonnables et affectueuses.

Quand mon oncle fut retourné à son fauteuil : « Mes amis, dit-il, je vous remercie tous... ce jour-ci remplit mon dernier vœu. Cette aimable enfant (la mienne à présent) sera heureuse... c'est chose certaine... car vous trouverez dans mon Jules un cœur droit, aimant... très-capable de comprendre et de remplir tous ses devoirs... quand même l'humeur est gaie, et la tête aux beaux-arts

« Je dis donc que je vous remercie tous. Maintenant, que je vous dise mes idées, et les choses telles qu'elles sont. C'est ce garçon qui me rem-



placera. Mon petit bien est à lui. Il est à lui depuis vingt et un ans, dans mon testament... C'est donc lui qui, depuis vingt et un ans, me fait vivre... » Il s'arrêta pour sourire.

« A ce compte-là, reprit mon oncle, je ne lui coûterai plus bien longtemps, de telle sorte que l'avenir n'est pas nuit close..... Ce petit bien, c'est une rente de cent vingt-sept louis, dont le capital est placé sur le meilleur vignoble du canton de Vaud... sous la protection de Bacchus, comme vous voyez..... Il a si bien su faire, que, depuis tantôt cinquante-quatre ans, la rente n'a pas failli une fois de m'arriver par trimestre...

« Je dis donc que c'est cent vingt-sept louis... Là-dessus, cinquante, que me coûte ce garçon-là, lui sont assurés dès aujourd'hui... Ils seront livrés par termes, non pas à lui... mais à cette demoiselle, qui m'a paru hier une habile et fidèle ménagère. »

Un murmure interrompit mon oncle. « Écoutez... écoutez-moi... je vous prie... en tant que je n'ai pas de la force de reste... Ces cinquante

louis seront pour faire aller le petit ménage... Mais, comme on dit, il n'y a pas de soupe sans marmite... Or, mon neveu n'est pas riche en marmite... tout son mobilier tiendrait dans ma main... Eh bien, nous voulons avoir, nous aurons nos marmites, notre buffet, nos meubles, et nous recevrons cette jeune dame comme elle est digne... Voici comment.

« Écoutez-moi. Dans ma longue vie, j'ai accumulé beaucoup de bouquins... Je prévois qu'un artiste comme Jules ne saura trop qu'en faire... et moi, il faut bien que je commence à plier bagage... Je connais un Israélite qui m'y aide à plaisir, et sans me tromper, parce que je sais le prix de mes denrées... Sur cette somme, dont j'ai déjà une part, nous trouverons de quoi établir ces enfants... Point de façons, point de murmures : vous me feriez peine en me contrariant. D'ailleurs, j'y trouve une récréation. L'Israélite me tient compagnie... nous lisons de l'hébreu.... nous comparons les éditions... et je dis adieu à mes bouquins un à un... en attendant que je vous dise adieu à tous, mes amis. »

Je fondais en larmes. Henriette, sa mère, et jusqu'au géomètre, écoutaient avec surprise, le cœur gonflé d'admiration et de tendresse envers le bon vieillard. Bien éloignés d'accepter, nous ne le contrariâmes pas, mais, nous étant rapprochés de lui, nous l'entourâmes de notre respect et des marques de notre gratitude profonde.

C'est ainsi que j'obtins la main de Henriette. L'avenir a accompli les prédictions de mon oncle, et les promesses du géomètre. J'entrai dans une famille où régnaient l'union, l'intimité, le dévouement de tous au bien commun ; la plus propre entre toutes à achever de former mon caractère, en me montrant quels sont les biens, simples à la vérité, mais vrais et certains, dont nous éloigne le plus souvent un tour d'esprit romanesque, et une imagination prompte à se laisser séduire.

Lucy, avant de repartir pour l'Angleterre, apprit de moi mon prochain mariage, et ce fut pour elle une occasion de me faire une commande qui mit mon ménage à flot pour longtemps. La protection de cette jeune dame me fut aussi utile qu'elle fut constante. Liée avec les plus illustres familles de son pays, elle m'adressait souvent ceux de ses compatriotes que nos sites attirent chaque année, et rarement sa recommandation était stérile. La visite de ces étrangers me donnait un relief qui m'amenait d'autres visiteurs, d'autres commandes, et, au bout de peu d'années, j'acquis ainsi une aisance qui comblait mon ambition, tout en dépassant les espérances du géomètre. « Beau-père, lui disais-je quelquefois, l'état est bon ; c'est votre proverbe qui ne vaut rien. »

L'on peut se rappeler que Lucy m'avait dit un jour, les larmes aux yeux : « En quelque temps, monsieur Jules, que vous ayez un malheur semblable au mien, je vous prie de m'en instruire. » Ce malheur arriva environ deux ans après mon mariage, et lorsque j'eus rendu les derniers devoirs à mon oncle, j'écrivis à cette jeune dame la lettre suivante :

« Madame,

« Me souvenant de la demande que vous me fîtes, il y a deux ans, je viens vous annoncer la mort de mon oncle. C'est sans doute une consolation que votre bonté me ménageait à l'avance, car si vous voulûtes bien attacher quelque prix à me rencontrer après la mort de monsieur votre père, jugez, madame, quelle douceur c'est pour moi, que d'être certain de trouver en vous quelque sympathie pour la douleur, pour le vide plus grand encore que j'éprouve.

« J'ai fait, madame, une perte immense; mon oncle m'avait élevé, il m'avait établi, marié, mais surtout il m'avait réchauffé sous l'aile de cette bonté parfaite, que je ne retrouve nulle part. J'ai perdu cette âme sereine qui présidait à ma vie, cet esprit aimable dont la gaieté si douce et si simple alimentait chaque jour quelques-unes de mes heures; j'ai perdu tous ces biens, quand à peine je commençais à les apprécier et à les reconnaître... Que je comprends, madame, l'affliction où je vous vis autrefois! Que je m'y associe! combien de ces larmes que je verse sont communes à votre douleur et à la mienne! Du moins les vôtres n'eurent rien d'amer; j'ai entendu votre père rendre un éclatant hommage à votre filiale affection, tandis que mon pauvre oncle s'est éteint avant que je l'eusse mis dans le cas de m'en donner un semblable.

« Qu'il est donc triste, madame, de perdre ces êtres de choix, de voir se rompre cette douce attache qui ne peut plus se renouer sur la terre! Je m'étonne, je me reproche que de funestes prévisions n'aient pas plus souvent troublé mes heures; je me souviens que vos yeux se mouillaient à l'avance, pénétrée que vous étiez de l'appréhension d'une perte plus ou moins prochaine, mais dans tous les cas irréparable. Et moi, insouciant de l'avenir, je jouissais, presque sans inquiétude, de tant de rares qualités auxquelles l'âge ajoutait comme un attrait vénérable et sacré!

« Mon bon oncle s'est éteint comme il a vécu, calme, serein, presque gai. Il a vu la mort s'approcher, enchaîner ses membres, le refroidir par degrés, et il semblait jouer avec elle. Tant qu'il l'a pu, il n'a rien changé à ses habitudes; seulement, quand il est devenu nécessaire qu'il

renonçât à ses travaux, il a commencé à nous retenir plus longtemps auprès de lui. Ses souffrances, j'en bénis Dieu! n'ont jamais été extrêmes, et il les accueillait sans aigreur, comme un hôte importun, mais qu'encore faut-il recevoir et presque traiter avec égard. Pour nous, assis autour de son chevet, nous retenions nos larmes, qui l'eussent affligé plus que ses propres maux; et nous devions parfois sourire aux propos même qui témoignaient de sa souffrance, parce qu'il s'y glissait encore quelques traits de gaieté. C'était pourtant un spectacle digne d'une profonde pitié. Il semble qu'à ces êtres si bons la souffrance soit un outrage, et le cœur se révolte contre un mal barbare qui ne choisit pas entre ses victimes.

« C'est dimanche passé qu'il est mort dans mes bras. A l'ouïe des cloches du matin, il s'est pris à dire : « C'est bien la dernière qui sonne, cette fois... » Ce mot a fait couler nos larmes... « Vraiment, a-t-il repris... vous allez me persuader que je n'ai pas assez vécu, mes enfants... je suis content ainsi. N'oubliez pas ma vieille Marguerite... Elle a eu grand soin de mes bouquins... et de moi... Jules, quand tu écriras à cette chère madame (il vous nommait toujours ainsi), ma bénédiction, s'il te plaît, sur elle et sur ses enfants... et que je compte voir son père au séjour des nobles âmes... si toutefois, a-t-il ajouté, l'on m'admet à l'y visiter. »

Après quelque silence, il a repris : « Cette mauvaise me trouve plus coriace qu'elle n'avait compté... Je lui tiendrai tête jusqu'à ce que j'aie tout fini... Le testament est là, dans le tiroir à gauche... Ma bonne Henriette! c'était plaisir que de vivre auprès de vous... Mes amitiés à vos honnêtes parents... et montrez-moi encore une fois ce marmot... Ils vont, voyez-vous, m'accabler de questions là-haut, mon frère, ma belle-sœur... Bonnes nouvelles, leur dirai-je, bien bonnes! »

« Cependant sa vue s'affaiblissait, son souffle était plus précipité, et, à divers signes, on pouvait prévoir sa fin prochaine; mais son discours était net encore, son esprit paisible, et la douce chaleur de son cœur ne devait se dissiper qu'avec sa vie. Vers midi, il m'appela : « Si M. Bernier doit revenir (c'est notre pasteur), voici l'heure, je pense... (Je l'envoyai chercher.) J'ai eu une longue vie... et j'ai une heureuse mort... Je suis au milieu de vous... Où est ta main, mon pauvre Jules!... » Quelques instants après, je lui ai annoncé l'arrivée du pasteur.

« — Soyez le bienvenu, mon cher monsieur Bernier... Nous voici prêts, faites votre ministère... J'ai vendu mon Hippocrate... c'est maintenant l'Israélite qui s'en fait du bien... Mais, si j'abandonne ma guenille à cette mauvaise, ainsi ne fais-je pas de mon âme... Je vous la recommande, mon bon monsieur Bernier. Faites, faites... crainte qu'elle ne s'envole... le fil est bien ténu! »

« Alors le pasteur a fait une prière remplie d'onction et de bonhomie. « Amen! a répété mon oncle... Adieu, cher monsieur, au revoir... Je vous recommande ces enfants. » Le pasteur, homme âgé aussi, lui a serré la main avec cette affection tranquille que donne la conviction de se rencontrer bientôt ailleurs, et il s'est retiré. Mon oncle s'est ensuite assoupi. Environ une heure après, il a fait un effort, et, d'une voix bien faible : « Jules!... Henriette!... » (Il tenait nos mains.) Ce sont ses dernières paroles, son souffle s'est bientôt arrêté.

« Voilà, madame, le simple récit des derniers moments d'un homme bien obscur, étranger au monde, inconnu même à ses propres voisins, mais que je ne puis m'empêcher de ranger parmi les meilleurs d'entre les mortels. Sa longue vie m'apparaît comme le cours d'une onde ignorée, mais bienfaisante, qui rafraîchit les modestes rives qu'elle baigne, et où se mire la douce sérénité d'un ciel riant et sans nuages. Seul témoin, mais non pas seul objet, de cette bonté de tous les jours, de tous les moments, il me semble que mon cœur ne puisse suffire à en chérir, à en vénérer dignement la mémoire; et c'est le besoin de s'en associer un autre, en quelque degré du moins, qui le porte à vous entretenir de ces choses. Permettez-moi, madame, un libre aveu. Vous avez été pour beaucoup dans ma destinée; votre vue, votre tristesse m'émut bien vivement jadis; vos bontés m'ont aplani, si ce n'est fait, ma carrière; à tous ces titres, je vous chéris autant que je vous respecte; mais ce qui me pénètre d'un sentiment plus doux et plus profond encore, c'est ce point commun par lequel se touchent, s'égalisent nos destinées, ces deux excellents hommes si chers, si nécessaires à tous deux, que nous pleurons tous deux, et dont la mémoire restera, laissez-moi l'espérer, comme un lien entre vous, madame, et celui qui a le bonheur d'être votre respectueux et reconnaissant serviteur.

« JULES. »

LES

DEUX SCHEIDEGG

Lorsqu'on voyage en Suisse, seul, et non pas entouré d'une famille dont on transporte avec soi la société toujours aimable, la pluie est une triste messagère d'ennui qui vient vous confiner dans une salle d'auberge, en compagnie de touristes désappointés. Sans doute il y aurait moyen de passer agréablement le temps, si, moins préoccupés de leur désappointement, et mettant en commun leurs ressources d'esprit ou d'amabilité, ces touristes se formaient en une colonie improvisée pour défricher pendant quelques heures le champ de la gaicté et du plaisir. Mais les convenances, mais la vanité qu'à défaut de famille chacun transporte avec soi, mais chez ceux-ci, aristocratique réserve, chez ceux-là, timidité polie, ce sont tout autant de causes qui contribuent à isoler les uns des autres ceux qu'une facile et bienveillante bonhomie pourrait seule unir passagèrement.

Au mois d'août dernier, j'arrivais un soir à Lauterbrunnen lorsque j'y fus surpris par la pluie. L'auberge était encombrée de touristes venus comme moi dans l'intention de passer le lendemain la petite Scheidegg. La plupart étaient Anglais, plusieurs Suisses, quelques-uns Allemands, ou Français. Toutes ces sociétés, réunies, dans la salle à manger, s'y touchaient, sans se confondre : un seul monsieur, et celui-là, à la vérité, d'une exquise bonhomie, allait de l'une à l'autre, colportant des nouvelles du baromètre, s'informant des projets de chacun, et annonçant que, pour lui, il se rendait à Meyringen, dans l'intention d'y assister le surlendemain à une grande fête du pays qui devait offrir l'intéressant spectacle d'une lutte nationale embellie par une grande variété de costumes. Comme l'on sait, les pâtres des Alpes, lorsqu'ils luttent ensemble, s'entourent la cuisse gauche d'une sorte de lien qui est destiné à donner

prise à l'adversaire. Afin donc que chacun pût se représenter la chose aussi bien que lui-même, ce bon monsieur avait pris la peine d'entortiller son mouchoir de poche autour de sa cuisse droite, et il allait d'un touriste à l'autre, invitant chacun à saisir son mouchoir et à se placer ainsi dans la position exacte d'un lutteur. Plusieurs dames crurent devoir se récuser. Mais lorsqu'il s'approcha du groupe des Anglais, l'un d'eux le pria nettement « de finissé cette cérémony malproper. — Ce n'est point une cérémonie, monsieur, repartit le débonnaire, c'est au contraire un procédé qu'emploient les lutteurs des Alpes... — Je ne conaissé pas vos, monsieur, et je défendé vos de parler à moi quand je disé rien à vos! — Bon! bon! eh bien, n'en parlons plus; c'est bien aisé. » Et il se mit à détortiller son mouchoir de poche, en invoquant toutefois l'aide de ses voisins pour défaire le nœud qui s'était resserré par l'effet de plusieurs tractions successives.

Lorsqu'on se mit à table, je me trouvai placé à côté de ce bon monsieur qui m'entretint de sa grande fête de Meyringen. « Il y a, dis-je au sommelier, pendant qu'il me servait un morceau de poisson, il y a demain une grande fête à Meyringen? — Pas que je sache, monsieur, » répondit-il. Mon voisin se prit à rire dans sa serviette, en me regardant d'un air prodigieusement malin. « Qu'avez-vous? » lui dis-je. Il attendit, pour me répondre, que le sommelier se fût éloigné. « Je ris, dit-il alors, de votre ingénuité. Ne savez-vous pas que ces gens-là nient toujours les fêtes qui leur ôtent du monde? — C'est juste. Mais vous, monsieur, de qui tenez-vous ces informations? — D'un maladroit, justement, répondit-il; de Feller d'Interlacken. Je m'étais acclimaté dans sa pension, au point que j'étais résolu d'y passer le reste de la saison; j'ajouterai même que je ne contribuai pas mal à l'achalander en accueillant son monde, en égayant sa table, en faisant à ses Anglais les honneurs de l'avenue, lorsqu'il vient me remplir la tête de cette fête, de ces lutteurs, de ces costumes. Ma foi! je n'y ai pas tenu, et me voici en chemin pour Meyringen où je compte séjourner. — J'y suis, » repartis-je. Et je me mis à manger mon poisson, qui était parfaitement délicat et supérieurement apprêté.

Il y avait en face de moi une jeune demoiselle dont la vue me distrayait agréablement de l'entretien de mon voisin. Sans être remarquable par la beauté de ses traits, cette jeune personne était intéressante par la grâce de son expression et par la modestie de ses manières. Elle me parut distraite aussi, et, à la fugitive rougeur qui venait par moments effleurer son visage, je me persuadai bien vite que quelque sentiment tendre dont son cœur était agité provoquait ces signes extérieurs d'une honte ingénue. Mais voici ce qui empêchait mon imagination de poursuivre et d'achever le roman d'après cette donnée; c'est que, si, d'une



Je me retirai à l'écart en faisant signe au monsieur à la fête de m'accompagner.

(LES DEUX SCHEIDEGG.)

part, elle rencontrait à la droite de cette jeune personne un homme d'âge qui ne pouvait être que son père ; d'autre part, dans le jeune monsieur qui était assis à sa gauche, elle remarquait trop de galant empressement pour en faire un frère; trop d'amicale familiarité pour en faire un amant, et trop aussi de facile aisance pour en faire un fiancé. Du reste, les romans amusants sont justement ceux qui piquent la curiosité, en sorte que j'étais dans cette agréable situation d'un lecteur qui, impatient de deviner, mais peu pressé de connaître, se borne à interroger une à une les pages de son volume au lieu d'aller droit à la dernière qui lui dirait tout à la fois. Aussi, quand on se leva de table, je n'en étais guère qu'au premier chapitre encore. Pourtant, lorsque, au moment de se séparer, ce jeune monsieur souhaita une bonne nuit à sa compagne de voyage, je compris, à je ne sais quel signe de visage ou de maintien chez celle-ci, qu'elle n'était pas sa sœur.. Mais je n'en compris pas davantage pourquoi ce cavalier, qui lui faisait si familièrement un souhait si domestique, n'était pas son frère. Ils se retirèrent. Peu à peu les autres convives en firent autant, et je demeurai en tête à tête avec mon honorable voisin, qui se mit à m'entretenir. Sans l'écouter le moins du monde, je songeais en le considérant qu'il y a des visages qui ne prêtent ni au roman, ni à l'énigme, ni au plus petit problème; et que l'imagination, si curieuse ou si vagabonde qu'on la suppose, ne trouvera jamais rien à découvrir ni à pénétrer chez un homme qui vient de promener de groupe en groupe sa cuisse droite entortillée d'un mouchoir de toile à grands carreaux.

J'en étais là, lorsqu'un jeune homme entra dans la salle avec quelque précaution, la parcourut des yeux, et, après s'être dépouillé d'un manteau qui le couvrait tout entier, fit signe au sommelier de lui servir à souper. Le sommelier lui mit un couvert en face de moi, et dès qu'il se fut placé, mon voisin ne manqua pas de l'entreprendre : « Monsieur, lui dit-il, se rend probablement à Meyringen pour y voir la fête ! — Quelle fête? repartit le jeune homme d'un ton distrait. — Une fête magnifique ! » Et il se remit à décrire de nouveau l'ordre des spectacles, la variété des costumes, la lutte des pâtres, et comment chacun d'eux, pour donner prise à son adversaire, apprête autour de sa cuisse droite... Ici le sommelier vint l'interrompre pour lui dire que son cocher, désireux de descendre ce soir même à Interlacken, voulait être payé. « J'y vais, » dit-il; puis, prenant congé, il me laissa seul avec le jeune monsieur. Pour renouer l'entretien, je marquai l'envie d'assister à cette fête. « Ce doit être admirable, interrompit-il, et vous ferez bien de vous y rendre. Pour moi, ma fête est ailleurs!... » A ces mots, qui marquaient une secrète préoccupation, je me levai pour sortir. Il se leva aussi; et comme nous étions seuls : « Monsieur, dit-il en prenant affectueusement ma main, excusez

une question qui vous paraîtra indiscrète. Vous avez soupé en compagnie d'une jeune demoiselle qui est accompagnée de deux messieurs; savez-vous s'ils vont à cette fête? — Il m'a paru que c'est leur projet. — Je vous remercie, » répondit-il. Et, m'ayant souhaité le bonsoir, il se retira aussitôt. Quand il fut sorti, je me mis à songer que si l'autre n'était pas le frère, celui-ci l'était encore moins. Par malheur, à mesure que le roman prenait plus d'intérêt, il devenait plus probable aussi qu'il s'achèverait sans moi; en sorte que je me trouvais dans cette situation désagréable d'un lecteur qui, arrivé à la fin de son premier volume, apprend que le second manque et que le troisième est en lecture. J'allai me coucher.

Le lendemain, le temps fut radieux, et la nature, rafraîchie par les pluies de la veille, brillait d'un éclat inaccoutumé. De la vallée où nous étions encore, comme du fond d'un obscur abîme, l'on voyait, au delà de cimes encore enveloppées dans l'ombre matinale, les sommités de la haute chaîne resplendir sur un ciel d'azur, et, plus près, le Staubach lancer d'une hauteur de neuf cents pieds ses ondes retentissantes. Avec tous les touristes j'allai visiter la cascade. On se place droit au-dessous, et, en levant la tête, on aperçoit au haut des airs un fracas d'ondes qui se heurtent, qui tournoient, qui se brisent en poussière ou qui rejaillissent en gerbes, pour se dissiper, bien avant de vous atteindre, en myriades de scintillantes gouttelettes. De ces gouttelettes, les unes s'égarent au loin, ou se posent en rosée sur les herbages d'alentour; les autres rejoignent leurs sœurs, et, tantôt à droite, tantôt à gauche, selon les caprices du vent, elles vont reformer un ruisseau qui court se mêler aux flots bondissants de la Lutschinen.

Dans mes voyages, j'ai employé beaucoup d'heures à contempler les flots bondissants; car c'est ici encore un de ces loisirs où, quand elle est oisive, l'imagination goûte un charme bien récréatif. Voici une frêle branche perdue dans les bouillons; mieux encore, voici un jeune sapin tout entier qui plonge, qui reparaît, qui lutte, qui, rencontrant enfin le secours de blocs épars, s'y cramponne et s'arrête... L'infortuné! Demeurera-t-il du moins dans cette sauvage solitude, oublié des bûcherons et voisin encore des forêts où grandissent ses frères; ou bien sera-t-il entraîné par le torrent impitoyable, et porté loin des montagnes jusque dans ces champs lointains où vivent esclaves de l'homme d'autres arbres, d'autres fleurs? C'est là le problème, et, debout sur la rive, j'y songe avec mélancolie. Cependant, les flots succèdent aux flots, les bouillons aux bouillons; l'heure s'avance, rien ne se décide, et alors.... alors, plutôt que d'emporter avec moi ce doute, ou bien encore, car ce sont ici les mystères de l'esprit humain, plutôt que de n'avoir pas fait acte de royauté, cent fois il m'est arrivé d'arracher à ses étais le malheureux

arbuste, de le livrer au torrent en colère, de suivre des yeux les vicissitudes de sa croissante détresse, et de ne m'éloigner qu'après avoir vu cette destinée désormais accomplie.

A la vérité, mieux inspiré d'autres fois, j'ai racheté par quelques bonnes œuvres ces barbares méfaits. Un jour, il m'en souvient, dans cette déserte vallée d'Urseren, où les eaux descendues de la Furca se promènent oisives et capricieuses sur un verdoyant plateau, et s'en vont sans hâte porter leur tribut à la Reuss, je creusai au travers des graviers un canal de jonction : c'était pour délivrer de petits poissons témérairement engagés dans une flaque sur le point de tarir. D'autres fois, j'eus compassion d'un pauvre insecte en détresse, et je me détournai de mon chemin tout exprès pour le porter bien loin du danger, dans quelque retraite sûre et fleurie. Souvent aussi, à la vue des tiges qui bordaient le sentier, penchées et comme suppliantes, j'ai réprimé ce brutal instinct qui porte le voyageur à trancher d'un jeu de son bâton bien des innocentes vies, et, ces bons mouvements, je l'espère, ils me seront comptés..... Mais quoi? tout aussi souvent j'ai brisé arrogamment d'autres tiges dont le port superbe offensait mon orgueil; tout aussi souvent, poussé par une égoïste curiosité, j'ai dévasté ces bourgades construites avec tant de peine, approvisionnées avec tant de sagesse; tout aussi souvent, j'ai voulu, et aujourd'hui j'en éprouve de la honte, que ce roc qui bordait la chaussée tout velouté de mousses charmantes, et abritant dans ses chaudes anfractuosités des sociétés entières d'aimables petites fleurs, allât rouler dans le fond ténébreux d'un ravin, loin de l'air, loin de la lumière, loin du lever qui ravive, loin du couchant qui prémunit contre les froides atteintes de la nuit! Ainsi sont faits les rois. Tandis que leur bonté n'est quelquefois qu'un vaniteux caprice, leur orgueil est barbare et leurs jeux même font des victimes.

De Lauterbrunnen, pour gagner la base du Waegern-Alp ou de la petite Scheidegg (ces deux noms désignent une même montagne), l'on passe bien la Lutschinen sur un petit pont de bois qui semble dressé là tout exprès pour que l'amateur puisse à son aise contempler des bouillons et voir des branchages en détresse; mais, ce jour-là, mêlé à une compagnie nombreuses de touristes, je suivis la caravane sans m'arrêter à considérer ce spectacle. Bien plutôt, lorsqu'après avoir passé le pont, les différentes sociétés dont se composait cette caravane se séparèrent, les unes pour se porter en avant, les autres pour demeurer en arrière, je m'attachai à cheminer avec celle qui se trouvait composée des personnages de mon roman commencé. Le jeune homme ainsi que moi montait à pied; aussi, grâce à cette conformité d'allure, nous eûmes bientôt fait connaissance et lié conversation. Devant nous, la jeune demoiselle et son père montaient à mulets; et tandis que celui-ci s'extasiait avec un expansif enthou-

siasme à la vue des beautés nouvelles, qu'en s'élevant il voyait surgir autour de lui, sa fille, plus calme ou moins disposée à sentir ces beautés, laissait à sa mule, dont la position changeait avec chaque zigzag du sentier, le soin de faire varier les objets sur lesquels elle promenait un regard indifférent.

Arrivés sur le premier plateau où croissent épars quelques érables, les uns jeunes et touffus, les autres découronnés par l'âge ou mutilés par la tempête, des chants frappèrent notre oreille. C'étaient, sur le penchant d'un tertre, deux de ces filles de Grindelwald qui sont apprises à chanter à l'approche des touristes ces ballades des montagnes, dont la mélodie simple, coupée par d'harmonieux refrains, contracte du lieu même où on les entend, en face des doux pâturages et au pied de rocs immobiles, une expression de tranquille et riante sérénité. Nous nous étions arrêtés pour écouter. Mais à peine ces chants eurent-ils cessé, que l'émotion du plus âgé de mes deux compagnons fit explosion. De dessus sa mule, il criait bravo de toutes ses forces, puis, s'adressant indifféremment à sa fille, au guide, à moi, il exprimait avec une bruyante vivacité le ravissement dont son âme était remplie.

Mais une même musique n'exerce pas sur tous ceux qui l'écoutent une même sorte d'empire. Cette éloquence des sons, elle est forte, à la vérité, mais confuse; elle agite le cœur, mais elle ne le règle ni ne le maîtrise; et tandis qu'elle se trouve être pour l'un comme un hymne d'allégresse et de bonheur, elle est pour cet autre comme un cri de regret qui ne réveille qu'espoirs déçus, ou que joies taries. C'est ainsi du moins que je m'expliquais ce qui se passait sous mes yeux. Pendant que ce monsieur se livrait ainsi à des transports de jouissance, sa fille pâlissante réprimait mal un attendrissement déjà tout près de se trahir par des pleurs. Il s'en aperçut, et surpris par ce spectacle au milieu de sa joie, il passa sans transition à une tristesse pleine de sollicitude, mais mêlée aussi d'un embarras dont la présence du jeune monsieur était visiblement la cause. Aussitôt celui-ci, sans paraître avoir remarqué le trouble de sa jeune compagne, me rejoignit comme je prenais les devants, et nous cheminâmes ensemble. Au bout de quelques instants : « Si vous avez des cigares, me dit-il, vous m'obligerez de m'en donner un. Voici dix jours que je m'abstiens pour ne pas déplaire à ma cousine; je n'en puis plus! »

Je lui donnai un cigare qu'il alluma, et j'en pris un moi-même que j'allumai au sien. Mais, pendant l'opération, je m'adressais intérieurement d'humiliantes apostrophes : et n'avoir pas deviné, déjà hier au soir, que ce qui n'est ni frère, ni amant, ni fiancé, ne saurait être que cousin ! Mais lui, quand mon cigare fut allumé : « c'est ma fiancée, dit-il; qu'elle est triste, n'est-ce pas?... » Pour le coup, et intérieurement toujours, je con-



Nous nous étions arrêtés pour écouter.

(LES DEUX SCHEIDEGG.)

vins que je n'étais qu'un niais, tandis qu'extérieurement je convenais d'avoir compris la chose dès la veille et à première vue. « L'amour, repris-je même agréablement, lorsqu'il est vif et sincère, se trahit toujours. » A ces mots, le jeune homme, comme surpris de mon propos, me regarda fixement : « En serais-je donc là? dit-il. En vérité, je ne le croyais pas. » Et il se remit à marcher pensif. J'en fis autant.

Le singulier amoureux, pensais-je, tout en cheminant, et qu'à sa place je serais différent! Cependant, n'osant lui adresser des questions, je faisais tourner l'entretien sur les objets dont nous nous trouvions entourés. Près du sommet, en particulier, l'on rencontre, isolé, un majestueux mélèze qui jette en tous sens ses bras tourmentés, comme pour appeler à lui les voyageurs en détresse, ceux aussi que brûle l'ardeur du soleil ou qu'éblouit l'éclat des amphithéâtres de glaces qui, du côté du midi, ceignent l'horizon. « Oh! le bel ombrage! » s'écria mon compagnon, et nous nous dirigeâmes vers le mélèze. Tout autour, la terre battue des orages ne nourrit qu'une herbe courte et robuste qui s'y cramponne plutôt qu'elle ne s'y balance, et de dessous le dais des rameaux l'œil rase, du côté d'Interlacken, une perspective de cimes onduleuses et sauvages dont les plus voisines charment le regard par une étrange vivacité de couleurs, tandis que les plus éloignées, noyées dans la lumière resplendissante des cieux, semblent être de flottantes vapeurs. A cette vue, je ne pus contenir l'expression de mon ravissement. « C'est beau, en effet, interrompit Alfred; mais pour jouir de ces scènes, il faut avoir le cœur libre..... l'âme oisive, veux-je dire, car, pour libre, ne vous y trompez pas, mon cœur l'est encore. Cette jeune personne que vous avez vue, je l'aime d'une affection de cousin; mais j'aspire si peu à sa possession, que, tout ce qui m'embarrasse à cette heure, c'est justement que cette possession me soit assurée..... Et toutefois, ajouta-t-il avec une expression de voix et de visage qui semblait démentir ces paroles, où rencontrer plus de grâces et d'attachante douceur, des traits, je vous en fais juge, qui soient l'annonce d'une âme plus belle ou mieux douée?... »

Moi qui suis sujet, en voyage, à trouver belles et dignes d'être adorées sur-le-champ toutes les jeunes personnes que je rencontre gracieusement assises sur une mule, ou apparaissant sur la pelouse des clairières et au tournant des sentiers, je n'avais garde, comme on peut le croire, d'aller contredire des paroles qui exprimaient si bien mes propres sentiments à l'égard de cette jeune demoiselle en particulier. Mais surpris de plus en plus du tour inattendu que prenait le roman, et encouragé d'ailleurs par les confidences que me faisait ce jeune homme : « Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous faire remarquer que vous m'en avez dit trop ou pas assez, et puisque vous n'avez pas craint d'éveiller à

un si haut degré ma curiosité, et surtout mon intérêt, par vos dernières paroles, ne soyez pas surpris que j'insiste pour en savoir davantage. — Je n'en suis pas surpris, répliqua-t-il; par malheur, c'est une sotte histoire! » Puis, se mettant en devoir de me la conter : « Vous saurez d'abord que mon oncle .... Mais, halte-là! Le voici mon oncle, » interrompit-il en laissant tomber son bout de cigare, qu'il éteignit du talon de sa botte.

En effet, ils rejoignaient, mais pas seuls. Le monsieur à la fête, qui les les avait atteints à peu près à l'endroit où nous les avions quittés, montait avec eux, et pendant que la jeune demoiselle, déjà arrivée sous le mélèze, descendait de sa monture pour s'y asseoir quelques instants à l'ombre : « Messieurs! nous cria-t-il de tout loin, des *rododindons!* des *rododindons!*..... Vous savez ce que c'est que des *rododindons!*..... c'est la rose des Alpes..... » Puis, apercevant la caravane des Anglais qui passait à distance du mélèze, tout justement pour éviter de nous rencontrer : « Des *rododindons!* des *rododindons!* leur cria-t-il en accourant vers eux, des *rododindons!* » Les Anglais, se laissant faire, reçurent chacun avec une solennelle gravité une tige de rhododrendron, tout en continuant de cheminer vers le sommet qui est à trois quarts d'heure de ce dernier mélèze.

Pendant ce temps les mules s'étaient mises à paître, et, assis en face des grands pics qui forment les épaulements inférieurs de la Jungfrau, nous assistions au spectacle de la magnifique dentelure qu'ils étalent sur le sombre azur du ciel. Mais la jeune fille et son père, tout en profitant avec empressement de l'occasion qui s'offrait à eux de voiler sous les dehors d'une vive admiration les secrètes préoccupations de leur âme, contemplaient à peine ce spectacle, et l'on voyait trop que leur pensée était tout entière à d'autres objets que ceux qu'ils avaient dans ce moment sous les yeux. Aussi, quand le monsieur à la fête, revenu auprès de nous, eut fait mine de recommencer ses exclamations et ses offrandes, l'oncle alors se levant brusquement, et d'un ton impétueusement colère : « Laissez-nous, monsieur, laissez-nous!... Eh! ne voyez-vous donc pas que depuis une grande heure vos importunités nous assassinent!..... Quoi! aucun égard, aucune discrétion!..... J'ai horreur, entendez-vous, de votre rose des Alpes!..... » Et comme il aperçut en cet instant le trouble et la rougeur que causait à sa fille une si inconvenante apostrophe : « Voyez donc, monsieur l'importun, continua-t-il avec un redoublement de fureur : c'est votre infernale rose des Alpes qui est cause que j'afflige ceux que j'aime! » Là-dessus, il s'assit de nouveau, tandis que le monsieur à la fête, bien moins irrité qu'ébahi, prenait le sage parti de poursuivre son chemin sans mot dire; sans comprendre non plus comment il pouvait se faire qu'un particulier doué de raison pût

éprouver sérieusement une si invincible répugnance pour la rose des Alpes.

Quant à moi, témoin embarrassé d'une aussi véhémente boutade, je commençais à croire qu'effectivement cet oncle-là n'avait pas la tête absolument saine; et ce qui faillit m'affermir tout à fait dans cette idée, ce fut de voir son propre neveu rompre avec une sorte d'indifférence, et comme on fait auprès des personnes dont les emportements ne tirent pas à conséquence, le silence que, sous l'impression de cette scène, nous gardions les guides et moi. S'adressant tranquillement à ceux-ci, il se faisait dire les noms de ces pics dont j'ai parlé. Ces noms sont barbares pour nos oreilles, mais, sous la rude harmonie de leurs sons difficiles, ils recouvrent cette vigueur de sens et d'image qui pose devant l'esprit le dôme, la crête, le Titan, avec sa brute grandeur et son aveugle puissance. En particulier, presque tous ceux qui désignent les sommités de cette chaîne, âpres qu'ils sont et expressifs d'une fière et mâle sublimité, semblent être comme les symboles de la force qui s'incline devant le nom gracieux et virginal de la cime reine, la *Jungfrau.* Cette circonstance, remarquée par le jeune homme, devint pour lui le texte d'intéressantes observations, qu'il termina en soutenant avec une spirituelle galanterie, que, partout où l'homme n'écoute que le naturel instinct de son esprit, il prodigue les honneurs à ce qui lui présente les attributs de vigueur et de puissance dont il est lui-même doué; mais qu'il réserve la palme et l'empire pour ce qui le subjugue et lui plaît par les mêmes attributs que ceux qu'il aime dans sa compagne, la grâce chaste et la beauté pure. Puis se retournant : « Qu'en pensez-vous, chère cousine? » ajouta-t-il. De plus en plus troublée, la jeune fille rougit alors sans répondre, et j'allais me persuader qu'à son tour mon compagnon venait de manquer de tact et de tempérament dans ses paroles, lorsque, comme pour mettre à profit ce trouble qu'il avait à dessein provoqué, lui-même se prit à dire : « Marie, que vous êtes triste!... — Et vous, mon oncle, que vous semblez malheureux! N'est-ce pas là, je vous le demande, le sûr indice d'une situation fausse et d'une félicité menteuse..... » Ces mots n'eurent pas plus tôt été prononcés, que l'effroi, le soupçon, la colère, jaillirent à la fois du regard de l'oncle, et sa fille se hâtant d'intervenir : « Cher Alfred, qu'osez-vous dire? Pourquoi fausse? pourquoi menteuse? Et vous paraîtrait-il donc si étrange que je voulusse payer d'une tendre et durable affection celle que vous me témoignez vous-même avec tant de constance et de générosité? »

Pendant que la jeune fille s'exprimait, je crus voir qu'un trait perçant avait pénétré jusqu'au cœur d'Alfred, car malgré l'empire que ce jeune homme m'avait paru exercer sur lui-même, il tressaillit de plaisir, et la flamme d'une vive émotion colora son visage. Toutefois, maître presque

aussitôt de cet impétueux mouvement, et tout en me faisant signe de demeurer, au moment où j'allais m'éloigner : Marie, reprit-il avec un accent dont l'inexprimable douceur laissait néanmoins percer quelque amertume, ménagez davantage un cousin qui s'efforce à grand'peine de ne vous pas trop aimer..... et puisque, malgré les illusions dont se berce encore mon oncle, nous ne saurions être l'un à l'autre, épargnez-moi jusqu'à ces témoignages de simple affection auxquels mon cœur ne serait que trop enclin à se méprendre..... » A ce langage, dont l'ambiguité peu ménagée laissait pressentir un parti déjà pris, l'oncle, qui ne s'était jusqu'alors maîtrisé qu'avec peine, éclata aussitôt en véhéments transports, en fougueux reproches; et tandis que sa fille s'efforçait tour à tour de le calmer par ses caresses ou de le contraindre par les signes de son effroi, les guides eux-mêmes, soit qu'on leur en eût donné le signal, soit qu'ils y fussent naturellement portés par l'instinctif désir de mettre fin au triste débat dont ils étaient les témoins, firent avancer les mules..... « Un moment! reprit alors Alfred, je n'ai pas tout dit! Vous, Marie, écoutez-moi. Juste et raisonnable pendant que je puis l'être encore, je rends à votre père le don qu'il m'avait fait de votre main, et j'ose compter qu'en raison même du sacrifice auquel je me condamne avec tant de regret, vous continuerez de voir en moi le plus dévoué de vos proches et le plus sûr de vos amis. »

L'oncle n'avait attendu pour s'éloigner, ni sa mule, ni la fin de ce discours, et, en proie à une agitation extraordinaire, déjà il gravissait le sentier qui conduit aux chalets, pendant que sa fille se plaçait précipitamment sur sa monture pour le rejoindre au plus vite. A peine ajustée, elle tendit sa main à Alfred comme pour lui marquer que, tout en déplorant ce qu'il venait de faire, elle ne lui en demeurait pas moins attachée, et elle partit. Alors, demeurés seuls sous le mélèze, mon compagnon et moi, nous la suivîmes du regard ; puis, lorsqu'elle eut disparu derrière le plus prochain mamelon, nous nous assîmes de nouveau sur l'herbe en gardant un long silence. C'est qu'en effet, si Alfred avait bien lieu d'être pensif, moi-même, embarrassé que je me trouvais déjà d'avoir été occasionnellement initié à ces choses de domestique intimité, je n'avais garde à cette heure d'aller renouveler auprès de lui les questions que je lui avais adressées au moment où nous étions arrivés ensemble sous l'ombrage du mélèze.

A la fin, et nonchalamment couché comme il était : « C'est un étrange jeu, dit-il, que ce jeu des affections humaines dont le hasard, ou, à défaut, quelque diable malicieux tient presque toujours les cartes dans sa main !... Ou bien, est-ce donc que la Providence a voulu dans sa sagesse que les caprices des cœurs vinssent sans cesse déjouer les calculs des convenances, et qu'entre les jeunes filles et les jeunes hommes les motifs de s'aimer



Retournez-vous, vous le verrez qui s'approche.

(LES DEUX SCHEIDEGG.)

demeurassent éternellement indépendants des motifs de se rechercher pour des avantages de richesse, de rang, d'esprit, ou même de caractère?... Pour moi, entre ces deux façons de voir, je ne sais qu'osciller toujours, et selon que je m'adonne à l'une ou à l'autre, ou bien mon âme se soumet avec tristesse, ou bien elle se repaît du fiel de l'ironie, du sarcasme, du dégoût!... » Puis, se tournant du côté où la jeune fille venait de disparaître : « Charmante enfant, continua-t-il d'un ton rempli de grâce et de pitié tendre, c'est moi, non pas lui, que vous deviez aimer et vouloir pour époux!... Mais puisqu'un penchant plus fort vous entraîne, allez, et que votre destinée s'accomplisse! »

Ici encore, il y eut une pause, car au tour qu'avaient pris les pensées de mon compagnon, il commençait à m'apparaître tout autre que je ne l'avais vu jusqu'alors, et je ressentais cette sorte d'embarras qui, auprès d'un homme supérieur qu'on aborde pour la première fois, intimide l'esprit et enchaîne la parole. Cependant, tout en admirant à quelles sources élevées ce jeune homme puisait à la fois et ses motifs d'aimer, et ses raisons de se vaincre, je ne pouvais me défendre d'éprouver de plus en plus le désir de pénétrer plus avant dans le secret de ses affections, lorsque lui-même, comme s'il eût pressenti mon envie : « Hélas! oui, reprit-il, j'ai un rival! — Que j'ai vu, » ajoutai-je aussitôt. Il se redressa alors avec vivacité : « Vu! et où? — A Lauterbrunnen, hier au soir. — Au fait, c'est possible. » Et s'accoudant de nouveau... « Retournez-vous; vous le verrez qui s'approche. » Ces mots me causèrent une extrême émotion. En effet, sorti soudainement de la forêt qui borde à quelque distance le sentier de la Scheidegg, le même jeune homme qui m'avait abordé la veille à Lauterbrunnen, se dirigeait sur nous dans cet instant. A peine il eut atteint l'ombrage sous lequel nous étions assis, que sortant de dessous son manteau une paire de pistolets, il les jeta sur le gazon. Puis s'adressant à Alfred : « J'espère, monsieur, lui dit-il, que les armes dont je me suis muni seront à votre gré. Tout au moins, en vous montrant de quelle nature est la satisfaction que je désire obtenir de vous, elles vous disent que, depuis le jour où, au mépris des droits que me donnait un amour partagé, vous avez accepté la main de votre cousine, je me crois aussi outragé que je suis malheureux! »

Alors Alfred se tournant vers moi : « Vous avez des cigares. Offrez-en un à monsieur, s'il vous plaît; donnez-m'en un à moi, et, au lieu de recourir d'emblée à ces armes homicides, nous commencerons par essayer du calumet de paix. — Avec plaisir, » dit l'autre jeune homme. Je leur distribuai donc des cigares, et, lorsqu'ils eurent été allumés, Alfred poursuivit ainsi :

« Votre proposition, monsieur, n'est réellement que trop propre à me séduire..., car il n'est point démontré à mes yeux que tel accident qui,

comme un duel, par exemple, me ferait sortir honorablement de cette vie, ne fût pas profitable à moi autant qu'à vous. Je n'y rencontre rien, presque rien qui m'agrée; et la seule chose qui ouvrait à mon cœur blasé une nouvelle et charmante carrière, la possession de ma cousine, voici que vous me poursuivez jusque sur ce mont sauvage, tout exprès pour me la contester..... Je serais donc prêt à me battre, à me battre ici et dans cet instant même, à la seule condition que l'un de nous deux dût nécessairement laisser la vie dans le combat, si encore je ne craignais que le sort aveugle n'allât, en m'épargnant, se tromper de victime. Car que deviendrais-je, monsieur, après vous avoir immolé? et pensez-vous que je pusse tendre ensuite à ma cousine une main tachée de votre sang!... Pensez-vous que, vous-même, après que vous auriez versé le mien, elle consentît à vous aimer encore et vous prendre pour époux?... Vous le voyez donc, ce combat est impossible.

— Impossible! repartit avec une extrême véhémence l'autre jeune homme, impossible!... Hâtez-vous, je vous en prie, monsieur, de retirer un mot qui me porterait à douter ou de votre courage ou de votre loyauté... Oui, je le sais, quelle que soit l'issue de ce combat, Marie est perdue pour moi comme pour vous; mais j'aurai fait, en vengeant mon outrage, ce que l'honneur veut, ce que ma position commande, et ce dont mon cœur a soif! D'ailleurs, continua-t-il avec un mouvement aussi fier que passionné, si Marie m'est ôtée, n'est-ce donc rien que d'avoir obtenu qu'elle ne soit pas à un autre?... et, ceci, n'ai-je pas le droit d'y prétendre, et à cause de son amour qui m'est acquis, et à cause de sa foi que j'avais reçue! » Se retournant alors vers moi : « Sans même vous connaître, monsieur, je vous en fais juge. Parlez. »

Quelque embarrassante que fût pour moi, dans la situation où je me trouvais, cette brusque interpellation, j'allais y faire quelque réponse conciliante ou seulement évasive, lorsque Alfred se hâtant d'intervenir : « En vous entendant parler ainsi que vous faites, dit-il d'un accent où perçait quelque dédain, je me persuade, monsieur, que mon oncle a eu raison de compter sur mes sentiments plus que sur les vôtres pour assurer le bonheur de sa fille!... Quoi! dans tout ceci, Marie est donc la seule chose à laquelle vous ayez songé, et vous vous inquiétez si peu du soin d'embellir ou de respecter du moins sa destinée, que, pourvu qu'elle ne soit pas à un autre, peu vous importe ensuite qu'elle vive délaissée, en proie aux cuisants regrets, inconsolable d'avoir été la cause du trépas de l'un de nous!... En vérité, monsieur, je ne puis croire que tels soient vos véritables sentiments; et si vous avez du cœur, si vous vous respectez vous-même, si surtout vous aimez ma cousine, je vous adjure encore une fois de convenir que ce combat est impossible!... »

Pendant qu'Alfred parlait ainsi, la physionomie de l'autre jeune

homme marquait tour à tour le dépit, la colère, l'orgueil blessé, un jaloux désespoir, et tantôt sur le point d'éclater en injurieux transports, déjà il menaçait du regard, de l'attitude; tantôt, comme subjugué par l'ascendant d'un langage à la fois affectueux et noble, il semblait sur le point de donner cours à de douloureux sanglots. Il se maintint pourtant, mais d'un air qui présageait quelque résolution sinistre : « Est-ce là, monsieur, votre dernier mot? dit-il à Alfred. — Je l'avais espéré, répondit celui-ci avec une brusque sévérité; mais comme il me paraît que vous n'accédez pas aux motifs que je viens d'exposer devant vous, le voici, monsieur, mon dernier mot! Ce soir, nous arriverons à Meyringen par les Scheidegg. Rendez-vous y pareillement par les lacs, et demain, à huit heures du matin, trouvez-vous avec un témoin dans la petite prairie du Reusti. Je m'y trouverai moi-même avec monsieur, s'il veut bien me permettre de l'engager à cet effet. Quant aux armes, c'est vous qui m'avez provoqué, le choix m'en appartient. » Quelque désappointé que je fusse en voyant mon compagnon accepter d'une façon aussi formelle ce même combat qu'il venait, par de si bonnes raisons, de déclarer impossible, je ne pus que m'empresser d'acquiescer à sa demande. Alors le jeune homme reprit ses pistolets, et après que nous l'eûmes vu s'acheminer pour redescendre à Lauterbrunnen, nous-mêmes nous quittâmes l'ombrage du mélèze pour nous diriger sur les chalets.

J'étais, comme on peut le croire, extrêmement impatient de me retrouver seul avec Alfred, afin d'apprendre de lui quels avaient été ses motifs d'agir ainsi qu'il avait fait; mais comme s'il eût voulu m'interdire d'emblée toute question à ce sujet, lui-même, dès que nous eûmes recommencé à gravir la montagne, se hâta de détourner l'entretien sur d'autres objets. « Savez-vous l'allemand suisse? » me demanda-t-il. Et sur ce que je lui marquai que je n'avais pas même l'avantage de connaître l'allemand d'Allemagne : « C'est dommage, reprit-il, car voici une ballade que j'appris d'un pâtre, il y a trois ans, à cette même place, et j'aurais aimé m'assurer que vous y trouvez la saveur que j'y trouve moi-même. Écoutez-en tout au moins la plate traduction :

LA JUNGFRAU.

Vers minuit, dans mon foin blotti,
Je voyais la vierge endormie,
Et la pleine lune qui luit
Sur les mottes de la prairie.

Dors, dors, troupeau ;
Et toi, Superbe,
Bien repu d'herbe,
Mon noir taureau !

A l'aube, j'ai vu, grelottant,
La vierge soupirer transie,
Et les premiers feux de l'orient
Raser son épaule rougie.
Allons, troupeau ;
Et toi, Superbe,
Va paître l'herbe,
Mon noir taureau !

J'ai vu la vierge à son réveil,
Quand l'aurore s'est retirée,
Par les mille feux du soleil
Amoureusement caressée.
Pais, pais, troupeau ;
Et toi, Superbe,
Tonds-moi cette herbe,
Mon noir taureau !

Caresse tout le long du jour,
Beau soleil, ta blanche compagne ;
Pendant que vous faites l'amour,
Tout vit et luit sur la montagne.
Saute, troupeau ;
Et toi, Superbe,
Saute sur l'herbe,
Mon noir taureau !

Puis, après avoir répété encore une fois avec un mouvement plus marqué :

Saute, troupeau ;
Et toi, Superbe,
Saute sur l'herbe,
Mon noir taureau !

« En voilà, s'écria-t-il, de la fraîche, de la vraie poésie ! C'est ingénu, gai, impressif, transparent de naïveté, et si j'étais..... » Dans ce moment, il fut interrompu. C'étaient la plupart des touristes avec lesquels nous avions soupé la veille qui venaient de nous atteindre. Les dames mou-

raient de soif, les messieurs étaient harassés de fatigue, tous se plaignaient de l'excessive chaleur; mais quand mon compagnon, après les avoir poliment abordés, les eut à la fois égayés par ses saillies et séduits par son amabilité, il se trouva tout à l'heure que soif, chaleur, fatigue, avaient disparu comme par enchantement; et chacun fut d'avis que cette sommité de la petite Scheidegg, où nous arrivâmes au bout d'une heure, n'était après tout que d'un trop prompt accès, puisque là devait prendre fin le plaisir que nous goûtions les uns et les autres à cheminer ensemble.

Il était dix heures, et pas un nuage ne flottait dans toute l'étendue du firmament au moment où nous arivâmes aux chalets. Déjà les sociétés de touristes qui nous y avaient précédés, échelonnées par groupes sur la pente du Waegern, contemplaient avec un silencieux recueillement l'imposant spectacle de l'Eiger, du Silverhorn, de la Jungfraü enfin, dont nulle part, aussi bien que de ce lieu, l'on n'admire avec avantage la majestueuse grâce et l'imposante grandeur. Du penchant où l'on est assis, le regard plonge dans un abîme stérile et décharné, où, sous des lits de pierres et des débris d'avalanches, courent invisibles et sonores des courants bourbeux; puis, du fond de ce gouffre désolé s'élèvent, par colossales assises, les nues parois qui supportent les glaces, ici coupées en vives arêtes, là amincies en lames; plus haut encore, se terminant tantôt en hardies pyramides ou en cônes élégants, tantôt en aiguilles élancées ou en dômes arrondis. Cependant, à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, des espaces s'embrasent, des plateaux apparaissent, et tandis qu'encore enveloppées dans une ombre limpide, de pâles rampes aboutissent à des escarpements crevassés d'où s'exhalent au loin de fraîches haleines, l'on voit, çà et là sur l'extrême rebord des déchirures caverneuses, des blocs avancés qui, éclairés de derrière, ou bien scintillent à l'envi, semblables à une frange d'argent; ou bien, mystérieusement diaphanes, se prolongent en festons de plus en plus bleuâtres, pour aller se perdre dans la sévère crudité des glaces à l'ombre.

Que ce spectacle est beau, et quelle paix dans cette magnificence! A la vérité, la confuse voix des eaux qui de toutes parts courent, dégouttent, s'infiltrent ou se déversent, entretient dans ces solitudes une continuelle impression de mouvement et de travail; mais, d'ailleurs, je ne sais quoi d'immuablement paisible préside à ce labeur ordonné d'en haut, et l'âme, en face de cette calme sublimité, s'empreint à la fois de sérénité et de bonheur. Et si, détournant un instant son regard de ces inaccessibles domaines pour le rabaisser sur le mont d'alentour, on y rencontre la fille hâlée du chalet qui s'en revient de la source voisine, la tête chargée d'un vase rempli d'eau pure, ou encore de folâtres génisses qui s'agacent

de leurs cornes naissantes, combien alors la grâce enchanteresse de ce contraste cause de plaisir, et que ce frappant assemblage de la nature brute et de la nature fertile qui se trouvent là en contact, des glaces mornes et de l'herbe riante, de la mort et de la vie, encourage à songer ! Pour moi, retiré sur un tertre écarté, j'étais en train d'y oublier le monde entier, et jusqu'à ce roman d'hier au soir, dont quelques feuillets, en s'ouvrant sous mes yeux durant le cours de la matinée, avaient pourtant bien plutôt servi à irriter ma curiosité qu'à la satisfaire, lorsqu'à la vue du monsieur à la fête qui se dirigeait vers moi, je sentis ma quiétude s'enfuir et ma rêverie se dissiper. Ce bon monsieur, après avoir colporté de groupe en groupe une paire de lunettes vertes, chose indispensable, disait-il, pour pouvoir contempler avantageusement la Jungfraü, voulait me faire jouir à mon tour du bénéfice de l'instrument.... Mais au moment où il allait me joindre, un magnifique bruit de foudre remplit soudainement les airs, et aussitôt, comme à un signal donné, toutes ces personnes qui, auparavant éparses et assises sur le penchant du Waegern, y assistaient paisiblement au radieux spectacle des glaces dans leur gloire, se trouvèrent debout, émues, et comme spontanément portées à se rapprocher les unes des autres.

C'était une avalanche, mais l'on ne voyait rien encore. Seulement, un berger du chalet, que le bruit avait attiré sur le seuil, après qu'il eut prêté l'oreille et vérifié du regard, indiqua du doigt, vers l'extrême sommité de la paroi de granit, et à l'endroit où les glaces, incessamment poussées d'en haut, surplombent sur l'abîme, le point d'où venait de crouler l'avalanche. Aussitôt tous les regards se dirigèrent de ce côté, et, au bout de peu d'instants, du premier replat sur lequel les blocs s'étaient brisés, puis successivement de tous les replats inférieurs, à mesure que dans sa chute majestueuse y arrivait le fleuve glacé, l'on vit s'élever, d'abord grise et blafarde tant qu'elle montait dans l'ombre, tout à coup illuminée et resplendissante lorsqu'ayant atteint les espaces où rayonne le soleil elle s'y fut déployée en touffes argentines et en scintillantes poussières, une gigantesque nuée..... Un cri universel de joie accueillit cette apparition sublime, tandis que le berger, insouciant de ces choses et nonchalamment appuyé contre le montant de sa porte, considérait avec une tranquille curiosité nos habits, nos visages, et le tumultueux mouvement de nos attitudes.

Cependant, parmi les spectateurs de cette scène, je n'avais remarqué ni le monsieur de ce matin, ni sa fille, et depuis une demi-heure j'avais perdu de vue Alfred lui-même, lorsque m'étant retourné machinalement, après que l'avalanche eut cessé de gronder, je l'aperçus à quelque distance qui conversait avec deux messieurs au milieu d'un cercle de montagnards. Ces



Aussitôt tous les regards se dirigèrent de ce côté.

(LES DEUX SCHEIDEGG.)

messieurs étaient deux jeunes Neuchâtelois qui, venus dans la contrée pour tenter l'ascension de la Jungfraü, et encouragés par la sérénité du ciel à ne pas différer d'entreprendre leur périlleuse escalade, s'entretenaient de leur projet, en discutaient le plan et les chances avec les guides occasionnellement rassemblés à cette heure sur le Waegern, et en fixaient au lendemain l'exécution définitive. Au moment où je m'approchai d'eux, entraînés par la bonne opinion qu'ils avaient conçue de l'intelligence et de la vigueur d'Alfred, ils venaient de lui proposer de se mettre de la partie, et celui-ci, usant de différents prétextes, s'efforçait d'éluder leurs instances. A la fin, pressé trop vivement, et comme il venait de m'apercevoir : « Monsieur pourra vous dire qu'une affaire m'attend demain qui n'est pas du nombre de celles que l'on peut ajourner sans déshonneur ; veuillez donc n'insister pas davantage, et puisque j'ai été amené à vous dire mon secret, assurez-moi que vous le garderez pour vous. » Contristés par cette réponse, les deux jeunes Neuchâtelois lui serrèrent la main, puis ayant appelé un guide surnuméraire qu'ils venaient d'engager, ils partirent aussitôt pour aller achever leurs derniers préparatifs et pour tâcher d'atteindre avant la fin du jour le point d'où ils voulaient le lendemain entreprendre leur ascension.

Quand ils nous eurent quittés : « Et vous êtes donc bien déterminé à vider cette affaire par un duel ? dis-je à Alfred. — Pourquoi pas ? répondit-il. A la vérité, j'ai dit à ce jeune homme que ce combat est impossible ; mais il est encore plus impossible que j'épouse ma cousine, ou que lui-même ne l'épouse pas, si moi je refuse de l'épouser. » Il sourit alors, « Quel embrouillamini, n'est-ce pas ? Et convenez que pour sortir de là toute porte est bien bonne. Au surplus, ce soleil me grille, ajouta-t-il, et comme j'ai mes raisons pour ne pas entrer dans le chalet, si vous voulez que j'achève de vous mettre au fait d'une situation si misérable, trouvez bon que nous allions nous asseoir là-bas à l'ombre de ce rocher. »

Après que nous nous fûmes étendus sur l'herbe : « Ce bonhomme, reprit Alfred, que vous avez vu ce matin si furieux contre moi est un artiste. Il y a, vous le savez, artiste et artiste ; celui-ci est sans jugement, excellemment bon, généreux, prodigue, vif, pétulant, impressionnable au plus haut degré, et sans le sou. Ainsi fait, il épousa, il y a dix-neuf ans, ma tante, qui était trait pour trait sa fille Marie, et, tout en l'adorant jusqu'au bout avec passion, par son imprévoyance, néanmoins, par sa fougue, par ses embarras d'argent, par ses désespoirs même de l'avoir chagrinée, enfin, par tout ce qui naît journellement de pénible ou d'orageux pour une âme à la fois sensible et raisonnable des intempérances d'un caractère sans lest et sans mesure, il a, je le dis devant vous pour la première fois, mon-

sieur, parce que cela me soulage, et parce qu'à première vue, dès hier au soir, j'éprouvai envers vous les sympathies de la confiance, — il a empoisonné son existence et abrégé ses jours!... » Ici les yeux d'Alfred se mouillèrent de larmes, et soudainement ému moi-même, je ne pus que lui serrer la main avec une chaude effusion. J'étais sous le charme de son récit, sous celui du noble témoignage qu'il venait de m'adresser personnellement, sous celui enfin de ses propres larmes, dont la vue, en m'apprenant qu'aux autres qualités d'esprit ou de caractère que j'avais déjà pu apprécier chez ce jeune homme, il fallait ajouter le trait d'une sensibilité aussi délicate que véritable, me causait une impression remplie de douceur.

« Parmi ses autres sottises, continua Alfred, mon oncle fit celle de recevoir au nombre de ses élèves, et surtout d'attirer dans sa maison, le jeune homme qui est venu m'apostropher sous le mélèze. Ce jeune homme, qui se nomme Frédéric, a du talent, de l'esprit, peu de lest aussi, et pas le sou non plus. Il enchantait mon oncle, il plut à ma cousine, et, à ce qu'il paraît, quelques promesses avaient déjà été échangées entre eux, lorsqu'il demanda sa main. Ma tante, qui n'avait pas eu assez d'empire pour prévenir cet inévitable résultat d'une conduite imprudente, obtint pourtant que cette demande de Frédéric lui fût refusée. Mais déjà malade à cette époque, usée d'ailleurs par la sollicitude et le chagrin, tourmentée aussi par la pensée qu'elle ne vivrait peut-être pas assez longtemps pour empêcher ce mariage de s'accomplir, elle ne tarda pas à dépérir rapidement sous ce faix d'affliction et d'angoisse, pendant que mon oncle, de plus en plus certain qu'elle allait lui être enlevée, et toujours excessif en toutes choses, tantôt s'abandonnait à tous les emportements du regret, du remords, du désespoir; tantôt lui donnait les plus vives assurances que, soumis désormais à ses moindres désirs, jamais il ne consentirait à confier le sort de sa fille ni à un Frédéric, ni à un artiste, ni à qui que ce soit qui eût avec lui, père imprudent, époux impardonnable, la moindre ressemblance de naturel, de caractère ou de profession. C'est sur ces entrefaites que je me présentai. J'ai de la fortune, j'aime ma cousine autant que je l'estime; surtout, je vois en elle le portrait vivant de sa mère, en sorte que, sur le point de perdre ma pauvre tante, je trouvais doux d'embellir ses dernières semaines d'existence en accomplissant par cette démarche ce que je savais être le plus ancien et peut-être le plus cher de ses vœux. Mais à peine avait-elle rendu le dernier soupir que j'entrevoyais déjà que Marie, après s'être donnée à moi avec un filial empressement, n'en était pas moins impuissante à arracher de son cœur l'amour qu'elle avait voué à Frédéric; et quand je me suis prêté à entreprendre ce voyage dans les can-

tons, c'était dans l'incertain espoir que l'éloignement, que la distraction, qu'un plus intime commerce, contribueraient à amortir ce sentiment et à la rapprocher de moi..... Mais, vous en avez été vous-même le témoin, surprise ce matin par les chants de ces jeunes filles, ses regrets se sont fait voir, sa douleur, trop longtemps dissimulée, s'est trahie, et contraint par une impérieuse nécessité, j'ai dû mentir aux promesses que ma tante a emportées dans la tombe. Mais assez, continua Alfred, qui, durant ce récit, avait plusieurs fois porté ses regards du côté du chalet, les voici qui se mettent en devoir de repartir. Afin d'épargner à Marie le désagrément de quelque nouvelle boutade de son père, en présence de tout ce monde, soyez assez bon pour me précéder auprès d'eux, et pour leur dire que je ne tarderai pas à les rejoindre. »

Je quittai Alfred pour aller m'acquitter de cette ingrate commission. L'oncle prit à peine garde à ce que je disais, et déjà remonté sur sa mule, il s'achemina le premier, pendant que j'aidais sa fille à se placer sur la sienne. Mais bientôt, et comme pour profiter hâtivement de ce que nous nous trouvions seuls : « Monsieur, me dit-elle, toute troublée et rougissante, puisque vous êtes l'ami d'Alfred, j'ose mettre en vous ma confiance, et plus encore, mon dernier espoir..... Conjurez-le, je vous en supplie, en mon nom, au nom de sa tante, de rétracter ce qu'il m'a dit ce matin devant vous..... » Comme elle achevait ces mots, Alfred lui-même, qui, en voyant de loin son oncle s'acheminer tranquillement, s'était hâté d'accourir, se trouva à ses côtés, et prenant sa main, qu'il baisa avec vivacité : « Qu'à cela ne tienne, chère cousine, lui dit-il, non-seulement je rétracte, si cela peut vous être agréable, ce que je vous ai dit ce matin devant monsieur, mais jamais, je vous prie d'en recevoir l'assurance, jamais il ne sera dit que j'aie renoncé au bonheur d'être votre tendre et fidèle époux, tant que vous ne m'aurez pas vous-même retiré le droit d'y prétendre! » A ces mots, l'expression de la gratitude, plutôt encore que celle de la joie, se peignit sur le visage de la jeune demoiselle, et ce sentiment lui-même ne tarda pas à faire place à l'impatience qu'elle éprouvait d'avoir rejoint son père pour lui faire part d'une nouvelle qui devait lui rendre le contentement et la sécurité.

Pour moi, j'avais écouté les paroles d'Alfred avec bien plus de surprise que de satisfaction, et tantôt rapprochant ce langage du langage tout contraire qu'il venait de me tenir tout à l'heure, j'y voyais les signes d'une versatilité bien étrange chez un jeune homme qui m'avait paru d'ailleurs être aussi droit que réfléchi; tantôt, venant à songer qu'en s'engageant d'une façon aussi irrévocable à épouser sa cousine, il scellait définitivement l'engagement qu'il avait pris de se battre le lendemain, et s'apprêtait ainsi, quelle que fût l'issue du combat, à rendre

vaines les promesses dont il leurrait cette jeune personne, je ne pouvais me défendre de trouver sa conduite, sinon inexplicable, au moins bien téméraire. Aussi, déjà tout préoccupé du triste ministère qu'il m'avait imposé en me demandant de lui servir de témoin, le duel ne tarda pas à attirer toutes mes pensées, mais de telle sorte que plus j'y attachais mon attention, plus il m'arrivait de le considérer à la fois comme impossible et comme inévitable. C'est dans cette disposition d'esprit que, parvenu à l'autre extrémité du sommet du Waegern, je vis tout à coup se découvrir à mes regards les pelouses émaillées de Grindelwald : les grasses rampes de la grande Scheidegg; à droite, les cimes chauves du Faulhorn; à gauche, ces glaces éblouissantes qui courent des hauteurs de l'Eiger jusqu'au pic perdu du Matterhorn. Mais, absorbé que j'étais par la prévision de cette rencontre prochaine et des sinistres épisodes dont elle pouvait être l'occasion, ces choses, dont la magnificence m'eût en d'autres moments si vivement charmé, me laissaient insensible, et tout s'était évanoui des impressions et des jouissances que j'étais venu chercher dans ces beaux lieux.

Quand j'arrivai à Grindelwald, j'y trouvai mes trois compagnons qui m'attendaient à l'auberge, autour d'une table où ils avaient eu l'attention de faire placer un couvert pour moi; et, à l'air seul dont je fus accueilli par l'oncle d'Alfred, j'eus bientôt compris qu'on l'avait mis au fait du changement inopiné qui s'était opéré dans les résolutions de son neveu. Radieux d'aise, pétillant de joie, il avait de la peine à maintenir dans de justes limites le flot de ses sentiments, et, comme pour y trouver un cours qui n'importunât pas trop le contentement bien plus tranquille des deux fiancés, il le laissait se répandre auprès des survenants en gaies interpellations et en joyeusetés de bon accueil. Aussi, le monsieur à la fête, qui dans cet instant parcourait le corridor en lisant à haute voix tous les numéros des chambres jusqu'à ce qu'il eût trouvé celui de l'appartement particulier qu'il avait en vue, étant venu à se montrer sur le seuil : « Garçon ! un couvert! » cria l'oncle aussitôt; puis, accourant vers lui : « Si je vous ai indignement brusqué ce matin, mon pauvre monsieur, c'est que j'étais sous l'empire d'un chagrin qui s'est chargé en bonheur des cieux ! Recevez donc mes excuses, et pour me faire voir que vous m'avez pardonné, dînez avec nous! » Tout en parlant ainsi, il avait rempli deux grands verres jusqu'au bord, et après qu'il en eut saisi un : « A votre santé, et vive la rose des Alpes! » Le monsieur à la fête avala la rasade tout entière, puis ayant demandé la permission de s'absenter quelques instants, il ne tarda pas à revenir s'asseoir à notre table et à se mettre définitivement des nôtres.

Vers deux heures, nous nous mîmes en chemin pour passer la grande

Scheidegg. Plus élevée à la fois et moins abrupte que l'autre, cette Scheidegg ressemble à un large plateau montant, plutôt qu'à une montagne isolée, et, grâce à cette configuration, des champs cultivés, à la vérité de plus en plus clair-semés et chétifs, s'y voient jusqu'aux abords de la sommité. Lorsque, tout près du glacier qui descend ici jusque dans la vallée, l'on côtoie ces maigres carrés enclos de pierres, que recouvrent d'un clair duvet de petits épis frileux et comme craintifs d'éclore, je ne sais quel charme secret attache à cet humble spectacle, et porte à songer Pauvres montagnards, se dit-on, que de rudes labeurs modiquement récompensés! Rejetons si tendres, que de dangers qui menacent votre frêle vie? Bonne Providence, que de vigilance et de sollicitude de votre part, avant que ces guérets venus à bien aient donné à ces familles éparses leur provision d'hiver!... Et toutefois, aux printemps tardifs succèdent les hivers précoces, la terre à peine dégagée et refleurie disparaît de nouveau sous les frimas, et je n'entends point dire qu'ensevelis durant de longs mois dans des cabanes chargées de neige, plus que d'autres, plus que nous-mêmes, les obscurs colons de ces âpres climats y vivent attristés, souffrants ou dépourvus.

Le sommet de la grande Scheidegg s'appuie à la base de Matterhorn, et, de ce pic, jusqu'à celui du Wetterhorn qui asseoit ses contreforts verticaux sur les pelouses de Rosenlawi, s'étend une muraille de rochers couronnés de glaces, d'où les avalanches croulent en plusieurs endroits, et viennent former au bas des couloirs de blancs deltas, dont chacun alimente un ruisseau fangeux jusque tout auprès: sur le penchant sablonneux des rampes opposées, croissent quelques mélèzes rabougris dont les uns, brisés par des éclats de glace, continuent de végéter, et projettent à ras le sol des rameaux tourmentés: dont les autres, tués par le gel, rappellent par leur morne attitude et leur pâle nudité ces grêles fantômes dont les poëtes peuplent les grèves désolées du Cocyte. Mais c'est à Rosenlawi surtout que se rapprochent, pour former le plus éclatant contraste, tout ce qu'ont de terrible les éboulis gigantesques, les craquements formidables, la terre elle-même, fendue de part en part, qui ouvre ses entrailles aux torrents en fureur, et tout ce qu'ont de riant et d'aimable les prairies dorées, les fraîches clairières, les taillis ombreux, les eaux murmurantes qui tantôt s'attardent à jouer autour des blocs arrêtés dans leur lit, tantôt glissent légèrement sur une nappe de graviers. Au delà de Rosenlawi, la vallée se resserre en une gorge étroite où serpente un sentier rapide, et tout à l'heure, arrivé sur le dernier revers, l'on découvre au-dessous de soi des noyers pommelés, de gras tapis d'herbages, le bleu filet de l'Aar, Meyringen, et au delà enfin, adossé aux rochers de la montagne opposée, un verdoyant mame-

lon sur lequel s'élève une grise masure. C'est la prairie du Reusti.

Notre projet avait été de pousser tout d'une traite, de Grindelwald jusqu'à Meyringen; mais à la vue d'un hôtel qu'on a construit récemment au sortir de la gorge, à deux pas des chutes du Reichenbach, Alfred proposa que nous y prissions nos quartiers pour cette nuit. « Aussi bien, disait-il, nous courons risque de ne plus trouver de place ce soir dans les auberges du bourg, tandis que, demain matin, il suffira de vingt minutes pour que nous y soyons transportés : Qu'en pensez-vous, mon oncle? » L'oncle appuyant cet avis, je m'y rangeai aussi, et, après quelque hésitation, le monsieur à la fête en fit autant. Seulement, dans la crainte où il était d'aller manquer quelque chose du spectacle des lutteurs, faute d'être arrivé à l'heure précise sur le théâtre des réjouissances, à peine installé, il se mit en quête d'informations exactes et de renseignements détaillés, s'adressant tantôt aux passants, tantôt aux sommeliers, à l'hôte enfin, à la femme de l'hôte, et à la fille de l'hôte. Aucun d'eux ne savait au monde ce qu'il voulait dire avec sa fête, et comme d'ailleurs, préoccupés de leur besogne, ils lui répondaient en courant, il s'avisa de descendre à l'office pour questionner le cuisinier. Les cuisiniers volontiers aiment à rire, et, retenus qu'ils sont à leurs fourneaux, ils s'accommodent à cet effet de tout ce qui leur tombe sous la main. Celui-ci l'accueillit très-bien, et, sans cesser pour cela de poivrer ses sauces et de remuer ses salmis, il se fit un plaisir de lui donner le menu de tous les intermèdes du lendemain : lutteurs, costumes, fanfares, bannières, et plus de deux mille vaches, taureaux en tête, qui devaient animer la localité du bruit harmonieux de leurs clochettes. Cette magnifique description, qui, hormis une bien plus grande richesse de détails, se rapportait d'ailleurs si heureusement à celle de Feller d'Interlacken, rendit au bon monsieur toute sa quiétude première, en sorte que, étant remonté bientôt après dans la salle à manger, il s'y mit à table brillant d'allégresse, triomphant de renseignements, et splendide d'appétit.

A souper, l'on parla de glaciers, d'avalanches, de fête aussi : mais la jeune demoiselle prenait peu de part à l'entretien, et, bien plus tristement distraite encore qu'elle ne m'avait paru l'être le soir précédent, tantôt pâle et morne elle gardait un silence embarrassé; tantôt rougissante et troublée, elle se contraignait néanmoins à parler et à sourire. Mais rien de son angoisse n'échappait au regard pénétrant d'Alfred qui, autant pour en détourner l'attention que pour en avancer le terme, tout à la fois entretenait son oncle, nous charmait par ses saillies, et pressait les temps du repas. Dès qu'on eut servi le dessert : « Marie, dit-il, vous êtes harassée de fatigue et de plus peu curieuse, j'en parie, de

voir ces lutteurs; ainsi, ne vous croyez point obligée de tenir table plus longtemps, et demain, croyez-m'en, dormez sans façon la grasse matinée. Quant à nous, messieurs, voici notre programme. C'est à huit heures que la fête aura lieu dans la plaine du Reusti; je propose donc qu'à sept heures précises nous partions d'ici pour nous y rendre; puis, après que nous aurons assisté suffisamment aux clochettes et aux fanfares de monsieur, nous ne manquerons pas, chère cousine, de revenir vous faire le plus agréable récit de ce qui se sera passé... « Appuyé! appuyé! » s'écrièrent aussitôt les deux convives, pendant que moi-même, à l'ouïe de l'inconcevable proposition qu'Alfred osait ainsi faire à son oncle, je demeurais absolument interdit et décontenancé. Le roman, en effet, après avoir débuté par le sentimental, pour tourner ensuite au sinistre, finissait par tomber dans l'absurde; et venant à réfléchir qu'après tout ce jeune homme, dont les brusques changements d'allure me causaient à chaque instant des surprises si extrêmes m'était connu depuis quelques heures seulement, j'arrivais à ne plus discerner nettement s'il avait voulu réellement m'associer à une situation sérieuse, ou s'il n'avait prétendu que m'assigner un rôle à jouer dans quelque mauvaise plaisanterie. Au surplus, j'étais parfaitement résolu à m'en éclaircir au plus vite, lorsque lui-même, comme s'il eût voulu m'en ôter l'occasion, se leva de table, me souhaita cordialement le bonsoir, et, après avoir reconduit sa cousine jusqu'à la porte de son appartement, se retira immédiatement dans le sien. Comme hier donc, à pareille heure, je me retrouvai seul dans la compagnie du monsieur à la fête, et remarquant qu'il n'en était encore qu'à entamer son rôti, j'éludai le plus civilement qu'il me fut possible l'histoire qu'il s'apprêtait à recommencer des fanfares et des clochettes, pour prendre congé de lui et m'aller coucher.

Je dormis mal, et, déjà debout au petit jour, j'étais descendu sur le chemin pour y prendre quelque exercice. Mais à cette heure le froid est âpre et le sol tout baigné de rosée, en sorte que, de plus en plus transi, je ne tardai pas à rentrer dans la maison pour aller m'y réchauffer au foyer de la cuisine. Une servante était là, occupée justement de faire tourner des linges au-dessus de la claire flamme d'un fagot embrasé. « Vous vous levez de bonne heure, » lui dis-je; et comme elle allait me répondre : « Est-ce prêt? » cria l'oncle en apparaissant sur le seuil; « allez! courez? » Puis, dès qu'il m'eut aperçu : « Ah! monsieur, » me dit-il avec une bruyante effusion et les yeux tout gonflés de grosses larmes. « Depuis hier, quel changement! une nuit affreuse, des sanglots, des transports, des combats où elle succombe, des engagements où je la livre!.... » Je l'interrompis pour lui marquer la part que je prenais à sa douleur, et afin que je pusse ensuite tenter de le calmer par mes discours ou de le

secourir par mes conseils, je l'invitai à me mettre au fait de ce qui avait pu survenir de fâcheux... Alors il me raconta que, vers une heure environ, ayant cru entendre quelques soupirs étouffés, il était accouru dans la chambre de sa fille pour l'y surprendre gémissante et inondée de pleurs; que, bouleversé par ce spectacle d'un désespoir qu'il se reprochait d'avoir provoqué par ses emportements et ses obstinations de la veille, il lui avait aussitôt proposé de céder à ses vœux en dégageant de nouveau Alfred pour la donner à Frédéric; qu'enfin, après avoir lutté pendant tout le reste de la nuit dans le but d'obtenir qu'elle donnât son consentement à ce projet, il n'avait pu parvenir à lui rendre quelque calme qu'en s'engageant au contraire, de la manière la plus formelle, à ne tenter quoi que ce fût pour dénouer ce qui, hier, n'avait été renoué qu'avec tant de peine. « Voilà où j'en suis, ajouta-t-il; il faut tout à la fois que je cède, contre mon gré; que je cache, contre mon envie; que je feigne, contre mon naturel, et qu'encore, ainsi contraint, brisé, désespéré, j'aille me divertir à cette infernale fête! » Comme il achevait ces mots, l'on entendit dans l'escalier la voix du monsieur à la fête qui fredonnait agréablement le ranz des vaches. « Au diable l'imbécile! » reprit l'oncle alors. Et, s'évadant avant d'avoir été aperçu, il me laissa non moins embarrassé de la confidence qu'il venait de me faire, qu'incertain sur le parti que j'en devais tirer.

Pour le monsieur à la fête, il ne tarda pas à paraître à son tour sur le seuil, où, s'étant d'abord arrêté quelques instants pour achever son ranz des vaches à mon intention, il s'approcha ensuite et me serra la main avec une allègre cordialité. Sa physionomie débonnaire rayonnait de plaisir; et sa mise, toute différente de celle de la veille, marquait visiblement l'intention où il était de ne déparer pas une fête alpestre. Habillé en effet d'une blouse ouverte, le col rabattu, la cravate lâche et à bouts flottants, il portait d'ailleurs sur sa tête une sorte de toque à l'allemande, et à la main une longue pique surmontée d'une corne de chamois. A le voir ainsi accoutré, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire; mais lui, sans se formaliser le moins du monde, saisit une petite corne de chevrier qu'il portait suspendue à un cordon écarlate, et l'ayant portée à sa bouche, il y souffla de toutes ses forces. « C'est, interrompit-il, pour donner le signal à nos messieurs; » après quoi il recommença de plus belle, jusqu'à ce que la servante, accourue en toute hâte, l'eût conjuré au nom de la jeune demoiselle de cesser tout de suite cette atroce musique. « Rien de si facile, ma belle enfant, lui dit-il en cessant en effet, et assurez bien, je vous prie, votre jolie dormeuse, que je n'aurai certainement jamais rien à lui refuser. »

Cependant Alfred, survenant en cet instant même, nous souhaita le



Je ne connaissé pas vos, monsieur, et je défendé vos de paaïer à moi, quand je disé rien à vos.

(LES DEUX SCHEIDEGG.)

bonjour à tous les deux, et d'un air qui ne laissait deviner aucune sorte de préoccupation : « J'ai, dit-il, quelque peine à obtenir de mon oncle qu'il soit des nôtres ; mais je suis certain, messieurs, que si vous voulez bien nous précéder, je l'entraînerai d'autant plus facilement qu'il ne voudra plus alors me laisser partir tout seul. Et cette fête, ajouta-t-il en m'adressant un regard significatif, je tiens à ce qu'il y assiste. — Je suis à vos ordres, répondis-je, et si monsieur veut bien que nous prenions les devants, me voici, quant à moi, prêt à partir. — En marche ! » s'écria alors avec un redoublement d'entrain le monsieur à la fête, « en marche ! » Et sans autre retard, il me précéda en entonnant de nouveau à pleine voix son ranz des vaches. La matinée, comme celle d'hier, était radieuse ; l'air, d'une fraîcheur et d'une pureté incomparables ; et soit que, sous l'impression de sévérité riante, mes idées eussent pris un tour moins sombre ; soit que l'air, l'accent d'Alfred, eussent subitement raffermi ma confiance dans ses démarches ou mon espoir dans ses intentions, plus rien de sinistre ne traversait pour le moment mon imagination, et ne voilait comme d'un crêpe funèbre l'éclat doré des montagnes. Après que nous eûmes passé l'Aar sur le pont couvert auquel aboutissent les deux routes des Scheidegg et du Grimsel, nous laissâmes Meyringen sur la gauche ; puis, prenant par les bois, nous vînmes déboucher droit sur la petite prairie où s'élève la grise masure du Reusti. Mais au lieu de bannières et de clochettes qu'il y cherchait de tous ses yeux, mon compagnon n'aperçut qu'un jeune homme qui se leva à notre approche, et, sur un mouchoir déployé, des pistolets, des balles, une poire à poudre... A cette vue, les signes d'une haute épouvante envahirent soudainement son visage, et il se disposait à passer outre, lorsque le jeune homme qui, après quelque hésitation, s'était avancé à notre rencontre, fit un salut gravement cérémonieux et marqua d'un geste l'intention de prendre la parole : « Messieurs, dit-il, vous comprendrez, du reste, qu'étant sans relations dans ce pays, et obligé jusqu'à un certain point d'y cacher mon nom et ma présence, il n'a pas dépendu de moi que je me présentasse ici accompagné d'un ami. C'est pourquoi je prends la liberté de prier celui d'entre vous qui n'est pas déjà engagé auprès de mon adversaire de vouloir bien me servir de témoin. » Et comme mon compagnon, un peu interdit à l'ouïe d'une proposition aussi inattendue, tardait trop à répondre : « Ceci, repris-je à sa place, est un genre de service qui, de galant homme à galant homme, ne se refuse pas. Je me fais donc garant pour monsieur qu'il accepte avec empressement un office dont, ainsi que moi, il s'efforcera de remplir tous les devoirs. » C'est de cette manière, que, coiffé d'une toque à l'allemande, et apprêté qu'il était pour des réjouissances alpestres, le monsieur à la fête se

trouva définitivement engagé à figurer comme témoin dans un duel dont il ne connaissait encore ni l'objet ni les conditions.

Cependant deux personnes ne tardèrent pas à se montrer à l'autre bout de la plaine. Du plus loin que je les eus aperçues je me doutai, à leur mutuelle attitude, que quelque chose s'était passé entre elles depuis que nous avions quitté l'hôtel, et, en particulier, que l'oncle avait été prévenu qu'il arriverait dans cet endroit pour y assister à une rencontre entre les deux rivaux qui se disputaient la main de sa fille. Tout au moins, quoique grave et composé, il ne témoigna aucune surprise en apercevant Frédéric, tandis que celui-ci, en le voyant paraître, me dit avec un brusque mouvement : « Qu'est-ce ceci, monsieur?... et entend-on que je me batte en présence du père de Marie? — Très-certainement je ne le souffrirai pas, » lui répondis-je. Mais pendant que nous échangions ces paroles, Alfred lui-même venait de congédier son oncle, qui, après nous avoir adressé un silencieux salut, continua de suivre le sentier, jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers la masure derrière laquelle il disparut à nos regards.

Alors Alfred s'adressant à son adversaire, le visage pâle et d'un accent ému : « Je me suis fait, monsieur, une grande violence pour accepter votre défi, car aujourd'hui pas plus qu'hier, je ne me dissimule à moi-même que c'est moins encore notre destinée que celle d'une cousine qui m'est chère que nous allons jouer ici... Toutefois, placée qu'elle est maintenant entre deux rivaux, dont l'un, c'est vous, monsieur, fait valoir les droits d'un amour partagé; dont l'autre, c'est moi, a recherché, demandé, obtenu sa main, sa situation, je le reconnais, est intenable, et il nous appartient d'y donner une issue en faisant que l'un de ces deux rivaux disparaisse sans retour. C'est pourquoi, et je vous rappelle que j'en fis hier la condition expresse de mon assentiment, me voici prêt à accepter telle sorte de combat qui m'offrirait la certitude de ce résultat, comme aussi à refuser toute espèce de duel qui n'y aboutirait pas d'une manière sûre et immanquable. » Frédéric fit signe qu'il acceptait cette condition. Alors s'étant tourné de notre côté : « Messieurs les témoins, poursuivit Alfred, c'est à vous maintenant de faire le reste. »

Sans parler du monsieur à la fête de qui les genoux tremblants et la mortelle pâleur marquaient assez l'incomparable angoisse, je ne me souviens pas d'avoir, en aucun moment de ma vie, éprouvé tout ensemble une plus vive émotion, un doute plus cruel, et un plus formidable embarras. En effet, si, d'une part, le ton imposant et résolu d'Alfred dans une circonstance aussi grave me rejetait dans une complète incertitude sur les intentions conciliantes que la générosité de son caractère m'avait autorisé à lui prêter, de telle sorte que je pouvais entrevoir

comme imminente une affreuse catastrophe ; d'autre part, je redoutais, en intervenant intempestivement dans une situation où le point d'honneur des deux adversaires pouvait n'être encore que temporairement engagé, d'aller river définitivement ce que, par dessus toute chose, j'étais bien déterminé à empêcher si j'en avais la force. C'est pourquoi, réfléchissant qu'après tout, jusqu'à ce que nous eussions livré les armes chargées, rien de fâcheux ne pouvait s'accomplir, je pris le parti de ne faire pour l'heure aucune démonstration, et ayant relevé sans mot dire le mouchoir avec tout ce qu'il contenait, je me retirai à l'écart, en faisant signe au monsieur à la fête de m'y accompagner. Là, pendant que Frédéric ôtait son frac et qu'Alfred demeurait debout à la place où je l'avais laissé, je chargeai les pistolets; puis, après avoir recommandé par trois fois à mon compagnon de ne livrer dans aucun cas celui que je lui remettais, qu'après qu'il m'aurait vu livrer le mien, nous retournâmes ensemble sur le lieu du combat.

C'est à ce moment que je m'étais proposé d'intervenir, mais, à l'expression doucement sereine qui, durant ces cours instants de solennelle attente, s'était répandue sur le visage d'Alfred, mon cœur battit de plaisir, et, avant même que ce jeune homme eût prononcé une parole, je m'étais expliqué déjà toute sa conduite en apparence si inexplicable; comment en particulier, avec autant d'ingénieuse prudence que de noble désintéressement, il n'avait pas cessé un seul instant de vouloir ménager à sa cousine une félicité dont l'accomplissement, grâce à l'obstination emportée de son oncle et grâce aussi à la fougue jalouse de Frédéric, semblait être devenu impossible. Quand tout fut prêt : « Excuserez-vous, dit-il à son adversaire, un caprice par lequel peut-être j'aurais dû commencer : c'est de substituer à ces armes qu'apportent nos témoins, d'autres armes qui, j'y songe, aboutiront au même résultat. » Puis, en même temps que sa belle figure s'illuminait d'un sourire d'amicale sensibilité : « N'est-il pas vrai, que si je vous cède la main de celle que vous aimez, le rival disparaît pour ne laisser plus que le cousin de Marie et l'ami de Frédéric!... » A cet instant, au travers des larmes qui inondaient mes paupières, je vis une scène de tumultueuse et reconnaissante effusion : deux jeunes hommes dans les bras l'un de l'autre : l'oncle accouru qui éclatait en bruyants transports ; mon compagnon d'angoisse enfin qui, attendri autant que soulagé, d'une main serrait celle d'Alfred, et de l'autre, à mon exemple, déchargeait son pistolet en l'air.

Rempli de respect pour Alfred, et d'ailleurs pénétré que j'étais moi-même d'une joie aussi sérieuse que profonde, j'avais peine néanmoins à en contenir l'expression dans les limites convenables, et il me souvient qu'à plus d'une reprise, durant ces premiers instants, je m'aban-

donnai à tout le délire d'une intempérante gaieté : j'allais, je venais, je bondissais, j'embrassais indifféremment l'une ou l'autre des personnes dont je me trouvais entouré, et je m'imagine que quiconque serait survenu à cette heure dans la petite plaine de Reusti, m'aurait vu infailliblement me jeter dans ses bras et le surprendre de l'assaut inopiné de mes caresses. C'est que c'est le propre des actions à la fois belles et désintéressées, poursuivies avec un ferme et généreux vouloir, et accomplies enfin avec cet empire de grandeur et de bonne grâce que donnent l'humanité, la justice, la raison victorieuse des intérêts ou des penchants, de jeter l'âme de celui qui en est le témoin dans la folle ivresse d'un bouillant plaisir. En effet, rendue temporairement par ce spectacle, à la conscience de sa liberté et de sa noblesse primitives, plus rien ne l'oppresse, plus rien ne l'entrave, et il lui arrive alors de marquer au dehors la volupté de ce délicieux bien-être par les naïfs éclats d'une allégresse aussi expansive qu'elle est puissante. Chose aimable! Nous étions là cinq personnes, les unes tout à l'heure encore profondément divisées entre elles; les autres qui avant la journée d'hier ne s'étaient jamais rencontrées, et, néanmoins, sous la commune impression de ce qui venait de se passer, une félicité soudaine, une affection chaleureuse, une étroite intimité, rapprochaient, confondaient nos cœurs. Bien plus, le monsieur à la fête avait oublié clochettes, fanfares, lutteurs, et, le bras passé sous le mien, nous descendions ensemble le coteau, comme font deux anciens amis qui s'entretiennent des bienfaits que la bonté de Dieu a répandus sur leurs proches.

Bientôt nous fûmes de retour à l'hôtel. Alfred nous avait prévenus en souriant que nous y trouverions prêt ce déjeuner de réconciliation qui est de rigueur à la suite des duels, et il nous avait priés en même temps de ne laisser rien transpirer des choses dont nous venions d'être les témoins, avant que lui-même eût trouvé le moment de préparer sa cousine à en recevoir l'annonce. Mais, dans ces sortes de complots, le plaisir, l'émotion, la hâte de rendre heureux, déjouent d'ordinaire les projets et rendent impossibles les ménagements concertés. Aussi, à peine cette jeune personne eut-elle paru dans la salle à manger, qu'au regard seul dont nous la considérions, à la joie qui brillait sur le visage de son père, à l'air surtout et à l'attitude d'Alfred, elle eut tout pressenti. De douces larmes coulèrent alors de ses yeux, et ni les transports de son père, ni la soudaine apparition de Frédéric qui était accouru pour se jeter à ses pieds, ne la détournèrent durant ces premiers instants de prodiguer les ingénues caresses de la gratitude à celui qui, par son noble sacrifice, autant que par sa protectrice affection, venait de combler ses vœux et d'assurer son bonheur.

Le soir, quand la lune fut levée, j'allai avec Alfred me promener sur les bords de l'Aar. Il était triste et l'entretien languissait. A la fin, et comme s'il eût fait effort pour clore en lui-même un pénible combat : « Ainsi donc, dit-il, je resterai garçon ! »



L'HÉRITAGE

I

L'ennui est mon mal, lecteur. Je m'ennuie partout, chez moi, dehors, à table, dès que je n'ai plus faim ; au bal, dès que je suis dans la salle. Nulle chose ne s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mes goûts, et rien ne me paraît long comme les journées.

Je suis pourtant de ceux qu'on appelle les heureux de ce monde. A vingt-quatre ans, je n'ai d'autre malheur que celui d'avoir perdu mes parents; et encore le regret que j'en éprouve est le seul sentiment que je nourrisse avec quelque douceur. D'ailleurs, je suis riche, choyé, fêté, recherché; sans souci du présent ni de l'avenir : tout m'est facile, tout m'est ouvert. Ajoutez un parrain (c'est mon oncle), qui me chérit, et qui me destine son immense fortune.

Au milieu de tous ces biens, je bâille à me démantibuler la mâchoire. Je trouve même que je bâille trop : j'en ai causé avec mon médecin. Il dit que c'est nerveux, et me fait prendre de la valériane soir et matin. Pour bien dire, je ne m'étais pas attendu à ce que ce fût si grave, et comme j'ai une horrible peur de mourir, toutes mes idées se sont portées du côté d'un mal intérieur qui me mine et qu'on me cache. A force d'étudier les symptômes, de tâter mon pouls, d'examiner mes sensations

internes et externes, d'approfondir la nature particulière de mes migraines, et leur coïncidence avec une accélération notable dans mes bâillements, j'en suis venu à acquérir une certitude... une certitude que je garde pour moi, dans la crainte que si je la confiais à mon médecin, il n'allât la partager, ce qui me tuerait de la frayeur de mourir.

Cette certitude, c'est que j'ai un polype au cœur! Un polype, j'avoue que je ne sais pas bien comment c'est fait, et je ne cherche pas non plus à le savoir, de peur de faire d'affreuses découvertes: mais j'ai un polype au cœur, je n'en doute plus. Aussi bien ce polype explique tout ce qui se passe dans mon individu: il donne à mes bâillements une cause, à mon ennui un principe. J'ai donc modifié mon régime, réformé ma table. Point de vin, des viandes blanches. Le café proscrit, il excite aux palpitations. Des mauves le matin, c'est souverain pour les polypes au cœur. Point d'acides, rien de fort ni de pesant: ces choses agissent sur la digestion, qui réagit sur le système nerveux; aussitôt la circulation est gênée, et voilà mon polype qui grossit, s'étend, végète..... Au fond, c'est vrai que je me le figure comme un gros champignon.

Je passe donc des heures à songer à mon champignon. Quand on me parle, j'ai mon champignon qui m'empêche d'écouter; quand j'ai dansé un galop, je me reproche cet excès, comme fâcheux pour mon champignon; je rentre de bonne heure, je change de linge, je me fais donner un bouillon sans sel, à cause de mon champignon; je vis en regard de mon champignon. Ainsi ce mal m'occupe beaucoup, mais je ne trouve pas qu'il guérisse de l'autre, l'ennui.

Je bâille donc. Quelquefois j'ouvre un livre. Mais les livres..... si peu sont agréables. Les bons, c'est sérieux, profond; il faut se donner de la peine pour saisir, de la peine pour jouir, de la peine pour admirer... Les nouveautés? j'en ai tant lu que rien ne me paraît si peu nouveau. Avant de les ouvrir, je les connais; au titre, je vois toute l'affaire; à la vignette, je sais le dénoûment; et puis mon champignon qui ne supporte pas les émotions vives.

Les études sérieuses? j'en ai aussi essayé; commencer n'est rien, mais poursuivre... je me demande bientôt dans quel but. Ma carrière, à moi, c'est de vivre de mes rentes, c'est d'aller à cheval, c'est de me marier et d'hériter. Sans que je prenne la peine d'apprendre rien, j'aurai tout cela, et le reste aussi. Je suis colonel de la garde nationale; on me porte au conseil; j'ai refusé d'être maire: les honneurs pleuvent sur ma tête. Et puis, mon champignon, qui ne s'accommoderait pas d'une grande contention d'esprit.

« Qu'est-ce? — Le journal — Donne, c'est bon. » Voici de quoi me récréer quelques instants. Je cherche aux nouvelles, j'entends aux nou-

velles de ville; car celles d'Espagne me touchent peu, celles de Belgique m'assomment. Allons! point de suicide..... point d'accident sinistre; rien en meurtres ni en incendies. Le sot journal! C'est voler l'argent de ses abonnés.

Que je regrette les beaux jours du choléra! Dans ce temps-là mon journal m'amusait: il tenait ma frayeur en haleine, et le plus petit fait relatif au monstre m'intéressait à lire. Je le voyais avançant, reculant, venant jusqu'à ma porte, ouvrant la gueule..... Tout n'était pas gai dans ces suppositions, mais au moins, entre l'espérance qu'il ne viendrait pas et l'effroyable peur qu'il ne vînt, point de place pour l'ennui; sans compter une flanelle qui me chatouillait l'épiderme, en sorte que j'avais toujours à gratter quelque part.

Au fait, je ne sache pas d'ennui, pas de torpeur physique ou morale, qui ne cède à une démangeaison. Je suis certain que... « Qu'est-ce encore?

— Monsieur Retor.

— Dis donc que je n'y suis pas.

— C'est que. . le voici.

— Monsieur Retor, je suis trop occupé pour vous recevoir.

— Deux minutes seulement...

— Je n'en ai pas une à perdre.

— C'était pour vous soumettre ce tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples...

— (Le diable l'emporte, lui et son tableau universel des peuples!!) Eh bien, quoi?

— Je vous fais observer, monsieur, qu'aucun tableau du même genre n'a encore atteint à la moitié de la perfection de celui-ci. Vous voyez là quatre chronologies différentes, avec la réduction en années de l'ère chrétienne, et en années du monde. Vous avez ici toute la série complète des anciens rois d'Égypte et de ceux de Babylone...

— (Je voudrais qu'on te la pendît au dos ta queue de rois de Babylone, et tes cinq chronologies, coquin! C'est déjà trop d'une, et il m'en veut faire acheter quatre, et une autre!!!) Monsieur Retor, c'est très-beau, mais je ne m'occupe plus d'histoire.

— Vous avez ici l'empereur Kan-tien-si-long...

— Superflu, monsieur Retor; je suis sûr que votre tableau est parfait.

— Monsieur veut-il permettre que je lui remette deux exemplaires?...

— Je n'en saurais que faire. J'ai celui de Hocquart.

— Celui de Hocquart! plein d'erreurs! Je prie monsieur de me donner seulement une demi-heure d'attention pour comparer...

— (Infâme! me faire, à moi, des propositions semblables!) Rien, monsieur Retor. Vos tableaux m'ennuient, je n'en veux point. »

Ici il y a un long moment de silence, pendant que M. Retor roule lentement son tableau, et que je le regarde faire, très-impatient de le saluer cordialement.

« Monsieur n'aurait point occasion...

— Non.

— ... D'acheter une encyclopédie...

— Non.

— Trente volumes in-folio...

— Non plus...

— Avec les planches...

— Rien.

— Et tables des matières...

— Non !

— Par Mouchon ?

— Eh non ! non ! ! !

— Alors, monsieur, j'ai l'honneur de... Monsieur m'obligerait pourtant beaucoup de prendre un seul de ces tableaux.

— Comment ? ce n'est pas fini ! !

— Je suis père de famille...

— Intolérable !

— ... Sept enfants...

— Je n'y peux rien.

— Et pour cinq francs, au lieu de dix.

— (Sept enfants ? Ils en feront quinze ! et à chacun il me faudra acheter un tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples !) Voilà vos cinq francs, et laissez-moi. »

Je ferme la porte sur lui rudement, et je reviens m'asseoir. Une bile amère, une humeur abominable s'ajoute à mon ennui. Ce polype me veut emmener, m'emmènera ! En parcourant du plus pitoyable regard mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples, que l'autre a laissé étalé sur ma table, il n'est pas un des noms qu'il retrace, jusqu'à Kan-tien-si-long et Nectanebus, qui ne me semble mon ennemi personnel, un insolent fâcheux, un drôle à sept enfants, qui conspire avec les pères de famille contre ma bourse et ma santé. La colère me prend, me monte, me transporte... Au feu le tableau !

C'est singulier comme quelquefois la fureur est raisonneuse et l'emportement prévoyant. Voilà que, même avant de l'y avoir mis, je retire mon tableau du feu : c'est que, d'une part, j'éprouve comme si je brûlais les cinq francs qu'il vient de me coûter ; de l'autre, ce tableau pourrait un jour être utile à mes enfants. C'est ceci, surtout, qui est prévoyant ; car je ne suis pas marié, et il est à croire que je ne me marierai point.



C'était pour vous soumettre ce tableau chronologique de l'histoire universelle.

(L'HÉRITAGE.)

Je pense pourtant quelquefois que, marié, je m'ennuierais moins. Tout au moins nous serions deux pour nous ennuyer : ce doit être plus récréatif. Voyons-nous, d'ailleurs, que les pères de famille soient sujets à l'ennui? Pas le moins du monde. Les pères de famille sont actifs, gais, en train; toujours du bruit, du mouvement autour d'eux; une femme qui les adore...

Une femme qui m'adorerait un an, deux ans, encore. Mais si elle allait m'adorer trente ans, quarante ans! Voici ce qui me glace d'effroi. Quarante ans adoré! Que ce doit être long, interminable! Et puis, des enfants qui crient, pleurent, disputent, chevauchent sur des bâtons, renversent des meubles, se mouchent de travers, s'essuient mal... Et pour toute compensation, leur former l'esprit et le cœur avec mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples! Ah! il faut beaucoup, beaucoup réfléchir avant de se marier, sans compter mon polype au cœur.

J'ai pourtant des vues sur une jeune personne qui me conviendrait à tous égards. Figure agréable, jolie fortune : nos caractères se conviennent. Mais elle a cinq tantes, père, mère, deux oncles : en tout onze à douze grands parents. Depuis qu'on parle de ce mariage, tout ça me prévient, me sourit, me caresse, m'épouse; c'est à périr d'ennui. Je leur bâille contre; ils redoublent. Alors je sens positivement que mon amour chancelle, et que je reste garçon.

Cependant, comme les cœurs sensibles ont un impérieux besoin d'affections tendres, le mien s'est porté d'un autre côté. Je sens très-distinctement que j'adore une autre jeune personne que j'avais primitivement dédaignée, pour ne pas nourrir deux flammes à la fois. Celle-ci a un profil si fin, des yeux si beaux, et un esprit si aimable et naturel, qu'il est impossible de ne pas l'aimer; et point de grands parents. C'est ce qui fait que je deviens de jour en jour plus fou de ses attraits et d'une fortune disponible.

Il n'y a qu'une chose; c'est que pas un autre que moi ne lui fait sa cour. Cela finit par être cause que je me trouve bien bon de soupirer là tout seul. Si belle que soit une fleur à cueillir, si tous l'ont dédaignée, pourquoi la voudrais-je? moi surtout qui me pique d'un goût délicat et distingué.

Il y a quelque temps, quand j'arrivai au bal, elle dansait avec un bel officier. Gracieuse, riante, animée, elle ne parut seulement pas s'apercevoir que j'entrais. Voilà mon ardeur qui se rallume, mon cœur qui s'embrase, j'étais à deux doigts de l'hyménée. Vite je vais l'engager pour la première russe. « Avec plaisir, monsieur. — Pour la seconde contredanse? — Avec plaisir. — Pour la troisième valse? — Avec plaisir. — Le cinquième galop? — Avec plaisir, » toujours avec plaisir; plus un seul qui

me la dispute. Mon ardeur décroissait à tel point, que je me mis à manger des petits gâteaux toute la soirée.

C'est depuis ce jour que j'ai porté mes hommages à une autre demoiselle, pour qui j'avais d'abord peu de goût, uniquement parce que tout le monde s'entendait pour me conseiller, mon parrain surtout. C'est mademoiselle S***, la cousine de madame de Luze; cela veut dire qu'elle tient à la première famille et aux salons les plus distingués de la ville. Elle est grande, d'un beau port, recherchée de cavaliers autant à cause de son esprit qu'à cause de sa beauté, et plus riche de beaucoup que les deux premières. Aussi suis-je certain que je serais déjà marié avec elle, si ce n'était mon parrain.

Lundi passé, j'arrivai tard au bal. Il y avait foule autour d'elle. Je dus me contenter d'un engagement pour la sixième contredanse, et de la faveur d'un tour de russe partagé entre trois cavaliers. Ces obstacles commençaient à me transporter; je songeais déjà à des démarches positives pour le lendemain, et pas même le regard visiblement approbateur de mon parrain ne pouvait refroidir ma flamme.

Bien qu'elle ne parlât que des choses du bal, je lui trouvai un esprit délicieux, et d'autant plus qu'elle se contentait de sourire très-petitement à toutes mes saillies. J'ai beaucoup d'esprit quand je veux. Probablement, pensais-je, elle en a autant que moi. Chose inappréciable! Ainsi nos entretiens seront piquants; qu'elle parle ou qu'elle se taise, il y aura à penser, à deviner, à goûter infiniment de charme. Tout en songeant ainsi, je l'enlevais dans le tourbillon de la russe, avec un enivrement que je n'avais pas encore ressenti. Il me semblait tenir dans mes bras un céleste assemblage de beauté, d'esprit, de sentiment, et son corsage de satin, mollement pressé sous mes doigts, mêlait comme de voluptueux parfums à mon charmant délire.

J'étais décidé, absolument décidé, et d'ailleurs las d'être indécis, lorsqu'en sortant, je trouve mon parrain qui m'attend: « Eh bien, t'y voici enfin venu! Bien fait; car elle t'adore! — Vrai? — Un mot, et tu as son oui. La famille te trouve charmant, tous te veulent. — Et êtes-vous donc sûr? lui dis-je, désappointé. — Lui s'approchant de mon oreille: « Il est déjà question d'un appartement qui plairait à la jeune personne. Hem! Je te dis que tu es né coiffé. Laisse-moi faire..... » A mesure que mon parrain me parlait, l'enivrement s'en allait, le céleste assemblage aussi, et le corsage avec. « J'y veux, lui dis-je froidement, j'y veux réfléchir. » Et je n'y pensai plus.

C'est ainsi que je me retrouve presque aussi incertain qu'auparavant... Qu'est-ce encore?

« Monsieur dînera-t-il?

— Parbleu! si je dînerai.

— Mais chez lui?

— Attends un peu... Oui, je dînerai ici.

— Je vais servir.

— Eh bien! non, ne sers pas. Toute réflexion faite, je dînerai en ville. »



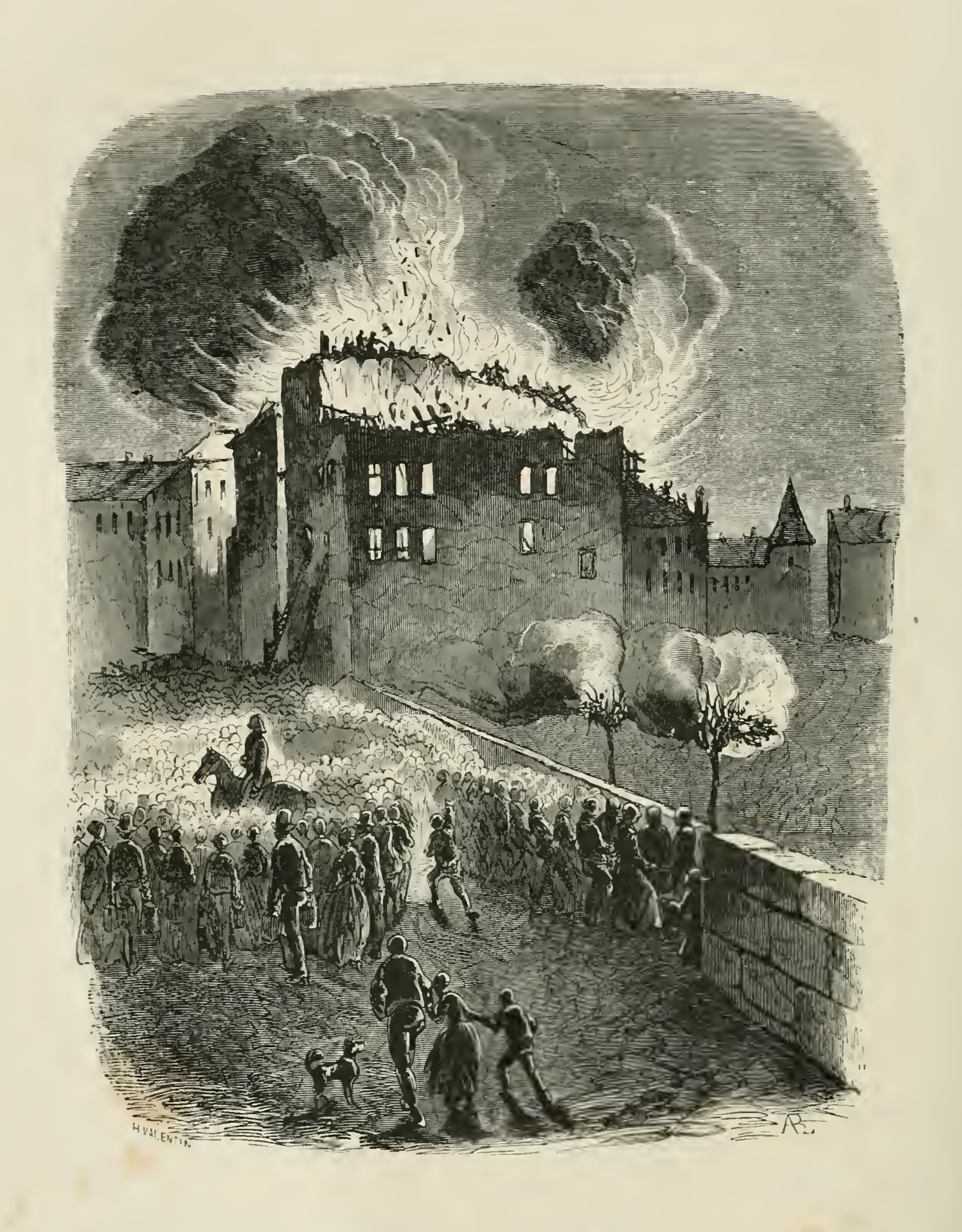
II

S'il vous en souvient, lecteur, nous nous ennuyâmes fort ensemble, lors de notre dernière entrevue. Je vous laissai bâillant, vous me laissâtes allant dîner en ville.

C'était chez un de mes amis, marié, père de famille, aussi heureux et amusé que moi-même je le suis peu. Lui et sa jeune épouse se comblaient d'amitiés, leurs regards s'échangeaient tout remplis d'une vraie tendresse, et, à bien des petits soins, à mille choses en apparence indifférentes, je pouvais juger de l'étroite union de leurs âmes. L'un aimait le mets que l'autre aimait; l'un ne buvait pas que l'autre ne bût aussi; la croustille de pain laissée à dessein par l'un était furtivement convoitée, saisie et dévorée par l'autre; de façon que, préoccupés ainsi de leur mutuelle affection, ils ne me parlaient que pour la forme, et je figurais là comme un tiers tout au plus nécessaire pour introduire du piquant dans leurs innocentes et chastes amours.

Je m'ennuyais profondément, et d'autant plus que je m'ennuyais en dépit de moi-même, contre mon propre vouloir, malgré des conseils intérieurs que je me donnais à moi-même. « Sache donc, me disais-je, sache jouir de ce doux spectacle; et, faisant un retour sur toi-même, sache porter envie à ce couple aussi heureux qu'aimable, à ce bonheur qu'il ne tient qu'à toi de te procurer. Sache..... — De grâce, répondais-je à cette voix estimable, sache te taire. Tu ressembles à mon parrain. C'est mon parrain qui te pousse à me parler ainsi. Sache me laisser manger en paix cette côtelette, c'est pour le moment ma seule jouissance, mon unique envie. »

Il est certain qu'une des choses qui nuisent le plus à la bonne influence des reproches intérieurs, c'est le timbre de voix, l'air que nous leur prêtons dans notre esprit. Pendant infiniment longtemps, je n'ai pas distingué la voix intérieure de ma conscience de la voix de mon précepteur. Aussi, quand ma conscience me parlait, je croyais lui voir un habit noir, un air magistral, des lunettes sur le nez. Elle me semblait pérorer d'habitude, faire son métier, gagner son salaire. C'est ce qui était



Pendant ce debat, les toitures enflammées venaient de s'écrouler avec un fracas terrible.

L'HÉRITAGE.

cause que, dès qu'elle se mettait à me régenter, je me mettais à regimber, du ton à la fois le plus respectueux et le plus insolent du monde, toujours désireux de me soustraire à sa dépendance, et jaloux de faire autrement qu'elle ne disait. J'ai tiré de là une règle que je compte mettre en pratique quelque jour. C'est de donner à mes enfants un précepteur si aimable, si indulgent, si rempli de bonté naturelle, si dénué de pédanterie et de toute affectation, que si leur conscience vient plus tard à revêtir la figure de ce digne maître, elle n'en ait que plus de droit à les conduire et à s'en faire écouter. Ah! quel dommage qu'avec des vues si sages sur l'éducation de mes enfants, j'aie une si incertaine vocation pour le mariage!

Je mangeais donc ma côtelette. Quand elle fut mangée, comme l'appétit m'avait quitté, je devins impatient de voir se terminer ce repas que mes heureux hôtes prolongeaient au contraire, tant en propos qu'en coups de dents. Quel unisson dans leurs appétits! pensais-je, mais surtout quel appétit! Est-il bien possible qu'on puisse manger autant lorsqu'on s'aime! C'est donc là que conduit l'amour conjugal! Oh! qu'il est différent de cet amour passionné dont le trouble fait le charme, qui vit de ses seules pensées, qui s'alimente de sa propre flamme! Et tu songerais, Édouard (c'est mon nom de baptême), tu songerais.....

« Vous êtes tout pensif, me dit alors obligeamment la jeune épouse de mon ami. Qu'avez-vous donc?

— Il est triste, lui répondit pour moi celui-ci, comme sont les vieux garçons. A propos, où en sont tes amours, Édouard?

— Ils sont, lui dis-je, beaucoup moins avancés que les vôtres.

— Diable! je l'espère bien.

— Moi aussi. »

Je ne sais comment ce mot désobligeant m'échappa. Mon ami se tut; sa femme parla d'autre chose, et je restai tout honteux et en colère contre moi-même, faisant en silence des petites boulettes avec de la mie de pain, et regrettant amèrement de n'avoir pas dîné chez moi, où je n'aurais désobligé personne. Aussitôt que je pus le faire sans trop d'impolitesse, je pris congé, et je m'empressai de regagner mon logis.

Il y avait bon feu; je sortis mon cure-dent. Après la démangeaison, je ne connais rien comme le cure-dent pour aider les heures à couler. Sans le cure-dent, il y a ce grand moment de la journée, qui s'écoule entre le dîner et les réunions du soir, dont je ne saurais absolument que faire. Toutefois, c'est là un de ces passe-temps qu'il est plus séant de goûter que de décrire.

Le jour dont je parle, tout en me récréant ainsi, je songeais à mon ami le père de famille, et, remaniant par la pensée son air, son ton, sa phrase, j'en vins à m'applaudir presque de la brusque repartie qui m'était échap-

pée. Au fond, il existe une secrète rancune entre les jeunes mariés et les vieux garçons; tout au moins il ne peut y avoir entre eux entière et intime sympathie. Les jeunes mariés plaignent le vieux garçon, mais leur pitié ressemble, à s'y méprendre, à de la moquerie. Le vieux garçon admire les jeunes mariés, mais son admiration n'est séparée de la raillerie que par un cheveu. Je me disais donc que j'avais eu raison de couper court à leurs quolibets, et que si j'avais mis un peu de vigueur dans ma ruade, c'était mon droit, celui du faible, puisque je me trouvais un contre deux.

« Monsieur!.... — Qu'y a-t-il? — Ah! monsieur! — Eh bien? — On sonne au feu! — Ce ne sera rien. — Quatre maisons, monsieur! — Où ça? — Dans le faubourg. — Apporte-moi de l'eau chaude pour me faire la barbe. — Monsieur veut..... — Je veux me faire la barbe. — Monsieur entend-il crier? — Oui. — Dois-je tout de même apporter de l'eau chaude à monsieur? — Eh oui, imbécile. Veux-tu que, parce qu'on crie au feu, je ne me fasse pas la barbe?...

— C'est vraiment une belle chose que les assurances, pensai-je en ôtant ma cravate; voilà des gens qui peuvent voir brûler leurs maisons tout tranquillement, les bras croisés. Les drôles échangent des masures contre des maisons neuves. Un peu de désagrément, c'est vrai; mais qu'est-ce, en comparaison d'autrefois? Avec ça, il est heureux pour les assureurs que le vent ne soit pas plus fort.

— Eh bien, apportes-tu cette eau chaude? — Voici!... — Tu trembles, je crois. — Ah! monsieur... six maisons!... toutes en flammes... on craint déjà pour le quartier neuf. ... Et ma mère qui ne demeure pas bien loin! — Et tu ne sais donc pas que, outre les secours qui abondent toujours, ces maisons sont toutes assurées? — Oui, monsieur; mais ma mère ne possède que son mobilier. Si monsieur..... — Y aller? c'est que je vais avoir besoin de toi. Eh bien, va, reviens me dire ce qui se passe, et, au retour, achète-moi de l'eau de Cologne. »

Je me mis à faire ma barbe, avec d'autant plus d'intérêt que j'essayais un nouveau savon perfectionné. L'écume m'en sembla aussi riche et moelleuse que le parfum en était subtil et délicat; seulement, l'eau n'étant pas très-chaude, j'en fus contrarié au point de maudire cet incendie qui en était la cause. Pendant ce temps, toutes les cloches de la ville carillonnaient, des cris lugubres retentissaient dans les rues voisines, et des troupes de gens venaient s'emparer, en face de chez moi, des seaux de la ville déposés sous un hagar. A ce bruit, j'allai vers ma croisée, tout délecté par une certaine émotion secrète que causent d'ordinaire ces scènes tumultueuses. Il faisait nuit, en sorte que je ne vis point les gens, mais j'aperçus au ciel une lueur rougeâtre, sur laquelle les toits et les cheminées des maisons se dessinaient en un noir opaque.

Quelques reflets arrivaient jusqu'à la grosse tour de la cathédrale, du sommet de laquelle les cloches en émoi m'envoyaient leurs volées, tantôt en un bruit éclatant, tantôt en un murmure lointain, selon que le batail frappait de mon côté ou du côté de l'horizon. C'est magnifique! me dis-je, et je revins vers la glace pour achever de me faire la barbe.

Elle fut très-longue à faire et très-critique, à cause d'une petite coupure demi-cicatrisée qui, située sur l'arête du menton, exigeait les plus grands ménagements; d'ailleurs, j'allai voir de temps en temps les progrès de la lueur rougeâtre, qui ne cessait de s'augmenter en étendue et en intensité. Déjà quelques flammèches, s'élevant en gerbe au haut des airs, retombaient gracieusement avec tout l'éclat d'un gigantesque feu d'artifice. Au fait, pensai-je, ce doit être un très-beau spectacle, j'ai fort envie d'y passer avant de me rendre au Casino. Je me hâtai donc d'achever ma toilette, et après avoir bouclé mon manteau et mis mes gants blancs glacés, je sortis, me dirigeant du côté du faubourg. Il n'y avait personne dans les rues, les boutiques étaient fermées; seulement, je croisai deux ou trois équipages qui portaient au Casino quelques personnes de ma connaissance.

J'arrivai bientôt au faubourg. Le mal était affreux, l'effet sublime. Quatre ou cinq toitures embrasés lançaient au ciel des tourbillons de flamme et de fumée, et, au milieu de cette scène lugubre, une clarté de fête illuminait les quais, les ponts et des milliers d'hommes agissant parmi le désordre et les clameurs. Les habitants des maisons menacées jetaient leurs meubles par les croisées, ou emportaient au travers de la foule leurs effets les plus précieux, jusque dans un temple voisin qu'on leur avait ouvert pour les y déposer. De longues files d'hommes, de femmes, d'enfants, communiquant avec la rivière, faisaient arriver les seaux jusqu'aux pompes, dont le bruit cadencé dominait les cris de la foule. Au milieu du feu, des hommes armés de haches abattaient des poutres enflammées, tandis que d'autres, du haut des maisons voisines, dirigeaient au centre de l'immense brasier le jet bruyant des pompes.

« Sait-on, demandai-je à un bonhomme très-affairé, sait-on comment le feu a pris? — Allez à la chaîne, me dit-il. — Fort bien. Mais répondez-moi : sait-on..... — Votre serviteur de tout mon cœur. »

Cet homme me parut d'une grossièreté singulière, et je me mis à déplorer ce mauvais ton des basses classes, si commun aujourd'hui, qu'un homme bien élevé ose à peine s'adresser aux passants, même en employant les formes les plus polies. Mais une autre voix vint interrompre ces réflexions :

« Hé! l'amateur aux gants blancs, un peu d'aide par ici! On vous fera place..... »

Je marchai d'un autre côté, vivement blessé de cette insolente et familière apostrophe.

« Ici! ici! Factionnaire, amenez-nous ce joli cœur. »

Indigné, je tirai sur la gauche.

« Holà! ici, le marquis! »

Exaspéré, je tirai sur la droite.

« Gredin! si tu ne viens pas travailler, je te vas donner à boire! »

Horriblement blessé dans mes sentiments les plus honorables, je me décidai à quitter cette détestable société pour me rendre de ce pas au Casino. « On ne passe pas! » me dit un factionnaire, en me barrant le chemin avec son fusil.

« Permettez, monsieur, vous devez comprendre à ma mise que votre consigne ne s'adresse pas à moi. Je me rends au Casino.

— Au Casino! Mille tonnerres! ne voyez-vous pas qu'on manque de bras? A la chaîne! marche!

— Savez-vous, mon ami, que vous pourriez avoir à vous repentir de votre brutale grossièreté. Je veux bien ne pas vous demander votre nom, mais ôtez-vous de là, à l'instant.

— Je m'appelle Louis Marchand, qui ne vous craint pas, chasseur du cinquième, capitaine Ledru. A la chaîne, canaille! Croyez-vous donc que ces braves gens travaillent là dans l'eau pour leur plaisir?... Casino que vous êtes!... Aller danser, n'est-ce pas? quand ces femmes se morfondent..... »

Pendant ce débat, les toitures enflammées venaient de s'écrouler avec un fracas terrible que suivit un moment de silence, car l'immense foule, les yeux attachés sur ce spectacle, avait suspendu son travail..... On entendait distinctement le pétillement des flammes, auquel se mêlait le sourd retentissement d'une pompe qui arrivait dans cet instant d'une commune éloignée. Un homme à cheval survint qui cria : « Courage! courage! mes amis, on est bientôt maître du feu. » Plusieurs personnes l'entourèrent aussitôt, et je l'entendis qui leur disait : « Le feu gagne le quartier neuf, il vient de prendre aux foins de la *Balance*. Nous manquons de monde. Trois hommes ont péri!... » Puis il reprit le galop et disparut. « A l'ouvrage! cria-t-on de toutes parts; à l'ouvrage! le feu est au quartier neuf! » Je fus entraîné par la foule, et je me trouvai bientôt former un anneau de l'immense chaîne.

Je n'eus pas d'abord le temps de me reconnaître. Les seaux se suivaient avec une rapidité continue, et, faute d'habitude ou d'adresse, je donnais à chacun une secousse qui faisait jaillir l'eau contre moi, au grand détriment de ma toilette. J'en étais fort contrarié, car je n'avais point renoncé encore au projet d'aller au Casino. Je voulus tirer mes gants, mais ils étaient si bien collés à mes mains, que je dus renoncer à cette opération,

pour laquelle il m'eût fallu beaucoup plus de temps qu'on ne m'en laissait. Je me trouvais placé sur le quai, tout près de l'endroit où la chaîne aboutissait à la rivière, par des degrés qui descendaient jusque sous l'eau. Là, par un froid intense, des hommes en blouse, dans l'eau jusqu'aux genoux, remplissaient les seaux sans relâche, à la lueur d'une torche; et, dans le cahotement de cette chaîne inclinée sur une rampe rapide, ils recevaient sur leurs épaules une partie de l'eau qu'ils tendaient aux hommes placés au-dessus d'eux. Autour de moi, des femmes de tout âge, mais non de toute condition, formaient le plus grand nombre, et des manœuvres, des ouvriers, quelques messieurs, remplissaient le reste des chaînons. Quoique placés assez loin de l'incendie, le vent, portant de notre côté, nous amenait une pluie de feu qui ajoutait encore à l'impression de cette scène sinistre.

Il y a quelques instants encore que, insulté, indigné, je ne songeais qu'à aller réparer dans les salles du Casino les outrages faits à ma dignité; mais introduit presque forcément au milieu de cette nouvelle scène, mes pensées avaient pris un autre cours, et malgré le froid, l'eau et la contrariété, je passais peu à peu sous l'empire d'émotions entraînantes et vives, dont le charme énergique m'était inconnu. Une sorte de fraternité fondée sur le commun besoin qu'on a les uns des autres, l'entrain du travail, la conscience d'être utile, faisaient régner autour de moi une gaieté cordiale qui se manifestait par des saillies sans grossièreté, par des procédés remplis d'un généreux dévouement. « Allons, bonne femme, donnez-moi votre place, passez aux seaux vides. — Laissez faire, l'ami, je suis blanchisseuse : les bras dans l'eau, c'est mon métier..... — Hé! les gants blancs, ce n'était pas à ce bal-ci que vous alliez! Voulez-vous changer de place? — Bien obligé, brave homme, je commence seulement. — Courage! amis, ça assouplit les bras. Pardieu! blanchisseuse, nos chemises se lavent sans vous : mon jabot est en lessive. C'est égal. En avant! une, deux! droite, gauche! » Survient un homme : « Veux-tu boire, toi? me dit-il. — Je veux bien, l'ami, mais après ceux-ci, après cette bonne femme qui travaille depuis plus longtemps que moi. — Non, non, buvez, pas de façons. » Et je bois le meilleur verre de vin que j'aie bu de ma vie.

En même temps que je me laissais gagner à ces émotions expansives, je me sentais peu à peu pénétrer de respect pour ces hommes en blouse, dont la torche me permettait de voir l'infatigable et rude travail. Pour eux, le zèle seul, l'abnégation d'eux-mêmes, le dévouement simple, mais grand, du manœuvre qui estime lui-même à bas prix ses indispensables services, étaient les seuls mobiles de leur activité désintéressée. Ils ne pouvaient ni causer, ni participer à la gaieté qui régnait dans nos rangs; ils n'avaient pas pour récréation la vue de l'incendie, ni pour ré-

compense les regards de la foule. Aujourd'hui, pensais-je, dans l'ombre de la nuit, ces braves font le plus pénible de l'œuvre; demain, à la clarté du jour, ils rentreront ignorés dans les rangs obscurs de leurs camarades..... Et un saint respect, une admiration enthousiaste, une vénération pleine et reconnaissante saisissant mon cœur avec force, je me serais mis à leurs genoux : j'étais honoré de leur servir d'aide, plus que je ne le fus jamais du sourire des grands, de l'accueil flatteur des puissants. En ce moment, les voitures que j'avais rencontrées le même soir allant au Casino se présentaient à mon imagination pour essuyer mes plus fiers dédains, et pour me faire jouir moi-même avec transport de ce que mon égoïsme ne m'avait pas, comme à eux, fait préférer la fade société des oisifs à l'émouvante confraternité des blanchisseuses et des manœuvres.

Vous le voyez, lecteur, j'avais bien changé de rôle. Je n'étais plus l'homme blasé, ennuyé, que vous connaissez; je n'étais plus le monsieur venant assister à l'incendie comme à un curieux spectacle. Je n'étais plus l'oisif insulté par les travailleurs; mais, bien au contraire, par une transformation assez plaisante pour vous qui venez de lire mon histoire, j'étais devenu le plus acharné contre les passants que je voyais de ma place errer sans se mettre à l'œuvre. « Hé! l'amateur, leur criai-je, ici! Il y a place, entrez en ligne, messieurs. Indignes gens! Voyez donc ces hommes dans l'eau depuis six heures de temps, et puis restez là les bras croisés! Allons, factionnaire! de la crosse contre ces fainéants! Bonne dame, n'est-ce pas une honte? Et vous, mademoiselle, je vous en conjure, retirez-vous : le froid vous saisit, vous êtes trop jeune pour cette besogne. »

La jeune enfant à qui je m'adressais ainsi se trouvait placée en face de moi. Je ne l'avais pas d'abord remarquée au milieu du désordre et de l'obscurité; mais, depuis que la lueur croissante de l'incendie avait permis de distinguer les visages, ses traits, sa jeunesse, et la blancheur délicate de ses mains avaient peu à peu attiré mon attention, aussi bien que la douce commisération que je voyais briller dans son regard, toutes les fois qu'elle le tournait du côté des flammes. Insensiblement toutes les impressions que je viens de décrire s'étaient confondues avec le sentiment que j'éprouvais à voir cette fille belle, et d'un si jeune âge, venant ajouter à l'œuvre robuste de la foule l'effort de ses débiles bras. Une tendre pitié m'émouvait pour elle, et bien que ce fût ce sentiment qui me portait à lui conseiller de se retirer, je sentais déjà que son absence m'aurait enlevé à une douce ivresse, et qu'elle eût désenchanté pour moi toute cette scène où j'avais rencontré inopinément de si vives émotions.

Elle ne répondit à mes paroles que quelques mots, d'après lesquels je



Mon ami, j'ai présenté vos vœux à Madame, qui a bien voulu en paraître touchée.

(L'HÉRITAGE.)

compris qu'elle attendait sa mère pour se retirer, et qu'un embarras bien naturel la forçait à rester, plutôt que de se retirer seule, ou à la merci de quelqu'un des hommes qui étaient autour d'elle. Cependant elle paraissait de plus en plus transie, et déjà ses voisins s'apercevaient que ses mains affaiblies ne pouvaient plus suffire à l'activité de la chaîne. L'un d'eux, le même homme qui m'avait interpellé en m'appelant les *gants blancs*, lui dit : « Pauvre petite, laissez-nous faire. Allez vous réchauffer chez vous. Voulez-vous que je vous y conduise? Qui prend ma place? — Prenez la mienne, m'écriai-je, je l'emmènerai. — Avec plaisir, monsieur les gants blancs. Bon voyage! et à nous les affaires. Attention les troupiers! Un temps, deux mouvements! Depuis qu'il en boit, le drôle devrait n'avoir plus soif. Bravo! mère Babi : à vous la croix d'honneur. Si le diable crève, c'est vous qui l'aurez gonflé. Une prise, et en route ! »

Pendant que les éclats de rire accompagnaient les gais propos de ce brave homme, j'avais saisi la main glacée de la jeune enfant, et je m'éloignais de la chaîne vers les rues obscures, où ne pénétrait plus la lueur de l'incendie. J'étais si rempli d'un trouble délicieux, en me voyant devenu le seul protecteur de cette aimable fille, que j'oubliais entièrement de m'enquérir auprès d'elle du lieu de sa demeure, où pourtant je voulais la conduire. Pour elle, elle marchait précipitamment ; puis, ralentissant peu à peu le pas, elle finit par s'arrêter comme oppressée. Je ne sus point distinguer si c'était l'effet de l'émotion, ou d'un malaise causé par le froid ; mais l'ayant soutenue de l'un de mes bras, je détachai de l'autre mon manteau dont je la couvris, tout ému du plaisir de le voir servir à un si charmant emploi. Quelques instants après, ayant fait un effort : « Monsieur, me dit-elle d'une voix jeune et timide dont le son charma mon oreille, puisque je ne rencontre pas ma mère, permettez que je me retire seule... — Je ne puis, lui dis-je, vous accorder cette demande, quelque envie que j'aie de ne pas vous déplaire. Vous êtes souffrante, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez chez vous, et entourée des soins que vous méritez. Jusque-là, daignez vous confier à moi ; votre jeunesse m'inspire autant de respect que d'intérêt... »

Elle ne répondit rien, et nous continuâmes à marcher. Je sentais son bras trembler sur le mien, et le trouble de la pudeur agiter sa démarche. Lorsque nous fûmes arrivés auprès d'une certaine allée, elle retira son bras : « C'est ici, dit-elle ; il me reste, monsieur, à vous remercier... — Mais trouverez-vous votre mère, quelqu'un? — Ma mère ne peut tarder à venir ; je vous remercie, monsieur. — Alors, permettez que je m'en assure, car, pour le moment, je ne crois pas qu'il y ait personne chez vous, et dans tout le voisinage je n'aperçois pas une seule lumière. Veuillez me précéder. Il y a plus d'honnêteté à ce que je vous remette

aux mains de madame votre mère qu'à ce qu'elle sache qu'un inconnu vous a reconduite. « Pendant que je parlais ainsi, la timide enfant, à la vue d'une personne qui passait, était entrée dans l'allée où je la suivis. Je n'osai plus, dans cet endroit obscur, lui offrir mon bras, ni l'intimider de mon approche; néanmoins, comme au contour de l'escalier, je vins à manquer la marche, elle me tendit sa main par un geste involontaire. et en la saisissant j'éprouvai ce vif enivrement qui est comme les prémices du véritable amour, mais que je n'avais pas rencontré encore au milieu des sentiments factices et des convenances du grand monde.

Quand nous fûmes parvenus au troisième étage, la jeune fille ouvrit une porte. Je crus m'apercevoir qu'elle versait quelques larmes: « Avez-vous quelque chagrin? lui dis-je. — Non, monsieur... mais... je ne sais comment vous engager à vous retirer... Il me semble que vous ne devez pas entrer ici à cette heure... — Je n'entrerai pas, lui dis-je, si je vous chagrine si fort; mais j'attendrai ici, jusqu'à ce que votre mère soit de retour. Entrez, allumez une bougie, reposez-vous et ne m'enviez pas, en souffrant que je reste ici sur le seuil, le bonheur de croire que je veille sur vous jusqu'à ce qu'un autre me relève. » Alors elle entra en déposant le manteau auprès de moi, et peu d'instants après une lumière parut qui éclaira un modeste réduit: espèce de cuisine propre et bien arrangée, où quelques meubles élégants contrastaient avec les ustensiles de ménage qui brillaient sur les tablettes.

Dans ce moment, je ne pouvais pas voir les traits de la jeune fille; mais son ombre, répétée sur les rideaux qui cachaient au fond de la chambre une alcôve retirée, me laissait deviner une taille charmante et les grâces d'un maintien à la fois noble et tout embelli de jeunesse. Au mouvement de l'ombre, je jugeai qu'elle était occupée à réparer le désordre de ses cheveux, dont je voyais ondoyer les boucles flottantes autour d'un cou dont la lueur de l'incendie m'avait déjà révélé l'élégante beauté. Tout imparfait que fût ce spectacle, il me paraissait enchanteur, et de moments en moments mon cœur se livrait avec plus d'abandon à l'entraînante douceur d'un sentiment plein de charme et de vivacité.

Cependant les instants s'écoulaient dans un absolu silence. L'ombre seule m'apprenait quelque chose de celle dont la vue était encore refusée à mes yeux, impatients de la contempler. Je vis qu'elle s'était assise, la tête appuyée sur sa main; mais un vacillement, que j'attribuai d'abord à la flamme tremblante de la lumière, me causait des illusions qui commençaient à me donner quelque inquiétude. Je regardais avec anxiété la figure qui semblait se pencher pour se relever avec effort, je croyais entendre quelques soupirs étouffés; à la fin, ne pouvant maîtriser mon trouble, j'entrai précipitamment, et je vis la jeune fille qui, pâle et les yeux éteints, succombait sous le poids de la fatigue, du malaise et du trouble.

En un clin d'œil elle fut sur mes bras, et je la transportai sur le lit que cachaient les rideaux de l'alcôve. Là, je m'empressai de la couvrir de mon manteau, puis, cherchant parmi les ustensiles épars dans la cuisine, je trouvai bientôt du vinaigre, avec lequel j'humectai doucement son front et ses tempes.

Je ne tardai pas à être inquiet de l'état de cette jeune fille, et embarrassé de ma situation; non point qu'elle ne me parût plus charmante qu'aucune de celles où j'ai pu me trouver dans ma vie, mais parce que réellement elle pouvait compromettre et affliger justement celle qui m'était déjà si chère. A mesure que mes soins lui procuraient quelque soulagement, sa jolie main faisait quelques signes qui trahissaient les touchantes alarmes de sa pudeur. Alors je m'éloignais du lit, appelant de tous mes vœux le retour de la mère, qui seule pouvait apporter un remède efficace aux angoisses de la jeune malade. Plusieurs fois je crus entendre, vers le seuil, quelque bruit qui m'annonçait son approche; mais, trompé dans mon attente, je rentrais bientôt dans mes perplexités.

Après quelques instants de silence, ayant écarté doucement le rideau, je reconnus que la jeune fille s'était endormie paisiblement. Par un scrupule, dont je compris la cause, elle avait écarté le manteau de dessus elle, et s'était enveloppée de la couverture. Je ne pus résister au désir de contempler ses traits, en sorte qu'ayant approché la lumière, mes yeux purent se repaître du spectacle de sa beauté, que rehaussait un air de grâce négligée et le doux éclat d'une pâleur touchante. Quelques cheveux épars voilaient à demi son front virginal, tandis que son cou délicat reposait sur les tresses en désordre de sa longue chevelure. Jamais, dans une situation plus enivrante, de plus rares attraits n'avaient séduit ma vue, ni plongé mon cœur dans le délire de plus vifs transports. Néanmoins, j'eusse plutôt percé mon sein d'un fer, qu'osé flétrir par un seul baiser les roses intactes de ce modeste visage. Seulement, je m'étais baissé pour pouvoir respirer cette haleine dont la douce atteinte suffisait à embaumer mon cœur et mon imagination des plus purs parfums de l'amour...

« C'est infâme! Que faites-vous là? Qui êtes-vous? »

Je me retournai rouge et tremblant comme un coupable..... « Madame, balbutiai-je, je ne fais rien de mal... Vous l'apprendrez vous-même de votre enfant, lorsque ce sommeil qui a suivi son malaise l'aura soulagée...

— Quel malaise? dit-elle en baissant la voix. Qu'avez-vous à faire ici? Je ne suis pas sa mère.

— Si vous n'êtes pas sa mère, quel droit avez-vous de vous courroucer ainsi, à propos des soins que je donne à une enfant que le hasard a remise à ma garde?...

— A votre garde! Bien gardée, ma foi!!... Indigne que vous êtes!... Est-ce qu'on s'introduit ainsi dans une maison honnête?... Sortez...

— Vous me paraissez, madame, emportée par de bien vils soupçons. Et au lieu de me retirer, comme c'était mon intention de le faire dès que je pourrais remettre à des mains sûres ce précieux dépôt, vos propos et votre air tendraient plutôt à me retenir dans ce lieu...

— C'est notre voisine, monsieur, dit alors la jeune fille d'une voix tremblante; elle ignore vos bontés... Veuillez la laisser auprès de moi, et recevoir les remerciements que je vous dois...

— Je le ferai, puisque vous m'en priez... Mais puis-je encore vous être utile en cherchant à retrouver madame votre mère, ou à lui porter de vos nouvelles? ..

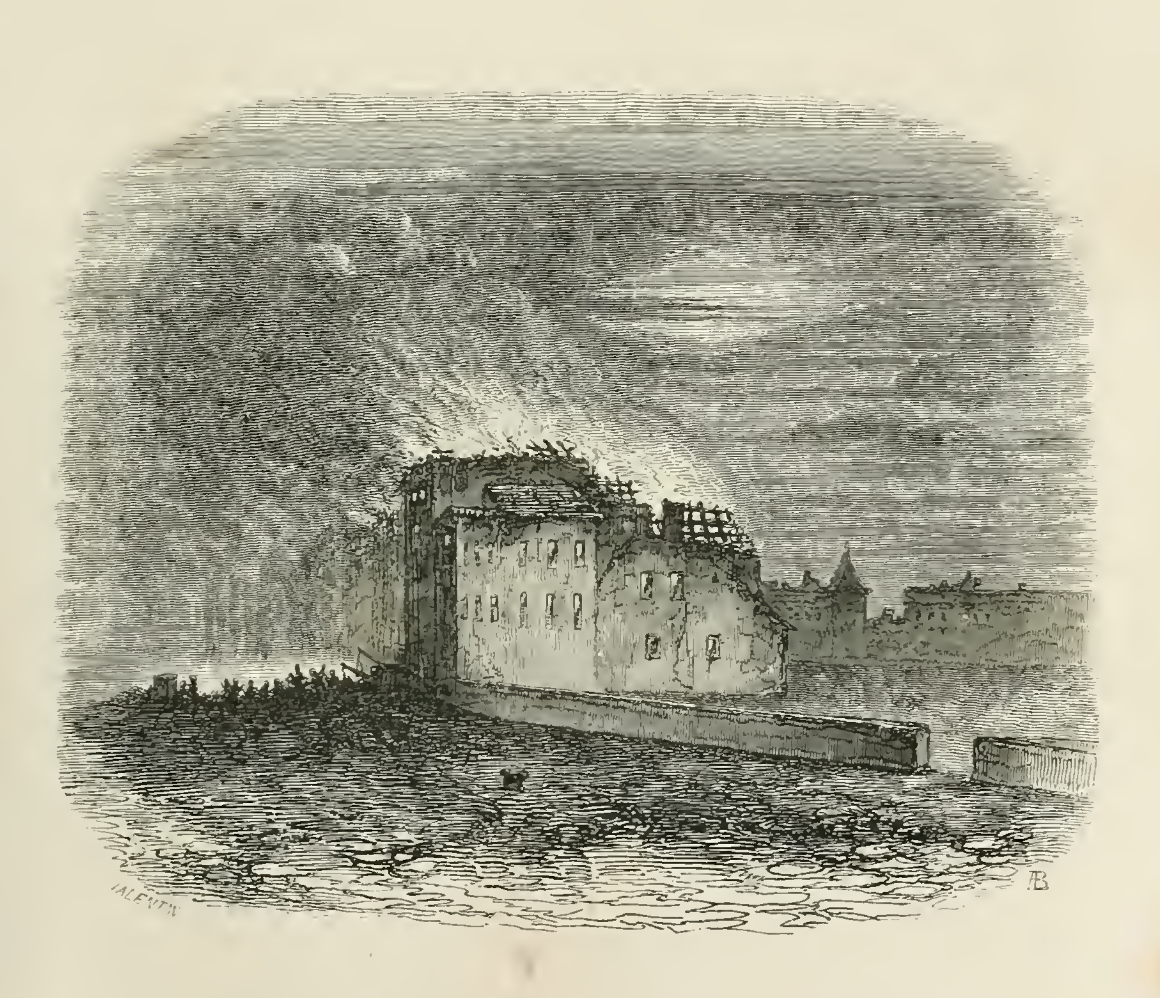
— On la trouvera sans vous, reprit brutalement la voisine; passez seulement votre chemin. »

Sans répondre à cette femme, je pris congé de l'aimable enfant, en lui exprimant le vœu que je formais de la voir se rétablir promptement, et l'intention où j'étais de venir m'informer d'elle auprès de sa mère. Après quoi, je sortis sans songer à mon manteau resté sur le pied du lit.

J'étais indigné contre cette voisine, et vivement blessé d'avoir été surpris dans l'unique moment où une curiosité bien naturelle m'avait porté à m'approcher du lit; mais il me semblait, au regret avec lequel je m'éloignais de ce réduit, comme si j'y eusse laissé mon cœur. A mesure que je cheminais, ce passé, encore si voisin, prenait peu à peu la teinte d'un songe lointain que je tâchais de ressaisir, et pendant que je le disputais ainsi à l'empire des impressions nouvelles, je m'égarais dans les rues sans plus songer à ma demeure, à l'incendie, ni à l'heure avancée. Seulement, la vue d'un passant me faisait battre le cœur; dans chacun je m'attendais à voir, je croyais reconnaître la mère de ma protégée, et j'entourais déjà de respect et d'amour cet être inconnu qui avait donné le jour à mon amie. Mon amie! ainsi la nommais-je déjà dans mon cœur, dans ce secret sanctuaire, où nulle entrave ne gêne la tendresse du langage, où l'amour seul dicte les mots, et prête à chacun sa douceur, ses charmes et son prestige.

Après avoir ainsi erré pendant longtemps, je me trouvai dans le voisinage du faubourg. Alors, seulement, je vins à songer à l'incendie, et les événements de la soirée se retracèrent à mon esprit, mais comme des impressions presque effacées, au milieu desquelles je retrouvais sans cesse l'image de la jeune fille, ses mains blanches sur les seaux, son beau regard réfléchissant l'éclat des flammes. Reprenant un à un mes souvenirs, je l'accompagnais de nouveau, je la couvrais de mon manteau, je saisissais sa main dans l'obscurité; mais surtout je sentais avec émotion sur mes bras l'empreinte de son jeune corps, et je retrouvais avec délices ce mo-

ment où, chargé de ce doux faix, je l'avais transportée sur son lit, dans la solitude de sa demeure. Pendant que ces pensées me ravissaient, je passais presque sans curiosité devant les lieux que naguère dévorait la flamme. L'incendie, maîtrisé à la fin par les efforts de la foule, exhalait en tourbillons d'une noire fumée ses dernières fureurs. Des solives charbonnées, des monceaux de ruines et de décombres gisaient entassés sur ce vaste espace, occupé quelques heures auparavant par des maisons populeuses, par des familles paisibles, maintenant errantes et désolées. Autour, veillaient quelques hommes du guet, et une pompe promenait son jet solitaire sur les points où les rafales d'un vent glacé ranimaient des feux mourants et mal éteints. Quittant ce théâtre de désolation, je me perdis dans le silence et l'obscurité des rues, et quelques instants après j'étais dans ma demeure.



III

Il était deux heures de la nuit lorsque je rentrai chez moi, le soir de l'incendie. Encore tout rempli des impressions de la soirée et de l'image de ma jeune protégée, j'étais en proie à une secrète agitation qui m'ôtait toute envie de dormir; aussi, après avoir ranimé mon feu dont les tisons fumaient encore, je m'établis à rêver. C'était, cette fois, volontairement, par goût, sur un sujet qui me touchait au cœur, au lieu que d'ordinaire je rêvais forcément, par fainéantise et sur rien du tout.

Mais il est singulier comme les moindres objets qui nous entourent entrent en part dans la direction que prennent nos pensées. Tout en rêvant, j'avais devant les yeux mes instruments de barbe que j'avais laissés épars sur ma cheminée, et parmi eux le savon perfectionné qui répandait encore un subtil parfum de rose. Ce parfum, que je n'avais point cherché, portait insensiblement à mes organes comme des émanations aristocratiques, qui faisaient peu à peu rebrousser ma pensée jusqu'au moment où je m'étais trouvé à cette même place, m'apprêtant à aller promener ma personne dans les salles du Casino, sous les regards de femmes brillamment parées, et au milieu de l'élégance du monde fashionable.

Je chassai bien vite ces scènes de luxe et de grandeur, pour retourner dans l'humble demeure de ma jeune amie, mais j'avoue que je n'y rentrai déjà plus avec le même charme qu'auparavant. La simplicité des meubles me paraissait nue, les ustensiles de cuisine blessaient mes regards, et le ton commun de la voisine résonnait à mon oreille de la façon la plus ingrate. J'avais besoin, pour contre-balancer l'effet désastreux que faisaient ces choses sur mes amoureuses rêveries, de tenir mon imagination constamment occupée de la jeune enfant, dont le port, les traits, la voix et même le costume ne m'avaient rien offert que de noble et de gracieux. C'est en me maintenant ainsi toujours sur le même objet, que je parvins à m'endormir avec des affections encore intactes. Dérangé bientôt



Aimable amie, ajoutai-je, transporté par l'exaltation de mes pensées.

(L'HÉRITAGE.)

par le retour de Jaques, je profitai d'un intervalle de demi-réveil pour me déshabiller et me mettre au lit.

Il est à croire que j'étais très-fatigué, car je ne fis qu'un somme jusqu'à deux heures après midi. Au moment où j'ouvris les yeux, la lumière du jour me frappa très-désagréablement, en venant contraster avec l'univers nocturne au milieu duquel mon imagination s'était endormie la veille. Je commençai donc par regretter la nuit, et surtout l'incendie, que, selon toute probabilité, je ne pouvais espérer de voir se renouveler le soir suivant, ni les autres. J'en éprouvai un grand vide et beaucoup de découragement.

Mais j'avais du moins une démarche intéressante en perspective pour ma journée: je devais retourner chez ma jeune amie. C'était beaucoup, et je m'efforçais de m'en réjouir. Toutefois, je crus reconnaître que dix heures de profond sommeil, et surtout le retour de la lumière du jour, avaient un peu effacé sa charmante image et dépouillé ses attraits de quelque prestige. Je craignais de la retrouver bien portante, enhardie par l'appui de sa mère, occupée peut-être à quelque soin de ménage. Je considérais qu'une foule de circonstances fortuites, qui ne pouvaient plus se reproduire, avaient contribué à lui donner pour quelques moments à mes yeux un charme accidentel pour lequel je m'étais passionné, comme s'il eût pu être durable. Enfin, réfléchissant à certaines idées romanesques tendant au mariage, qui m'avaient paru naturelles peu d'heures auparavant, je ne pouvais m'empêcher de les trouver parfaitement extravagantes, et cela, au grand détriment de ma passion naissante qui perdait ainsi l'avantage d'un dénouement possible.

C'est ainsi que je redevenais peu à peu l'homme de la veille. Cette flamme passagère, qui avait un instant brillé dans mon cœur, pâlissait par degrés, et déjà l'ennui, plus pâle encore, renaissait à côté. Toutefois, et c'est ainsi que tout se fane à l'expérience, je ne pouvais redevenir exactement le même. Cette émotion, une fois éprouvée, laisse son vide dans le cœur, et n'y peut plus renaître. A une seconde aventure pareille, je n'eusse plus retrouvé la même pureté d'impressions, ce charme vif de ce qui est nouveau, inopiné; et le sentiment que j'avais prodigué sans fruit quelques-uns de ces précieux trésors m'était trop peu étranger, pour que je ne trouvasse pas quelque lie au fond de cette coupe à laquelle je venais de m'enivrer.

Tel est l'état où je me trouvai au bout d'une ou deux heures d'ennuyeux loisir. Tout m'était redevenu indifférent; j'avais oublié mon polype; mes habitudes mêmes, qui d'ordinaire me servaient à combler le vide des journées, avaient perdu leur empire, et je restais immobile auprès de mon feu, sans plaisir à y demeurer et sans envie de le quitter. Une carte, fixée au coin de ma glace, me priait à passer la soirée chez

madame de Luze ; je la considérais avec dédain, avec dégoût ; je me révoltais contre ses avances intempestives, et finissant par y voir madame de Luze elle-même, qui me faisait le plus flatteur accueil au profit de sa jeune cousine (c'est l'épouse que me destine mon parrain), je me surprenais à lui refuser mon salut, à lui tourner le dos, à ne l'écouter pas, et à jouir, du même coup, de la figure déconfite de mon parrain. Non ! leur disais-je à tous, non. Hier encore je pouvais trouver quelque amusement à vos prévenances ; aujourd'hui, plus. Une enfant pauvre, simple, obscure, passerait encore avant vous, si je me sentais quelque force pour aimer, le moindre désir de quitter cette place, d'où je bâille à vos avances et m'ennuie de votre accueil. Et pour mieux le leur prouver, je jetai la carte au feu.

« Jacques?

— Monsieur a-t-il appelé ?

— Allume la lampe, et souviens-toi que je ne veux recevoir personne.

— C'est qu'il y a monsieur votre parrain qui a fait dire comme ça, qu'il viendra vous prendre pour aller chez madame de Luze.

— Eh bien, n'allume pas la lampe, car je vais sortir.

— Alors faudra-t-il ?...

— Rien.

— C'est qu'il viendra.

— Tais-toi.

— Et alors...

— Jacques, tu es le plus insupportable domestique que je connaisse.....

— C'est que ce n'est pas gai, ce que monsieur dit là.

— Je crois vraiment que tu n'en conviens pas.

— Si, monsieur ! mais...

— Ne réplique rien. Va-t'en, laisse-moi, disparais ! »

Je m'occupai aussitôt de mettre mes bottes pour sortir, afin d'échapper à mon parrain, dont l'importunité provoquait en moi les plus violents mouvements d'humeur. Non, disais-je, tant que cet homme voudra faire mon bonheur, je n'aurai pas un instant d'heureux ! Quel rude esclavage ! et qu'un héritage est dur à gagner ! Il me plairait de rester tranquille chez moi ; eh bien, non, il faut que je m'en chasse moi-même ! Ici mon tirant de botte cassa ; je ne manquai pas de m'en prendre à mon parrain, que j'envoyai à tous les mille diables d'enfer.....

« Monsieur !

— Recouds ce tirant. Vite !

— C'est que..... monsieur votre parrain est là !

— Imbécile ! J'étais sûr que tu me le pousserais à la traverse. Eh bien, moi, je n'y suis pas. Entends-tu ? »

Jacques sortit épouvanté, et sans oser prendre de mes mains la botte, dont le tournoiement menaçant accompagnait l'emportement de mes gestes et la fureur de mes yeux. Il était à peine sorti, que mon parrain entrait, radieux, et tout plein de la plus désolante bonne humeur. « En route! en route! Édouard! Eh bien? tu n'es pas prêt! Dépêche-toi, pendant que je me chauffe les pieds. »

C'est toujours une chose déplaisante que cette familiarité amicale qui se campe chez vous, occupe votre foyer, s'étale dans votre fauteuil, et croit ne faire qu'user des droits de l'amitié, en violant l'abri du domicile et la liberté du chez-soi. Cette manière était éminemment celle de mon parrain, et cela seul contribuait d'ordinaire à refroidir mon accueil; mais cette fois, contrarié au plus haut degré, je rongeais mon frein, fort tenté de lui répondre avec une franche brusquerie. Toutefois, habitué à me contraindre devant son héritage, j'aimai mieux faire effort pour louvoyer. « Je crois, lui dis-je fort gracieusement, je crois, cher parrain, que je vous laisserai aller seul, si vous me permettez...

— Je ne te permets pas! Ce soir moins que jamais. C'est ce soir que nous bouclons l'affaire. Sois seulement bien mis, gracieux, moyennement aimable, et tout est dit. Mais un peu vite, j'ai promis que nous irions de bonne heure. »

Blessé au vif de voir qu'on eût ainsi disposé de moi, et que l'on prétendît m'imposer l'obligation d'être aimable, dans un moment où j'avais si peu l'envie de l'être, je risquai un refus plus positif : « Je crois, mon parrain, que je ne veux pas vous accompagner. »

Mon parrain se retourna pour me regarder en face. Toutes ses idées sur la docilité d'un héritier étaient bouleversées par ce ton de résistance, et, dans cette situation inattendue, il ne savait trop que dire.

Après m'avoir regardé : « Voyons! explique-toi, me dit-il brusquement.

— Cher parrain! c'est que j'ai réfléchi...

— Ah! ce n'est que cela? Eh bien, suis mon conseil, ne réfléchis plus; ou bien tu ne te marieras jamais. C'est pour avoir réfléchi, que moi je me trouve garçon à l'heure qu'il est, et pour le reste de mes jours. Si tu en fais autant, ma fortune et la tienne passent à des tiers, et le nom s'éteint. Ne réfléchis plus; c'est d'ailleurs inutile. Là où les convenances se trouvent, rang, richesse, personne belle et aimable, réfléchir est insensé. Il faut agir et terminer. Habille-toi et partons...

— Impossible, mon cher parrain. Je veux bien ne plus réfléchir, mais, tout au moins, pour que je me marie, il faut que j'en aie le désir...

— Ah! parbleu! es-tu décidé à ne pas te marier? Alors dis-le, voyons, parle... »

En disant ces mots, mon parrain avait pris un ton significatif, et sem-

blait me présenter son héritage à prendre ou à laisser. C'est cette terrible alternative que je voulais éluder, sans trop savoir comment y parvenir. Heureusement, je vins à songer à mes idées extravagantes de la veille, et les prenant pour prétexte : « Et si, lui dis-je avec un demi-sourire, si mon cœur s'était déjà porté d'un autre côté?...

— Prétexte ! dit-il. J'aime mieux que tu dises franchement : Je ne veux pas me marier. Alors, je saurai à quoi m'en tenir.

— Et si vous vous trompiez, cher parrain, et que je fusse réellement amoureux, me conseilleriez-vous d'épouser votre demoiselle quand j'aurais donné mon cœur à une autre?

— C'est selon. Qui aimes-tu?

— J'aime une jeune personne charmante.

— Est-elle riche?

— Il n'y a pas d'apparence.

— Son nom?

— Je l'ignore.

— Voilà qui est fort! Que diable est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie que, tout obscure et pauvre que soit cette jeune fille, elle m'est cependant assez chère pour que, si je songeais à me marier à présent, ce qui n'est point, je fusse plus porté pour elle que pour toute autre.

— Ah! ah! pauvre, obscure et belle! C'est, je vois, une niaiserie dans les règles.

— Niaiserie? Parbleu non, mon parrain, je vous l'assure!

— Ne plaisantons pas!

— Croyez que je n'en ai nulle envie.

— Hé! laisse donc tranquille. Placé comme tu l'es, riche, de bonne famille, aller songer à une créature sans nom et sans fortune... On peut avoir, avec de telles personnes, une liaison, mais on ne les épouse pas. »

Ce propos de mon parrain, qui me semblait outrager la jeune fille dont la timide pudeur m'avait surtout ému, me mit hors de moi. En même temps qu'il réveillait dans mon cœur ces vifs sentiments qui l'avaient fait battre la veille, il y faisait naître le mépris pour un vieillard qui, ne trouvant d'estime et de louange que pour la richesse et le rang, semblait méconnaître les charmes sacrés de l'innocence, et comme m'inviter à les profaner sans remords. « Mon parrain, lui dis-je avec feu, vous outragez une jeune fille aimable et vertueuse... une enfant plus pure que vous ne pouvez le croire, plus digne de respect que celles que vous proposez à mon choix, et mille fois plutôt je l'épouserais que je n'irais la flétrir!...

— Eh bien, ne la flétris pas; mais épouse l'autre.

— Pourquoi, si je n'ai pas d'affection pour elle, si mes penchants me portent ailleurs? Vous alléguez mon rang, je m'y ennuie; ma richesse... elle devrait, ce me semble, servir à me rendre plus libre qu'un autre dans le choix d'une épouse. Quoi donc? si j'avais rencontré dans cette personne sans fortune et sans nom, dans cette fille dédaignée, dans cette créature enfin, la beauté, la vertu, et mille qualités aussi dignes de mon respect que de mon amour... qui m'empêcherait de suivre un penchant honnête?... qui pourrait blâmer que j'eusse le désir de partager ma richesse avec son dénûment, d'appuyer sa faiblesse sur ma force, de lui donner un nom si elle n'en a point, et de trouver dans ces nobles et généreux motifs un bonheur plus vrai, plus pur et plus mérité que celui que je puis attendre de l'accord de quelques convenances vaines et factices?... Ah! mon parrain, je voudrais en avoir la force, je voudrais n'être pas déjà énervé, corrompu par les maximes du monde où je vis, enchaîné par mille liens qui me gênent et m'entravent sans me donner le bonheur, et je saurais le trouver enfin auprès de cette modeste compagne, objet de vos dédains et de vos outrages!

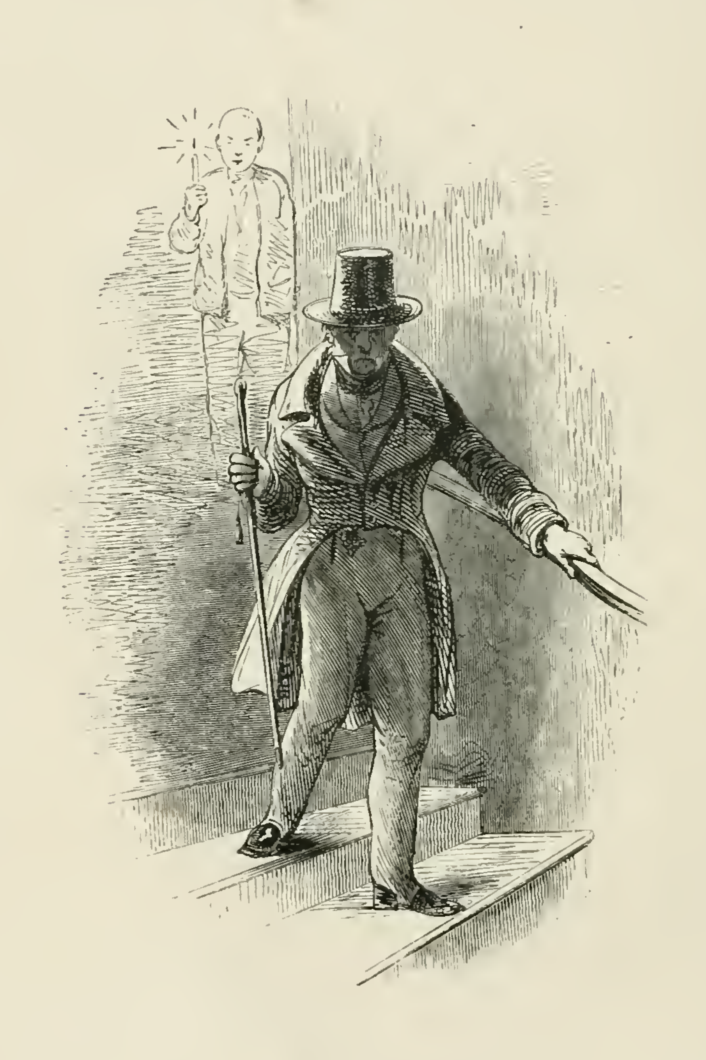
— Tu prêches à merveille, mais comme un sot. Ces idées là, on en est revenu. C'est bien dans les romans; dans la vie, c'est niaiserie. Si jamais tu faisais pareille sottise, souviens-toi que tu partageras ton bien, mais non pas le mien. Je ne l'ai pas gardé, augmenté, bonifié, pour le faire tomber aux mains d'une grisette, pour l'employer justement à faire déchoir une famille, et le dissiper à soutenir les gens de bas étage que tu nous auras donnés pour parents. »

Ces paroles n'étaient pas propres à me ramener; je pris mon parti aussitôt. « Pour l'heure, mon parrain, je ne songe pas à me marier, mais j'aspire à le pouvoir faire librement, quand et comment il me conviendra, fût-ce avec cette jeune personne que vous méprisez sans la connaître. Il est trop juste, dans ce cas, que je me défasse de toute prétention à votre héritage. Reprenez-le, et rendez-moi le droit de disposer de moi. Que ce soit sans nous en vouloir mutuellement. Pour vous, croyez-m'en, je vous en conjure, vous ne m'en serez que plus cher quand je ne verrai plus en vous l'arbitre intéressé de ma destinée; quand je ne serai plus fatigué de ployer, par ménagement, à vos vues qui ne sont pas les miennes; en un mot, quand je ne serai plus que votre neveu qui vous aime, et non plus votre héritier qui vous craint et vous résiste. »

Pendant que je parlais ainsi, le visage de mon parrain trahissait un dépit rempli de violence et d'amertume. Ses plans renversés, ses volontés méprisées, ses bienfaits dédaignés, tout contribuait à le jeter dans un état d'emportement et de trouble, qui le faisait pâlir et rougir tour à tour. « Ah! ah! c'est là ce que tu voulais amener? dit-il enfin en écla-

tant ; ma bonté te lassait? mon joug t'était à charge? Tu voulais, en toute bonne amitié, envoyer promener mes conseils, mes soins, mes bienfaits ! Suffit. J'entends. Mais, monsieur, passez-vous de mon amitié comme de mon bien ; ni l'un, ni l'autre ne vous appartiennent plus, et ne m'embarrasseront pas. Je vous salue. »

Il sortit, et après l'avoir reconduit quelques pas, je revins dans ma chambre.





C'est toujours une chose déplaisante que cette familiarité amicale qui s'étale dans votre fauteuil.

(L'HÉRITAGE.)

IV

Lecteur, dormez-vous? Que vous semble de ma conduite? Est-ce à mon parrain, est-ce à moi que vous donnez raison? Je vais vous le dire.

J'entends que je pourrais vous le dire, si vous m'appreniez votre condition, votre âge, si vous êtes femme ou homme, garçon ou demoiselle.

Il me suffirait pourtant de savoir que vous êtes jeune, pour que je m'imaginasse que vous êtes de mon parti; non point que je le croie celui de la prudence, ni même de la sagesse, mais bien, je l'avoue, celui de l'imprudente honnêteté, celui de la générosité inconsidérée, celui que l'on ne prend pas quand les années ont apporté plus de calcul dans l'esprit et moins de sève dans le cœur. Jeune ami, ou amie, si je me trompe, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère; si j'ai deviné juste, que je ne vous ôte pas la vôtre! Assez tôt vous deviendrez prudent; assez tôt vous apprendrez la sagesse; assez tôt vos passions attiédies, cessant de prêter leur feu à vos sentiments honnêtes, laisseront le champ libre aux graves leçons de la raison, des intérêts et des préjugés.

Que si vous êtes vieux, assez malheureux pour n'être plus que sage, mais riche encore des débris d'un cœur qui fut chaud et généreux, je suis sûr qu'en me taxant à regret d'imprudence, vous me tendez néanmoins votre main défaillante; votre sourire m'accueille; en dépit de votre sagesse, votre air m'approuve, et votre estime me récompense. Bon vieillard, je vous connais, je sais que vous lirez ce récit... blâmez sans crainte, je lis dans vos traits vénérables plus de regrets que de reproches, plus d'appui que de blâme.

Mais, si aux glaces de l'âge vous avez laissé s'unir l'égoïsme de caractère ou de condition, celui de l'avarice ou de préjugés; si de tout temps vous sûtes calculer le présent pour l'avenir; si vous sûtes toujours préférer la sûreté du bien-être aux hasards de l'imprudence gé-

néreuse; si jamais la chaleur des passions ne sut rompre l'enveloppe de votre vanité... homme sage! alors vous êtes pour mon parrain, alors vous blâmerez celui qui renonce à un héritage, vous le blâmerez plus encore, si, épris des charmes d'une enfant qui n'est que belle et pure, il méconnaît son rang et aspire à déchoir.

Pour moi, je ne sentis d'abord que le plaisir d'avoir secoué le joug, et je rentrai dans ma chambre le cœur content et plein de vie. Je l'avoue, en songeant aux sentiments qui m'avaient inspiré mes réponses, quelque orgueil se mêlait à ce contentement, et, bien que je n'eusse encore formé aucun projet sur la jeune fille dont j'avais pris la défense, je m'applaudissais d'avoir eu le courage de parler et d'agir avec autant de chaleur que je l'eusse pu faire par ce motif intéressé. Mais d'autres sentiments encore m'agitaient : j'avais rompu ma chaîne, mon sort m'appartenait en propre, j'étais libre, et la liberté ne se recouvre pas sans ivresse. Ma petite fortune, que j'avais toujours envisagée comme la source d'un bien-être provisoire, prit tout à coup de la valeur à mes yeux; elle devint un bien réel et présent, et dès ce moment me fut précieuse et chère. Je pouvais du moins en disposer à ma fantaisie, la partager avec qui bon me semblerait; j'avais de l'intérêt à l'accroître, et, au lieu de cette torpeur dans laquelle j'avais été élevé, quelques lueurs d'ambition me faisaient considérer sans répugnance l'activité des projets et la nécessité du travail. Par un effet machinal, que provoquait en moi l'instinct de la propriété réveillé par ces idées, je rangeais les pincettes à leur place, je mettais en ordre mes instruments de barbe, et jetant un regard ami autour de ma chambre, je trouvais à chaque objet, à chaque meuble, un prix tout nouveau. Bientôt, l'amour du chez-soi me faisant sentir ses premières atteintes, je voyais d'un autre œil mon domestique Jaques, je pensais à le former, à me l'attacher; et, considérant pour la première fois sous leur vrai jour toutes les ressources de ma condition, je songeais à créer au plus tôt autour de moi ce bonheur que j'avais toujours entrevu comme lointain et dépendant de la mort d'un oncle. Au milieu de ces idées nouvelles, le désir des affections domestiques ramenait de temps en temps ma pensée vers une compagne qui animerait la solitude de ma demeure, et alors je retrouvais devant mes yeux l'image de ma jeune amie de la veille. Enfin, comme les plus heureux effets ont souvent de risibles causes, ce qui m'enchantait le plus, dans ma situation nouvelle, c'était de n'aller point ce soir au thé de madame de Luze.

Je passais de là à des réflexions très-philosophiques, selon l'habitude que nous avons de formuler en maximes générales toutes les leçons de notre expérience privée. Ah! qui que vous soyez, qui faites dépendre votre sort d'un héritage, je vous plains! Si votre homme ne meurt au plus vite, vous risquez de perdre vos plus belles années dans une ingrate et en-

nuyeuse attente; et si, impatient de jouir, vous désirez sa mort, au moment même où vous lui prodiguez vos caresses, vous êtes un monstre. Et puis, qu'est-ce? Refouler derrière votre masque tous vos sentiments naturels, faire le sacrifice de vos penchants, de vos opinions, souvent de votre droiture... Non, non, point d'héritage! plutôt travailler, plutôt souffrir, mais vivre libre, indépendant, maître de sa personne et de son cœur; le donner à celle qu'il aime, plutôt qu'à celle qu'on lui impose..., à une fille pure, simple, retirée, qui vous rendra en tendresse et en dévouement le sacrifice que vous lui faites d'une position flatteuse, tout aussi bien qu'à une demoiselle, qui, vous devant peu, exigera beaucoup, qui cherche un rang plutôt qu'un époux, des convenances plutôt que des affections, et dont vous aurez sans cesse à disputer le cœur aux vanités, aux dissipations et aux dangers du grand monde... Aimable amie, ajoutais-je, transporté par l'exaltation de mes pensées, modeste fille, toi que j'ai vue si douce et si craintive, si belle de pureté et de grâce; toi que j'ai tenue dans mes bras avec des transports si vifs, mais si respectueux et si tendres, pourquoi redouterais-je de chercher auprès de toi ce bonheur dont seule tu m'as fait goûter les prémices et deviner les attraits!

C'est ainsi que, provoqué par l'outrage, l'amour renaissait dans mon cœur, s'y confondant avec la plus pure flamme du désintéressement, avec l'énergie des sentiments vrais et honnêtes. A ce vif essor succédait peu à peu quelque curiosité à l'égard de la personne qui en était l'objet, comme pour m'assurer qu'au besoin ses manières et son éducation ne se trouveraient pas trop en désaccord avec le vœu que je pourrais former d'obtenir sa main. C'est alors que diverses choses, que je n'avais point remarquées d'abord, se présentèrent à ma mémoire, et que je m'occupai d'en tirer des inductions. Je revenais souvent à la blancheur de ses mains, dont aucun travail manuel ne paraissait avoir altéré la délicatesse; je me rappelais avec plaisir que la fatigue de la chaîne, trop forte pour ses débiles bras, l'avait fait succomber sous le poids du malaise, comme si, accoutumée à une vie douce et tranquille, elle n'eût pu soutenir la rudesse d'un travail pénible et grossier. Bien que très-inhabile à juger des détails d'un habillement de femme, le sien m'avait pourtant paru d'une élégance simple et gracieuse, et j'attachais un prix inestimable au souvenir qui me restait de ses jolis pieds, chaussés avec quelque recherche de petits brodequins d'étoffe grise, lacés sur le côté. Entrant ensuite dans sa demeure, j'en parcourais de nouveau tous les recoins, m'arrêtant à quelques meubles de prix, qui m'avaient paru être les débris d'une aisance passée, et comme les indices d'une certaine élégance de mœurs. J'avais vu sur un fauteuil une mante en étoffe de soie noire, bordée d'une pelisse de même couleur, et ce vêtement, que

j'avais jugé appartenir à la mère, me donnait de son air et de sa mise une idée de noblesse et de simplicité vénérable. Mais surtout, je me souvenais qu'en cherchant le vinaigre, mes yeux étaient tombés sur une table où, parmi les feuilles de papier éparses, j'avais remarqué quelques volumes proprement reliés, et dont le seul qui se trouvât ouvert dans ce moment était le poëme anglais de Thompson sur les Saisons. Réunissant tous ces indices, et les rapprochant du son de voix, de l'accent, des manières et surtout de la craintive réserve de ma jeune protégée, j'arrivais par degrés à compléter d'une façon charmante l'image imparfaite qui m'en était restée, et satisfaisant ainsi aux exigences que l'éducation, des goûts et des habitudes aristocratiques m'avaient rendues comme naturelles, je me surprenais à l'aimer cent fois davantage. L'impatience de la revoir devenait alors pressante, et je regardais avec anxiété l'aiguille de ma pendule, incertain si, malgré l'heure déjà avancée, je n'y porterais point sur-le-champ mes pas. Bientôt je me levai subitement, et je sortis.



V

Dès que je me trouvai dans la rue, le calme du soir, l'heure, l'obscurité, le silence, achevèrent de rendre à mes sentiments tout le prestige et la vivacité qu'ils avaient eus la veille. Je pris par les mêmes rues, afin de mieux repasser par les mêmes impressions, et je me trouvai bientôt dans le voisinage de la demeure où tendaient mes pas. Mais à mesure que j'approchais, une émotion qui m'était peu ordinaire ralentissait ma marche, et quand je fus entré dans l'allée, je m'arrêtai, incertain de nouveau si je voulais monter, ou renoncer pour le moment à mon projet.

Ce qui aurait dû m'y faire renoncer fut ce qui me porta à le poursuivre. M'étant avancé jusque dans la cour, je ne vis point de lumière au troisième étage; j'aurais dû en conclure que je ne trouverais personne, mais c'est justement cette chance qui, m'ôtant en partie mon embarras, m'encourageait à monter. J'y étais aussi engagé par un mouvement de curiosité, car cette obscurité avait contrarié mon attente. Il n'était que huit heures, et je ne pouvais supposer que les personnes que j'allais voir fussent déjà couchées.

Je m'engageai donc dans l'escalier, avec un battement de cœur qui redoublait à chaque fois que je heurtais quelque chose dans l'obscurité, ou lorsque, m'arrêtant, je retrouvais le silence. A la fin, je parvins devant le seuil, mais je n'osai frapper tout doucement à la porte qu'après m'être convaincu, par un long moment d'attente et d'examen, qu'il n'y avait probablement personne qui pût me répondre. A peine avais-je frappé, que ma conviction me quittant tout à coup, je retins mon haleine, prêt à m'enfuir si j'entendais le moindre bruit; mais rien ne se fit entendre. Alors je frappai moins doucement, ensuite plus fort, et, après avoir acquis ainsi la certitude que l'appartement était inhabité dans ce moment, je me hasardai à sonner..... Aussitôt une porte s'ouvrit à l'étage au-dessous, et une lumière éclaira d'une faible lueur la place où j'étais.

La personne ne bougeait ni ne parlait, et la lueur restait la même. Que

devais-je faire? Fuir dans les étages supérieurs? C'était me faire poursuivre, et attirer sur moi la honte et le soupçon. Rester en place? Déjà une sueur froide m'en ôtait le pouvoir, et chaque seconde qui s'écoulait dans cette situation me paraissait un siècle d'angoisse. Descendre hardiment? Je n'en avais pas le courage. Je me décidai à sonner encore. « C'est lui! » s'écria une voix. Et aussitôt j'eus devant les yeux la voisine qui m'avait insulté la veille.

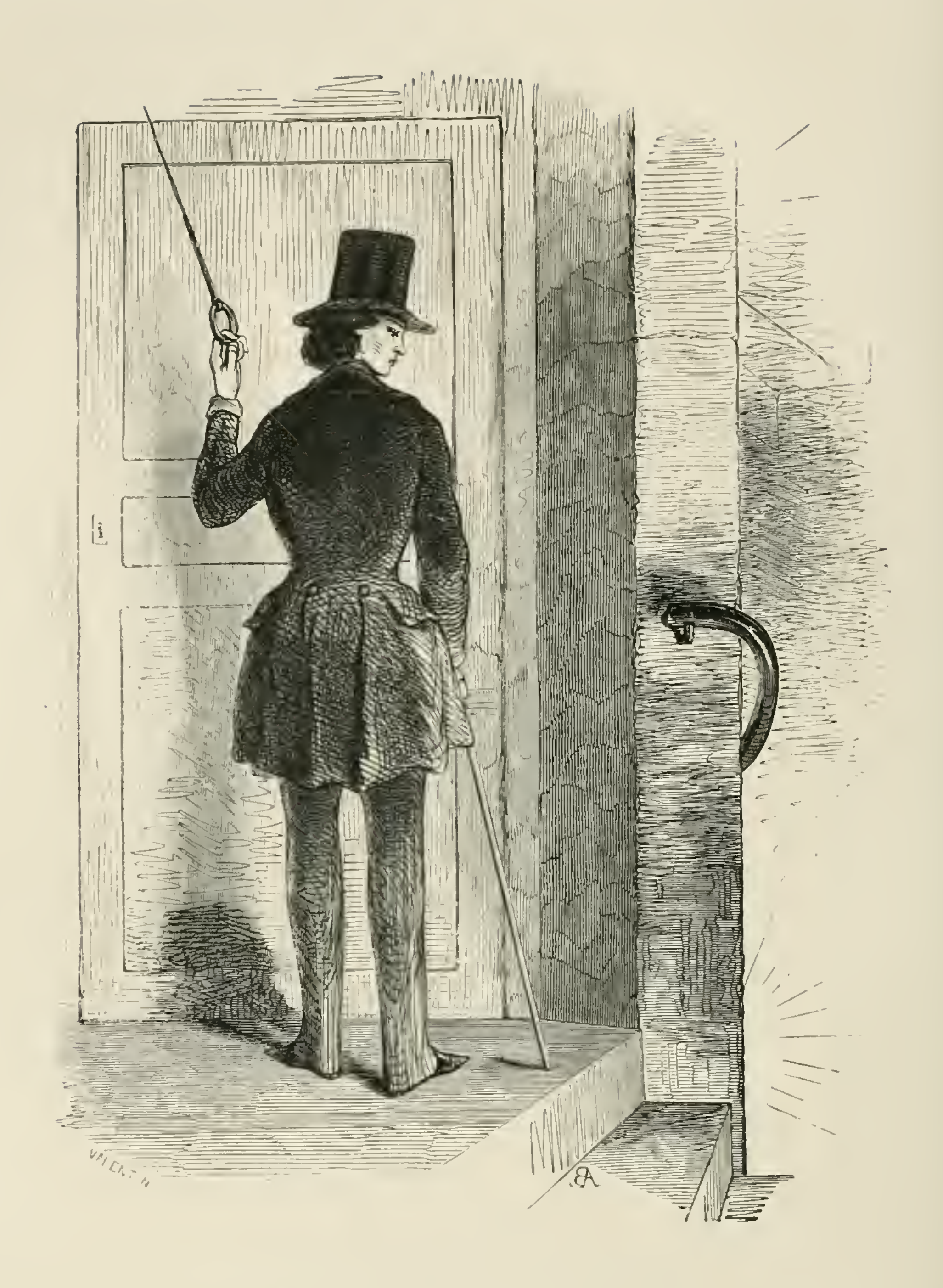
Le visage de cette femme respirait la fureur : « Indigne, me dit-elle, et vous osez revenir!!... Quelle impudence!... votre manteau, n'est-ce pas?... Il est chez M. le pasteur du quartier. Allez l'y chercher. Il sait tout, et vous trouverez là à qui parler. »

J'écoutais ces paroles violentes et entrecoupées avec plus d'étonnement que de colère : « Madame, lui dis-je, j'ignore qui vous êtes ; ce que je comprends mieux, c'est l'imprudence avec laquelle vous compromettez cette honnête enfant, en me calomniant moi-même.

— Monstre! interrompit-elle, je ne t'ai pas vu!... je n'ai pas vu ses pleurs!... ce n'est pas moi qui ai recueilli votre manteau, resté auprès du lit!!...

— Je ne vous entends pas, interrompis-je à mon tour; au surplus, je ne viens ni pour vous écouter, ni pour recouvrer mon manteau. Si vous pouvez me dire à quelle heure je pourrai rencontrer cette jeune fille et madame sa mère, c'est la seule chose que je demande de vous.

— Ici vous ne les verrez plus; et là où elles sont, ne vous avisez pas de les y chercher..... Allez, malheureux, quittez cette maison, et que jamais on n'y entende plus parler de vous! c'est la seule chose que je sois chargée de vous dire. » En achevant ces mots, elle descendit en me précédant, et s'arrêta quelques instants sur son seuil, comme pour s'assurer que je m'en allais. Par une ouverture qui donnait dans la cour, j'aperçus dans ce moment plusieurs têtes qui étaient aux fenêtres, attentives à ce qui se passait. Comme ma surprise et surtout mon silence me donnaient presque un air honteux et coupable aux yeux de tout ce monde : « Madame, dis-je à la mégère qui venait de causer ce scandale, je tiens, à cause des personnes qui nous écoutent, à ne pas taire mon nom ; je m'appelle Édouard de Vaux. Il se peut que cette jeune personne et sa mère apprennent à me mieux connaître, et j'y ferai mes efforts; car je les respecte trop pour que je pusse supporter leur mépris. Quant à vous, comptez sur le mien dans tous les cas ; car, sans fondement quelconque et mue par la bassesse de vos propres sentiments, vous avez fait à cette jeune fille un tort peut-être irréparable. » Après ces mots, je descendis. Un profond silence me permettait d'entendre les chuchotements des voisins que cette scène avait attirés vers leurs fenêtres. Bientôt je me retrouvai dans la rue.



Aussitôt une porte s'ouvrit à l'étage au-dessous.

(L'HÉRITAGE.)

J'étais fort désappointé, bien moins cependant par l'injuste sortie de cette femme, que parce que je n'avais point revu la jeune fille, et que de plus j'ignorais dès lors le lieu de sa retraite. Ne sachant auprès de qui m'en informer, et l'heure avancée m'ôtant tout espoir de pouvoir m'y présenter ce jour-là, je pris, fort à regret, le parti de rentrer chez moi.

Néanmoins cet incident, loin de refroidir mes sentiments, leur avait au contraire prêté une force plus intime, et la fuite imprévue de ces deux dames m'avait frappé par quelque chose de mystérieux et de romanesque qui, tout en m'affligeant, ne déplaisait pas à mon tour d'esprit. Ému des alarmes de la mère, j'étais vivement impatient de les calmer; et la fille, un instant fanée par le souffle impur de la calomnie, ne m'en paraissait que plus touchante Comme c'était à mon occasion, je me sentais engagé à la protéger encore; et ce rôle, auquel ma conduite à son égard donnait quelque noblesse, flattait mon amour-propre et secondait le penchant qui m'entraînait vers elle.

En rentrant chez moi, j'appris de Jaques qu'une personne m'attendait dans le salon depuis quelques instants. J'y entrai précipitamment, et un monsieur inconnu, qu'à son costume je jugeai aussitôt pouvoir être le pasteur qui avait mon manteau, se leva de devant le feu pour me saluer. « Vous ignorez, monsieur, ce qui m'amène, me dit-il avec assez d'émotion, et je suis moi-même embarrassé de vous le dire. — Est-ce vous, interrompis-je, qui êtes le dépositaire de mon manteau? — Oui, monsieur. — En ce cas, monsieur, je sais ce qui vous amène, et je suis prêt à vous écouter. »

Nous nous assîmes. « Monsieur, reprit-il, je dois vous dire que je ne vous connais point, et que, sans votre manteau qui porte votre nom sur l'agrafe, je n'aurais pas même eu le moyen de venir vous importuner. Du reste, mon titre à me présenter chez vous ne repose que sur les devoirs qui me sont imposés envers mes paroissiens, et je ne le ferai valoir qu'autant que vous le reconnaîtrez vous-même. — Je le reconnais, lui dis-je.

— Je vous parlerai donc avec franchise, monsieur, continua-t-il. J'arrive ici prévenu contre vous par des apparences, par les propos d'une voisine, et plus encore par la douleur d'une mère respectable, qui voit, pour la première fois, le scandale et la médisance effleurer la couronne sans tache qui faisait le plus bel ornement et la seule richesse de son enfant. Mais je n'ignore point que le scandale et la médisance n'épargnent pas les intentions les plus pures et les procédés les plus honnêtes, et je suis encore prêt à croire les vôtres tels. Seulement, monsieur, il m'importait, dans une chose qui intéresse le bonheur de deux personnes que leur isolement recommande plus spécialement à ma protection, de venir à vous,

de vous parler, d'apprendre, si je le puis, quel danger elles ont couru ou peuvent courir encore, afin d'être mieux à même de les guider selon le bon sens et la vérité. Je vous l'avouerai encore, quelque coupable ou quelque imprudent que vous puissiez avoir été, je n'ai pas désespéré que les discours d'un vieillard désintéressé pussent vous détourner de faire le mal, ou tout au moins vous inspirer des sentiments de respect ou de pitié favorables à mes deux paroissiennes.

— Monsieur, répondis-je aussitôt, je ne blâme ni vos motifs, ni vos préventions; mais il me semble qu'un témoignage était encore préférable au mien, c'est celui de la jeune fille. Si cette enfant m'accuse d'avoir manqué d'égards, si ses paroles déclarent autre chose que les soins respectueux que je lui ai rendus, si elles trahissent de ma part la moindre atteinte à sa pureté... qu'est-il besoin de venir à moi? Ne croirez-vous pas plutôt au témoignage de cette modeste enfant qu'à celui d'un homme que déjà les apparences accusent? Aussi, monsieur, tout en respectant vos intentions, je ne m'explique ni votre démarche, ni le scandale qui la provoque. Encore une fois, j'en appelle à la jeune fille elle-même, et, si elle me condamne, j'accepte, avec cet arrêt, son mépris et le vôtre.

— Vos paroles, reprit le pasteur, respirent la franchise et l'honnêteté, et, de plus, le témoignage que vous invoquez ne vous est point défavorable. Seulement, il est incomplet; il est celui de l'inexpérience et de la candeur que l'on craint d'altérer par des questions indiscrètes. Cette jeune fille, ignorante de ce qu'on lui veut, troublée par ce qu'elle entend, ne sait que verser des larmes, en attestant vos soins honnêtes. Pour ma part, j'en croirais avant tout le tact de son innocence. Mais vous convenez peut-être que vous auriez pu, même à son insu, manquer à la stricte honnêteté; et quand un témoin oculaire vous dénonce, et vient porter la terreur dans l'âme d'une mère que des apparences fâcheuses disposent à l'écouter, vous ne devez pas trouver étrange ni dénuée de motifs la démarche que je fais en recourant à votre sincérité. Elle est pénible, je vous l'assure, cette démarche: suspecter la loyauté, la délicatesse, les intentions; opposer le doute aux dénégations d'une bouche honorable: c'est, sinon la plus cruelle, du moins la plus pénible tâche que puisse nous imposer notre ministère.

— C'est vrai, monsieur, lui dis-je sèchement. Toutefois, puisque vous balancez entre mon témoignage et celui de cette femme, je ne veux ni m'offenser, ni me taire. Voici ce qui s'est passé. Mais après que je vous aurai fait ce récit, je vous en préviens, monsieur, je ne supporterai de votre part ni doute, ni incertitude. »

Alors je lui racontai tous les événements de la veille, tels qu'ils sont connus de vous, lecteur. Je ne lui cachai ni mon empressement, ni ma

tendresse : car si ces choses sont, pour une âme dégradée, des indices suspects, il en est autrement des caractères nobles, pour qui elles sont le plus sûr garant de la pureté du cœur et des procédés. Il m'écouta avec intérêt; je crus voir plus d'une fois se peindre sur ses traits des signes de sympathie et d'approbation, je vis son regard m'absoudre et sa main prête à saisir la mienne..... Aussi, lorsque après avoir fini mon récit, je le vis rester immobile et silencieux, j'en éprouvai une vive indignation, et j'étais près d'éclater en paroles insultantes, lorsqu'il reprit :

« Ne vous fâchez point. J'ai écouté votre récit; entre vous et cette femme je n'hésite pas. Pardonnez pourtant si, faisant violence à mes propres convictions, je vous refuse encore les paroles d'estime et de réparation que je désire vous devoir. Mais un autre témoignage plus fort, plus respectable, une personne intéressée à vous justifier, en cherchant tout à l'heure à vous disculper auprès de moi, a plus fait pour ébranler cette conviction, que n'eût pu le faire toute voix accusatrice..... »

J'écoutais ces paroles avec une attente confuse, et le cœur agité des plus violents mouvements de colère, de mépris et de fierté.

« Je ne veux rien feindre, continua-t-il; mademoiselle S***, la cousine de madame de Luze, est ma parente; il y a peu de jours que, consulté par sa famille, j'ai donné mon assentiment à son union avec un homme que, dans mon opinion, ses mœurs, son caractère, recommandaient mieux encore que son rang et sa fortune... à son union avec vous, monsieur. C'est votre parrain que vous aviez chargé de vos démarches ; c'est lui aussi qui, tout à l'heure, alarmé des conséquences que pourraient avoir les bruits que vous venez de démentir, et sachant qu'ils étaient parvenus à ma connaissance en même temps que ce manteau accusateur, est venu se faire auprès de moi votre défenseur. Il avait vos aveux, il implorait mon indulgence, il me priait d'étouffer un scandale qui pouvait vous nuire, il me suppliait d'employer mon influence à vous détourner d'une honteuse liaison..... Maintenant, mettez-vous à ma place; jugez vous-même combien la vérité est difficile à atteindre, même pour celui qui la cherche avec le plus de désir, et ne vous offensez plus de ce que vous ne rencontrez pas, dès l'abord, cette réparation pleine et facile que votre innocence peut vous faire envisager comme un droit évident et sacré. »

En proie à mille sentiments contraires et impétueux, indigné contre mon parrain, dont l'âme trop peu élevée avait interprété mes paroles honnêtes comme les feintes honteuses du libertinage, possédé d'estime et de respect pour l'homme qui me parlait, et pressé de répondre à tout à la fois, je restai quelques instants en silence, dominé par une agitation

qui, peu à peu, se calmait, à mesure que j'écartais de ma pensée toutes les réponses qui n'auraient pas paru péremptoires, ni satisfait aux exigences de ma fierté et de mon innocence, toutes deux outragées. A la fin, trouvant un langage : « Monsieur, lui dis-je avec autant de calme que pouvaient m'en laisser les émotions que je comprimais, vous ne m'offensez point. Quand un parent me flétrit à plaisir, pourquoi attendrais-je de vous une opinion honorable qu'il n'a pas lui-même? Mais j'ai de quoi détruire vos soupçons et rassurer vos scrupules... oui, monsieur, j'aime cette jeune fille .. mais ce que vous ignorez, ce que mon parrain n'a eu garde de vous apprendre, c'est qu'à cause d'elle je l'ai mécontenté ; à cause d'elle, j'ai secoué son joug, j'ai refusé son héritage, et quelque chose de plus flatteur encore, monsieur, la main de votre parente, l'alliance de votre famille..... En agissant ainsi, je n'avais point encore arrêté mes vues sur votre jeune protégée ; mais aujourd'hui qu'elle est compromise, aujourd'hui que les propos envenimés des uns, les discours officieux des autres, sont parvenus à la flétrir, je demande sa main, je la désire, je la veux!... et c'était, avant votre venue, le seul projet de mon cœur. Vous aurai-je pour appui dans le désir que je forme, continuai-je d'un ton moins emporté, voudrez-vous être le porteur de ma demande, c'est ce que j'ose espérer de vous, monsieur, si, convaincu de ma droiture, vous me rendez enfin justice..... »

Alors il me tendit la main, non sans quelque attendrissement : « Depuis longtemps, dit-il, je vous rends justice, mon jeune ami ; mon estime est à vous, entière, sincère, et mon cœur s'émeut à ces vertueux transports qui, peut-être, vous emportent trop loin..... Je n'ai point mission de plaider pour ma parente, et plutôt encore plaiderais-je en mon nom qu'au sien, tant vous répondez à l'opinion honorable que j'avais conçue de votre caractère ; mais c'est le sort de votre vie que vous décidez ainsi en un instant..... Vous rejetez mille avantages... vous répudiez une personne aimable et digne de vous... vous vous aliénez un parent... vous perdez une fortune qu'il vous destinait... et que trouverez-vous en revanche? La vertu, sans doute, les grâces du corps et celles de l'esprit, mais une personne obscure et sans fortune ; une enfant délaissée du monde que vous voyez, et que les préjugés vous défendront d'y produire..... Au surplus, continua-t-il, à Dieu ne plaise que je veuille nuire à celles qui me sont confiées, et que je détourne d'elles un bonheur que peut-être la Providence tenait en réserve à leur infortune et à leurs vertus! Voyez vous-même, mon bon ami, j'ai voulu vous éclairer et non corrompre votre honnête énergie ; j'ai voulu, non pas éteindre ces transports, mais y adjoindre la réflexion, qui seule peut les rendre sages. Que si vous persistez dans ces généreux projets, ne craignez point que je laisse à d'autres le doux soin d'en porter l'annonce, d'en être l'appui

fidèle, de vous vouer dès aujourd'hui une affectueuse estime, et d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour une union formée sous d'aussi touchants auspices. »

A ces mots, je me jetai dans ses bras, et, l'ayant embrassé, j'achevai de lui ouvrir mon cœur. Il put voir que mes réflexions avaient précédé les siennes, et que ma résolution, pour s'être formée fortuitement, n'en était pas moins fondée sur des convenances vraies, et sur le désir de trouver, dans des attachements et des devoirs, un bonheur que m'avait jusque-là refusé une situation trop heureuse et facile. Bientôt, chassant tous ses scrupules, il finit par s'associer à mes projets avec tout l'entraînement d'un cœur chaud et généreux, et, comme il arrive lorsqu'une véritable sympathie a fait disparaître les distances d'âge, de condition ou de rang, cet homme vénérable, à qui je parlais pour la première fois de ma vie, m'inspirait le respect d'un père et toute la confiance d'un ancien ami. C'est alors que je commençai à le questionner sur ces deux dames, qui, déjà si liées à mon existence, ne m'étaient pas même connues de nom.

Il m'apprit que la jeune fille se nommait Adèle Sénars, et, je l'avoue, ce nom m'enchanta. Je suis très-sujet à trouver aux noms propres un air commun ou distingué, et, par un travers d'esprit dont je n'étais pas corrigé, j'aurais préféré mille fois un nom qui ne me déplût pas à des avantages réels de fortune ou de rang. Mais l'aimable nom d'Adèle, outre le charme que j'y attachais déjà, en prit un que les années n'ont pu détruire, parce que, gravé dès lors aux plus doux endroits de mon cœur, il rallie à lui les dernières impressions de ma jeunesse, et tout ce que j'ai pu goûter depuis de vrai bonheur.

Mais tout d'ailleurs, dans ce que m'apprit le pasteur, sans choquer aucun des préjugés qui me sont propres, redoublait mon ivresse et mon contentement. Le père de cette jeune fille était Suisse, ainsi que moi. Entré jeune au service de la marine anglaise, il était parvenu à un grade peu élevé, mais honorable, et, pendant son séjour en Angleterre, il y avait épousé la mère de mon Adèle. Ceci, en m'expliquant pourquoi j'avais vu sur la table le poëme des Saisons, me semblait prêter à l'air de cette jeune fille cet attrait qu'ont d'ordinaire pour nous les femmes étrangères, et j'aimais à attribuer à son origine anglaise son teint éblouissant, la mélancolique douceur de ses grands yeux bleus, et l'aimable innocence de son front. Depuis quelques années, sa mère l'avait amenée en Suisse pour lui donner à moins de frais une éducation qu'elle envisageait comme sa ressource future, et, depuis la mort du père, arrivée deux ans auparavant, ces deux dames, réduites à vivre de la modique pension que la loi anglaise assure à la veuve d'un officier mort au service, étaient venues habiter la demeure où le hasard m'avait conduit à leur rencontre. De là ces meubles

élégants que j'avais remarqués, avec d'autres indices d'une condition jadis plus aisée.

Toutes ces choses me ravissaient. « Mais pensez-vous, lui disais-je, que ces dames, ainsi prévenues contre moi, voudront accueillir ma demande?... Pensez-vous que je saurai me faire aimer de cette jeune fille, pour qui les avantages de fortune que je puis lui offrir ne sont rien sans doute, et dont le cœur, rendu timide et craintif par la pudeur même, n'osera se livrer aux atteintes de l'amour?... Je sens que je n'ai de ressource et d'espoir qu'en vous, leur digne protecteur, celui qui peut seul, par le respect qu'il inspire, détruire les préventions de ces deux dames, et leur faire agréer des vœux dont peut-être elles se défient.

— C'est à quoi, me dit-il, je m'emploierai, mon jeune ami. Du reste, redoutez peu leurs préventions et davantage leur fierté. Aux premières clameurs de cette voisine emportée, mon soin le plus pressé a été de soustraire mes deux amies à son influence, tout en les dérobant à vos atteintes, si réellement je trouvais, après vous avoir vu, les propos de cette femme fondés. De cette manière, leurs préventions n'ont pu s'accroître, et mon témoignage, dont elles attendent tout, suffira à les rassurer pleinement. Mais elles ont l'orgueil de l'honnêteté pauvre : votre fortune, votre rang supérieur au leur, peut effaroucher leur fierté; et les idées de la mère, que j'ai moi-même encouragées, ont toujours été de chercher le bonheur de sa fille dans une condition obscure, la seule dont leur position leur laissât la chance, mais dont une éducation trop cultivée leur fermait peut-être le chemin. Car vous ne sauriez croire, ajouta-t-il pendant que mon cœur dévorait ses paroles, combien d'intelligence, de goût, de vraie parure de l'esprit, embellit les hôtes du réduit si simple que vous avez vu. Cette jeune fille, si timide et si inexpérimentée d'ailleurs, possède et cultive une foule de connaissances; elle s'est adonnée à la musique, au dessin, et, à toutes ces choses, elle apporte l'avantage d'une aptitude naturelle, et je ne sais quelle grâce remplie de sentiment. Sa mère unit à des qualités pareilles ce qu'y ajoutent l'expérience, les voyages, une vie bien employée, mais surtout cette aménité douce qui provient d'une sensibilité exercée aux épreuves comme aux joies du cœur. Aussi trouvé-je toujours un plaisir nouveau à les visiter. C'est l'endroit aimable de ma paroisse : je m'y oublie souvent, et je n'en sors jamais que je n'admire combien de grâces et d'agréments l'honnêteté, le travail, la culture, peuvent rassembler autour de ce petit foyer si voisin de la gêne et de la misère. »

Cet entretien dura fort tard. Je le prolongeais par mille questions, ne pouvant me lasser d'entendre mon respectable ami me raconter ce qu'il savait des personnes qui m'inspiraient un intérêt si vif. Nous convînmes que dès le lendemain matin il se rendrait auprès d'elles; que, selon la

disposition où il les trouverait, il ferait les premières ouvertures, et que, peut-être, pour répondre à mon impatience, il me rapporterait une réponse avant midi. Après cela, il se leva pour se retirer, mais je voulus l'accompagner jusqu'à sa demeure, où je pris congé de lui, le cœur rempli d'affection, de joie et d'espérance.



VI

Je rentrai chez moi, bien heureux et bien changé. Il me semblait que dès ce jour je commençasse à vivre, et je pense encore aujourd'hui que c'était vrai ; car, si dès lors quelques traverses ont agité ma vie, je ne suis jamais retombé dans cet état de torpeur, fruit ordinaire d'une existence assurée et d'un avenir tout tracé, où le cœur est vide, où les facultés sont inactives, où l'esprit va se rapetissant et finit par se concentrer sur les petits intérêts des salons, sur les frivoles préoccupations de la vanité. J'appartiens à une classe où cette situation est commune, de nos jours surtout, et en voyant quel est le partage de ceux qui y demeurent, je sens que si j'avais encore à choisir ma vie, à défaut de celle où j'ai trouvé le bonheur, je préférerais la gêne laborieuse d'où naissent de l'activité et des efforts, à cette oisive opulence où j'ai végété durant la moitié de mes plus belles années.

Je m'étais, comme le soir précédent, établi à songer au milieu d'une agitation remplie d'un intérêt vif et puissant, comme il arrive en ces instants solennels de la vie, où l'on dit adieu au passé pour se porter tout entier vers une destinée nouvelle. Tantôt assis et les regards fixés sur le feu, j'encourageais mes espérances de tout ce que je pouvais me rappeler d'affectueux dans les paroles ou dans l'expression de la jeune fille, et surtout de tout le poids qu'auraient auprès de ces dames les recommandations de mon ami ; ou bien, regardant ces espérances comme accomplies, je me levais avec transport, je me promenais par ma chambre, et, anticipant sur les jours, sur les semaines, sur les années, je me peignais une félicité riante, à laquelle je faisais concourir mille charmants projets. Au milieu de ces songes, mes yeux vinrent à tomber sur un billet à mon adresse, que, dans ma préoccupation, je n'avais pas remarqué, bien qu'il fût déposé en face de moi, sur la cheminée.

A l'adresse, je reconnus aussitôt l'écriture de mon parrain, et je sonnai : « Quand est venue cette lettre? dis-je à Jaques. — Pendant que monsieur vient de sortir; mêmement qu'il y a une réponse, qu'ils ont



Au printemps suivant, M. Latour nous maria dans l'église d'un village voisin.

(L'HÉRITAGE.)

dit. — C'est bon. » J'ouvris la lettre avec un médiocre empressement ; la voici :

« MON CHER ÉDOUARD,

« Je veux bien tout oublier. En te quittant, j'ai su ta fredaine, et que ton manteau y était resté. J'ai aussitôt agi auprès de qui de droit, et étouffé le bruit qui commençait à se répandre vigoureusement. Le plus pressé était d'amadouer M. le pasteur Latour, parent de ta future, et j'y suis parvenu. Rien n'est gâté.

« Une fois que tu as avili cette fille, je pense que tout est dit de ce côté. Tu leur dois quelque dédommagement, et je m'en charge. Mais plus d'incertitude ni de délais. Nous terminons demain, et, à ce prix (tu n'es pas bien à plaindre), tu retrouves l'héritage et l'amitié de ton affectionné parrain. »

La lecture de cette lettre me livra au plus violent emportement, et j'éclatai en insultes contre mon parrain, qui se dévoilait à moi comme un être sans cœur et sans moralité, dont les dégoûtantes paroles profanaient tout ce que je regardais comme aussi pur que sacré. Je pris aussitôt la plume, et j'écrivis une réponse dont l'impétuosité méprisante était trop excessive, pour ne pas me surprendre moi-même quelques moments plus tard. Aussi je la déchirai pour en refaire une autre, puis une troisième, jusqu'à ce que, déjà plus calme, et venant à réfléchir que mon sort, qui devait peut-être se décider le lendemain, serait une éclatante réponse à son outrageante lettre, je finis par dédaigner de lui écrire, et je retournai, pour toute vengeance, à mes douces rêveries.

Il était près de trois heures du matin, lorsque je me mis au lit. J'espérais tromper par quelques heures de sommeil l'impatience avec laquelle j'attendais le lendemain ; mais à peine fermai-je les yeux pendant quelques instants, et aux premiers rayons de lumière qui pénétrèrent dans mon appartement, je me levai pour m'habiller et pour attendre avec une impatience toujours plus vive. Les yeux fixés sur la pendule, je calculais l'heure à laquelle M. Latour devait se lever, se disposer à partir, être en route, et enfin se présenter à ces dames. Arrivé à ce moment, je composais son propre discours de mille manières, selon la situation, le lieu, les dispositions où il rencontrerait ses deux amies ; puis, aidé de toute l'illusion du désir et de l'amour, je prêtais à l'expression de ma bien-aimée, et aux paroles de sa mère, un langage qui comblait mes vœux. A la fin, l'attente me devint insupportable, et je me décidai à sortir sur l'heure, pour aller à la rencontre de la réponse que devait m'apporter M. Latour.

C'était dans sa propre campagne, à une lieue de la ville, que ce bon pasteur avait recueilli ces dames le jour précédent. J'en pris le chemin

par une matinée de décembre, dont les impressions ne sortiront jamais de mon souvenir. Le temps était doux; les chemins affreux. Un soleil pâle éclairait d'une lumière argentine les champs sans verdure et les arbres sans feuillage; et la neige des montagnes brillait faiblement derrière une brume légère. Mais mon cœur réchauffait de ses propres feux cette nature glacée, et comme attendri par l'espoir d'une félicité prochaine, il se peignait le bonheur et l'amour versant leurs dons jusque sur les moindres chaumières éparses dans les prés qui bordaient la route Je me souviens que m'étant assis pour attendre M. Latour, mes yeux s'arrêtèrent sur l'une d'elles, presque ensevelie sous l'épais branchage des ormeaux, et d'où s'échappait une tranquille fumée. Je m'avisai de fixer mon sort sous cet humble chaume, j'y appelai mon amante, j'y arrangeai ma vie, et, animant insensiblement ces ombrages dépouillés du charme vivant de mes rêves, mon impatience, quelques instants trompée, laissait errer mes pensées autour de ce rustique asile. Quelquefois l'avenir donne aux songes du cœur comme l'air d'un pressentiment. Peu d'années après, c'est dans une retraite voisine de ce lieu que j'ai vu les miens se réaliser.

Pendant que j'étais assis, un char qui parut à l'extrémité de la route me fit lever comme en sursaut, et courir à sa rencontre. Je reconnus de loin qu'il était vide, et j'allais passer outre, quand l'homme qui le conduisait, après avoir ralenti le pas de son cheval, finit par arrêter, et me demanda si je n'étais point la personne que M. le pasteur Latour envoyait chercher... En un clin d'œil, je fus dans le char, qui rebroussa rapidement. Aussitôt le trouble et l'émotion, succédant à l'impatience, m'ôtèrent toute présence d'esprit, en sorte que j'aurais donné tout au monde pour que le char m'emportât avec moins de vitesse.

Bientôt j'aperçus la maison, située au penchant d'un coteau. On y arrivait par une côte rapide, ombragée de vieux noyers. Le cœur me battait avec force, et mes yeux cherchaient avec anxiété à reconnaître quelque mouvement à l'entour Mais un silence tranquille planait sur cette retraite, et deux volets ouverts au rez-de-chaussée indiquaient seuls qu'elle fût habitée. Cependant la côte tirait à sa fin; déjà les haies, plus rapprochées, m'ôtaient la vue des bâtiments; j'apercevais un portail, et les aboiements d'un chien se confondirent tout à coup avec le retentissement des roues, qui atteignaient le pavé de la cour. Le char s'arrêta, et tout rentra dans le silence.

Je venais de descendre, lorsque parut M. Latour. Une dame, d'environ cinquante ans, s'appuyait sur son bras. Elle était mise avec goût et simplicité, et malgré l'émotion qui troublait la sereine noblesse de son visage, son regard pénétrant et sensible, fixé sur ma personne, augmentait ma timidité, en même temps qu'il gagnait mon cœur. Dans

ces premiers instants, je ne sus rien lui dire, elle-même gardait le silence; mais le bon pasteur s'adressant à moi : « Mon ami, me dit-il, j'ai présenté vos vœux à madame, qui a bien voulu en paraître touchée. C'est, je pense, tout ce que je pouvais faire; le reste vous appartient, ou plutôt appartient à votre mérite, qui se fera mieux connaître par lui-même que par ma bouche. — C'est, dit alors la dame d'une voix émue, c'est d'une manière étrange, monsieur, que nous venons à nous connaître... Néanmoins les paroles de M. Latour sont toutes-puissantes pour vous gagner mon estime, et je n'ai pas à repousser une demande qu'il appuie... Ma fille ne sait rien encore, mais je n'ai plus rien à lui taire... et une fois que j'ai donné ma confiance à votre caractère, je dois laisser le reste à son libre choix... Mais entrez, je vous prie... »

J'étais trop troublé pour oser répondre; toutefois, oubliant, dans l'expansion de mon cœur, cette retenue à laquelle se conforme la politesse qui se possède, je saisis la main de cette dame, et j'y appliquai mes lèvres avec un transport auquel elle parut sensible. A peine j'avais lu ce mouvement sur son visage, que, déjà moins timide, j'ouvrais mon bras pour recevoir le sien et la conduire dans le salon. A ce moment je me sentis son fils, et mon cœur, exalté par le bonheur et la reconnaissance, lui vouait avec serments cette affection sincère dont j'ai depuis tâché de rejouir ses vieux jours.

Dès que je fus entré dans le salon, la jeune fille me reconnut, et ses joues se colorèrent d'une vive rougeur. Puis, me voyant soutenir le bras de sa mère, elle reprit un air plus tranquille et s'inclina pour me saluer. Elle se tenait debout, dans une attitude pleine de grâce et de modestie, attendant pour s'asseoir que les autres personnes fussent placées. « J'espère, mademoiselle, lui dis-je, que vous ne vous ressentez pas trop des fatigues de cette soirée à laquelle je dois l'avantage de vous connaître. » Elle rougit de nouveau, et, pour chasser l'embarras que causaient ces souvenirs, je parlai de l'incendie. La conversation s'établit alors, mais froide et contrainte, comme il arrive lorsque les paroles ne servent qu'à voiler les préoccupations du cœur. La jeune fille seule, étrangère à ces préoccupations, se livrait avec abandon au plaisir d'écouter, et ajoutait quelques paroles timides à ces récits qui captivaient son attention sans partage.

Néanmoins cette situation, en se prolongeant, devenait gênante, et, quoique déjà plus rassuré, les paroles de la dame m'avaient laissé incertain sur ce que je pouvais hasarder de dire. A la fin, M. Latour s'adressant à la jeune demoiselle : « J'ai, lui dit-il, un vœu à former, mademoiselle Adèle; c'est que mon ami, qui est aussi celui de madame votre mère, puisse un jour devenir le vôtre. — Vous savez bien, monsieur Latour, dit la jeune fille timidement, mais sans honte, que j'aime

tous ceux qui sont chers à ma mère et à vous. » Je compris alors qu'elle ne se doutait point du motif de ma venue, et que son cœur ingénu n'avait pas pénétré le sens des paroles de M. Latour. « Mademoiselle, repris-je aussitôt, la moindre affection de votre part est une faveur sans prix à mes yeux; mais pourquoi vous taire le vœu auquel j'attache toute ma félicité... c'est le don de votre main que j'implore, c'est le bonheur d'associer ma vie à la vôtre, celui de trouver, avec une compagne toute aimable, une mère que déjà j'aime et je vénère comme celle que j'ai perdue! »

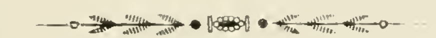
Pendant que je m'exprimais ainsi, la jeune enfant, surprise, alarmée, jetait tour à tour un regard sur M. Latour, sur moi, sur sa mère. Celle-ci, sur le point de décider seule du sort d'une fille tendrement aimée, avait senti se rouvrir la blessure de son cœur; en sorte que, déchirée par les souvenirs du passé, soumise et tremblante devant l'incertitude de l'avenir, son regard implorait l'affection, l'appui, la pitié, et cessant de se contraindre, elle laissait couler de ses yeux d'abondantes larmes. « Maman, lui dit sa fille, en se réfugiant auprès d'elle, pourquoi pleurez-vous?... J'aime monsieur, je vous suis soumise... disposez de moi pour votre bonheur, là seulement je trouverai le mien... » Sa mère ne pouvait lui répondre, mais, à la fin, ses alarmes cherchant en moi leur refuge, elle saisit sa main, et elle la plaça dans la mienne.

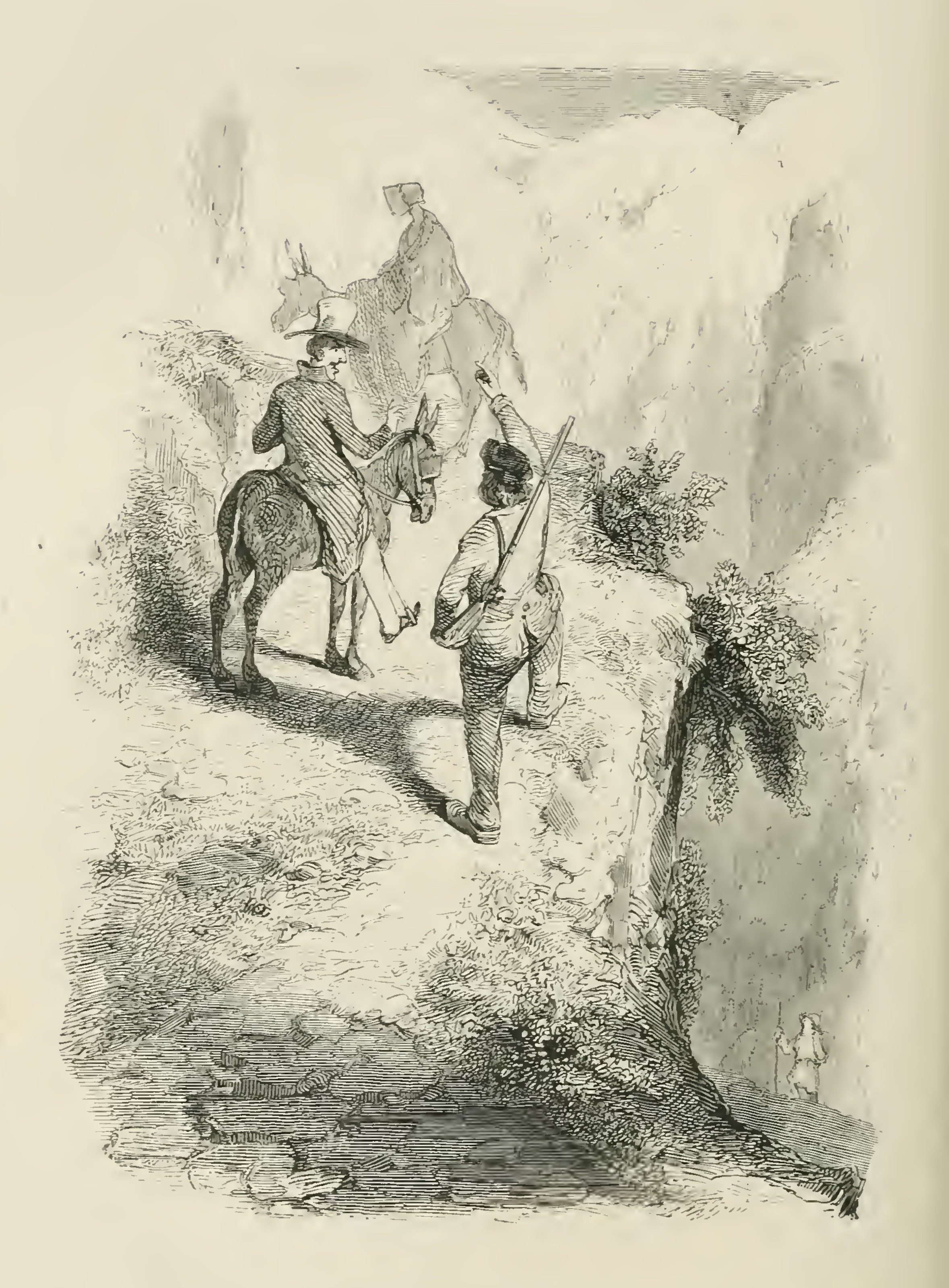
Dès ce moment nous fûmes unis. La vraie candeur est confiante, un cœur neuf à l'amour se donne sans réserve; je trouvai intacts dans celui d'Adèle ces trésors que d'ordinaire le monde souille ou effleure, mais que la retraite embellit et conserve. Remarquable par son élégante beauté, remplie de grâces et d'agréments, douée de cette sensibilité qui, dans une femme, rehausse les talents et les connaissances, son âme généreuse et modeste ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de l'affection et du dévouement; et, en même temps qu'elle semblait prodiguer les grâces de ses manières et de son esprit, je ne sais quelle pudique réserve donnait à ses moindres faveurs un charme plus profond, plus piquant mille fois, que celui que des femmes aussi belles cherchent en vain dans les calculs de la plus adroite coquetterie.

Il fut convenu que ces dames achèveraient de passer l'hiver dans cette retraite que leur offrait le bon M. Latour. C'est là que, chaque jour, pendant les rigueurs d'un hiver glacé, je venais avec transport m'enivrer auprès de cette charmante fille de toutes les délices d'un amour chaque jour plus vif, et chaque jour mieux partagé. Temps de félicité présente, et de riant espoir! jours heureux de ma vie! non, comme tant d'autres plaisirs que les années emportent sans retour, vous n'avez point passé sans laisser d'aimables traces; vous fûtes la brillante aurore de ce bonheur que je goûte aujourd'hui, et mon cœur, en rebroussant jusqu'à

vous, n'a point à vous demander compte de douces promesses dont vous l'ayez leurré!

Au printemps suivant, M. Latour nous maria dans l'église d'un village voisin ; heureux et fier d'une union qui fut l'ouvrage de sa prudence et de son désintéressement, il est demeuré notre plus constant ami. Jaques m'a accompagné dans ma condition nouvelle, et mon parrain, mort deux ans après sans m'avoir pardonné, a partagé ses biens entre des parents moins fortunés que moi. Je finis, lecteur; m'aurez-vous suivi jusqu'au bout? Pour moi, je me le suis figuré, et c'est pourquoi j'éprouve tant de regret à vous quitter.





C'est cette curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune miss.

(LE COL D'ANTERNE.)

LE

COL D'ANTERNE

La vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamonix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riante bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparses, et parmi elles, une petite auberge, où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des façons. Certains en sortent par la grande route, c'est le plus simple; mais, dans ce temps-là, jeune, et de plus touriste, je dédaignais cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers, des miracles. Pourquoi? c'est sa nature. Ainsi qu'un âne n'imagine pas qu'on aille, du moulin au four, autrement que par le plus court, le plus plat, le meilleur chemin; ainsi un touriste n'imagine pas davantage qu'on aille de Servoz à Genève autrement que par le plus long, le plus ardu, le plus détestable chemin. Les commis voyageurs, les marchands de fromage, les financiers, les vieilles gens font comme l'âne; les gens de lettres, les artistes, les Anglais et moi, nous faisons comme le touriste.

C'est pourquoi, dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du col d'Anterne : c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics des Fiz et les bases du mont Buet; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain sur les traces d'un bon guide. Par malheur, il n'y avait point de guides dans l'endroit, et l'on ne put que m'indiquer un chasseur de chamois qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu; mais il se trouva que cet homme était déjà

engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge, à mon arrivée. C'était un *gentleman* de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très-distinguées, car il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant : c'est, chez les Anglais bien élevés, un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller; je bâillai aussi, en signe de sympathie; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouverais ensuite comme présenté, comme *introduit* à lui. Lorsque le moment me parut propice : « Magnifique! dis-je à demi-voix, et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle!... »

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai : « Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix?

— Uï.

— J'en suis moi-même parti ce matin. »

L'Anglais bâilla une seconde fois.

« Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route ; il faut que vous ayez passé par le col de Balme?

— No.

— Par le Prarion, peut-être?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un?

— Uï... »

Uï! no! le diable l'emporte! disais-je au dedans de moi-même. Sot animal! Puis, me décidant à brusquer l'affaire : « Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié.

— Uï. Il y avé de l'indiscrechon.

— En ce cas, je n'insiste point, » lui dis-je. Et je m'éloignai tout enchanté de ce colloque intéressant.

C'est une heure charmante, en voyage, que celle du soir, lorsque, dans une contrée solitaire et sauvage, on erre doucement, à l'aventure, sans



Le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages.

(LE COL D'ANTERNE.)

autre soin que de voir ce qui se présente, que de converser avec le passant, que d'amener à point un appétit que la marche a déjà aiguisé, et que le repas qui s'apprête va bientôt satisfaire. Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines : on l'appelle le *Mont-Saint-Michel*. Deux chèvres y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis auprès de jeunes aunes qui croissent en ce lieu.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout. Mais c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre; mais, du côté où elle s'ouvre sur le Mont-Blanc qui est tout voisin, une resplendissante lumière éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse, dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se retire par degrés des plateaux de glace, des transparents abîmes; et quand, de la dernière aiguille, disparaît la dernière lueur, il semble que la vie ait cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs, et comme enchaînés à ces sommités, se ressouviennent de la vallée; la joue sent fraîchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bon homme avait certaines notions sur le col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui. « Les gens, encore, disait-il, mais les messieurs! non. La neige est haute, en dessus! Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons : ceux de Pierre; et sa femme aussi, qui les ramenait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés! Si encore elle les avait vendus, l'argent se serait retrouvé! Je vous dis que c'est un mauvais passage en juin. » Je lui soutins, sur la foi de mon Itinéraire, que le col d'Anterne est au contraire un passage très-facile, puisqu'il n'est élevé que de sept mille quatre-vingt-six pieds au-dessus du niveau de la mer; tandis que la limite des neiges éternelles est à sept mille huit cent douze pieds. Et comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et faisant, sur la couverture même de l'Itinéraire, une soustraction victorieuse, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du col, sept cent vingt-six pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

« Mâ s'y fiaz (1)! dit-il dans son patois. Vos chiffres, je m'y connais

(1) Il ne faut pas s'y fier.

pas; mais tenez : il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un Anglais y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fête chez Renand, on lui mit devant des noix sèches, de la viande, du bouché : rien n'y fit. C'est son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après, mais c'était le cadavre. »

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms, car l'Itinéraire était positif, et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers, et en supposant que le pâtre n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond vraies en quelque degré, il se trouvait que le col d'Anterne était le col qui me convenait tout particulièrement entre les cols. Je persistai donc dans mon projet de le traverser; sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent Itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi; plus loin, milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était belle, éblouissante de fraîcheur, et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de roideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurais pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part; mais elle se borna à l'échange de quelques monosyllabes qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propreté des ustensiles. Ces mets eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large beefsteak, et ses jolies lèvres ne dédaignaient point de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provision de voyage. Pendant ce temps, milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, milord accueillait toute la maison avec cette humeur roide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais de qualité, en voyage, à l'auberge, et sur le continent.

Sur la fin du souper, le guide entra : « Holà ! hé ! dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là-haut, à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là ! »

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque en anglais. Pour la clarté du récit, je reproduis ce colloque dans cette sorte d'idiome qu'emploient entre eux les Anglais, lorsqu'ils conversent en français.

« *Milord à sa fille :* Cette guide avé iune très-irréverencious manière.

— Il me paraissé iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune niuage.

Milord au guide : Je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune seule niuage.

— Eh bien, c'est pas ça ! repartit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviens; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres !

Milord à sa fille : C'été iune fourbe. *Au guide :* Je disé à vos que je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures ! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il peut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges ; et au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors !

Milord à sa fille : C'été iune fourbe. Comprené-vos le chose, Clara ? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer le journée de grande matin, parce que, plus tard, il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquabelment voleurs !

— Tute. Ordonné lui voter volonté; il été bien attrapé !

Milord au guide : Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgem ! Je ne voulé partir que quand la ciel il n'avé pas plus de niuage que sur cette plate..... *A Clara :* How do you say *plate*, Clara ?

Clara : Assiette.

— ... que siur cette assiette... Entendez-vos !

— J'entends, j'entends; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté !...

— Je défendé vos d'amener des cochons...

— C'est pour faire voir à monsieur...

— Je défendé vos !

— Comme vous voudrez.

— Je défendé, diabel ! »

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider

dès la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions; mais n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme, pour réveiller milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation : « Vos été iune fourbe, mosieur! iune fourbe! criait-il au guide, de derrière sa porte; je connaissé voter estratadgem! je connaissé!... je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuage dans tute la circumférence de la firmamente!... Allé vos-en! Tute suite! Tute!... »

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures le soleil perça le dais de nuages qui avait jusque-là plané sur la vallée, et bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenues plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur deux mulets, qui, sellés et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième mulet portait leur valise à Sixt, par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havre-sac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne, que nous gravissions, est pittoresque, intéressante. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées : d'abord des noyers, puis les hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés; enfin, les rochers des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevées, plus menaçantes à mesure qu'on s'en approche, et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallanche, où elle se termine par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux; elles ont formé, par des éboulements successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de riants pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des hameaux, des pays entiers. De loin en loin, quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz; ils disent que sur cet âpre sommet on trouve un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Le dernier village que l'on dépasse, lorsqu'on monte de Servoz, c'est le village du *Mont*. Frappé du délabrement qui régnait dans ce petit ha-

meau, où je n'apercevais ni habitants, ni bestiaux, j'y fis halte auprès d'une fontaine; mais personne ne parut à qui je pusse demander la cause d'une solitude si profonde. Si je l'eusse pu, un triste désenchantement eût accompagné ma curiosité satisfaite ; en effet, dès le lendemain, en entrant à Bonneville, notre cocher m'indiquait du doigt la prison qui recélait tous les malheureux habitants de ce village.

C'est une histoire funeste. Ce hameau, comme les autres de la vallée, avait sa part de biens et de vertus; comme dans les autres, le travail, la simplicité des mœurs y faisaient régner l'ordre, une modique aisance; les générations s'y succédaient, obscures, mais unies et paisibles. Cependant quelques-uns, à la fin des guerres de l'empire, revenus dans leurs foyers, y rapportèrent des habitudes d'oisiveté, d'ivrognerie; ils y enseignèrent comment ailleurs on délaissait l'église, comment on s'y moquait du curé; ils dirent que les Savoyards sont en estime à Paris, qu'en peu d'années ils y recueillent, pour des services point rudes, une grosse somme d'argent; en sorte que plusieurs, séduits, s'expatrièrent, pour revenir après quelques années. Ils rapportaient la grosse somme, mais, en même temps, des vices inconnus, un libertinage honteux, la science et le besoin de la débauche. Déjà auparavant le dédain des vieilles maximes, le mépris des rustiques usages, des pratiques religieuses, avaient préparé le sol : la corruption y germa, prit racine, s'étendit, pénétra jusqu'au cœur de tous ces foyers; l'intempérance, la maladie, la misère, comme autant d'ulcères, rongèrent ces familles jadis saines et aisées, et au bout de peu d'années, cette petite société, ruinée par l'abandon des habitudes d'ordre et de labeur, et unie seulement par le lien du vice et du besoin, formait contre la propriété des communes voisines un abominable complot. Ils s'appropriaient des bestiaux, ils contestaient des titres, ils prétendaient à des terrains, jusqu'à ce que, amenés devant la justice, ils gagnassent leur cause au moyen du faux témoignage, auquel ils s'étaient engagés tous, solidairement, par un exécrable serment. Le terme était enfin venu de ces crimes : les pères et les mères avaient été jetés dans les cachots; et leurs enfants, orphelins, flétris, dispersés, mangeaient autour des cabanes, ou sur le pavé des villes, le pain amer de l'aumône.

Heureusement, je ne savais point ces choses. Assis auprès de la fontaine, j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes; je me figurais que ces bonnes gens que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillaient dans la forêt, ou faisaient paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rougent la populace des grandes villes! Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence, que l'on vient y chercher comme dans un invio-

lable asile ! Et pourtant, bien des fois déçue, l'illusion renaît sans cesse, parce que, pour nous, hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle, notre cœur s'élève, s'épure, il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans toute sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au-dessus des gorges profondes ; le Mont-Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne, et du côté du sud le vent soufflait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord qui, afin de ne pas donner dans un piége imaginaire, s'en était tendu un très-réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au-dessus de ma tête. Milord et sa fille cheminaient sans mot dire, lorsque le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il s'ensuivit une sorte d'altercation.

Il faut savoir que les guides, en cet endroit, montrent au voyageur une tache, de couleur ferrugineuse, qui se voit à une grande hauteur contre la paroi des Fiz. Ils appellent cette tache l'*Homme des Fiz*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout autour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune miss ; mais, pour lui montrer l'homme, il lui désignait la culotte. L'on sait tout ce que ce mot a d'inconvenant pour des oreilles anglaises ; aussi une expression de haute pruderie se peignit-elle sur le visage de la jeune personne, tandis que milord laissait voir sur le sien les signes de la plus comique indignation.

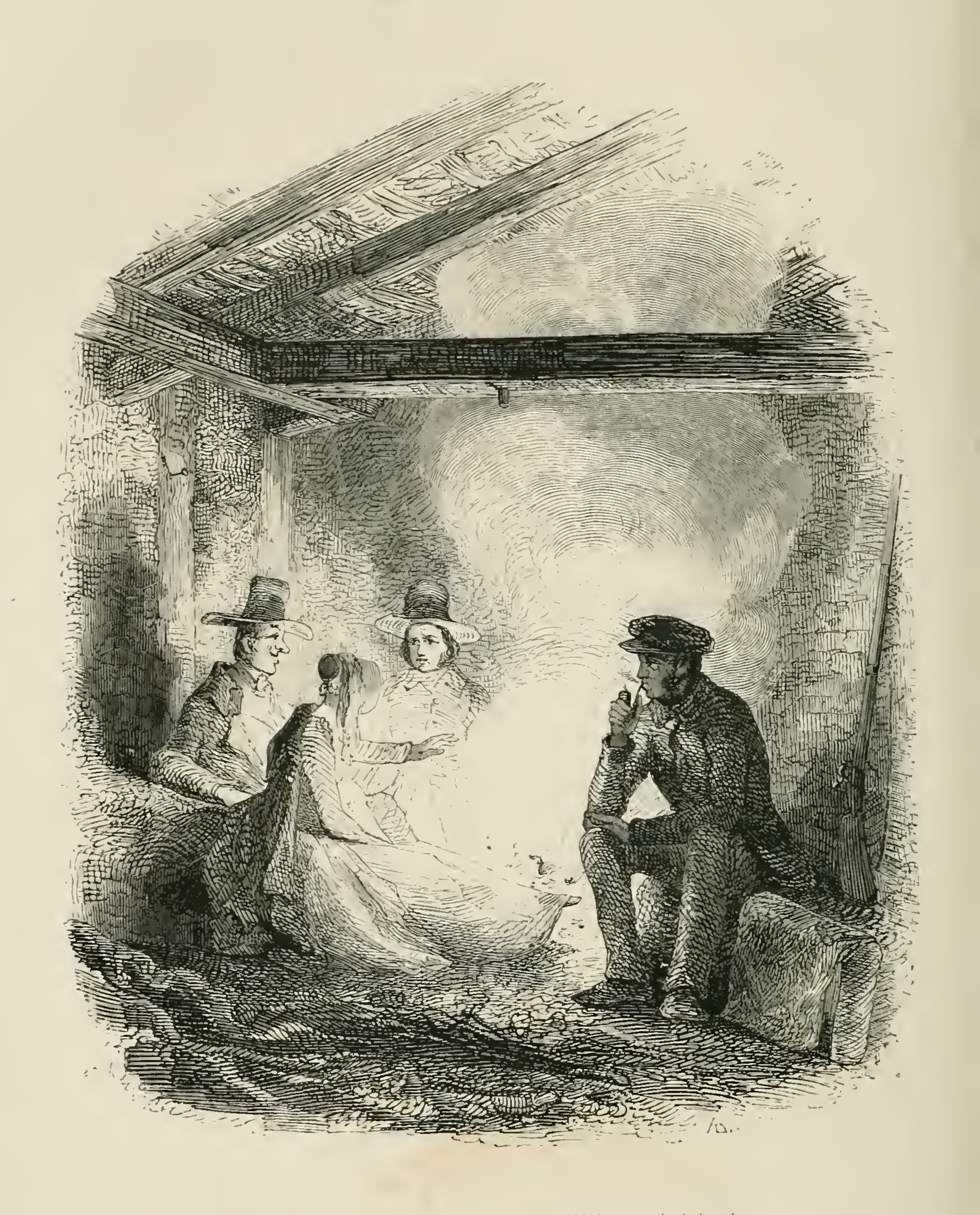
« Ici, en haut, à gauche, répétait le guide, une culotte jaune.

— Je défendé vos, guide, de dire cette mote !

— C'est que monsieur ne la voit pas. Tenez, juste au bout de mon bâton... une culotte jaune. »

Ici la jeune miss redoubla de pudique malaise, et milord, outré de cette récidive : « Vos été inne malproper, mosieur ! j'avé dite à vos de ne pas prononcer cette sale mote ! Je payé vos, c'été vos d'avoir de l'obédience ! *A sa fille :* Piqué la miulette, Clara. »

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamonix, des *mœurs et coutumes*, comprenait toujours moins à qui il avait affaire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista



A cette douce chaleur, la jeune miss semblait revenir à la vie.

(LE COL D'ANTERNE.)

pas, et mettant à sa bouche une énorme pipe, bien bourrée de tabac, qu'il venait de sortir de sa poche, il se mit à battre le briquet...

« *Clara à Milord:* Oh! le détestabel perfiume, si cette garçon voulé fiumer son pipe!

Milord à Clara: Je n'avé pas connoissé iune si intolérabel homme! *Au guide:* Je défendé vos, guide, de fiumer, pourquoi mon file, il craigné le perfiume...

— C'est pas du *perfium*, c'est du bon tabac, et puis du bon!

— C'est iune perfiume mauvaise : je défendé vos!...

— Eh bien, tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière...

Clara: Oh! oh!... ne quitté pas la miulette!!

Milord: Ne quitté pas!... Ohe! what fellow we have there! Je défendé vos de fiumer! Si vos fiumé, je refiusé absoliument de payer vos!!

— Ah ben! ceux-là! .. vaut mieux mener les bêtes à la foire! dit le guide, en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons! ajouta-t-il. Le temps se brouille : il s'agit de passer les neiges. »

Effectivement le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus violent, faisait tourbillonner la poussière des ravins. Nous montions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commencions à tourner, nous dérobaient la vue de la vallée de Servoz. La scène était donc changée: à gauche, des rocs verticaux : à droite, les bases du Buet, toutes de glaces et de pierres nues, autour de nous une contrée déserte et morne, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige qui se montraient à chaque instant plus nombreuses, pour devenir bientôt continues.

« *Milord à Clara:* J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas la *true* chémin!

— J'avé aussi, répondit Clara avec un air d'inquiétude.

Milord: Vos méné nous dans iune mauvaise chémin, guide?

— Ici! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut. Avançons, avançons!

Clara à Milord: Oh! je craigné beaucoup, mon père!

— Avançons, avançons! Vous n'avez pas voulu m'écouter hier; c'est à savoir maintenant comment nous nous en tirerons.

— Je voulé ritorner! ritorner absoliument!! s'écria la jeune miss très-effrayée.

— Impossible, mamselle. Mais c'est sûr qu'il vaudrait mieux pour nous que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la miulette, guide! arrêtez! dit milord. »

Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction. « Arrêtez! répéta la jeune miss. — Arrêtez! répéta milord, tute suite! tute!!... »

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement le ciel en arrière de nous. « C'est mauvais, » dit-il. Puis, arrêtant brusquement les mulets: « Monsieur, mamselle, il faut descendre.

— Descender!! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos: le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrape pas. Le col est loin encore; si nous y voulons passer, nous sommes *péris* avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrége; au delà nous sommes en dehors du vent. A bas! les mulets trouveront leur route. A bas donc! »

Le sang-froid de cet homme imposa à milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire; alors je m'approchai. La jeune miss était toute tremblante. Sans demander permission, je lui aidai à descendre de sa monture, tout en lui adressant quelques paroles rassurantes. Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage. « Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force; vous êtes Pélisaz, le plus habile chasseur de la vallée: nous nous confions à vous. » Me tournant ensuite vers milord. « N'ayez pas de crainte, monsieur. Je suis fort aussi, habitué aux montagnes. Entre ce brave homme et moi, nous soutiendrons mademoiselle, vînt-elle à fléchir sous l'excès de la fatigue. — Oblidgé, » me répondit-il, tout distrait par une vive émotion.

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du pâtre, que j'avais à peine écoutés la veille, se présentaient à mon imagination, et me faisaient juger notre situation très-périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité! La malheureuse, arrivée près du sommet avec sa compagne, avait manqué de forces pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente: c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, sous lesquelles demeurent ensevelis tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instants. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pus-

sions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux; mesurant avec sagacité sa distance, pressentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'œil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulets s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus, et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure, où bientôt nous les perdîmes de vue. « Avançons! arrivons! » criait sans cesse le guide. Mais la pente était si roide, que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus agile chasseur de s'y tenir debout. Malgré cette circonstance favorable, nous avancions à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune miss, comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever; mais ses forces s'y consumaient, et déjà, après avoir, par une réserve naturelle, manifesté quelque embarras en acceptant l'appui de ma main, elle en était à se suspendre à mon bras, à me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter presque. Épuisé moi-même, et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême que courait cette jeune demoiselle ranimait mon courage, et je tentais encore un effort. Enfin, elle atteignit le haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre monsieur. Pendant qu'il cherchait à diminuer la roideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche, caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de milord avait été si soudaine et si vive, qu'incapable de la surmonter, il s'était laissé tomber sur ses genoux tremblants. Son visage était pâle et défait; sa fille, qui, au haut du col, venait de l'apercevoir dans cet état, poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre. « Laissez-moi, nous dit-il, et sauvez mon enfant! » Alors le guide : « Courage, mon brave monsieur, ce n'est rien. « Et s'adressant à moi : « Portons-le! » Nous réunîmes nos efforts, et avec des peines infinies, nous atteignîmes au sommet.

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds, qui, sans cesse balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours. « Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le monsieur: c'est le plus lourd; vous, mamselle. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais par-dessus vingt pieds de neige. Vous autres, mettez vos pas où j'aurai fait les miens.

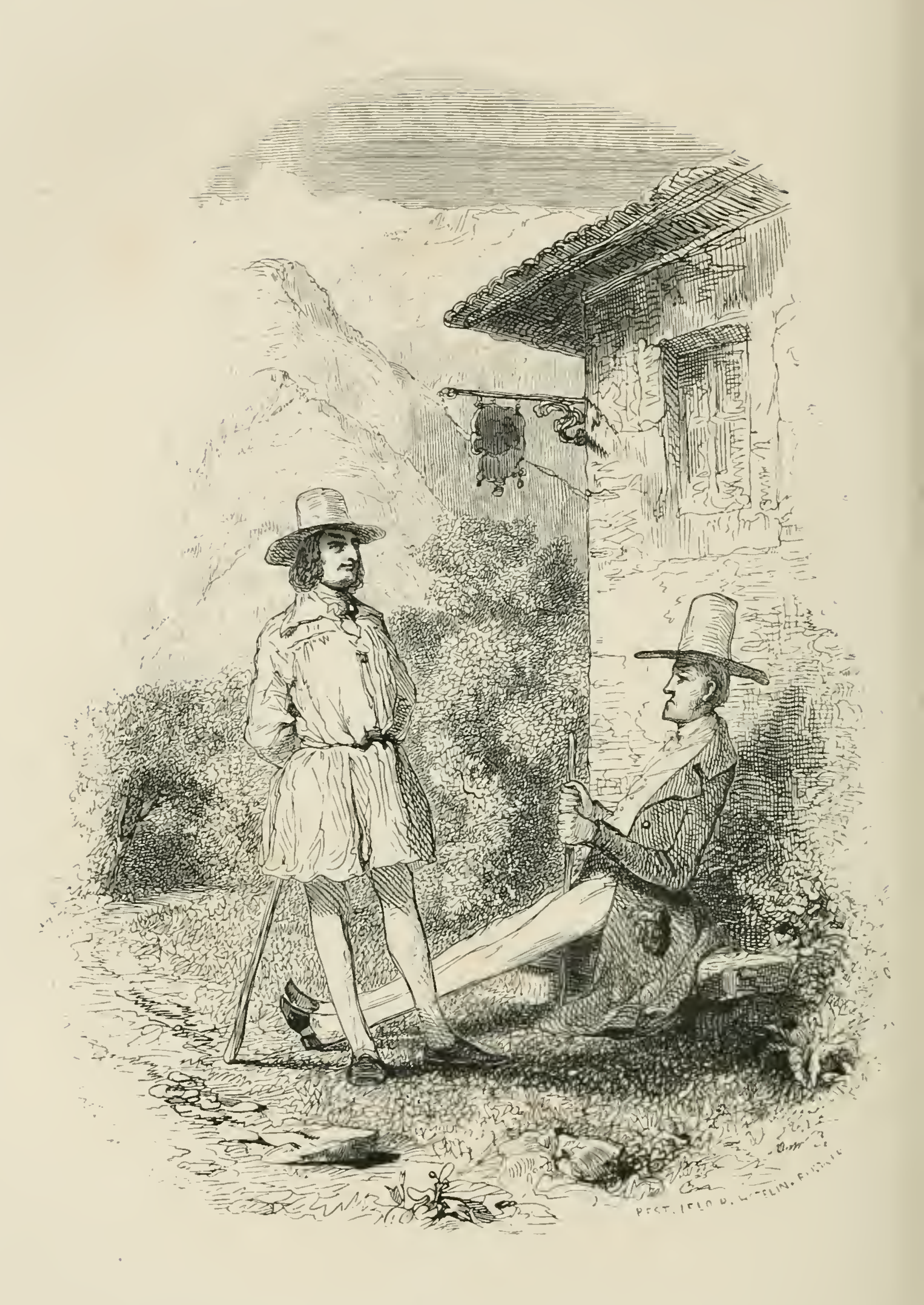
N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs. Courage, mon brave monsieur; courage, monsieur; courage, mamselle! C'est rien! Voici qui va vous revenir... »

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa poche une vieille gourde en cuir, qui contenait encore quelques gouttes d'une mauvaise eau-de-vie du pays. « A la guerre comme à la guerre, » dit-il; et en même temps il présentait la bouteille aux lèvres de la jeune miss. Celle-ci goûta la liqueur, et rendit la gourde avec un sourire de reconnaissance. Le guide y fit ensuite boire milord; puis il me la passa. Elle était légère. « A vous, guide, lui dis-je. — Buvez seulement, repartit-il, en s'apprêtant à partir; c'est à peine si vous y trouverez de quoi. « Puis, regardant au-dessus de sa tête: « En route! » s'écria-t-il soudainement, et comme surpris en voyant l'état du ciel. La trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avançait obliquement, et déjà sa partie supérieure, surplombant sur la place où nous étions, nous masquait les sommités des Fiz à notre gauche.

La petite goutte de liqueur avait un peu ranimé nos forces; nous commençâmes à descendre. Mais, dès les premiers pas, il se présenta des obstacles insurmontables. La neige, sur ce revers, abritée contre le vent froid qui régnait de l'autre côté, était amollie: nous y enfoncions jusqu'à la ceinture. Bientôt les robes de la jeune miss, entièrement détrempées par le contact de cette neige, en se collant à ses jambes, la glaçaient de froid, et empêchaient d'ailleurs tous ses mouvements. A chaque moment elle se trouvait arrêtée, sans que je pusse, vu la nature de l'obstacle, la soulager en rien. Le guide s'en aperçut, et aussitôt, s'apostrophant lui-même: « Bête que tu es!... c'est en haut qu'il fallait parler. Pardi! il faut que mamselle fasse comme les femmes du pays, de ses jupes une culotte!... » La situation, depuis quelques heures, avait bien changé. Aussi la jeune Anglaise, non sans embarras, à la vérité, mais cette fois sans fausse pruderie, mit la main à l'œuvre, et ramenant par derrière l'extrémité antérieure de sa robe, elle l'y fixa avec une épingle, se faisant ainsi une sorte de pantalon bouffant, qui lui permit de faire quelque espace de chemin avec plus d'aisance.

Pour milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier. « Oblidgé! me disait-il à chaque pas; oblidgé! Mon Dieu! mon Dieu! Guide, été-ce encore longtemps comme cela? — Tenez, lui repartit le Guide, nous sommes sauvés. Mais regardez donc là où nous devions passer. «

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heur-



L'anglais était assis en face du Mont-Blanc que, d'ailleurs, il ne regardait pas.

(LE COL D'ANTERNE.)

tait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés. Au spectacle de ces horreurs, milord, croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle, pénétré d'une émotion profonde, et comme pour la serrer dans ses bras... mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

Je me dépouillai aussitôt de mon habit dont j'enveloppai cette jeune demoiselle, puis je la soulevai dans mes bras, pendant que son père tirait de mon havre-sac quelques hardes, dont nous entourâmes ses jambes et ses pieds glacés. Elle rouvrit les yeux, et rougit en se voyant dans mes bras. « Cela va déjà mieux, dis-je à milord; reprenez, monsieur, le bras du guide, et marchons. Je porterai mademoiselle jusqu'à ce que nous soyons en meilleur gîte. » En cet instant la jeune miss dit d'une voix faible : « Merci, monsieur... Marchez, mon père, je vous en prie » Et passant son bras autour de mon cou, elle s'y retenait pour me rendre moins lourd le fardeau de sa personne. « Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite; je sais une baraque. » Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Ces cabanes sont fort basses; le guide déblaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le premier, reçut la jeune fille de mes bras dans les siens, et bientôt nous fûmes tous ensevelis dans cette demeure, dont les parois étaient des poutres noires, enfumées, et le plancher un humide terreau, dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent.

Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente qui avait éclaté avant de nous atteindre avait succédé une pluie froide, mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en telle sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne; c'était le reste de la tempête qui passait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune miss fût légère, il m'eût été absolument impossible de la transporter plus loin; et, de son côté, le guide ne pouvait me succéder dans mon office, sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention, et toute la liberté de ses mouvements. C'est ce que ce brave homme avait pressenti avant nous, quand il s'était écrié brusquement : « Je sais une baraque! » Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds, puis, l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis par-dessus tout ce que recélait mon havre-sac,

et nous y déposâmes la jeune miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait de l'un de ses bras la tête de sa fille, pour qu'elle ne reposât pas sur le bois; et, de l'autre, il ramenait sur son corps refroidi tout ce qui nous restait de vêtements secs.

Pendant ce temps, Félisaz avait choisi, parmi les *tavillons* (1) intérieurs de la toiture, le petit nombre de ceux que n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps, et les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un à un, entre les poutres, sous les solives du chalet, il sortit son briquet de sa poche et se prit à dire en regardant milord : « Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, c'te fois! » A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur, renfermait un bien cruel reproche, un trait de vif regret pénétrant jusqu'au cœur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchante chez un homme d'âge, et je pus y lire qu'il ne se pardonnait pas d'avoir été dur envers cet homme, à qui il se voyait maintenant redevable des jours de sa fille.

Déjà la flamme pétillait au foyer; nous nous approchâmes. A cette douce chaleur la jeune miss semblait revenir à la vie, les couleurs reparaissaient sur son beau visage : peu à peu ses membres déroidis lui permettaient de plus faciles mouvements, et ses premières paroles, toutes remplies de reconnaissance pour nos soins, lui donnaient un air de grâce charmante, quand déjà sa beauté brillait d'un éclat inattendu, au milieu de cette noire demeure, et à la claire flamme du bienfaisant foyer. Pour milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, il passait, en ce moment, de l'angoisse la plus vive à l'émotion de la plus puissante joie, et les larmes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne, il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité : « Je vous disais bien, mon bon monsieur, c'est rien... » Non, courir de grands dangers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces moments sans pareils où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparaît soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie du cœur déborde, se répand au dehors, se confond dans la joie de tous et de chacun. J'oublierai bien des folles joies, bien des riants plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie, mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au bruit de la tempête.

(1) Planchettes de bois de sapin dont les chalets sont ordinairement couverts.

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage, où il suspendait et retournait nos vêtements; ceux de la jeune miss s'étaient séchés sur sa personne, et déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil, qui se fit jour en cet instant, acheva de nous rendre la sécurité. « Signe de froid, dit le guide, la neige portera. C'est égal; mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres! » Il désignait ainsi une sorte de semelles en bois qu'il venait de tailler avec son couteau, pour l'usage de la jeune miss, dont la chaussure délicate, et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet après avoir éteint le feu avec de la neige.

La soirée était belle, mais quel attrayant éclat lui donnaient à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun et d'un commun dévouement. La jeune miss s'appuyait sur mon bras; son père l'avait voulu lorsque par discrétion elle s'y refusait : dans ses idées, c'était un égard qui m'était dû; dans les miennes, c'était un procédé auquel j'attachais autant de prix que j'y trouvais de secret plaisir. Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges. « Maintenant, s'écria milord avec transport, j'été heureuse, bien beaucoup heureuse! et je rendé grâces à Dieu!... » Puis s'adressant à moi : « Vos été mon ami, monsieur! Je n'avé pas d'auter chose que je pouvé dire à vos!... Vos, la guide, demandez à moi, et vos obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été iune excellente, iune digne homme. J'avé mal judgé vos, hier, et j'en avé iune grande remords!... Fiumez la pipe, mon ami, pour oblidger moi! — Qu'à cela ne tienne! répondit Félisaz. » Et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le reste de la descente fut facile; nous arrivâmes à Sixt avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune miss retrouvèrent leur valise, et purent enfin changer de vêtements. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur, bien plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un si grand besoin de repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé, milord porta un toast en son honneur, et tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des services qui s'acquittent moins avec de l'argent qu'avec l'estime et une affectueuse reconnaissance.

Le lendemain, nous nous séparâmes. La journée me parut longue,

la route ingrate. Que dirai-je de plus? Cette jeune miss, je l'avais portée dans mes bras; pendant quelques instants sa vie, ses grâces, sa beauté, avaient été l'objet de ma sollicitude vive et tendre . en fallait-il davantage pour que bien des jours encore, je trouvasse ingrats tous les lieux où elle n'était pas.



ÉLISA ET WIDMER

Je vais quelquefois au cimetière : c'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. A mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivants vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société, chez qui je vais bientôt descendre.

Dans nos villes protestantes, il y a une heure, le dimanche, où les rues sont tranquilles, les habitations désertes : un silence saint semble planer sur la cité. Pendant que les familles sont répandues par la campagne, cherchant le soleil et le plaisir, quelques fidèles, des personnes âgées, infirmes, celles qui, travaillées de quelque infortune, fuient la foule et le bruit, assises dans l'ombre des parvis, écoutent le service ou psalmodient au Seigneur. Souvent j'entre dans quelqu'un de ces temples pour goûter la fraîcheur sous ces voûtes, pour écouter l'écho mystérieux de la voix qui parle, pour me laisser émouvoir par l'orgue qui prélude, et une fois ému me joindre au saint concert. C'est moi que l'on voit là-haut, seul, sur cette galerie déserte ; je suis connu du sacristain ; il me tient pour un homme singulier, les idées pas absolument saines.

Plus souvent, à cette heure, je ne sais quelle tristesse, me chassant hors de chez moi, me porte vers les champs. Je quitte l'ombre des rues, j'arrive sous la voûte du ciel ; mais la foule me déplaît, ces habits de fête me choquent ; le bruit, la poussière m'attristent, je tourne vers les lieux délaissés, vers les avenues solitaires ; bientôt mes pas suivent celle où ne passent guère que les morts à leur dernière promenade. J'arrive au seuil, je le franchis et j'erre parmi les tombes.

Ici, ce n'est plus la tristesse, c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante.

Je foule aux pieds ces herbes, je passe sous l'ombrage de ces saules, je regarde l'éclat éblouissant des murs blanchis qui ceignent cette solitude, et sans plus de distractions que celles-là, je trouve que les heures coulent rapides et remplies. C'est que, pendant que mes sens sont ainsi occupés, mille rêveries captivent mon cœur, mille figures s'y peignent, mille sentiments y vivent : il est devenu le domaine d'une poésie vague, mais profonde ; sinistre, mais émouvante. Il me semble comme si je planais au-dessus de la vie, au-dessus des âges, des destinées, comme si, du ciel, je voyais ces générations diverses que recouvre cette terre que je foule; puis je reviens à moi-même, bientôt foulé par d'autres. Ma jeunesse est finie, le plaisir est usé pour moi ; je ne connaîtrai plus les passions brûlantes ni le rire folâtre, mais mon âme a encore de la curiosité pour ce grand mystère de la mort ; il l'attire par un charme invincible, et ce triste plaisir survit à tous les autres.

Tout d'ailleurs n'est pas sombre dans les souvenirs qu'évoque pour moi cette plaine funèbre. Elle recèle des êtres sous l'aile desquels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop perdus, pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir ; et encore, combien dont la vie n'est qu'une longue enfance! êtres légers que rien ne déchire, parce qu'à rien ils ne se sont attachés ; êtres heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie.

Ainsi c'est sans chagrin que je visite cette place où repose une vieille tante dont le souvenir lointain, mais présent encore, me reporte à la fraîcheur riante de mes premières années. Infirme, cassée, courbée par l'âge et les soucis, elle touchait au terme de la vie, quand moi j'y entrais tout rempli d'insouciance et de folle joie. J'allais la voir, ses croisées donnaient sur le lac dont les eaux bleues me semblaient ravissantes. De cette retraite, le monde apparaissait à ma jeune imagination comme un séjour tout décoré d'azur et de richesse, comme un brillant palais pour jouer et rire, comme un asile fortuné où volaient les oiseaux de l'air, où les animaux paissaient parmi les fleurs, où l'homme portait toujours en lui une félicité paisible et pure. Aujourd'hui, déçu de ces illusions, elles sont néanmoins si vives encore dans ma mémoire, que sur cette tombe même qui presse des ossements et de la poussière, elles masquent sous leur brillant réseau la hideuse réalité de la mort.

Pauvre tante! j'ignore à quel degré j'étais son neveu ; mais son accent, qui résonne encore à mes oreilles, m'a fait penser plus tard qu'elle était Allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins : depuis, j'y ai pris part, mais alors, le chagrin! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête! Le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmants, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le



Souvent assise dans sa bergère, elle devenait pensive et rêveuse.

(ÉLISA ET WIDMER.

tiroir! Le chagrin! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre ni le sens, ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recélait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir des larmes couler le long de ses joues. « Tante, lui disais-je, laissez ces papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle; c'est fini. » Elle les replaçait dans le tiroir, mais longtemps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi ma tante pleurait encore. Souvenirs qui me touchent! Bonne vieille, dont la bonté m'attirait alors, mais que j'ai depuis tendrement chérie! Songes lointains, que le temps embellit, que l'éloignement colore, qui sont le trésor du cœur et le baume du vieil âge!

Il y a trente-deux ans environ qu'elle est morte. Je crois que je dus la voir bien près de ses derniers moments, car depuis plusieurs mois elle ne quittait plus le lit, que je la visitais encore. Elle n'était pas plus triste qu'auparavant, si ce n'est alors que ses douleurs la tourmentaient. De son lit antique, entouré de rideaux verts, elle veillait sur mes jeux, elle excitait mon babil, elle souriait à ma gaieté; et depuis qu'elle ne se levait plus, j'étais chargé du doux emploi de me servir moi-même dans l'armoire ou dans le tiroir; alors elle riait à voir la sagacité de mes choix qui tombaient toujours sur le plus gros morceau, sur le plus large bonbon. « Tu choisis mieux que moi, » disait-elle. Je l'entends encore.

De temps en temps, elle lisait dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'interrompre dans ces moments-là; je marchais doucement par la chambre, je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès, pour écouter le babil des canaris, dont les sauts et les jeux me récréaient, à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais à l'instant ma liberté.

Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture, et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante, mais, j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins, et cette confiance douce qu'ont les belles âmes en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. Non! cette tombe ne m'attriste point; c'est le seuil

qu'il faut franchir pour me réunir à ma tante ; quand on y portera mes os, déjà vers elle aura volé mon âme, hors des atteintes de la douleur et de la mort.

Quelquefois, durant mes promenades, je m'arrête à considérer les inscriptions qui abondent à l'entour de ces tertres. Il en est qui ne retracent de celui qu'elles recèlent que l'âge et le nom. Chose singulière ! ceci m'intéresse. Le nom ; j'ignore pourquoi, si ce n'est qu'à tel nom je prête involontairement des traits plus ou moins aimables, et, faisant dériver de ces traits des qualités de cœur, des circonstances dans la vie, des peines ou des joies, la richesse ou la misère, déjà cet inconnu attire mieux ma sympathie que si j'ignorais jusqu'au nom qu'il porta. Mais l'âge, il parle mieux encore. L'âge sur une tombe a un éloquent langage : il dit si ce mortel fut retiré du milieu des plaisirs, saisi dans l'ivresse de ses jeunes ans, arraché aux bras d'une mère, d'une amante ; ou si, déjà parvenu aux limites extrêmes d'une longue vie, cœur éteint, fardeau inutile, il ne fit que passer d'une torpeur caduque au sommeil du sépulcre.

Parmi ces marbres, il en est un qui m'attira dès mes premières visites en ce lieu, et ce qu'il y a de bizarre, avant même que je comprisse le sens des lignes qui y sont gravées, car elles sont écrites en allemand. A la vérité, ayant appris, dans mon enfance, quelques mots de cette langue, j'avais pu déchiffrer la première ligne : c'était une pensée d'une extrême simplicité, mais qui empruntait du lieu où je la lisais, et de la disposition où je me trouvais moi-même, un trait mélancolique que je ne lui eusse point trouvé ailleurs. C'était ce vers :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume......

« La vie ressemble à la fleur du printemps. » Bien vrai ! bien tristement vrai ! disais-je en moi-même ; et rapprochant ces mots de divers emblèmes sculptés dans la marge de l'inscription, j'arrivais à me peindre, sous l'image de cette fleur, je ne sais quelle aimable fille se fanant au milieu des hommages, penchant vers le sol, y apportant sa froide dépouille, lorsqu'un nom propre, que je pus lire dans les vers suivants, fixa ces suppositions. C'était un nom de femme, *Élisa*. Je m'attachai aussitôt à ce nom, je lui donnai des traits, je m'associai à ceux qui pleuraient cet être aimable, et déjà, auprès de cette froide pierre, comme entouré d'affligés et d'amis, mon cœur se berçait d'émotions douces et compatissantes. Mais il était tard : le soleil, près de se coucher, ne dorait plus que la crête des tertres : les cyprès projetaient au loin de longues ombres ; la porte de l'enclos se fermait au déclin du jour ; je me levai



Il est à vous, lui dis-je, ce joli chien? — Non; à celui qui est dans cette fosse

(ÉLISA ET WIDMER.)

pour partir. Il m'en coûtait pourtant de me séparer brusquement de cette tombe; pour en emporter quelque chose, je pris copie des strophes qui s'y lisaient, et je regagnai doucement ma demeure, en savourant la tristesse du seul vers que j'avais compris. Dès que je fus chez moi, ayant allumé ma lampe, j'essayai de découvrir, à l'aide d'un dictionnaire, quel sens renfermaient les autres. J'eus beaucoup de peine à y parvenir; néanmoins j'eusse mieux aimé ne les comprendre qu'imparfaitement que d'aller faner, en recourant à quelque personne indifférente, le charme secret que je goûtais à ce mystère.

A mesure que je pénétrais le sens des strophes, Élisa m'intéressait davantage. Bientôt je les sus par cœur, et c'était pour moi une musique pleine de douceur, que de les répéter, malgré l'obstacle que m'opposait la prononciation dans une langue étrangère. Je voulus faire plus, les traduire; mais dès les premiers mots, rebuté par la difficulté, et surtout par l'altération que subissaient, en passant dans notre langue, les traits naïfs et touchants de l'original, j'abandonnai ce projet, et je m'en tins à confier à ma mémoire ces vers que voici :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume,
Sie gehet auf, und welk'et ab.
Elisa liegt mit stillem Rhume,
O weint um sie! — im frühen Grab.
Sie stand verpflanzt auf uns'rer Erde
Und blühte nicht am rechten Ort,
Damit sie ganz zum Engel werde
Nahm Gott sie weg; — sie blühet dort.

Quelque temps après je retournai au cimetière, sans autre but que de m'y promener, selon mon habitude, dans mes heures de désœuvrement. Le temps était triste; les roches de Saint-Jean, grises et mornes, se dessinaient sur un ciel nuageux, et un vent d'orage faisait ployer les herbes de la plaine. Il semblait qu'un souffle de désolation passât sur ces tombes, et dût pénétrer jusque sous l'humide demeure des morts. Dès que je fus entré, un petit chien accourut vers moi et me combla d'amitiés. Je m'assis pour les lui rendre, mais peu après il me quitta, comme déçu de ce qu'il attendait, et il s'éloigna. C'est alors que, le suivant des yeux, j'aperçus un homme à l'autre extrémité de la plaine. Je cheminai de son côté.

C'était un fossoyeur. Il attendait, appuyé sur sa pelle. « Il est à vous, lui dis-je, ce joli chien? — Non; à celui qui est dans cette fosse. Nous l'y avons mis hier; il faut que le chien soit resté auprès: je l'y ai trouvé ce matin... C'est pas le premier! » ajouta-t-il.

Pendant que cet homme parlait, je m'étais approché du chien, ému envers cet animal de la plus reconnaissante tendresse. Il restait accroupi auprès de la tombe; le mouvement de sa queue m'accueillait, mais son regard sans gaieté exprimait cette douleur résignée, si touchante chez les animaux qui sont susceptibles de la ressentir. A mesure que je le comblais de caresses, il paraissait plus triste et plus inquiet; à la fin il se mit à hurler sourdement, comme si les atteintes d'une main étrangère lui eussent mieux fait sentir l'absence de son maître. Pour moi, interprétant ainsi l'abattement de ce serviteur fidèle, j'éprouvais, à sa vue, un attendrissement dont je cherchais à dérober les signes au fossoyeur.

« Vous attendez un convoi? repris-je bientôt. — Oui; et qui tarde à venir. Voici la pluie (quelques gouttes tachaient les tombes)! — Savez-vous qui est ce mort-là? — Non. A coup sûr un cadavre. Nous n'en savons que ça, nous autres. — Vous ne pouvez donc pas m'apprendre qui était le maître de ce chien? — Celui-là, oui; parce que de son vivant il venait nous voir, avec son chien que voilà; Oscar, qu'il l'appelait (le chien tourna la tête en branlant la queue). Pauvre bête, ça n'appartient plus à personne. Tiens! » Et il lui lança une croûte de pain sec que le chien flaira sans y toucher.

« Si ce chien n'appartient à personne, dis-je au fossoyeur, je serai bien aise de me charger de lui. — Monsieur ferait bien, vraiment. Et puis, qu'est-ce que ça peut coûter de nourrir une bête comme ça? Pas grand'chose. Je l'aurais retiré, si ce n'est que, nous autres, nous n'avons rien de trop. — Vous m'avez dit que son maître venait vous voir? — Non pas nous, mais sa femme, qui est enterrée là-bas. — Était-il jeune? — Non, et puis cassé, vous m'entendez bien, par le chagrin. Un mari comme on n'en voit pas. Il venait pleurer là, de loin en loin, et puis je n'en sais guère plus, sinon que son chien nous tenait compagnie. — Vers quelle tombe allait-il? — Cette noire, sous le saule... »

C'était celle d'Élisa! Au premier moment, les choses que m'apprenait cet homme, venant à heurter l'image sous laquelle mon imagination s'était représentée cette jeune personne, j'éprouvai quelque désappointement: la réalité, quelle qu'elle puisse être, n'a jamais le prestige des rêves. Néanmoins, après les premiers instants de mécompte, cette jeune femme, objet de regrets si constants, recommençait à me toucher plus encore. je me trouvais ému de compassion pour cet homme, qui avait porté tant d'années le poids de la douleur; et ce chien fidèle, seul survivant à ces êtres infortunés, apportait à cet ensemble un trait inattendu, que mon imagination n'avait pu saisir, mais dont elle s'emparait avec un vif attrait.

« Il faut, repris-je, que vous m'appreniez de ce monsieur tout ce que vous en savez, fossoyeur. — Je vous ai dit tout. Son nom, je l'ignore; si



Bientôt je la reconnus aux indications qu'on m'avait données.

(ÉLISA ET WIDMER.)

c'est pour un héritage, vous pourrez l'aller savoir en chancellerie. Un malheureux, vous dis je, je n'en sais que ça ; et puis quelques pièces d'argent qu'il nous donnait à l'occasion. — Était-il de la ville? — C'est à croire ; au fait, je n'en sais rien. »

Pendant que je causais avec cet homme, une vieille femme, vêtue d'habits de deuil, venait d'entrer dans le cimetière. Le chien était accouru vers elle avec des démonstrations de joie extraordinaires ; mais, malgré les instances de cette femme pour l'engager à la suivre, il était revenu s'accroupir auprès de la tombe. Pour elle, visiblement émue, elle semblait répugner à venir le chercher jusque-là, en sorte que, restant à distance, elle continuait à l'appeler. « Mes bons messieurs, nous dit-elle à la fin, pourriez-vous me l'amener, j'ai ici de quoi l'attacher? — Est-il à vous? lui criai-je. — Oui, monsieur, je vous l'assure. — Dites-moi votre demeure, je vous le ramènerai? — Ici près, sous Champel. — Votre nom? — Marguerite. Demandez au *Vieux-Chêne*. C'est là. Mais ne me trompez pas, mon bon monsieur. Ce chien m'a été confié... par mon maître... » Et les pleurs lui coupèrent la voix. J'allai auprès d'elle, je pris l'attache pour m'en servir, et je l'engageai à s'en aller, en lui promettant que, ce jour même, elle me verrait arriver chez elle avec le chien.

Quand cette femme se fut éloignée, je priai le fossoyeur de m'aider. Il tint le chien pendant que j'attachais la corde à mon mouchoir, dont j'avais fait une espèce de collier que je lui passai autour du cou. Le pauvre animal laissait faire, malgré une visible anxiété ; mais quand je voulus l'entraîner loin de ce lieu, il poussa des cris douloureux, et tandis qu'il résistait de toute sa force, son regard expressif et suppliant m'ôtait tout courage. Je renonçai donc à l'emmener de cette manière, et lui ayant bandé les yeux avec mon mouchoir, je le saisis fortement sous mon bras, et je l'emportai ainsi ; tâchant de vaincre par mes caresses la résistance qu'il m'opposait. Vers le portail surtout, j'eus beaucoup de peine à le contenir pendant que nous croisions le convoi qu'attendait le fossoyeur.

Cette douleur des animaux inspire une pitié bien pénible. Si franche, si dénuée de calcul, si pure de tout alliage, tandis qu'elle s'exprime par des signes d'une naïve énergie, elle n'admet pas, comme la nôtre, les paroles de consolation : on la contemple sans pouvoir l'adoucir. Pauvre chien! Je ne pouvais le détromper de l'erreur qui l'enchaînait à cette tombe ; en l'en arrachant je semblais lui faire violence, et quand je ne pouvais assez l'aimer, je n'avais droit qu'à ses plaintes et à ses murmures.

Je cheminais par des sentiers solitaires, sous les collines de Champel, demandant aux fermes où était la maison du *Vieux-Chêne*. Bientôt je la reconnus aux indications qu'on m'avait données, principalement à un

antique chêne dont l'épais branchage cachait un vieux portail, et couvrait presque en entier, de son vaste ombrage, une petite cour froide et silencieuse. Derrière ce chêne, une maisonnette était adossée à la colline, dont la base, plantée de bois, est couronnée par des sommets nus et inhabités.

Sans doute, ce que je savais déjà du maître de cet enclos influait sur mes impressions; néanmoins l'aspect de cette habitation me frappa par un air de tristesse et de nudité. Il n'y régnait ni désordre, ni délabrement, mais elle n'offrait à l'entour aucun de ces traits auxquels on reconnaît l'agrément de la vie rustique, les goûts d'un campagnard qui se plaît à ses fleurs, à ses arbustes, qui embellit son petit domaine et s'y crée un séjour à son gré. On n'y voyait ni parterre, ni basse-cour; point d'outils champêtres, point de potager ni d'enclos, mais un gazon épais, et, jusque vers le seuil de la maison, des orties, des bardanes et quelques plantes sauvages végétaient sous l'ombre humide du vieil arbre. Quand j'entrai, une belette traversait la cour.

La bonne vieille, entendant quelque chose, parut à une fenêtre du premier étage. « Je monte, lui dis-je, ne descendez pas, voici votre chien. » Elle vint à ma rencontre, et je la suivis dans une chambre haute, où elle était occupée à mettre en ordre des hardes et des papiers. Elle quitta tout pour le chien : heureuse de le revoir en sa possession, elle m'adressait des remercîments les larmes aux yeux, tout en prodiguant ses caresses à l'animal, qui, inquiet et préoccupé, n'y répondait que par un faible mouvement de queue, et retournait à chaque instant vers la porte, que nous avions eu soin de fermer. Elle lui présenta une tasse de lait qu'il lapa avec avidité.

« Êtes-vous seule ici? dis-je à cette femme. — A présent, oui, me répondit-elle. J'avais un maître, Dieu l'a retiré. — Mais votre maître n'avait-il pas des parents, des amis? — Des parents, plus; et des amis, rien que moi, sous votre respect. Anciennement il avait sa belle-mère; celle-ci morte, il me prit à son service et nous vînmes ici. Il y vivait retiré, ne voyant personne; à défaut de famille, c'est mon frère et les voisins qui ont accompagné le cercueil. — Ce que vous me dites, bonne femme, excite vivement mon intérêt; et puisque le hasard m'a appelé à vous rendre un petit service, faites-moi, en retour, le plaisir de me raconter ce que vous savez de ce maître que vous pleurez.

— C'est pour moi que je le pleure, dit-elle, mon bon monsieur; pour lui, la mort l'a délivré; il n'aimait plus la vie. Quant à son histoire, je vous dirai ce que j'en sais : peu de chose. Il ne causait jamais de ses chagrins; ce que j'en ai appris, c'est d'ailleurs. Tout jeunes, ils s'étaient aimés avec une jeune demoiselle, se promettant d'être l'un à l'autre, mais ils n'avaient point de fortune. Il prit un état, travailla de bon cou-



Il lui en fis lecture, pendant que la pauvre femme fondait en larmes.

(ÉLISA ET WIDMER.)

rage pendant bien des années, et, une fois ses affaires avancées, ils s'épousèrent. Je ne les ai pas connus dans ce temps, si ce n'est qu'un jour je vis cette dame, bien jeune et bien pâle, qui regardait à cette fenêtre. C'est pas bien loin de là qu'elle mourut. Son mal, je ne l'ai jamais su. Mais de ce jour mon pauvre maître a gémi, et vécu de regrets..... Voici deux ans qu'il déclinait, ne me parlant plus, jamais..... Il y a huit jours... huit jours seulement, monsieur, qu'il m'a dit :... « Marguerite!... c'est bientôt fini..... »

La bonne femme s'arrêta quelques instants, pour donner cours à ses larmes.

« Je vais te délivrer de moi... reprit-elle, en continuant son récit..... Je suis étonné de vivre encore..... » et des propos ainsi, à fendre le cœur, mon bon monsieur, et auxquels que pouvais-je dire, sinon pleurer?..... A mesure qu'il s'est senti plus près de mourir, il me causait plus souvent; deux fois il m'a pris la main, ça ne lui arrivait jamais, de façon que je croyais le voir reprendre vie; mais quoi que j'aie pu faire, il n'a point voulu voir le médecin, disant que, grâce à Dieu, son heure était venue; qu'il ne l'avait pas avancée, mais qu'il ne voulait pas la reculer. « Marguerite, a-t-il dit, ma vie a été brisée quand je croyais toucher au bonheur..... Ce qu'elle a été depuis, tu l'as vu, trouves-tu que je puisse la regretter?... Que les heures coulent;... chacune m'approche du terme où j'aspire..... Élisa m'attend... elle m'appelle... je vais la rejoindre, et cette fois pour toujours! »

La bonne femme s'arrêtait souvent, interrompue par ses pleurs; moi-même, touché par ce récit, je me laissais attendrir, en sorte que, oubliant tous les deux que nous nous parlions pour la première fois, cet entretien prenait peu à peu le charme d'un confiant abandon, et je voyais avec plaisir le soulagement qu'éprouvait Marguerite à me parler de son maître.

« C'est vendredi qu'il est mort, continua-t-elle, vers dix heures du soir. Le matin il s'est encore assis sur son lit... Il m'a dit quelque chose que je ne répéterai pas, mais que je n'oublierai pas non plus..... — Parlez, je vous prie, à moins que ce ne soit un secret qu'il importe de ne pas révéler. — Non, monsieur, mais ce sont des termes dont je n'étais pas digne..... « Marguerite, il faut nous dire adieu; tu trouveras, où je t'indiquerai, un souvenir de moi;... mais, ce que j'emporte de reconnaissance pour tes soins et ton affection, je ne puis rien te faire ni te dire qui en soit la mesure..... Je te dois de n'avoir pas mis fin à mes jours... . Si je pouvais regretter cette terre, ce serait pour toi, Marguerite.. . mais nous nous reverrons aussi... » et il m'a embrassée.

« Après quoi, il m'a dit d'ouvrir un tiroir de son bureau. Il y avait un paquet de lettres, dont la vue l'a beaucoup troublé, en sorte que, faible

comme il etait, il n'a pas pu me parler tout de suite, il me faisait signe d'attendre : « Va chercher du feu, a-t-il repris, et brûle-les là, devant moi. » J'ai fait comme il disait. — Et vous, n'avez-vous point su ce qu'étaient ces lettres? — J'ai présumé que c'étaient celles qu'il écrivait à son amie, dans sa jeunesse, car sur l'une d'elles il y avait pour adresse : *A mademoiselle Élisa Meyer.*

— Meyer! Ètes-vous sûre de ce nom? — Oui, je sais d'ailleurs que c'était le nom de fille de cette dame. — Était-elle de ce pays? — Non, pas née ici; mais elle y était venue avec sa mère..... L'avez-vous connue, sa mère?... — Non, elle était morte lorsque je suis entrée au service de mon maître; mais c'est bien son nom, je l'ai vu sur son linge dont monsieur avait hérité : il est aussi sur ce livre.....

— Ma tante! m'écriai-je. » C'était la bible à tranche rouge. Et aussitôt toutes les émotions que je venais d'éprouver se liant tout à coup aux souvenirs de mon enfance, je demeurai quelques instants sous l'empire de la surprise, du trouble, et de je ne sais quelle douceur que je trouvais à entrer en quelque part dans les récits que je venais d'entendre. Bien que j'éprouve de la répugnance à mêler mon insignifiante histoire à celle d'êtres si dignes d'intérêt, il faut pourtant que j'en dise ici quelques mots, pour expliquer cette ignorance où je me trouvais de faits qui tiennent à ma propre famille.

J'avais déjà perdu ma mère à l'époque où j'allais chez ma tante, et c'était sans doute pour suppléer aux douceurs maternelles dont j'étais privé chez moi que cette excellente femme m'attirait auprès d'elle, malgré ses chagrins, et supportait avec tant de patience la pétulance de mon jeune âge. Elle m'av it quelquefois parlé d'une fille à elle; mais ne l'ayant jamais vue, ce vague souvenir était presque entièrement sorti de ma mémoire.

Après la mort de ma tante, j'entrai bientôt dans l'adolescence. Livré aux jeux et aux compagnons de mon âge, j'avais d'autant moins d'occasions de cultiver des relations de famille, que mon père, au milieu du dérangement de ses affaires et de quelques dérèglements de conduite, les avait lui-même rompues, et ne mettait aucun intérêt à me les faire entretenir. Insensiblement j'étais devenu tout à fait étranger à ma propre famille, lorsque, après une jeunesse orageuse, l'événement qui a décidé du reste de ma vie contribua encore plus que tout le reste à me faire perdre la trace des parents qui pouvaient me rester alors.

L'amour est toujours pour beaucoup dans notre destinée : il s'empare du cœur au commencement de la vie; il l'embrase, le domine et s'en joue, comme le vent d'une feuille légère. Le jeune homme livre ses beaux jours à ce maître perfide, il se donne à ce guide aveugle, il entre à sa suite dans des sentiers dont les abords, toujours aimables et fleuris, masquent

des issues bien diverses. Même pour les plus heureux, les fleurs vont se fanant, le ciel perd son éclatant azur; la route, en se prolongeant, devient difficile; mais jusqu'au dernier terme ils ont eu des fruits à cueillir et à savourer; à l'ivresse passagère ont succédé des biens moins brillants, mais plus durables. Pour les autres!... que de déceptions, que d'amers mécomptes, que de longs soupirs leur apprêtent ces courts moments d'enivrants transports! Combien s'avancent, par ce sentier fleuri, vers les bords ingrats, vers la grève désolée, vers l'affreux abîme! Combien, sans même avoir goûté quelques instants d'une félicité pure, ne sortent du trouble de la passion ou des angoisses de la jalousie que pour n'atteindre plus qu'à un calme sans douceur! Malheureux! l'âme flétrie, le cœur épuisé, dépouillés, avant le temps, des illusions qui eussent été longtemps encore leur partage et leur joie.....

C'est à ces derniers que j'appartiens. Comme une coupe remplie d'un généreux breuvage, mon cœur s'est versé tout entier dans un premier amour; il n'y est resté qu'une lie amère..... Ainsi, vieilli avant l'âge, étranger aux affections qui pour d'autres embellissent l'existence, aux soins et aux devoirs qui pour d'autres ont de l'attrait et du prix, je végète sur cette terre, peu jaloux d'y demeurer, sans envie d'en sortir; car ici-bas, ni là-haut, je ne puis la rejoindre. Plus à plaindre peut-être que cet homme sur lequel je pleurais il y a peu d'instants encore, si je coule des jours moins sombres, je n'ai pas comme lui l'espoir qui allége les douleurs... mon exil est sans terme. Ainsi je cherche la solitude, ainsi je vais aux lieux délaissés, j'entre au cimetière, j'erre parmi les tombes, parce qu'à ces funèbres plaisirs je trouve encore quelque saveur; ma tristesse s'y nourrit, mes regrets s'y tempèrent, mes souvenirs s'y abreuvent, sans compter cette sombre joie que goûtent les âmes désolées à contempler les ravages de la mort et les plaies de l'humanité.

Dans une jeunesse livrée sans frein à ses impétueux penchants, j'avais connu le vice, mais non pas l'amour; mon cœur était neuf encore, lorsque m'apparut celle qui devait lui faire connaître le délire de la plus ardente passion. J'aimai, j'adorai; je connus l'ivresse des serments, le doux leurre des promesses, la véhémence des transports..... Mais que vais-je faire! Raviver ma plaie, remuer ce trait qui y demeure, la faire saigner encore..... Non; qu'il me suffise de dire que j'avais pris soin, par mes désordres, de me fermer les voies à une honnête union; je n'avais ni le rang, ni la richesse, avec lesquels la morale et les préjugés composent; ses parents l'éloignèrent de moi. Elle voulut lutter, garder sa foi;.. mais trop faible ou trop peu éprise, elle la trahit et fut pour un autre. J'en reçus l'annonce de sa main même, et dès le lendemain je quittais les lieux funestes où mon amante m'était ravie.

Il y a deux ans que la mort l'a frappée. Je suis revenu; mais étranger

aux hommes et aux choses de mon pays, sans relations anciennes et sans désir d'en former d'autres. Mon père était mort durant mon absence, je recueillis la petite succession de ma mère; et tandis que j'aurais été disposé à fuir des proches parents, je n'avais garde de m'enquérir de ceux dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'en ai du regret. Si j'avais connu l'homme dont je n'ai appris l'histoire que sur sa tombe, j'eusse trouvé du charme à porter mes douleurs auprès des siennes; dans cet infortuné, j'eusse rencontré peut être l'ami qui me manque, et que je ne saurais chercher parmi ceux qu'un sort plus prospère me rend étrangers.

Je fis ce récit à la bonne femme, pour lui expliquer l'étonnement que j'avais manifesté à la vue du livre, et je vis que l'idée de rencontrer un parent de son maître souriait à son cœur aussi bien qu'à sa probité. « Vous me faites plaisir, me dit-elle, mon bon monsieur; j'avais quelque scrupule à me trouver seule ici avec les effets de mon maître. D'ailleurs j'ignore ce qu'il faut faire..... Je comptais aller aujourd'hui chez le monsieur qui lui apportait son argent : c'est maintenant inutile, si vous voulez bien prendre en main les affaires de votre parent.

— Je n'en ai pas le droit, lui répondis-je; mais vous ne m'avez pas dit s'il vous a laissé quelque ordre? — Oui, monsieur; le même jour, après que j'eus brûlé les lettres, il me dit qu'après sa mort je trouverais, dans ce tiroir, un papier cacheté où étaient écrites ces dernières intentions. Il y est, le voici. — Et vous ne l'avez pas ouvert? — Non; je ne voulais pas le faire sans témoins, et puis j'en étais peu pressée... ce papier fermé me faisait effroi. — Il est à votre adresse, voulez-vous l'ouvrir, ou préférez-vous que ce soit moi? — Faites, » dit-elle.

J'ouvris le papier. Il en contenait d'autres, mais sur l'enveloppe étaient quelques lignes adressées à Marguerite. Je lui en lis lecture, pendant que la pauvre femme fondait en larmes. Les voici :

Ma bonne Marguerite,

C'est à toi que je confie les papiers inclus. Après que tu m'auras fermé les yeux, lis ce qu'ils contiennent, et porte-les aussitôt chez M. le notaire Pigalle, à qui je recommande tes intérêts dans l'incluse que tu lui remettras. Je désire que tu te reposes et que tu ne serves plus.

Adieu, Marguerite; quand tu liras ceci, ton maître sera heureux. Souviens-toi de lui pour l'aimer et non pour le plaindre.

Ton reconnaissant ami,

Charles Widmer.

Les autres papiers étaient ouverts, excepté la lettre au notaire; j'en fis lecture à Marguerite : l'un contenait un état des propriétés du défunt;

l'autre, ses dispositions testamentaires. Comme ce dernier écrit peut offrir quelque intérêt à ceux qui auront poursuivi jusqu'ici la lecture de ce récit, j'en transcris les deux seules dispositions qu'il contenait.

« Ne laissant aucun héritier, je lègue mes biens, dont le détail ci-contre, par deux parts égales, l'une aux indigents de la commune où est sise ma maison, l'autre à Marguerite Besson, désirant reconnaître en faible partie les soins qu'elle m'a donnés durant vingt années. Je désire, sans en faire une condition, qu'elle possède et continue d'habiter cette maison, où nous avons vécu ensemble. Je lui lègue, en outre et en sus de sa part ci-dessus, tout le linge, l'argenterie et le mobilier existant dans mon domicile, au jour de mon décès.

« J'ai hérité de ma femme et de sa mère la somme de trois mille francs et divers objets dont le détail ci-contre. J'ignore si M. Louis Lemarne, cousin de ma femme, vit encore : c'était, depuis la mort de son frère, son plus proche parent ; à défaut de lui, ou d'autres ayants droit, cette partie de ma succession retournera, par égale part, aux héritiers ci-dessus désignés. »

C'était moi que désignait ainsi le testament de M. Widmer. Ainsi, à chaque instant, par des chemins cachés jusqu'à ce jour, je me rapprochais davantage de cet homme infortuné, de sa jeune épouse, de ma chère tante, et, par un hasard non moins étrange, je devenais le possesseur de cette Bible, de cette bergère, de ces antiques meubles, dont la vue me faisait rebrousser, au travers des vicissitudes de ma vie, jusqu'aux riantes journées de mon premier âge. Le livre surtout me semblait un précieux trésor ; bien souvent je l'avais regretté, j'avais songé que j'eusse aimé y lire comme ma vieille tante ; à son exemple, y puiser du calme et de la sérénité, et, en retrouvant d'une manière inespérée cet ami d'enfance, je me promettais avec douceur de cultiver son commerce et de ne m'en plus séparer.

A mesure que ces choses se découvraient, je voyais Marguerite m'envisager par degrés d'un air plus respectueux, et perdre de cet abandon familier qui avait jusque-là donné de l'attrait à notre entretien. Il semblait comme si l'autorité que son maître avait eue sur elle eût passé en moi, et qu'en héritant de quelque partie de son bien, j'eusse hérité pareillement de ses droits à la soumission et aux égards de sa servante fidèle. Elle s'était levée, et ayant doucement replacé sa chaise contre la muraille, elle se tenait debout devant moi, et paraissait attendre que je lui adressasse la parole : « Marguerite, lui dis-je, vous l'amie de M. Widmer, je vous en prie, reprenez votre place, et sachez vous persuader que vous êtes ici maîtresse, bien moins encore par ce papier que par vos vertus et par votre caractère, qui vous rendent digne de tout respect. » La bonne femme se rapprocha alors, mais bien plus par soumission et

pour me complaire, que par acquiescement aux choses que je lui disais, car son cœur, plus modeste encore que dévoué, était généreux par instinct et grand à son insu.

Je m'occupai aussitôt des affaires de la succession, et des moyens de mettre Marguerite en possession de sa petite fortune. Je n'eus aucune peine, grâce au zèle que je rencontrai chez M. Pigalle, dont le cœur honnête et plein d'humanité avait compris sur-le-champ tout ce qu'il y avait de sacré dans les recommandations de M. Widmer. Je retirai Marguerite chez moi pendant l'apposition des scellés ; et au bout de quelques semaines employées aux formalités indispensables, et à faire une exacte division des biens, je revins pour l'établir dans la maisonnette de M. Widmer. Après ces jours d'absence, elle n'y rentra pas sans une vive émotion, et sa douleur, renouvelée par la vue de ces lieux déserts, éclata en bouillants sanglots. Insensible à l'aisance de sa position nouvelle, elle n'avait de pensées que pour le passé ; elle pleurait amèrement son maître, et semblait se déplaire à vivre désormais sans le servir ; en sorte que j'entrevoyais encore, dans cette digne vieille, une dernière victime destinée à se consumer dans le chagrin d'un attachement rompu.

« Marguerite, lui dis-je, ne vous laissez point aller à ces regrets amers pour un maître que vous savez être heureux maintenant. Puisez de la force dans la conscience de ce que vous avez été pour lui, et respectez ses vœux qui ont été que vous goûtassiez enfin la paix et la liberté, au milieu d'une aisance que vous avez si bien gagnée. » Mes paroles, en lui rappelant les bontés de son maître, ne faisaient que provoquer plus abondamment ses pleurs. C'est alors que, selon l'intention que j'en avais formée pendant son séjour chez moi, je lui fis part d'un projet qui souriait à mon cœur.

« Écoutez-moi, Marguerite, repris-je. Ces meubles qui m'appartiennent ici, je ne veux point les en retirer ; mais plutôt je désire venir vivre avec vous, avec eux, si ce projet vous agrée..... — Ah ! monsieur, me dit-elle aussitôt, comme cela, je veux bien rester ici, mais autrement, impossible. Prenez-moi à votre service, faites-vous le maître ici, alors je pourrai continuer d'y vivre..... Vous aimez M. Widmer, il me semblera que je le sers encore,... que je lui suis quelque chose. — Je le veux bien, Marguerite, mais voici à quelles conditions : je vous payerai mon logement à sa valeur, sans plus, mais sans moins. Quant à votre service, pour vous prouver que je veux être votre ami et non pas votre maître, je l'accepte de grand cœur, et sans vous offrir de gages. Je suis seul, j'ai eu aussi mes chagrins qui me séparent du monde, j'éprouve le vide d'une affection qui me console et me récrée, et je puis mieux la rencontrer en vous qu'en tout autre ; ce sont là les motifs qui me font

désirer d'achever ma carrière dans cette retraite, et de mettre en commun mon existence avec la vôtre. Vous ferez notre petit ménage, je tiendrai en main vos intérêts, et cette réciprocité de services nous attachera encore plus l'un à l'autre. Voici, ajoutai-je en caressant le chien, notre ami commun, Marguerite, vous ne voudriez pas me le céder ; j'aurais regret à vous le laisser : arrangeons-nous pour le posséder à nous deux..... »

Mes paroles contentaient visiblement Marguerite. Dès ce moment, elle reprit plus de calme, et, rentrée dans une condition plus analogue à ses habitudes, elle vaquait à divers soins qui la distrayaient de ses regrets. Le dévouement était un besoin pour ce cœur aimant et modeste : servir un maître, soigner quelqu'un, s'oublier pour un autre, c'était pour elle l'emploi et le but de ses journées ; et sans être capable de s'élever au-dessus de l'état de domesticité, elle ennoblissait cette humble condition, et lui donnait plus de vraie grandeur qu'il ne s'en trouve dans celle même des bons maîtres.

Après avoir consacré quelques jours à ces nouveaux arrangements, je vins me réunir à Marguerite, goûtant un charme plein de douceur et de sécurité à entrer dans ce séjour avec le projet de n'en plus sortir. J'y arrangeai ma vie, j'y disposai selon mon gré les meubles de ma tante dans la pièce que je voulais habiter, et je jouis du plaisir, depuis longtemps perdu pour moi, d'une société qui n'effarouchait pas ma tristesse, et d'une amie qui mangeait à ma table. Quelque temps après, nous fîmes ensemble une visite au cimetière, d'où nous revînmes tristement le soir, suivis du chien qui nous avait adoptés pour ses nouveaux maîtres.

Dans les meubles qui m'étaient échus se trouvaient les papiers de ma tante, et, parmi ces papiers, des lettres de sa fille et de M. Widmer. J'avais mis en réserve, pour mes prochains loisirs, de les parcourir, d'y recueillir, avec une avide curiosité, ce que j'y pourrais apprendre de cette Élisa si tendrement aimée. Dès que nous fûmes établis dans notre demeure, je procédai à cette tâche intéressante, je fis le dépouillement des papiers, et, bien qu'il s'y trouvât beaucoup de lacunes, je pus néanmoins retrouver la trace de cet attachement profond, commencé sur la terre, rompu par le sort, et résistant à l'épreuve du temps pour se renouer dans le ciel. Bien souvent, durant ce travail, je fis d'amers retours sur moi-même. Non ! ce n'est point le trépas qui, brisant les nœuds de l'amour, fait au cœur les plus sanglantes plaies ;... les serments violés, une félicité qui fuit sans retour, des regrets sans espoir, voilà ce qui porte la mort jusque dans le cœur lui-même. Je veux, puisque j'ai entrepris ce récit, poursuivre encore, dire ce que je sais de ces deux amants, et clore ainsi ces pages trop remplies de moi. Que si je ne répugnais à trahir le mystère de leurs

touchantes amours, je laisserais parler les lettres mêmes que je possède; car quel récit pourrait atteindre au charme de ces lignes tout imprégnées de tendresse et de grâce, où l'ingénuité, la fraîcheur, l'énergie de l'adolescence se montrent sous leurs plus aimables traits, où la confiante sécurité de cet âge fait un si émouvant contraste avec une séparation affreuse et prochaine? Mais je ne puis; j'aime mieux affaiblir ce charme que de le profaner.

Élisa Meyer était née à Zurich, et y avait passé sa première enfance. Son père, homme aimable, et rempli lui-même d'attachantes qualités, avait pris en affection singulière cette enfant, et s'était plu à cultiver en elle d'heureuses dispositions qui enchantaient sa tendresse. Mais il paraît que, parmi des soins éclairés d'ailleurs, il se livra trop au plaisir de développer de bonne heure la sensibilité de sa fille, et d'en recueillir les fruits précoces. A l'âge où ses compagnes n'étaient encore qu'enjouées ou folâtres, Élisa connaissait mille sentiments forts ou délicats, et son âme exaltée rêvait déjà l'héroïsme de l'amour, du dévouement, de la foi jurée; aussi, quand au bout d'un petit nombre d'années, son père lui fut enlevé, le chagrin accabla cette frêle enfant, et elle faillit le suivre. Elle n'avait que dix ans alors; j'ai sous les yeux un portrait d'elle, fait à cette époque : ses traits sont remplis de grâce et de finesse, mais il est facile de reconnaître, à l'expression de ses yeux, au mélancolique sourire de sa bouche, à je ne sais quelle auréole de sérieux qui semble entourer son pâle front, que cette enfant avait déjà franchi son âge, et que son cœur devait connaître de bonne heure des passions profondes.

C'est après la mort de son époux que ma tante, désirant se rapprocher de sa famille, vint se fixer ici. Elle y connut ma mère, et je me souviens qu'elle lui conservait un souvenir plein d'affection et d'estime. Occupée de l'éducation de ses deux enfants, elle cherchait à ralentir le développement trop hâtif de sa fille, et à assurer les progrès de son fils, moins âgé qu'Élisa. Un jeune homme donnait des leçons à celui-ci. Pauvre, mais instruit et estimé, il devait à une protection que lui avaient méritée sa conduite et ses talents, d'avoir été introduit dans la maison de ma tante. C'était Widmer. Élisa assistait souvent à ses leçons : elle écoutait d'une oreille avide ses enseignements, mieux à la mesure de son esprit que les futiles connaissances qu'elle recevait des maîtresses à la mode; peu à peu son intérêt s'étendait au maître lui-même : elle le questionnait, elle aimait à l'entendre, et ce jeune homme, captivé par l'intelligence et les grâces de cette aimable écolière, s'abreuvait à longs traits du charme puissant qu'il ne s'avouait pas encore. Sans doute, dès lors, ma tante avait deviné ce penchant naissant; mais, tendre mère et femme sans préjugés, elle entrevoyait dans cet honnête jeune homme,

celui qui, destiné à fixer les affections de sa fille, lui présentait d'ailleurs les plus sûres garanties pour son bonheur.

Élisa avait environ quatorze ans, Widmer en avait seize. Déjà ils s'aimaient de cet amour que sa pureté même exalte, et d'après une lettre de ma tante à Widmer, je conjecture que, dans leur ingénuité, ces deux enfants n'avaient point cru mal faire en s'avouant leur penchant, et en se jurant une éternelle tendresse. Dans la lettre dont je parle, ma tante, instruite par les aveux spontanés de sa fille, tient à Widmer un langage plein d'indulgence et d'élévation, elle ne risque point, par un blâme imprudent, de lui inspirer de la défiance sur un acte qu'elle sait pur et honnête; seulement elle l'instruit des choses que commandent les convenances, elle l'éclaire sur sa position, sur les efforts qu'il doit faire, sur les ménagements qu'exige le caractère trop sensible de sa fille; et, sans engager encore sa promesse, elle lui fait entrevoir que cette union peut devenir le prix de son avancement, de sa conduite et de son honnêteté. Je ne m'étonne pas que, tempéré par les avis de cette femme aussi sensée que tendre, le penchant de ces deux jeunes gens ait pris par degrés cette force intime, contre laquelle devait se briser l'assaut des ans et de la destinée.

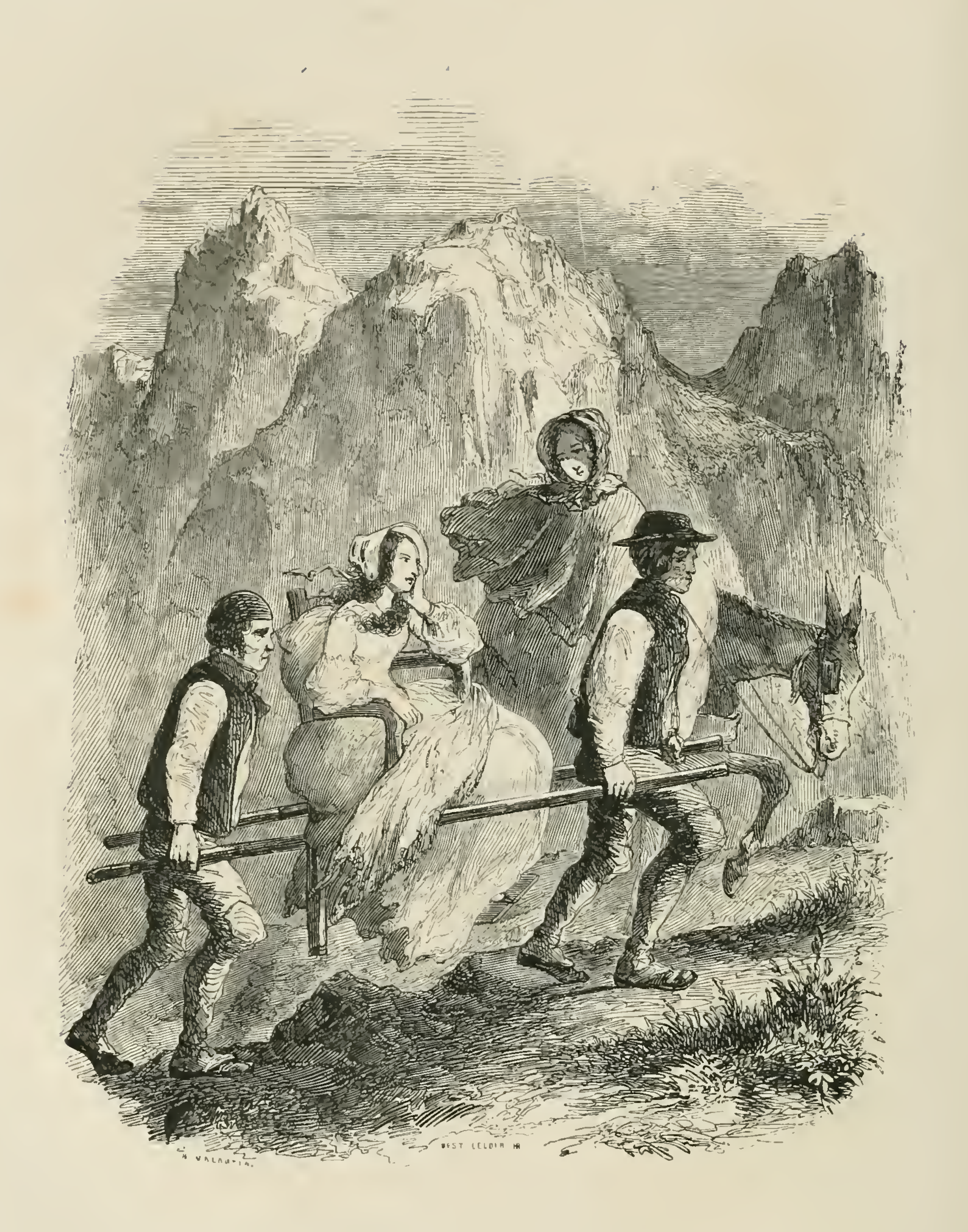
Widmer, transporté par cette espérance, s'adonnait sans relâche au travail; l'ambition, voilée sous les dehors de l'amour, emportait son zèle vers les hauteurs de l'étude, et déjà, entre les jeunes gens de son âge, on le remarquait comme appelé à fournir une carrière brillante. Outre le courage qu'il puisait à ses feux, Élisa l'avait enflammé du sien propre, pour tout ce qui est grand, noble et digne d'enthousiasme; l'exaltation de cette jeune fille avait passé en lui pour s'y accroître encore; c'était elle à son tour qui modérait les transports qu'elle avait fait naître, et qui retardait l'essor de son amant. Dans ce commerce élevé, leurs âmes, dignes l'une de l'autre, se confondaient ensemble, s'unissaient par tous les points, et sans doute ils étaient déjà bien loin de ces temps où leurs bouches croyaient devoir engager l'avenir par de mutuels serments. Il ne s'agissait plus de promesses, et déjà ma tante voyait avec quelque effroi ces deux vies dépendre l'une de l'autre. J'en trouve la preuve dans les lignes que lui adresse à ce sujet Widmer. Ce malheureux, avec cette sécurité téméraire qu'inspirent les sentiments forts, rassure la mère d'Élisa; il semble braver la destinée, il défie ses coups, et, abusé par une passion qui l'élève passagèrement au-dessus de l'humanité : « Qu'importe, écrit-il, qu'importe que nos corps puissent être pendant quelques jours séparés par la mort, si nos âmes sont à l'abri de ses atteintes! Que l'une précède l'autre dans le ciel, c'est pour l'attendre, et, dans cette attente même, auraient-elles cessé d'être ensemble, d'être l'une à l'autre, de se chercher, de se ren-

contrer sans cesse? Chassez ces craintes, chère maman, elles sont indignes d'un amour dont la flamme pure et céleste peut être attisée, mais jamais éteinte par l'impuissante haleine des vents qui soufflent sur cette terre. »

De cette époque, ces craintes de ma tante avaient pris à ses yeux un degré de réalité qui la préoccupait beaucoup. A divers signes, elle croyait reconnaître chez Élisa les indices secrets de quelque dépérissement. Une pâleur plus habituelle avait remplacé les tendres couleurs de ses joues, quelque maigreur s'était mêlée à la finesse de ses traits, et, tandis qu'un air plus frêle s'attachait à son visage, le feu calme et profond de son regard indiquait trop qu'une âme ardente minait lentement ce corps si gracieux et si fragile. Bientôt ces craintes devinrent assez fortes pour provoquer des soins qui en révélèrent le sujet à Widmer. Par le conseil des médecins, ma tante dut conduire sa fille dans des climats plus doux, où néanmoins le voisinage des monts mêlât à la chaleur de l'air son influence vive et restauratrice. Dès le printemps suivant, elles partirent pour la cité d'Aoste, petite ville du Piémont, voisine des gorges du grand Saint-Bernard, et où la proximité des Alpes tempère la chaude haleine des vents d'Italie. Les deux amants se séparèrent; triste essai de la séparation plus longue dont ce jour était le présage!

Mais pour les cœurs passionnés, tout est aliment à la flamme qui les dévore. Dans ce nouveau séjour, Élisa, loin de Widmer, se consumait de l'impatience de le rejoindre; contrainte de ne plus le voir, de ne plus lui parler, elle suppléait à ces douceurs par l'essor de sa pensée, constamment présente aux rives où elle savait que Widmer coulait un ingrat exil; elle observait en regard de son amant ces lieux nouveaux, cette peuplade étrangère, ce pittoresque assemblage de ruines romaines et d'habitations modernes qui caractérise la ville d'Aoste; elle s'émouvait à contempler, si voisines de ce vallon fleuri, les cimes neigeuses des grandes Alpes, et, jalouse de n'éprouver rien où son ami ne fût en part, elle passait les longues heures du jour à lui retracer ses impressions, mêlant les poétiques descriptions de ce séjour aux expressions passionnées d'une tendresse que la distance rendait moins timide. Au milieu de cette vie de trouble, d'émotions, de sentiments brûlants, la douceur du climat devenait impuissante à défendre le corps contre les ravages du cœur; Élisa s'affaiblissait : déjà elle supportait moins la fatigue des promenades et du travail, déjà elle se privait avec amertume de tout écrire, et son exaltation, combattue par le déclin de ses forces, se tournait souvent en des pleurs involontaires, en un attendrissement amer non moins contraire au retour de sa santé.

Créature aimable, touchante fille, qui t'inclines ainsi vers le tombeau! tendre fleur qui vas te fanant, encore toute parée de dons et



Élisa fut portée en litière jusqu'à l'hospice.

(ÉLISA ET WIDMER.)

de grâces! frêle rameau bientôt détaché du jeune arbre qui te servait d'appui!... J'ai peine à poursuivre : la tristesse serre mon cœur, les larmes troublent ma vue... Si du moins je pouvais retarder cet instant qui s'avance,... vous conduire vers ces cyprès en vous en masquant l'approche... Je ne puis ; le mystère voile de son ombre ces derniers beaux jours : pour recueillir les rares fleurs dont ils furent semés encore, il faudrait que le feu rendît ces lettres qu'il a dévorées pour toujours.

A l'approche de l'hiver, ma tante délibéra si elle devait ramener sa fille à Genève, ou la conduire vers des contrées plus éloignées des frimas. Widmer le voulait, il écrivait qu'il allait les rejoindre, qu'il attendait tout du doux soleil de la Toscane. Déjà il s'était mis en route, mais, arrivé à Martigny, une lettre de ma tante le prévint de leur prochain retour, en le chargeant de chercher aux environs de la ville une maison bien exposée. Il paraît qu'Élisa, pressée déjà par de sinistres pressentiments, avait voulu s'assurer de revoir le ciel de sa patrie et les lieux témoins de ses premiers serments. Elles se mirent en route par la plus courte voie : c'était le grand Saint-Bernard ; mais, déjà trop faible pour se soutenir sur une monture, Élisa fut portée en litière jusqu'à l'hospice. Sa mère, montée sur une mule, ne quittait pas ses côtés, dévorant en secret ses douleurs, et affectant un courage qui venait échouer contre les caresses de son angélique fille.

Cependant Widmer, ayant loué la petite maison qu'il a possédée depuis, avait tout préparé pour y recevoir Élisa et sa mère. Ce jeune homme n'était point abattu : de trop forts sentiments l'agitaient. Tantôt se peignant un mal grave qui minait sourdement les jours de son amante, tantôt se prenant aux moindres signes de mieux qu'il découvrait dans les lettres de ma tante, il passait du désespoir le plus violent à la plus folle joie. Informé qu'Élisa avait franchi les Alpes, il volait à sa rencontre, lorsqu'il reçut quelques lignes de madame Meyer qui le priait d'attendre leur arrivée. Cette malheureuse mère, après avoir passé par les plus cruelles angoisses, forcée enfin par l'état de sa fille de s'arrêter dans le petit hameau de Saint-Branchier, avait cru ne pas la ramener vivante jusque dans ses foyers ; et après s'être remise en route, elle redoutait que l'apparition soudaine de Widmer et les émotions d'une entrevue ne vinssent rompre le fil léger auquel tenaient encore les jours d'Élisa.

Le premier vendredi de septembre, ces dames arrivèrent. Widmer s'était éloigné, sur le conseil de ma tante. Il se tenait sous ces arbres touffus qui dominent la maison. C'est de là qu'il aperçut Élisa, pâle et changée, à demi couchée dans le fond d'une voiture ouverte. Tout entier au bonheur de la revoir, son cœur bondissait de plaisir, et il

attribuait à la fatigue du voyage ce qui le frappait dans les traits et dans l'attitude de son amante. Mais quand il eut vu le voiturin s'approcher et la prendre dans ses bras pour la transporter dans la maison, toute sa joie, violemment refoulée dans son cœur, y fit place au délire du plus affreux désespoir. Dès qu'Élisa fut entrée, voyant madame Meyer revenir dans la cour, il courut se jeter dans ses bras, et ces deux êtres, qu'unissait une douleur commune, s'inondèrent en silence de larmes amères.

Bientôt ils entrèrent dans la maison en essuyant leurs pleurs. Élisa, restée seule, étendue sur un sofa, parcourait de ses regards éteints cette nouvelle demeure qu'éclairait faiblement le jour en son déclin. Affaissée sous le poids de la fatigue et de l'émotion, une débile langueur enchaînait ses membres et ne laissait luire en son âme que les ternes lueurs de souvenirs confus, auxquels se mêlait une tristesse sans espoir et sans courage. Quand sa mère rentra et vint s'asseoir auprès d'elle, prête à lui parler de Widmer, elle lui donna affectueusement la main, mais sans rompre ce lugubre silence. Durant ces instants, Widmer, errant dans le corridor voisin, entrevoyait pour la première fois l'horreur de sa destinée, et le bonheur s'arrachait violemment de son cœur, en le brisant pour toujours.

La servante apportait une lumière. Widmer, ne pouvant plus supporter l'attente, la suivit jusque sur le seuil de la porte : « Widmer! dit Élisa, sans surprise et d'une voix douce. — Élisa! » s'écria-t-il en se précipitant vers elle... A la vue de son amante faible et décolorée, ses yeux brillèrent d'une sombre flamme ; puis, ne pouvant plus vaincre la poignante amertume à laquelle ce spectacle le livrait en proie, il tomba à ses côtés, prit ses mains, et, les couvrant de baisers, il cherchait à confondre ses sanglots dans les étreintes des plus vives caresses. A ces témoignages d'un si pur amour, Élisa reprenait des forces pour s'attendrir, quelques larmes sillonnaient son pâle visage, le désir de la vie recommençait à poindre dans son cœur résigné, et le regret pour elle-même s'y mêlait à la tendre compassion que lui inspirait l'infortuné Widmer, bientôt appelé à lui survivre.

« Widmer, lui dit-elle après ces moments de silence..... qu'est devenue votre Élisa!... » Et les pleurs éteignirent sa faible voix ; puis faisant effort pour les surmonter : « J'avais cru que je supporterais avec plus de courage ces moments qui me restent..... mais..... je suis sans force, Widmer, contre vos caresses..... Mon ami!..... mon doux ami!..... c'eût été trop de félicité pour des mortels..... Dieu me retire..... Je le remercie de m'avoir donné assez de jours pour goûter ces délices dont m'abreuvait votre amour..... »

A ces discours déchirants, madame Meyer ne savait répondre que pa

les pleurs qui l'oppressaient, et Widmer, redevenu silencieux, le cœur serré, l'œil sec, pressait avec agitation, dans ses mains brûlantes, les mains débiles d'Élisa. Le murmure s'élevait dans son âme contre le ciel, contre Dieu, qui retirait cette fille céleste, digne de tous biens, vouée à la mort; et d'affreux projets, égarant alors sa pensée, provoquaient sur ses lèvres un sinistre sourire. Puis, à la vue de cette victime résignée, il avait honte de lui-même, et comprenant que tout ce qui ne serait pas patient, courageux, noble, le rendait indigne d'Élisa, et l'en séparait peut-être pour l'éternité, il étouffait le murmure et refoulait les projets. Ramené ainsi en face d'un malheur sans remède, la douleur trop forte fermait une issue à ses larmes.

« Non! Élisa,... dit-il à la fin,... Élisa,... non, Dieu ne vous retire pas!... Élisa!... fille adorée!... moi sans vous ici-bas? Non!... que je périsse avec vous, ou que vous me soyez rendue!... » Et comme le désespoir l'emportait aux plus violents transports, madame Meyer, craignant à la fois pour Élisa et pour lui, l'entraîna hors de la chambre.

Madame Meyer revint bientôt auprès de sa fille. Depuis longtemps elle seule couchait dans sa chambre, adoucissant par ses soins la longue angoisse des nuits. Contre son attente, Élisa, épuisée probablement par les émotions de cette journée, reposa quelques heures. Pour Widmer, il ne se coucha pas, et dès le point du jour il se promenait autour de la maison, préoccupé de pensées qui paraissaient lui redonner quelque courage. Quand les volets s'ouvrirent à demi à la chambre d'Élisa, il parut en ressentir du plaisir, et il épiait avec impatience le moment de revoir madame Meyer. Dès qu'elle fut descendue au rez-de-chaussée, il courut pour l'embrasser; il apprit avec attendrissement qu'Élisa, après une nuit bonne, reposait encore: puis, l'entraînant dans la cour, il s'y promena longtemps avec elle, lui faisant part, avec un calme contraint, de choses auxquelles cette dame paraissait opposer des considérations de sagesse et de prudence. A cette résistance, Widmer s'animait par degrés : il pressait, il conjurait; ou bien sa tristesse menaçante ramenait madame Meyer à ne pas le pousser à bout par ses refus. En se retirant, elle parut céder quelque chose, et Widmer s'éloigna plus tranquille.

Une lettre que j'ai sous les yeux, me met sur la trace du projet de Widmer. Il y rend compte à madame Meyer d'une entrevue qu'il vient d'avoir avec Élisa. Plusieurs billets, écrits sur des chiffons, se rapportent à ces funestes jours; parce que madame Meyer étant constamment occupée autour d'Élisa, Widmer, qui souvent ne pouvait la voir seule, ni lui causer devant sa fille, l'entretenait par ce moyen de ce qu'il désirait lui faire savoir.

Dans cette lettre, Widmer annonce à madame Meyer qu'il a vu Élisa, qu'elle accède à son projet, s'il peut être accompli loin de tout regard.

« Autrefois, écrit-il, autrefois, dans ces jours, à jamais regrettables, nous jurions d'être l'un à l'autre, mais nos serments s'arrêtaient au court espace de cette vie,... celui que nous venons de faire embrasse l'autre.... Il est sacré, indestructible!..... mais ce n'est pas assez. Je veux que cette union soit scellée devant Dieu! je veux que ma fiancée me soit remise par vous devant les autels, que la mort m'enlève mon épouse et non plus seulement mon amante!... à cette condition je supporterai la vie..... »

Tels étaient les projets de cet infortuné. On y reconnaît cette teinte d'exaltation qui avait toujours présidé à leurs amours, et qui, si elle avait contribué à resserrer ce nœud maintenant si affreux à rompre, alors du moins, versait quelque baume sur leurs blessures, et trompait quelques instants leurs douleurs. Pour Élisa, surtout, dont les instants étaient comptés, ces choses n'étaient point sans douceur : Widmer répondait à son attente; ce qu'elle eût fait elle-même, elle voyait avec joie son amant le faire; la mort ne détruisait plus cette union qui avait été le rêve de sa vie, et la tombe pour y attendre Widmer, lui semblait plus légère. Cela seul me fait goûter à ce projet un charme consolateur; il me semble plus touchant qu'étrange alors que je songe qu'il put adoucir, pour cette victime, l'horreur du sacrifice. Dès qu'il fut formé, Élisa parut reprendre quelque vie, son regard se ranima, une force factice soutint ses membres, et, du sofa où elle demeurait étendue, elle prenait part elle-même aux préparatifs de cette journée.

Madame Meyer, sentant l'impossibilité de résister au vœu de ces deux amants, s'était occupée de prendre des mesures qui pussent en assurer l'accomplissement. Elle avait toujours conservé des relations avec le pasteur qui avait instruit Élisa dans sa religion : ce fut à lui qu'elle s'ouvrit, en implorant son appui. C'était un digne vieillard qui desservait la cure de Sattigny, petit village du Mandement. Il offrait de tâcher d'obtenir une autorisation pour venir dans la maison même bénir ce mariage, afin d'éviter à Élisa les fatigues d'un déplacement; mais cette jeune fille, consultée par sa mère, s'y opposa; en sorte qu'il fut convenu que, dès le jour suivant, après le coucher du soleil, une voiture se trouverait devant l'église, et qu'à cette heure le pasteur se tiendrait prêt à monter en chaire.

Widmer, madame Meyer et Élisa passèrent ensemble toute la journée du lendemain. Cette jeune fille, devinant au travers du calme des visages la secrète angoisse de ses deux amis, leur tenait d'affectueux discours, et tâchait de leur communiquer sa tranquille résignation : mais, à mesure que les heures s'écoulaient, ils osaient moins parler de la cérémonie du soir. Ce fut elle qui, voyant le soleil disparaître derrière les cimes bleues du Jura, leur dit : « C'est l'heure;..... » et, s'étant mise sur



Je viens de vous unir en face de l'Éternel.

(ÉLISA ET WIDMER.

son séant, elle fit quelques pas jusque vers une chaise voisine, où elle se reposa. Sa mère l'enveloppa d'une ample pelisse, pendant que Widmer préparait la voiture pour la recevoir. Élisa voulut descendre elle-même, appuyée sur leurs bras, et bientôt après elle se trouva dans la voiture qui s'éloigna doucement, pendant que la servante, restée seule, pleurait dans la cour.

Élisa était placée entre sa mère et Widmer, donnant une de ses mains à chacun d'eux. Elle leur adressait de temps en temps quelques douces paroles, mais ils n'osaient répondre qu'en lui pressant la main, car leur cœur gonflé était prêt d'éclater en sanglots, au moment où leurs lèvres s'ouvriraient pour parler. Seulement, pour se donner à lui-même du courage et tromper ses préoccupations, Widmer regarda sa montre, et dit quelques mots des mesures prises avec le pasteur pour le rendez-vous. Mais lorsque, après le crépuscule, les ténèbres eurent voilé l'expression des visages, ils purent pleurer en silence, et plus d'une larme, en tombant sur les mains d'Élisa, lui apprit quelles funèbres pensées roulaient dans l'âme de sa mère et de son amant. Arrivée devant l'église, la voiture s'arrêta : au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit, et le vieux pasteur, une lampe à la main, accueillait ses hôtes avec une bienveillante bonhomie. Mais à la vue de cette pâle fiancée que soutenaient deux êtres gémissants, il devint grave, et ses pensées s'élevèrent vers un Dieu miséricordieux et réparateur.

Un fauteuil fut placé au bas de la chaire pour Élisa; Widmer était à genoux auprès d'elle; madame Meyer, debout, entourait d'un de ses bras la tête languissante de sa fille, qui, ayant presque atteint au terme de ses forces, en employait les derniers restes à vaincre le trouble sous lequel elle défaillait. Du haut de la chaire, la lampe projetait à peine quelque clarté sur ces infortunés, et, au milieu d'un lugubre silence, les moindres bruits allaient retentir dans le vide ténébreux des voûtes.

Après une courte invocation, le pasteur lut la liturgie. Il avait eu soin d'en retrancher quelques-unes de ces phrases qui, présageant de longs jours de bonheur, font tressaillir les jeunes époux qu'un riant espoir accompagne aux autels; mais qui, en face de cette vierge mourante, eussent fait un trop déchirant contraste. Après qu'il eut achevé cette lecture, il fit une pause, puis, pénétré de compassion pour ces êtres désolés, il ajouta ces paroles d'une voix émue :

« Je viens de vous unir en face de l'Éternel;... ses voies sont inconnues, mais sa bonté est certaine. En cet instant même ses regards sont sur vous, il voit vos pleurs, il lit dans vos cœurs contristés, et s'il n'est pas donné à son humble ministre de contempler sans larmes ces nuages qui voilent passagèrement la félicité dont vous êtes si dignes, lui, plein de miséricorde et d'amour, vous prépare des bienfaits d'autant plus assurés,

d'autant plus grands, que votre flamme est plus pure, que votre bonheur était plus mérité, et que vous aurez mieux supporté l'épreuve si sa sagesse vous la destine.....

« Élisa Meyer,..... mon enfant,..... laissez-moi vous donner ce doux titre ; je vous connais,... je sais ce que vous pouvez entendre... J'invoque ici, de toutes les puissances de mon âme, le souverain dispensateur des grâces pour qu'il prolonge vos jours sur cette terre..... Que ne puis-je obtenir qu'il daigne prendre sur ma tête blanchie ce peu d'années qu'il me destine encore, pour les ajouter aux vôtres ! je les donnerais avec joie, mais si tels ne sont pas ses décrets,..... chère enfant !..... alors voyez le ciel ouvert pour vous recevoir;..... voyez au bout d'un peu de temps votre mère vous y suivre ;..... voyez ce jeune homme, maintenant votre époux, dont le cœur à vous dès longtemps, à vous pour toujours, va n'attendre plus que l'heure de quitter à jamais cette terre d'exil pour vous rejoindre aux célestes demeures, dans ces lieux où la mort n'a plus d'entrée, où la félicité n'a plus de terme, où cet amour sacré, qui vous unit ici-bas, vous réunira de nouveau pour l'éternité ! »

Le vieux pasteur se tut; quelques gémissements sourds se faisaient entendre au bas de la chaire. Il descendit, et venant se mêler à ses affligés, il les soutenait par des paroles de paix et de consolation ; mais telle était l'énergique tristesse de cette scène, que le pauvre vieillard, navré de douleur, avait senti sa voix faiblir et manquer. Widmer prit Elisa dans ses bras, et, arrivé dans la voiture, il ne voulut plus s'en séparer. Il l'appelait son épouse, sa tendre épouse, que plus rien ne saurait lui ravir; et l'accablant de compatissantes caresses, il semblait que son cœur tout entier se répandît au dehors, comme pour ranimer cette vie près de s'éteindre. Déjà Élisa ne répondait plus à ses transports que par les faibles étreintes de ses bras.

Ils arrivèrent ainsi à la maison. Élisa, replacée dans sa chambre, leur fit signe de s'approcher d'elle. Son souffle était court et précipité, le frisson parcourait ses membres, et les pâles violettes de la mort marbraient son beau visage..... « C'est l'instant de nous séparer..... dit-elle avec effort ; pauvre maman, je vous laisse avec lui.. .. Widmer,..... je vais vous attendre;..... que le souvenir d'Élisa vous soutienne et vous protége!..... » Elle ne put poursuivre, et, pendant que sa mère et son amant la tenaient embrassée, recueillant le dernier souffle de ses lèvres, elle expira, et son âme pure s'envola vers les cieux.



LE

LAC DE GERS

De Sixt on peut se rendre dans la vallée de l'Arve, en franchissant une chaîne de hautes montagnes, qui s'étend entre Cluses et Sallenche. Ce passage n'est guère connu et pratiqué que des contrebandiers qui abondent dans cette contrée. Ces hommes hardis s'approvisionnent à Martigny en Valais; puis, s'acheminant, chargés de poids énormes, au travers de cols inaccessibles, ils viennent descendre dans les vallées intérieures de la Savoie, pendant que les douaniers font bonne garde sur la lisière du pays.

Les douaniers sont des hommes qui ont un uniforme, les mains crasseuses, et une pipe à la bouche. Assis au soleil, ils fainéantent, jusqu'à ce que vienne à passer une voiture, qui ne passe devant eux que par cette raison justement qu'elle ne contient pas trace de contrebande. « Monsieur n'a rien à déclarer? — Non. » Et les voilà aussitôt, nonobstant cette réponse catégorique, qui ouvrent les valises, et fourrent les susdites mains parmi le linge blanc, les robes de soie, et les mouchoirs de poche. L'État les paye pour exercer cet état. Cela m'a toujours paru drôle.

Les contrebandiers sont des hommes armés jusqu'aux dents et toujours disposés à piquer d'une balle un douanier qui aurait l'idée d'aller se promener sur le chemin qu'ils se sont réservé pour eux. Heureusement les douaniers, qui se doutent de cette circonstance, ne se promènent pas, ou se promènent partout ailleurs. Cela m'a toujours paru un signe de tact chez les douaniers.

Douanes et contrebande, deux ulcères de nos sociétés. Les lignes de

douanes sont une ceinture de vice, de libertinage, qui enserre un pays. Les expéditions de contrebande sont une admirable école de brigandage et de crime, d'où sortent annuellement de bons élèves, que la société se charge plus tard de loger et de nourrir à ses frais dans les prisons et dans les bagnes.

J'ai eu souvent affaire avec les douaniers. Mes chemises ont eu l'honneur d'être palpées sur toutes les frontières, par les agents de tous les gouvernements, absolus ou autres. Ils n'y ont rien trouvé de prohibé. A propos de chemises, voici une histoire. J'allais à Lyon A Bellegarde, on fouilla nos malles, on voulut aussi palper nos personnes, crainte d'horlogerie; car Genève n'est pas loin. Je me prêtai débonnairement à cette opération, mais un officier anglais, qui faisait partie des voyageurs, s'étant fait expliquer ce qu'on lui voulait, tira tranquillement son couteau de sa poche, et déclara qu'il couperait en deux « la prémier, comme aussi la sécond » qui ferait mine de le palper, même de loin.

Ce fut une grande rumeur. Les douaniers ne demandaient pas mieux que d'exécuter le règlement, mais ce grand gaillard de Waterloo, avec son coutelas d'acier fin, les intimidait souverainement. Cependant le chef répétait avec autorité : « Fouillez cet homme! » mais l'autre répétait avec une croissante fureur : « Véné! et je coupé en deux la prémier comme aussi la sécond, et encore la troisième avec! » Par ce *troisième*, il désignait le chef.

Les choses auraient pu finir d'une manière tragique, tant était grande l'exaspération de ce digne gentleman, lorsque je m'avisai d'intervenir. « Que monsieur, dis-je, fasse passer ses habits aux douaniers, et ils exécuteront leurs ordres sans que sa dignité ait à en souffrir le moins du monde. » A peine eus-je ainsi parlé, que l'Anglais, acquiesçant à ces conditions, ôta ses habits précipitamment, les jetant à mesure à la figure des douaniers. Il se mit nu comme la main, et je n'oublierai jamais de quel air il coiffa le chef, avec sa chemise, en disant : « Téné! misérabel!! Téné! »

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers; cependant j'eus quelques rapports avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul, de Sixt à Sallenche, par les montagnes dont j'ai parlé; je m'étais fait indiquer la route : une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac, nommé le lac de Gers; au delà on suit une arête de rocs qui traverse une plaine de neiges glacées, après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures de montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un étang encaissé entre des pentes verdoyantes, qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol. Je m'assis au bord



L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur.

(LE LAC DE GERS.)

de cette flaque, et à l'instar de Narcisse, je m'y regardais... je m'y regardais manger une cuisse de poulet, sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient, dans ce miroir, voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme, ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir. Je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte que, attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau, je me remis en route bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir des rochers que je gravissais dans cet instant C'est, je crois, l'heure de la dire. Dix-huit contrebandiers, chargés chacun d'un sac de poudre de Berne, passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai ; une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe, et compromettre ses destinées. Il cria halte, et à ce cri, les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leur sac, pour boire un coup d'eau-de-vie, et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées, et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse. C'étaient les dix-sept sacs, qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi je remarque deux choses :

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assu-

rer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard! On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont, après quoi l'on vous démontre que c'est celle que le Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent; mais, remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le critère d'une histoire modèle; car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent : c'est mesquin; que tous périssent : c'est nuit close. Mais que, du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle : c'est l'exquis du genre, et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait fort chaud dans mon couloir; toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme, et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet... je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés; j'allai m'imaginer que ce pouvaient être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement, je suis né très-peureux; je déteste le danger, où les héros se plaisent, dit-on; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite en tête, en queue, et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif, d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pire qu'un duel : ce pouvait être un attentat sur ma bourse, ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable, et personne pour en porter la nouvelle! Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien que je finis par me cacher parmi les rochers, pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très-fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement,



Messieurs! leur dis-je, messieurs, je... vous vous trompez.

(LE LAC DE GERS.)

en fumant leurs pipes qu'ils rallumèrent. ils arrivèrent bientôt à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'y assirent sur leurs sacs, précisément comme les dix-sept. Par bonheur ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent fort bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà, à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux, s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe tout allumée. A cette vue, je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur, d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir, puis revenant vers ses compagnons : « On ne le voit plus, dit-il. — Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre ! — Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant. Un douanier déguisé : je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer. il regardait de ci, de là, et autre part... Ah ! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et solitaire ! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est il pas revenu, reprit le second qui avait parlé. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a pourri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine : c'est celle-ci. Son procès fut vite fait. A peine on le tint, que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe. Et le farceur ne lui dit qu'après : Jean-Jean, fais ta prière ! » Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ : « Pardieu ! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur ! » Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je vis ou je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

« Messieurs, leur dis-je, messieurs, je... vous vous trompez... permettez... baissez d'abord ces armes.... Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde... (ils froncèrent le sourcil), baissez, je vous prie, vos armes qui pourraient partir sans votre volonté... je suis homme de lettres... tout particulièrement étranger aux douanes... marié, père de famille... Baissez, je vous en conjure, vos armes qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi... Je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible.

Vous êtes d'honnêtes gens qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer? reprit, d'un ton de Cartouche, le plus mauvais des trois.

— Du tout! du tout! je suis ici pour...

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas épier, regarder...

— ... La belle nature, mes bons messieurs, rien d'autre.

— La belle nature?. . Et ce coin, où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples? Mauvais métier que celui que tu fais. Ces montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière... »

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent, plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles, à la suite desquelles l'un d'eux plaçant sans façon sa charge sur mes épaules : « Yu ! » cria-t-il. C'est ainsi que je me trouvai faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai, toutefois, de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection, et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère, en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand j'étais à considérer la flaque d'eau. « C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre : marche. Voici tout à l'heure la forêt. On t'y fera ton affaire. »

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade qui nous conduisit dans la forêt prochaine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié. Encore avais-je, en ma faveur, mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas; je ne voulus pas de l'autre; en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là, ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent



Et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parût un naturel.

(LE LAC DE GERS.)

fortement à un gros mélèze, et... et au lieu de *m'abattre*, comme ils avaient fait de Jean-Jean : « Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie. Demain, en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret. » Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute, ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages C'est que la vie m'était réellement rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et quand je revins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler au récit d'angoises devenues risibles par le dénoûment auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur dans cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré, je rendis grâces à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes, que je versais avec tant de douceur, étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde, qui ne peuvent être sentis que pour celui-là seulement qui tient nos jours en sa main! Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouvais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments, que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange, mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très-fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac, de contrebande apparemment. « Holà! Hé? Au secours! brave homme, » lui criai-je. Au lieu d'accourir, il s'arrêta court, et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent. Il ne précipite

rien ; il n'allonge le bras que là où il y voit clair, et ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux. D'ailleurs, le meilleur homme du monde, ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde, mais cet homme attaché à un mélèze, ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un, ou de par autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer, il voulait me voir venir.

A la fin : « Fait un bien joli temps! me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade; bien joli!

— Venez donc me délier, au lieu de me parler du beau temps, farceur que vous êtes!

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Il y a trois heures. Allons! à l'ouvrage. »

Il fit deux pas : « C'est-il rien des méchants qui vous ont ainsi arrangé?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours. »

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux : « Dites voir? c'est-il rien des gens de la contrebande?

— Tout juste. Vous y êtes. Ces scélérats-là m'ont attaché dans ce bois, pour que je meure d'ici à demain qu'ils repasseront. »

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel. Il recula de frayeur, et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma colère, je l'insultai, et je le traitai comme le dernier des misérables qui ont, ou plutôt qui n'ont pas, une face humaine. Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures : « On verra voir, murmurait-il, en se retirant tout doucement. On vous déliera assez!... » Puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier. Je l'accompagnai de mes malédictions.

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas lui-même un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement; et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis, mais timides animaux, se croyant seuls dans le bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvement que tue la crainte, et se poursuivant d'arbre à arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne,



Le syndic tenait la bride : le bon curé causait à mes côtés.

(LE LAC DE GERS.)

pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeurèrent immobiles, comme d'un commun accord, ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point. Un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois mentons, une face de pleine lune, l'œil petit et malheureusement très-prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation. « Qui êtes-vous? lui criai-je.

— Le syndic de la commune, répondit-il sans avancer d'un pas.

— Eh bien, syndic de la commune, je vous somme de me délier, ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés.

— On vous déliera assez! dirent-ils tous les deux en même temps..... Dites voir un peu votre affaire! » ajouta le syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers. « Mon histoire? elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande d'être délivré promptement.

— Ah! voilà l'affaire! dit le syndic. Des brigands? que vous dites.....

— Oui, des brigands. Je passais la montagne avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise.....

— Ah! voilà l'affaire!

— Bien certainement que voilà l'affaire! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et déliez-moi promptement. Allons!

— Voilà l'affaire! répéta-t-il au lieu d'avancer. Dites voir? C'est que ça va coûter beaucoup en écritures.....

— Déliez-moi toujours, misérable! Que voulez-vous donc que je fasse de vos écritures!!

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez-moi toujours.

— Pas possible, mon bon monsieur. Je serais en faute. Verbaliser d'abord, et puis vous délier après. Je vas faire quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez; et puis leur journée à payer, mais monsieur a les moyens..... » Puis, se tournant vers le naturel : « Descends voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme, le notaire; tu iras le quérir pour qu'il monte, après quoi tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benaîton le marguillier, qui y est, bien sûr, puisqu'il sonne aujourd'hui la noce pour les Chozet; tu lui dis qu'il monte de même. Et que le notaire apporte l'écritoire, la nôtre s'est répandue mardi, à la veillée, et aussi le papier timbré. Va, mon gar-

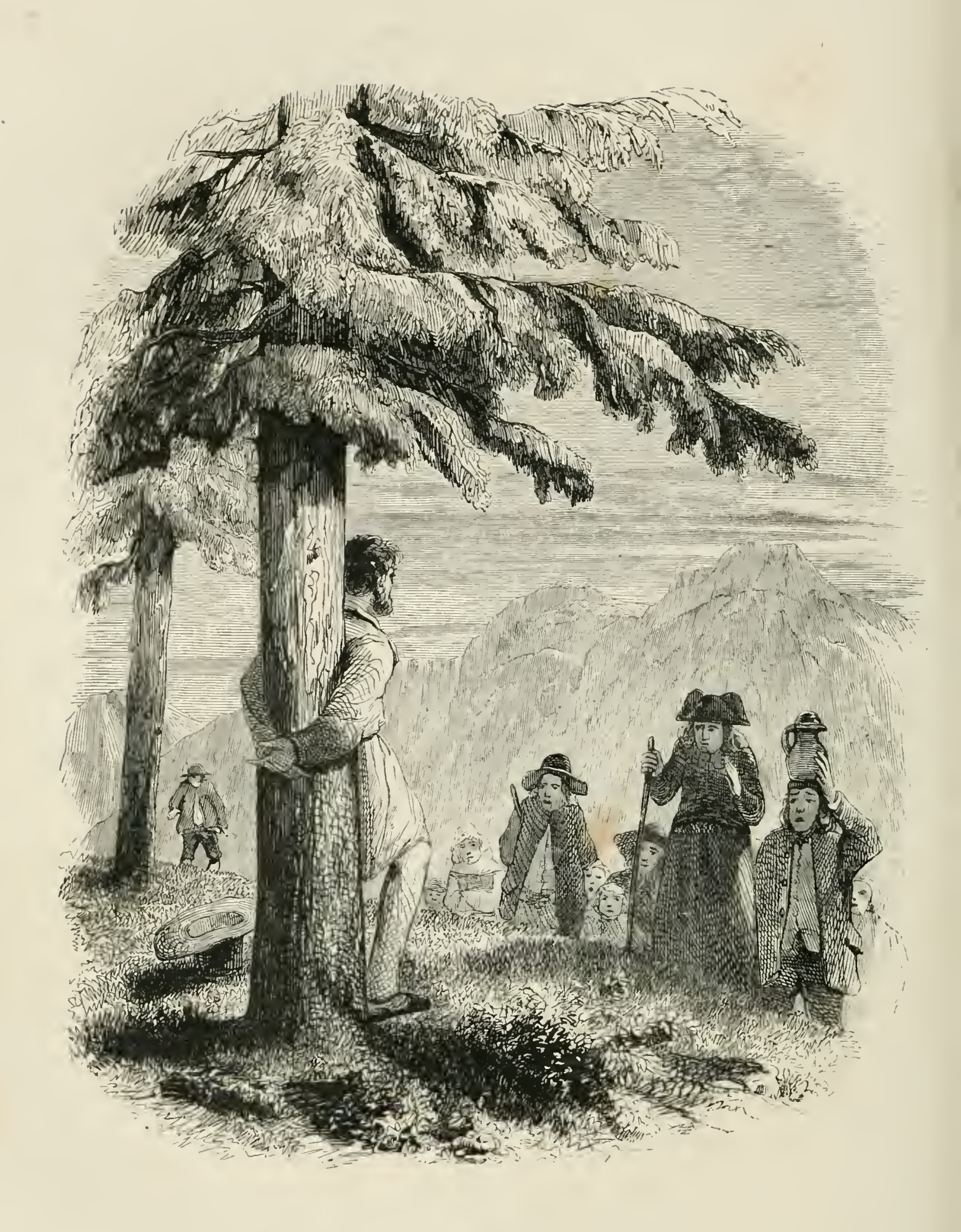
çon, fais diligence; avec les honnêtes gens on compte après, et on n'y perd rien. Va, et en passant à Véluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve, et qu'on lui a mis les feux, mais que l'automne la refera. Va.

— Qu'il aille au diable! et Jean-Marc, et sa cavale, et vous avec!.... Magistrat stupide! misérables sans humanité!... Ou bien, tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun. »

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court, en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le syndic : « Vous payerez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté : s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or, que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est syndic de la commune, de père en fils, depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare, l'Arve n'aura plus d'eau! Vas-tu, toi? cria-t-il au naturel. Prenez patience, ajouta-t-il en me quittant, je vas vous quérir une chopine de rouge, qui vous veut réconforter des mieux. »

C'est ainsi que la désolante mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et cette fois, bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin, je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs de mélèzes se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes chaudes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au-dessus de ma tête avaient disparu; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve, pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance, qui éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, mollement remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée; et en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée, et le rassurant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes sil-



Je vis paraître.... quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village.

(LE LAC DE GERS.)

houettes sur le transparent feuillage des mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner au profit de ma délivrance tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme; il montait lentement. « Ohé! dit-il en m'apercevant; ces scélérats vous ont vilainement emmaillotté, monsieur? Je vous salue. »

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard me ravirent de joie. « Vilainement, en vérité, répondis-je; excusez-moi si, par leur faute, je ne puis ni m'incliner, ni vous tirer mon chapeau, monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques instants en particulier?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il. Vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au syndic, à l'œuvre! Et coupez-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait. »

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine, ayant tiré son couteau, se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde, et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud, qu'il parvint à défaire au bout de quelques instants. A peine libre, je serrai la main du curé, et, dans le premier mouvement de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors, Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés: « Je suis prêt à vous écouter, » me dit-il. Et tout le village, femmes, marmots, pâtres, syndic et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je contai mon histoire dans toute sa vérité. Les circonstances atroces qui avaient accompagné la mort de Jean-Jean pénétrèrent d'effroi ces bonnes gens, et lorsque j'eus répété le blasphème qui avait provoqué le rire des contrebandiers: *Jean-Jean, fais ta prière!* tous, curé et paroissiens, se signèrent d'un commun mouvement, au milieu d'un respectueux silence. Ému à cette vue, et vivement pressé de m'associer à ce naïf essor d'un sentiment si naturel, je portai instinctivement la main à mon chapeau, et je me découvris..... Les paroissiens parurent surpris, le curé demeura grave et immobile, et moi... je me trouvai déconcerté. « Continuez, continuez, me dit le bon vieillard. » J'achevai l'histoire, sans oublier la prudence excessive du naturel, ni le louable désintéressement du syndic.

Quand j'eus achevé ce récit : « C'est bien, » dit le vieux curé. Puis s'adressant à ses paroissiens : « Vous autres, écoutez-moi. Vous tremblez devant ces scélérats, et voilà pourquoi ils osent tout : car ce sont les poltrons qui font les braves. Et ce qui est bien pis, c'est que quelques-uns profitent de leur abominable négoce. Vois-tu bien, à présent, André, où t'ont conduit ton désordre de tabac et cette brutale façon d'en consommer par-dessus tes moyens? Ton nez est gorgé, et tu n'as pas de bas ; passe encore de n'avoir pas de bas ; mais, ce tabac, tu l'achètes des fraudeurs ; et puis voilà que, pour ne pas te brouiller avec eux, tu n'oses délivrer un homme en peine, comme doit faire un chrétien! Mais sais-tu, André, que ces brigands-là seront grillés en enfer, et tirés à quatre diables... et que je ne réponds de rien pour ceux qui les ménagent! Crois-moi, mon garçon, prends moins de tabac, et achète-le au bureau. Pour Antoine, il a cru bien faire, et, ce qui vaut mieux, il a bien fait. C'est la règle qui l'enchaîne, lui, et non pas ses appétits. » Le bon curé, en achevant ces mots, frappa familièrement sur l'épaule d'Antoine, qui, glorieux de cette approbation donnée par-devant tout le village à sa conduite prudente et désintéressée, se rengorgea naïvement, tenant sa chopine d'une main, et son chapeau à cornes de l'autre.

Pendant ces discours la mule était arrivée. On m'aida à me hisser dessus, et je pus enfin prendre congé de mon mélèze. Nous descendîmes. Le syndic tenait la bride, le bon curé causait à mes côtés, puis venaient les paroissiens, et cette pittoresque procession marchait à la lueur d'un clair crépuscule, tantôt éparse sur les mousses de la forêt, tantôt agglomérée dans le fond d'un ravin, ou descendant à la file les contours sinueux d'un étroit sentier. Au bout d'une demi-heure nous atteignîmes des pâturages ouverts, d'où l'on découvrait l'autre revers de la vallée de l'Arve, déjà enseveli dans une nuit profonde, et, à peu de distance de nous, quelque culture, des hêtres, et la flèche penchée d'un clocher délabré. C'était le village. Quand nous y entrâmes : « Bonsoir à tous! dit le curé à son monde. Pour vous, monsieur, je vous offre un lit, et à souper. C'est jour maigre, mais j'ai vu là-haut que vous n'êtes pas catholique, ainsi nous vous restaurerons de notre mieux. Marthe, cria-t-il, en approchant de la cure, apprête au plus vite un poulet, et donne-moi la clef de la cave. »

Je soupai en tête à tête avec cet excellent homme, qui fit maigre pendant que je dévorais le poulet. Après que nous eûmes vu la fin d'une bouteille de vin vieux, qu'il avait débouchée en mon honneur, je pris congé de mon hôte pour aller goûter un repos dont j'avais grand besoin.

Le lendemain, je descendis à Maglan. Mon but avait été de visiter Chamonix ; mais après des émotions si vives, et une si rude aventure, je

ne me sentais plus la moindre velléité de courir le pays, en sorte que je tournai le dos aux montagnes, et je me hâtai de regagner mes foyers par le plus court chemin.





LA TRAVERSÉE

J'ai connu autrefois un enfant qui annonçait les plus brillantes qualités militaires ; malheureusement il était bossu. Enfant aussi, dans ce temps-là, je l'accompagnais aux revues, aux parades, à l'exercice, partout où le tambour battait, où des uniformes défilaient; non pas que ces spectacles eussent pour moi un attrait bien vif, mais parce que, attaché à mon camarade, j'aimais à perdre mon temps dans sa compagnie.

Ce bossu s'animait donc au son des fifres et des tambours ; et quand, à cette musique de bruit, succédait la musique plus expressive des instruments à vent, je ne sais quelle véhémente impression, venant à remuer son âme, répandait sur ses traits comme un rayon de belliqueuse fierté, de martiale ardeur. Si ensuite les feux de file, le tonnerre de l'artillerie retentissaient dans la plaine ; si les régiments, marchant les uns contre les autres, simulaient l'attaque, la victoire, la retraite, et tout le spectacle de la guerre, l'enfant alors, passionné par cette vue,

s'élançait dans les tourbillons de fumée : il se mêlait aux tirailleurs, il accompagnait les pièces, il courait sur l'aile des escadrons, s'exposant à chaque instant à être écrasé sous le pas des colonnes, ou maltraité par les soldats dont il gênait les mouvements. La revue finie, il marchait en cadence, à côté de la tête du bataillon, les yeux fixés sur le commandant, et simulant, par quelque geste, qu'il obéissait à tous les ordres, qu'il exécutait mentalement toutes les évolutions. Ces manières le faisaient remarquer de la foule, et les gens riaient à le voir; mais lui, sous l'empire d'un sentiment sérieux, continuait de marcher en cadence, insensible à la moquerie et tout ivre d'émotions de gloire, de patrie et de batailles.

« Je veux, me disait-il, lorsque, errant le soir aux environs de la ville, nous nous promenions solitairement, je veux, dès que j'aurai l'âge, m'engager! As-tu vu le commandant quand il galopait au travers de la plaine!... Commander un escadron! fondre comme l'éclair sur les lignes hérissées de fer! gagner la gloire, non pas en attendant la mort, mais en volant la chercher ou la donner! rompre, disperser, poursuivre!... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie. »

Un peu remué par tant d'enthousiasme, je me surprenais à rompre aussi en imagination, à disperser, à poursuivre..... Pour lui, reprenant : « Et ce n'est rien encore! Les voilà qui fuient, laissant sur la place leurs blessés, leurs morts..... Alors je rallie mes dragons tout couverts de poussière, d'écume, de sang, et nous reprenons le chemin de la ville sauvée..... On voit de loin la foule qui inonde les remparts, qui couvre les toits des maisons..... On approche, on défile..... Le chef blessé caracole à la tête de ses braves..... Tous les regards lui lancent des couronnes, tous les cœurs volent à sa rencontre!... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie. »

Je me plaisais à ces discours, animés qu'ils étaient par le feu d'un sentiment vif et passionné. D'ailleurs, habitué à voir dans cet enfant un ami, avant d'y avoir vu un bossu, l'idée grotesque de sa pauvre personne enfourchée sur un noble coursier ne se présentait point à ma pensée pour y ternir l'éclat de ces brillants tableaux. Bien loin donc de sourire, j'écoutais avidement; puis, dominé bientôt par cet ascendant qu'exerce un caractère fort et ardent, je devenais le soldat de mon généralissime, et, après avoir exécuté sous ses ordres d'habiles manœuvres, nous reprenions le chemin de la ville, tantôt marquant, tantôt accélérant le pas, au son des fifres, de la musique et des tambours. Candeur charmante du premier âge! Aimables enfants dont les cœurs ingénus s'aiment et s'unissent malgré la laideur corporelle, en dépit des témoignages du regard; dont les jeux ne sont point troublés encore par les hontes et les poisons du ridicule!

J'ai toujours vu, dans les dispositions de cet enfant, comme une éclatante preuve de cette différence que l'on dit exister entre les deux substances dont se compose notre être. Quoi ! ce corps grêle et difforme, et au dedans cette âme chevaleresque, s'enivrant de l'ombre même de la gloire et du triomphe ! Ce malheureux que sa stature appelle à s'effacer, à se taire, à refouler tout essor de sentiment, d'enthousiasme, de passion... et cette âme, belle autant que les plus belles, tout avide d'émotions, de fiers transports, d'éclatants dévouements ! N'est-ce pas l'image frappante d'un assemblage forcé entre deux natures sans rapport entre elles ; d'une terrestre et grossière enveloppe, qui retient captive une pure essence?

Au surplus, il n'est besoin de recourir aux bossus pour recueillir des enseignements tout pareils. Regardez autour de vous. Combien de visages durs, sombres, laids, d'où s'échappent pourtant comme des rayons de bonté sereine, de délicate affection ! Combien de fragiles statures renfermant des âmes de fer ! Combien de colossales charpentes, toutes d'os et de muscles, recouvrant des âmes molles et sans vigueur ! Et sans regarder à autrui, qui ne sent vivre au dedans de soi cet hôte étranger au logis qu'il habite, ce noble exilé qu'étouffent les murailles de son étroite prison ! Qui ne le sent s'attrister ou jouir de sa tristesse et de sa joie propres ! Qui ne le sent s'agiter, bondir, frémir d'enthousiasme ou d'allégresse, alors même que le corps semble sommeiller, et sommeiller alors même que le corps se démène au sein de ses plus chères délices !

Quand paraît sur la scène la douce et pure Desdemona, quand Othello échange avec elle les transports d'une confiante tendresse, quand ce serpent d'Iago rampe autour de ces deux créatures si heureuses, si sereines à cette heure encore..... quand déjà le venin, circulant dans les veines du More, enflamme son sang, fait jaillir l'éclair de sa prunelle, et pénétrer dans son cœur le démon des vengeances..... voyez dans l'amphithéâtre, ces milliers de figures assises à la file les unes des autres, silencieuses, et comme privées de vie : ce sont les enveloppes corporelles, les cadavres terrestres..... Pendant qu'étrangers au drame qui se déroule, ils chargent les gradins de leur masse immobile, les âmes s'en sont envolées : ardentes, agitées, tumultueuses, frémissantes d'horreur ou saignantes de pitié, elles errent en désordre sur la scène ; elles s'épanchent en flots de malédiction sur Iago, elles crient au More qu'on l'abuse, elles entourent, elles enveloppent, elles protégent de tout ce qu'elles ont de compassion et d'amour l'amante pure et menacée ; et, par un frappant contraste, tandis que tout est repos et torpeur dans la vaste enceinte, tout est passion, mouvement, orage, dans l'invisible région où elles se pressent éperdues !

Je reviens à mon bossu. Il était dans la destinée de ce pauvre enfant que chacune des illusions auxquelles son cœur ouvrait un si facile accès dût s'y évanouir aux premières leçons d'une précoce expérience. Aussi ses transports guerriers furent-ils de courte durée : à mesure qu'il grandissait le rire et la moquerie le trouvèrent moins insensible; une honte craintive contraignit peu à peu l'essor de ses penchants; il comprit avec amertume que la cavalerie n'était pas son arme. Mais ce n'est qu'à la longue que le naturel se transforme, et si Henri (c'est le nom de mon camarade) ne fréquentait plus les revues, il n'avait pas abjuré tout désir de se distinguer et de conquérir les suffrages de la multitude. Seulement ce désir changea d'objet. Témoin un jour du triomphe d'un avocat, il vit aussitôt la carrière du barreau s'ouvrir devant lui, et, l'envie de s'y faire un nom enflammant ses espérances, il regretta moins dès lors cette gloire du soldat, qui, avant toute autre, avait si vivement séduit sa jeune imagination. Bien qu'encore enfant, il se livra à l'étude avec une ardeur dont ses maîtres ne savaient pas le secret, et, tout pénétré de la gravité et de la noblesse de ses futurs travaux, il se passionnait pour l'innocence, et s'essayait à tout propos en plaidoyers empreints d'une juvénile emphase. Les plaidoyers, c'était désormais l'unique et constant sujet de nos entretiens, l'attrait principal de nos promenades. « Tu es l'accusé, s'écriait-il tout à coup, lorsque nous étions arrivés dans quelque solitude écartée; ton crime, je le l'apprendrai : assieds-toi. Ici les juges, là les jurés, de ce côté la foule (car il lui fallait la foule), et je commence :

« Juges, disait-il avec solennité, du haut de son tertre, pendant que, nonchalamment étendu sur le gazon, je me laissais débonnairement défendre, juges! à la vue de cet infortuné qu'une sanglante catastrophe a amené sur ce banc d'ignominie, je suis navré de douleur et tremblant de crainte..... Sa cause est belle pourtant! mais je me défie de mes forces, et en songeant que le sort, que la vie peut-être de mon client dépendra de l'usage que je vais faire de cette parole qui m'est laissée pour quelques instants, je ne puis me défendre d'un trouble involontaire.....

— Le soleil me grille, interrompis-je en me levant pour changer de place.

— Ne bouge! ou je ne te défends pas!..... s'écria l'avocat avec un emportement très-sérieux.

« Je vais raconter les faits. Loin de moi toute réticence, tout subterfuge : car c'est dans l'exposé fidèle de la vérité que je vois la force de ma cause. Écoutez-moi donc, jurés; j'appelle à mon aide votre attention, vos lumières, vos consciences, et, certain que cette même conviction où je puise à cette heure mon courage va bientôt passer dans vos âmes, j'attends avec confiance votre sentence suprême.

« Louis Desprez, mon client (c'est mon propre nom qui figurait ainsi

au procès), s'est marié, il y a douze ans, avec Éléonore Kersaint, la fille d'un avocat dont la voix a souvent retenti dans cette enceinte. Les premières années de cette union furent heureuses, et cinq enfants..... »

Ici le plaidoyer fut interrompu par de grands éclats de rire : c'étaient des camarades qui, se promenant à l'entour, venaient de nous apercevoir. Le bossu descendit de son tertre. Un autre y monta aussitôt pour le contrefaire, en faisant risiblement contraster la tournure de l'orateur, sa physionomie grêle, ses gestes anguleux et rétrécis, avec l'emphase sonore de ses paroles. Mon pauvre ami, pâlissant et déconcerté, s'efforça de sourire à ces traits qui lui déchiraient le cœur, mais sa plus chère espérance lui était enlevée en ce moment. Croyant voir, en effet, dans les rires dont il était l'objet, l'impression qu'il était appelé à faire un jour sur cette foule dont il ambitionnait les suffrages, le découragement s'empara de lui; et, dès ce moment, il ne songea plus à la carrière du barreau. Mais il y avait renoncé depuis longtemps, qu'il avait encore à subir ces railleries et ces quolibets qu'autorise, entre camarades, une familiarité qui n'est trop souvent que le manque de la plus ordinaire bonté.

Il ne lui arriva pas néanmoins dans cette occasion, ni dans d'autres, ce qui arrive fréquemment aux bossus, et ce qui est cause que le proverbe leur attribue un caractère tout particulièrement malicieux. Sans cesse en butte aux attaques du ridicule, ils ramassent l'arme qu'on leur lance, et la renvoient aiguisée par une malice vengeresse. C'est dans ce triste exercice que leur œil se forme à saisir du premier coup le côté vulnérable de leur adversaire, et à y décocher, d'une main prompte et sûre, un trait qui frappe juste et fort. C'est, en particulier, dans ce triste exercice, que les bossus du bas peuple, ceux que rien ne protége et que rien ne contraint, contractent cet air d'ignoble malice, ce cynique sourire, ce regard disgracieux et jaloux, cet esprit caustique, enfin, que le proverbe signale, sans ajouter ni faire entendre qu'il n'est que l'arme d'une légitime défense, opposée à une agression basse et méchante. Pour Henri, quoique, au milieu de la vie républicaine des colléges, il se trouvât constamment exposé aux moqueries et aux sarcasmes, son cœur n'y perdit rien de sa noblesse ni de sa bonté. Cachant ses blessures derrière un masque d'indifférence ou de résignation, il dédaignait de ramasser le trait qui lui était lancé, parce qu'il n'eût trouvé aucun soulagement à rendre le mal qui lui était fait. Il préférait être moqué, mais bien vu de ses camarades, aimé d'eux peut-être, au triste avantage d'être craint, mais délaissé. Cette noblesse d'âme se peignait sur son visage, dont les traits aimables et l'expression douce et mélancolique faisaient oublier, sans le détruire, le vice de sa stature.

C'est ainsi qu'après une ingrate adolescence, Henri s'avançait vers une jeunesse dépouillée à l'avance de tous ses prestiges. Ses yeux s'étaient

dessillés par degrés; il avait entrevu les bornes de la sphère dans laquelle il lui était permis de se mouvoir, et devinant, sans les attendre, les rudes leçons du ridicule, il employait ses efforts à maîtriser des facultés jalouses de se produire, et à dompter les mouvements d'un naturel ardent et expansif. C'était sage; mais lorsqu'il y fut parvenu, sa condition n'en fut que plus triste. Les choses même qui l'avaient captivé jusqu'alors, l'étude, le savoir, lui devinrent peu à peu indifférentes à mesure qu'il arrivait à y voir, non plus un moyen de se distinguer dans une carrière active et publique, mais seulement une occupation oiseuse, une récréation stérile. Après avoir végété durant quelques années, il finit par se résigner à l'obscurité, et se laissa guider par ses parents dont il avait jusqu'alors contrarié les vues, sévères sans doute, mais prévoyantes. Ils lui firent embrasser la carrière du commerce, et ce jeune homme, enseveli désormais dans l'antre d'un bureau, y appliquait cette intelligence et ces talents dont il avait rêvé de faire à ses semblables un hommage désintéressé, à apprendre comment l'on gagne de l'or et l'on grossit sa fortune.

Ce n'étaient là, toutefois, que les prémices de maux plus réels. Henri approchait de cet âge où naît dans le cœur une ambition plus légitime, et tout autrement impérieuse, que celle de se distinguer ou d'obtenir de la gloire. Aimer, être aimé, connaître les joies d'un amour partagé et le bonheur d'une union intime et tendre, c'est le vœu de la nature, et l'irrésistible penchant de tout mortel. Ce penchant, nul ne le trompe sans se dépraver; nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre, sans se vouer à un long supplice dont l'âge amortit la souffrance, mais dont la mort seule est le terme. Telle est pourtant la destinée qui menace tout être difforme, celui justement en qui de longues et secrètes amertumes ont aiguisé le besoin d'affections, et qu'un veuvage forcé livre en proie aux tortures d'un isolement éternel et détesté.

Aussi est-ce par là que l'infortuné est surtout à plaindre, et que sa vue jette dans le cœur un trait de douloureuse pitié. Un jour, un étranger visitait une manufacture. On lui fit remarquer, parmi d'autres travailleurs, un ancien soldat devenu artisan. Le visage de cet homme était défiguré d'une façon hideuse par d'horribles cicatrices. A cette vue, l'étranger fut péniblement ému. Est-il marié? demanda-t-il. Sur la réponse affirmative, son émotion parut se calmer subitement, et il passa outre en disant : « En ce cas, réservons notre compassion pour d'autres. » J'étais présent; le mot est resté longtemps gravé dans ma mémoire comme un mot étrange et dur à la fois ; aujourd'hui, j'y reconnais un sens aussi juste que rempli d'humanité.

C'est assez l'ordinaire, en effet, chez les âmes ardentes et généreuses, que, vers l'âge d'homme, ce sentiment qui leur faisait ambitionner les

hommages et les sympathies de la foule, change d'objet, et cherche dans l'amour et l'estime d'une compagne ce qu'il désespère atteindre ailleurs. Bien des héros adolescents, déçus dans leurs rêves de gloire, ou naufragés dans leurs espérances d'immortalité, sont venus aborder au port d'une obscure et paisible union. Ils n'étaient point à plaindre. Rencontrer l'amour, se voir renaître, asseoir sa vieillesse au foyer domestique, c'est accomplir sa destinée; c'est, tout au moins, parmi les biens précieux qui semblent promis à tous, avoir obtenu sa part. Mais entrevoir ces biens, les contempler répandus autour de soi, y aspirer de toute la force de son âme, et n'y pouvoir jamais atteindre! mais vivre au milieu de ces jeunes filles dont la vue seule jette dans le cœur un irrésistible désir de possession, et se sentir exclu à toujours du bonheur de plaire et d'être aimé; n'être pour toute femme qu'un monstre, dont l'hommage ne saurait être qu'insultant ou risible... Ah! c'est bien là être plus à plaindre que le dernier des misérables; c'est bien là de quoi comprendre pourquoi cet étranger, dont je parlais tout à l'heure, en ne s'apitoyant pas, et en passant outre, était un digne homme, humain et sensible au bon endroit.

Heureusement cette perspective d'un affreux isolement ne se montre ni tout d'un coup, ni comme certaine au malheureux qu'elle attend; et c'est ainsi, sans doute, qu'au lieu de se briser avec désespoir contre l'injuste rigueur du sort, il emploie par degrés, et porte jusqu'au bout le fardeau d'une vie sans douceurs. Quand mon ami entra dans le monde, bien que désabusé sur mille choses par une précoce expérience, il n'y apportait point l'idée que l'hommage d'un cœur comme le sien fût indigne d'être agréé, ni que la carrière du mariage dût lui être fermée comme celle du barreau ou de la guerre. Toutefois, s'il se faisait des illusions à cet égard, il avait assez éprouvé de mécomptes pour se montrer timide, craintif auprès des femmes, pour ne vouloir plaire que par les agréments d'un esprit aimable et cultivé, sans jamais tenter de captiver par l'expression des sentiments vifs et trop réels dont son cœur était plein. Cette situation lui était un piége continuel. On le souffrait, on aimait son commerce, on le recherchait même, à la condition qu'il occupât toujours cette place; mais lui, pour s'y tenir toujours, pour n'oser jamais provoquer ni hasarder un mot d'affection, ne pouvait que se consumer en efforts s'il y réussissait, ou s'attirer de barbares mortifications s'il laissait percer dans ses manières ou dans ses discours le moindre signe d'une tendre préférence.

J'étais alors son confident : il versait souvent des larmes. J'en savais la cause, mais je ne le provoquais point à me découvrir des blessures auxquelles je ne connaissais aucun remède, et lui-même, par une sorte de répugnance qu'il éprouvait à remonter jusqu'à l'ignoble cause de ses

souffrances, aimait mieux me laisser deviner ses maux que d'en parler ouvertement avec moi. Pourtant il lui arrivait de me dire : « Celle que j'adore est belle, elle est aimable entre toutes!... mais, je te le jure, plutôt que de demeurer seul, je m'adresserais à la moins belle, à la moins aimable, si je savais que celle dont les autres ne veulent point, pût me vouloir et m'aimer ! » Je l'encourageais dans ces vœux modestes, et, profitant de son abattement même pour combattre la naissante passion qui l'entraînait vers un choix impossible, je lui faisais considérer, avec un espoir que je partageais moi-même, qu'en bornant ainsi ses prétentions, et en renonçant à des avantages de figure, séduisants mais passagers, il ne pouvait manquer d'être heureux un jour.

Ces mortifiantes consolations l'affligeaient; toutefois, il avait trop de sens pour n'en pas tenir compte, et ses manières étaient telles, que du moins le ridicule ne s'attaquait pas à des sentiments dont rien au dehors ne révélait l'existence.

Mais, ici encore, si Henri échappait aux traits d'un monde dur et moqueur, le découragement et la tristesse l'atteignaient non moins sûrement par une autre voie, et lui enlevaient jusqu'aux biens même qui lui semblaient acquis. Il n'avait pas tardé à se distinguer dans sa nouvelle carrière : déjà la considération publique l'y entourait; devant lui s'ouvrait un avenir de brillante fortune, et il lui appartenait plus qu'à tout autre d'ennoblir sa profession par l'élévation de son caractère, et par l'éclat des services rendus. Mais à mesure qu'il découvrait mieux l'impossibilité de faire hommage de ses biens à une compagne de son choix, leur valeur décroissait à ses yeux, et insensiblement toute flamme d'ambition s'éteignait dans son cœur. Il s'arrêta bientôt dans cette route qu'il avait jusqu'alors parcourue avec distinction; il réduisit sa situation commerciale à ne lui être plus qu'un simple métier pour vivre, puis, laissant se rompre la plupart de ses relations, il s'exila des salons qu'il avait fréquentés, et finit par se concentrer dans une vie taciturne et solitaire.

Un trait singulier, étrange, peint bien, ce me semble, la situation d'âme où se trouvait mon ami vers cette époque, et donne l'indice des tumultueux mouvements qu'y entretenait une dévorante amertume. Un jour que nous nous promenions ensemble, deux voix de femmes, accompagnées de la harpe, se firent entendre à quelque distance. Henri, sur qui la musique exerçait en tout temps beaucoup d'empire, s'arrêta pour écouter; puis il m'entraîna vers le côté d'où les voix semblaient partir. C'était la cour silencieuse d'un riche hôtel. Nous y trouvâmes deux chanteuses de carrefour.

Ces deux femmes chantaient une antique ballade. Il y avait dans leur mise et dans leurs manières un air de décence et d'honnêteté. L'une

d'elles, jeune et timide enfant, paraissait être la fille de l'autre. Des cheveux d'un blond pâle et soyeux étaient lissés sur son front bruni par le soleil, de longs cils fauves voilaient son regard modeste, et ses traits présentaient ce mélange de grâce délicate et de sauvage rudesse, dont le poétique attrait ne se rencontre guère que chez les femmes ainsi vouées à une vie errante et aventureuse. En voyant sa jeunesse ainsi exposée au regard hardi de la foule, on ne pouvait se défendre d'un sentiment de compassion, et l'on contemplait avec une sorte de mélancolie cette jeune plante abandonnée aux injures de l'air, et fleurissant loin du sol natal, sous la menace des orages du ciel, et de l'outrage des passants.

Mais ce qui n'est pour tout autre qu'une fugitive impression, suffit quelquefois pour remuer profondément un cœur malade. Debout et immobile à mes côtés, mon ami considérait cette enfant avec une tendre pitié. Aux sons de cette mélodie peu variée, mais douce et simple, ses traits s'animaient d'un rayon de sentiment, et les larmes venaient mouiller sa paupière. Il semblait qu'il fût passé sous le charme de ces songes éclatants, de ces transports sans cause, qui fait surgir du sein de l'âme un chant expressif, et que son cœur battît de reconnaissance pour la jeune fille dont les accents lui procuraient cette passagère mais vive félicité. Comme ces émotions n'avaient en général pour effet que d'aggraver plus tard sa tendresse, je voulus y couper court en nous éloignant; mais il ne me retint, ni ne me suivit. Après une ballade, ces femmes en chantèrent une autre : la jeune enfant vint en rougissant cueillir notre offrande; puis elles se retirèrent pour recommencer plus loin. Nous les suivîmes, de place en place, jusqu'au soir.

Quand nous les eûmes quittées, Henri demeura longtemps silencieux et préoccupé, jusqu'à ce qu'enfin, donnant essor à sa pensée : « Qui arrachera ces femmes, dit-il brusquement, à ce métier abject et pénible?... Qui remettra cette enfant à la place qu'elle est digne, j'en suis sûr, d'occuper?... Non, ajouta-t-il, non, on ne rougit pas ainsi, l'on n'a pas ce regard timide, ce front chaste, si l'on n'est honnête et pure... »

Tout en parlant ainsi avec un accent passionné, Henri me regardait fixement, comme pour pénétrer l'impression secrète que me faisaient ses paroles. Et comme, incertain moi-même sur le sens qu'il fallait y attacher, j'hésitais à répondre : « C'est moi! reprit-il avec véhémence, c'est moi, qui voudrais l'y mettre, à cette place dont elle est digne!... Mais c'est elle qui ne voudrait pas de moi, et vous n'osez me le dire! » En achevant ces mots, sa voix s'altéra, et les larmes vinrent à ses yeux.

« Henri, lui dis-je, Henri, vous vous égarez. Pouvais-je vous comprendre? Je crois que ces femmes sont honnêtes, mais quelle apparence que l'opinion vous pardonnât le scandale d'une semblable union?... »

Ces mots le jetèrent dans un transport de fureur et de désespoir :

« L'opinion! interrompit-il, tout pâlissant de dédain; des sacrifices à l'opinion! moi! Et à quel titre? Que lui dois-je?... L'opinion! je la hais, je la méprise, je la brave... je ne veux ni souffrir, ni mourir pour elle, entendez-vous, Louis!... L'opinion? le scandale? Ah! que ce fussent là les seules barrières!... Mais non, dites vrai, dites qu'une fille que j'aurais ramassée dans la rue est encore un trop précieux parti pour que j'ose y aspirer.... dites que je suis condamné à vivre et à mourir seul et misérable... dites que vous-même, vous, mon ami, vous ne pouvez vous défendre de souscrire à cet arrêt... » Il ne put continuer; les sanglots étouffèrent sa voix.

Ainsi se termina cet entretien; il ne fut plus question de ces femmes, et Henri retomba bientôt dans un sombre abattement. Mais depuis ce jour nos relations furent moins fréquentes, et nos conversations moins intimes. Il avait trouvé mes discours, et plus encore mon silence, cruels; et comme s'il eût eu à décompter sur l'aveuglement de mon amitié, la sienne se refroidit insensiblement. Quelques mois après, il fit, sans m'en instruire, une démarche auprès d'une jeune personne qui était sans avantages de figure ni de fortune. Refusé, il mit ordre à ses affaires, sans mystère, mais sans faire connaître ses projets, et bientôt on apprit qu'il avait quitté la ville. Beaucoup de bruits circulèrent au sujet de ce départ clandestin, et j'ignorais moi-même quelle avait pu être la destinée de mon ami, lorsque, après sept années de silence de sa part, j'ai reçu ces jours passés la lettre qu'on va lire, et écrit à cette occasion les pages qui précèdent.

« Vous souvient-il, Louis, d'un pauvre bossu que vous avez aimé, supporté, consolé? Il est aujourd'hui marié, père et content comme..... comme ne le fut jamais homme sans bosse. C'est lui qui vous écrit.

« Le malheur aigrit, aveugle. Quand je partis, je me détestais moi-même, et je ne vous aimais plus. Aujourd'hui je songe avec larmes que j'ai pu méconnaître votre longue et patiente amitié, et mon cœur ne se pardonne pas d'avoir été ingrat envers le vôtre.

« J'ai une compagne! Louis. Ce bonheur dont j'ai tant rêvé, je le goûte dans toute sa plénitude! Dieu m'a tiré du bord de l'abîme vers lequel m'entraînait le désespoir, pour m'élever à cette condition d'homme et de père, dont la félicité répond à tout ce que se figurait mon imagination elle-même. Autour de nous grandissent trois enfants dont la vue seule me transporte de plaisir, et me fait aimer avec adoration celle qui me les a donnés. Dites, Louis, à vos demoiselles qu'elles épousent des bossus. Je crois, en vérité, qu'un bossu pourrait bien être le plus dévoué, sinon le plus séduisant des maris. Sa femme est pour lui bien plus qu'une femme, c'est une providence qui l'a sauvé; il ne se croit point son égal,

mais sa reconnaissante créature; surtout, surtout! il ne peut oublier jamais qu'en lui accordant cette affection à laquelle il ne pouvait prétendre, elle l'a remis en possession des joies du ciel dont il était déshérité, et son cœur tout entier ne peut suffire à la chérir dignement.

« Quand je partis, je n'allai pas vous dire mes projets. C'est que je n'en avais pas, cher ami. Ma seule envie était de fuir des lieux où j'avais tant souffert, et de m'en éloigner le plus possible. Aussi lorsque, après quelque séjour à Paris, on m'y proposa de passer en Amérique, pour y terminer une affaire dans laquelle étaient engagés de grands intérêts, je m'empressai d'accepter, et quelques jours après je voguais sur l'Océan.

« Le navire était encombré de passagers. Parmi eux, je remarquai un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dont l'air grave et triste à la fois attira dès les premiers jours ma sympathie. J'allai à lui, nous causâmes. Il paraissait travaillé de quelque mal qu'il supportait avec un tranquille courage. Ce mal s'aggrava beaucoup durant la traversée, qui fut longue et pénible, et nous étions déjà en vue de la terre qu'il était devenu peu probable qu'on pût l'y débarquer vivant. Sa jeune épouse ne le quittait pas un instant; je me souviens que, témoin des tendres soins qu'elle lui prodiguait, je regardais ce moribond d'un œil jaloux, et j'aurais acheté de tout ce qui me restait de biens ou d'espoir le plaisir de mourir dans les bras de cette angélique créature.

« Ce monsieur était un jeune ecclésiastique, plein de foi et de désintéressement, qui se rendait dans un des districts éloignés de l'Ouest, pour y desservir une église naissante. Son frère, établi depuis quelques années dans la contrée, l'y avait appelé. Ce fut lui-même qui me conta ces choses: « Mais, ajouta-t-il, un jour que sa femme ne pouvait nous entendre, je doute que je puisse arriver jusque là-bas! Ce que je demande à Dieu, puisqu'il me retire à lui, c'est de me laisser le temps de remettre ma femme aux soins de mon frère... » Ces derniers mots lui causèrent un attendrissement contre lequel il s'efforça de lutter, en priant Dieu avec une simplicité de termes et une candeur de foi qui m'empêchaient de trouver étrange qu'il passât ainsi, devant moi, de la conversation à la prière.

« Il vécut assez pour prendre terre. Leur isolement m'avait rendu nécessaire, et je trouvai l'oubli entier de mes propres chagrins dans l'idée de n'être pas inutile à ces deux affligés. Afin de m'accommoder à leur situation qui demandait la plus stricte économie, j'allai choisir, parmi les hôtels de New-York, le plus modeste, et je vins m'y établir avec eux. Le repos, et surtout les soins d'un habile docteur, suspendirent quelques jours les progrès de la maladie, mais sans rendre à cet infortuné l'espoir de guérir et de vivre. Comme nous nous succédions sa femme et moi à son chevet, je saisis ces occasions que j'avais de le voir seul, pour cal-

mer les angoisses que lui causait le prochain délaissement de sa jeune compagne. Je lui promis que je la conduirais moi-même auprès de son frère, dès que j'aurais terminé l'affaire qui m'amenait à New-York ; et que, si elle ne se déterminait pas à rester auprès de lui, je la ramènerais en Europe pour l'y remettre aux mains de sa propre famille. Ces promesses lui rendirent le calme. Il ne s'occupa plus de son épouse que pour la préparer à une séparation prochaine, et, soutenu jusqu'au dernier moment par les espérances de la foi, il s'éteignit paisiblement au bout de peu de semaines.

« Je restai ainsi le protecteur de sa veuve. Notre situation était équivoque aux yeux du monde, mais elle était, pour nous deux, claire et nettement définie, car Jenny, c'est le nom de cette jeune dame, avait appris de son mari lui-même et mes promesses, et l'acquiescement qu'il y donnait. Je la voyais tous les jours, et vous connaissez assez, Louis, quelle était la situation de mon âme à cette époque, pour deviner, sans que je vous les exprime, les sentiments qui durent y naître bientôt ; mais alors, comme auparavant, j'en refoulais l'expression, et, me bornant à remplir les engagements que j'avais contractés, je regardais comme un bonheur d'avoir au moins à protéger et à servir celle que j'idolâtrais dans le secret de mon cœur.

« Nous vécûmes ainsi pendant une année, différant de mois en mois notre départ jusqu'à ce que mes affaires fussent terminées. Puis, nous nous engageâmes dans un voyage de plus de neuf cents milles, jusque dans les contrées perdues de l'Ouest. Jenny, sensible à mes soins, m'en témoignait souvent sa vive reconnaissance ; puis nous causions de son avenir, de sa famille, des pays que nous parcourions, et le lien d'une intimité qui, pour elle, était douce et sans combats, s'établissait entre nous. Elle unissait à une âme simple un esprit cultivé ; aussi trouvais-je dans sa conversation un attrait assez vif pour me faire oublier, tant que j'étais auprès d'elle, cette affreuse pensée que je ne lui serais jamais de rien. Elle devinait cependant en moi quelque secrète peine, et, au soin qu'elle prenait de ne s'arrêter jamais sur certains sujets, je jugeai que je commençais à lui être connu.

« L'endroit où s'était établi le beau-frère de Jenny est un de ces petits bourgs qui s'élèvent de toutes parts sur les confins du désert, pour être bientôt eux-mêmes laissés en arrière par les hardis colons qui s'avancent sans cesse dans ces solitudes. En arrivant nous nous trouvâmes entourés par les habitants de ce pittoresque hameau, qui nous indiquèrent la demeure que nous cherchions ; mais ils nous apprirent en même temps que nous n'y trouverions plus le maître. La même maladie à laquelle avait succombé son frère l'avait emporté deux mois auparavant. Il avait légué ses biens à l'époux de Jenny, mais la mort de celui-ci les faisait passer à un

autre frère resté en Europe, et cette jeune dame se trouvait ainsi dénuée de toute ressource.

« A ces nouvelles, le découragement s'empara de Jenny; elle se vit comme abandonnée du ciel et des hommes, au milieu de cette lointaine contrée, et, cédant à un transport de désespoir, elle se jeta dans mes bras et m'inonda de ses larmes. A ce mouvement d'une jeune femme qui semblait implorer ma protection, et se livrer à moi comme au seul ami qui lui restât sur la terre, j'éprouvai la plus forte impression que j'eusse jamais ressentie... le bonheur, le trouble m'ôtèrent la voix, je respirais à peine; un rayon d'espoir qui venait de se faire jour dans mon cœur y jetait, au milieu du tumulte des sentiments, le délire de la plus puissante joie. Ce moment, Louis, changea mon être : une infranchissable barrière était tombée; j'étais comme délié de ces chaînes de crainte et de honte, qui, depuis tant d'années, pesaient lourdement sur mon cœur. Aussitôt que nous fûmes plus calmes l'un et l'autre, j'osai faire à Jenny le libre aveu de mes sentiments, et lui proposer d'unir nos destinées, dès que nous serions rendus à une situation plus fixe et moins précaire. Elle m'écouta avec émotion, mais sans surprise, et, convaincue que c'était bien plus une affection sincère qu'un sentiment de pitié pour son dénûment qui me suggérait ma démarche, elle me dit avec simplicité : « Je serai votre femme, monsieur Henri. Puissiez-vous rencontrer en moi une compagne digne de vous ! C'est le vœu de mon cœur que je vous livre avec joie. »

« C'est de ce moment, mon cher ami, que datent pour moi les jours d'un bonheur constant et sans nuage. Je bénis la Providence qui, par une mystérieuse voie et d'étranges circonstances, m'a conduit comme par la main au-devant du seul bien dont je fusse avide, et qui me l'a fait rencontrer alors même que je m'en croyais plus éloigné que jamais. Telles ont été ses dispensations à mon égard, qu'aujourd'hui l'affection, la reconnaissance et la joie se partagent mon cœur, et que ma condition présente tire, des angoisses et des misères par lesquelles j'ai passé, un charme inexprimable.

« Jenny avait perdu son père et sa mère, il ne lui restait en Europe qu'un oncle chargé de famille : ainsi la nécessité plus encore que l'affection aurait pu l'y rappeler; moi-même je n'y serais retourné qu'avec répugnance. Mais, de plus, j'étais séduit par l'idée de demeurer au milieu de la société nouvelle au sein de laquelle venaient de s'ouvrir pour moi d'heureux jours. La contrée où nous étions était magnifique, à peine changée par les premiers travaux de l'homme, toute sauvage et silencieuse, et néanmoins animée sur quelques points par le mouvement de la civilisation naissante. J'étais désireux d'entrer dans ce mouvement, de revivre de cette vie simple et primitive, où les affections de famille, que

relâchent vos mœurs et vos mondains plaisirs, se resserrent, se rencontrent, et se goûtent dans leur savoureuse plénitude. Je communiquai mes désirs à Jenny, qui les partagea aussitôt, et nous ne songeâmes plus qu'à les mettre à exécution. Je me présentai pour acquérir la maison et la propriété du beau-frère de ma femme, et, l'ayant obtenue pour un prix modique, je déposai une somme qui est retournée plus tard aux héritiers.

« Voilà mon histoire, mon cher Louis, et vous pouvez vous figurer le reste. Je fonde une ville, je défriche, je suis l'une de ces actives fourmis qui parcourent, abattent, transportent, et qui changent par leur action imperceptible, mais constante, la face de ce vaste continent. J'élis, je vote, je suis tout chargé de droits politiques, qui, vu mon naturel et la direction de mes penchants, sont la seule chose qui me fatigue et me pèse dans cette admirable contrée. Mais c'est un mal passager, et quand j'ai crié, élu, voté pendant toute une journée, je retrouve ma Jenny, mes marmots, et je juge admirables, sublimes, les institutions politiques d'un pays où j'ai une femme et trois enfants.

« Il y a dans notre colonie trois autres bossus ; félicitez-moi de ce que je m'y trouve en compagnie, mais ne les plaignez point, Louis. Leur bosse ne leur est pas plus lourde que ne m'est la mienne aujourd'hui, bien que deux d'entre eux ne soient pas mariés encore. Mais ils trouveront femme quand ils voudront. Ici, les indigents, c'est-à-dire les paresseux seuls, en manquent. Le mariage n'y est pas le dénoûment d'un délicat penchant ou d'une romanesque passion, mais un simple établissement : il ne s'agit que d'unir l'activité d'une compagne à celle qu'on a soi-même, et d'avoir un enfant tous les ans. L'homme aisé, industrieux, habile en affaires et de bonne santé, fût-il de la plus ingrate stature, peut choisir entre les plus jolies filles du pays, et l'emporter sur tel Adonis qui ne sait ni traiter un marché, ni exploiter un terrain, ni prévoir un gain à faire. Si j'étais né dans ce coin du monde, avec ce que j'ai eu d'aptitude aux affaires, je serais devenu le premier parti de l'endroit, et j'aurais évité bien des souffrances. Toutefois je n'ai garde de me plaindre de ma destinée. Si j'ai souffert davantage, je jouis outre mesure. Je serais un de ces hommes heureux dont le bonheur me cause plus de plaisir que d'envie, et mille sentiments vifs, dans lesquels je trouve le charme de mon existence, me seraient inconnus.

« Envoyez-nous donc vos bossus, nous leur trouverons femmes. Mais, à ce propos, quelle pitoyable mégère, dites-moi, que cette opinion dont vous voulûtes un jour me faire peur. Dans ce pays-ci, un bossu fait son chemin, ne rencontre nulle entrave, s'il est actif, industrieux, probe, même médiocrement ; il devient époux, père, juge, président, que sais-je ? Et dans ce même pays tout fier, tout fanatique de démocratie, de

liberté, d'égalité, un homme, s'il est beau, brave, probe, mais noir; s'il est bon, généreux, aimable, mais mulâtre; s'il est actif, industrieux, habile et entreprenant, mais quarteron : cet homme est tenu pour marqué d'une indélébile tache, il est repoussé, méprisé, exclu à toujours de tout échange d'affection, de tout lien de société et de famille avec les blancs, il n'épouse point leur fille, il ne s'assied point à leurs places, il est parqué dans les villes, parqué dans les théâtres, parqué dans les églises... Voilà ce que l'opinion, l'opinion libre, républicaine par excellence, toute fière, toute hautaine de ses théories de démocratie et d'égalité, trouve ici juste, ordinaire, naturel! Quelle folie barbare, inconséquente, gratuitement inhumaine!... Encore ces procédés moqueurs et cruels qui, dans vos sociétés polies, s'acharnent contre les malheureux de ma sorte, s'attaquent-ils à des difformités réelles et repoussantes! Encore ceux qui en font usage ne se piquent-ils nullement d'être généreux, humains par excellence, et en tourmentant, en déchirant leurs victimes, ils ne s'enorgueillissent point de leur douceur, ils ne se targuent pas de leur charité!

« Mais éloignons de notre pensée cet attristant sujet; de plus attrayants ne me manqueraient pas, s'il ne fallait clore enfin cette longue lettre. Combien, mon cher Louis, le commerce d'un ami tel que vous me serait précieux, dans cette terre surtout, si féconde en spectacles intéressants; où la race humaine, venue d'hier, se fonde une destinée nouvelle; où la société se crée sous vos yeux; où tant de questions, controversées depuis des siècles parmi vos penseurs, arrivent journellement à subir, sur un sol vierge et chez une nation sans précédents, l'épreuve de la pratique et de l'expérimentation; où au bout de chaque idée naît un fait qui la rend sensible aux yeux, qui la pose devant la pensée, et lui fournit le sujet d'une investigation animée, vivante, pleine d'attrait pour un esprit curieux! Et si, renouant nos habitudes d'autrefois, nous quittions les villes pour errer dans les campagnes, que ne présenteraient pas d'aimable, de ravissant, nos courses dans ces environs, où la nature règne en souveraine depuis la création; dans ces solitudes sombres, verdoyantes, silencieuses, remplies de grandeur et de mystère, où les yeux se promènent de merveilles en merveilles, où la pensée s'agrandit et s'épure, où l'homme faible et périssable, se trouvant face à face avec les œuvres de l'éternelle puissance, éprouve comme un frisson de religieuse terreur, et se réfugie, s'abrite, avec amour et tremblement, sous l'aile de l'éternelle bonté! Ah! mon ami, si ces émotions me pénètrent quand j'erre solitairement dans ce désert, que serait-ce si nous les partagions ensemble! Pour ces gens qui m'entourent, ils ne ressentent rien de semblable; ils sont aventureux sans sensibilité; religieux sans poésie; de purs Yankees, allant, venant, spéculant, ne voyant dans les plus sublimes objets qu'une matière à exploiter,

et dans les charmes si vrais de la contemplation que le procédé le plus sûr pour s'ennuyer mortellement. Aussi ne désiré-je, des années d'autrefois, que le bonheur que j'avais de vous voir chaque jour. J'ai dès longtemps oublié la cavalerie; ce que j'ai vu du barreau m'a dégoûté du barreau ; il ne me reste qu'une vaine image de cette enfant pour qui j'éprouvais jadis un si impétueux sentiment ; mais tant que je vivrai, je regretterai que la destinée m'ait séparé de vous, et si je fais un jour un voyage en Europe, c'est vous, vous seul, mon bien cher ami, qui m'y aurez attiré. »





En cet instant nous l'aperçûmes lui-même.

(LA VALLÉE DE TRIENT.)

LA

VALLÉE DE TRIENT

Il y a trois ans, je partis un matin de Chamonix pour me rendre à Martigny, en Valais. Beaucoup d'autres touristes en firent autant ce jour-là. Tous avaient leurs mulets; moi seul je partais à pied; mais, dans ce pays montagneux, le piéton a sur les autres voyageurs l'avantage de la vitesse, comme il a déjà celui d'une entière liberté dans ses allures.

La route était donc animée par l'aspect de diverses caravanes, cheminant à quelque distance les unes des autres. Je délibérai en moi-même sur l'usage que je voulais faire de mon indépendance. J'avais à choisir entre trois façons de faire : ou former solitairement l'arrière-garde; ou dépasser tout le monde et marcher seul en tête ; ou enfin, aller d'un groupe à l'autre, lier connaissance, et ajouter au charme de la promenade celui de la conversation. C'est ce dernier parti qui me parut préférable.

J'atteignis la société dont je me trouvais le plus rapproché, mais peu s'en fallut que je ne m'y fixasse pour toute la journée. Il s'y trouvait en effet une jeune demoiselle aimable, belle, enchanteresse... c'est au moins l'impression qu'elle produisit sur moi. Mais j'ai remarqué une chose : c'est qu'en voyage toutes les demoiselles me produisent cette impression ; d'où je conclus que cette demoiselle n'était peut-être ni plus enchanteresse, ni plus belle qu'une autre.

En voyage, le cœur prend des allures romanesques et aventureuses, il s'épanouit plus promptement, il est décidément plus tendre; le sexe, ou la beauté, comme dirait un agréable, lui apparaît plus encore qu'en d'autres temps digne de ses hommages; et comme, d'ordinaire, dans ces rencontres fortuites, nul projet sérieux, nul calcul d'hyménée ne

retient comme un lest salutaire l'essor du pur sentiment, le sentiment pur prend aussitôt son vol, et s'élève en peu d'instants à une hauteur prodigieuse.

Et non-seulement le cœur se comporte ainsi en voyage, mais il est sûr aussi qu'une jeune personne y contracte certains attraits de circonstance qu'elle ne saurait avoir dans un salon. Elle est isolée d'abord, isolée de ses compagnes plus belles ou aussi aimables; c'est une fleur plus ou moins rare, plus ou moins brillante; mais cette même fleur qui ne serait rien, perdue dans l'orgueilleux éclat d'un bouquet, plaît, touche, paraît charmante et gracieuse lorsque, solitaire sur une pelouse écartée, elle en anime l'aspect et y répand ses parfums. Au fond, est-il rien de bête comme un bouquet? Indigne sérail où un maître stupide entasse beauté sur beauté, et, des ruines de chacune, se compose un assemblage éclatant, mais sans grâce; des parfums délicats de chacune, une grossière odeur! Va, va, vil sultan, salis, flétris, immole à tes plaisirs la fraîcheur de mille roses... Pour moi, j'irai chercher ma fleur aux lieux où elle balance sa tige solitaire, et, jaloux de ses grâces modestes, loin de lui donner des compagnes, je craindrai même de la cueillir.

Ce n'est pas tout : cette jeune personne, en voyage, est plus rapprochée de vous; ou bien son cœur, qui s'est déjà donné, la porte à fuir la vue des jeunes hommes, ou forcément votre présence l'intéresse, vos attentions lui sont agréables; l'empire qu'elle exerce sur vous, le bonheur que vous éprouvez à ses côtés, ne sauraient ni lui échapper, ni lui déplaire, à supposer du moins que, délicat autant que sensible, vos sentiments se trahissent plus qu'ils ne se font voir. Et que d'occasions, à propos d'incidents qui naissent, ou d'objets qui se présentent, de témoigner un empressement flatteur, de se rencontrer dans une commune pensée, de sentir ensemble, de provoquer ou de voir naître cette sympathie à laquelle l'âge, le penchant, un irrésistible attrait, convient deux jeunes cœurs! Cette sympathie, elle sera de quelques heures, d'une journée peut-être; mais si elle est passagère, elle est vive, elle est pure, et il en reste, au lieu de regrets, un souvenir plein de charme.

Et que sera-ce si ces objets qui se présentent à vos yeux sont ces vallons, ces forêts, ces monts sans nombre, ces glaces infinies, en un mot cette nature tantôt riante, tantôt sublime des grandes Alpes! si à chaque instant un spectacle attachant provoque cette admiration expansive, ce besoin de partager des émotions dont le flot ne peut tenir tout entier dans le cœur, et que leur religieuse pureté affranchit du joug d'une pudique réserve? Que sera-ce si la jeune fille, au milieu de ces transports, oublieuse de sa rustique monture, vous laisse usurper le doux



Il s'agissait d'admirer, nous ne nous étions assis que pour cela.

(LA VALLÉE DE TRIENT.)

soin d'en diriger la marche et d'en régler les caprices? Pendant que, la bride au poing, vous mettez entre la mule et l'abîme le rempart de votre corps, elle admire, elle s'émeut, son visage s'embellit de la vie du sentiment, la brise matinale qui souffle des hauteurs ravive les roses de son teint, et, se jouant dans les plis de sa mante, dessine ou découvre les grâces de son attitude. Ah! jeune homme, déjà votre cœur, déjà votre regard, infidèle aux montagnes, erre avec amour autour de cette créature charmante; elle est aimable, n'est-ce pas? elle est belle, enchanteresse,... c'est tout ce que je voulais prouver.

J'éprouvai ce jour-là tous ces sentiments que je viens de décrire. J'eus la bride au poing. Je fis de mon corps un rempart; malheureusement il n'y avait pas d'abîme. Près du glacier du Tour nous nous arrêtâmes. Nous venions de découvrir, en avant de nous, cet étroit et sauvage vallon où finit, contre les pentes du col de Balme, la vallée de Chamonix; l'ombre y planait encore. Mais, en arrière de nous, cette même vallée se montrait déjà dans tout l'éclat de sa splendeur matinale. Le soleil, arrivé à la hauteur des gorges, y lançait ses feux au travers de bleuâtres vapeurs, rasant, de leur cime jusqu'à leur base, les arêtes dentelées des glaciers, et faisant scintiller au-dessus du sombre rideau des forêts les innombrables aiguilles des Bois, des Bossons, du Taconay; puis, laissant dans l'ombre l'Arve et ses îles boisées, il venait dorer, au pied des parois du Brévent, les tranquilles pelouses où brillent éparses les cabanes du Prieuré. « Quel spectacle! dit ma compagne, je veux descendre..... » Déjà je l'y aidais, et l'une de mes mains dégageait l'étrier, tandis que l'autre, doucement pressée par la sienne, lui servait d'appui pour sauter légèrement à terre. Alors nous nous assîmes sur un bloc de granit, pendant que la mule broutait aux touffes d'herbe qui forment la lisière du chemin.

Il y a des moments où la contemplation est de rigueur, sans en être pour cela plus facile. Il s'agissait d'admirer, nous ne nous étions assis que pour cela; mais si ma compagne, peu faite aux mœurs pastorales, éprouvait quelque embarras de se trouver ainsi seule avec moi, j'étais de mon côté trop préoccupé par sa présence pour qu'il me fût aisé de parler éloquemment des montagnes. J'essayai toutefois; mais après quelques lieux communs, dont la niaiserie m'importunait moi-même, je rebroussai comme je pus vers un sujet bien autrement à l'ordre du jour que la splendeur nationale. « Vous remarquez, mademoiselle, lui dis-je, qu'ici la route se bifurque; oserai-je vous demander si vos parents se sont décidés pour la Tête-Noir, ou pour le col de Balme?... — Je l'ignore, monsieur, » me répondit-elle. Puis se tournant de l'autre côté pour me dérober la vue de sa rougeur : « Je crois que ce sont eux que l'on aperçoit là-bas.... »

Effectivement, le reste de la caravane, que nous avions laissé en arrière, nous rejoignait insensiblement. Je remarquai que le père et la mère de ma jeune compagne avaient à leur tour pris les devants sur les autres voyageurs, et que, sans nous voir encore, ils pressaient le pas de leurs mulets. Quand ils nous eurent atteints : « Ah çà, mesdames, dit le père, c'est le moment de nous décider. » Puis se tournant vers moi : « Et vous, monsieur, par où passez-vous? »

Cette insidieuse question ne me surprit pas autant qu'elle me contraria. J'avais dit imprudemment à ce monsieur, la veille déjà, que mon projet était de passer la Tête-Noire, et j'avais cru procéder habilement; car ce passage, plus facile que l'autre, est celui que choisit d'ordinaire une société où se trouvent des dames. Mais, la veille aussi, ce monsieur m'avait fort prudemment prévenu que, pour lui, il était encore incertain sur celui des deux passages qu'il choisirait. Il était donc manifeste que ce père prévoyant avait voulu se ménager toutes les éventualités, entre autres celle de faire passer sa fille par le côté où je ne passerais pas. Aussi, comprenant à merveille toute la portée de sa question, et jaloux de sauver au moins ma dignité : « Vous le savez, monsieur, répondis-je, mon projet a été de passer par la Tête-Noire..... » Il m'interrompit : « Malheureusement nous inclinons pour le col de Balme. J'en ai du regret, vraiment. Bon voyage, monsieur; enchanté d'avoir du moins joui, pendant cette matinée, de l'avantage de votre société. » Je me confondis en civilités tout aussi sincères, et nous nous séparâmes.

Je demeurai fort triste, face à face avec la belle nature, qui ne me sembla plus belle du tout. Le Prieuré me paraissait morne, les *Bossons* m'importunaient. Assis sur mon granit, je me livrais à de rancunières réflexions sur l'hypocrite tyrannie des pères, que seconde souvent si mal à propos la soumission par trop angélique des filles. Dans ce moment vint à passer une autre caravane à laquelle je me joignis, faute de mieux, et aussi pour combattre, par la distraction, les blessures du sentiment.

Cette caravane se composait de trois messieurs à pied, et d'un mulet chargé de pierres. Ces messieurs étaient des géologues. C'est une charmante compagnie que les géologues, mais pour les géologues surtout. Leur manière est de s'arrêter à tout caillou, de pronostiquer à chaque couche de terre. Ils cassent les cailloux pour en emporter; ils égratignent les couches pour faire un système à chaque fois : c'est fort long. Ils ne sont pas sans imagination, mais cette imagination a pour domaine le fond des mers, les entrailles de la terre; elle s'éteint dès qu'elle arrive à la surface. Montrez-leur une cime superbe : c'est une soufflure; un ravin rempli de glaces : ils y voient l'action du feu; une forêt : ce n'est plus leur affaire. A mi-chemin de Valorsine, un mauvais éclat de rocher, sur lequel je me reposais, mit mes trois géologues en émoi; il fallut me lever



Ces messieurs étaient des géologues.

(LA VALLÉE DE TRIENT.)

bien vite et leur abandonner mon siége. Pendant qu'ils le mettaient en pièces, je m'éloignai tout doucement, et ils me perdirent de vue. *Sic me servavit Apollo.*

Toutefois, s'il m'arrive d'éviter le géologue, j'aime en tout temps la géologie. L'hiver surtout, au coin du feu, c'est charmant que d'entendre raisonner sur la formation de ces belles montagnes que l'on a visitées durant les beaux jours, sur le déluge et sur les volcans, sur la grande débâcle et sur les soufflures, sur les fossiles surtout! Quand on en est aux fossiles, je ne manque jamais d'introduire dans l'entretien le grand *Mastodonte* de je ne sais qui, ou le *Mégalausorus* de Cuvier : c'est un grand lézard, de cent vingt pieds de long, dont nous n'avons plus que les os, moins la peau. Mais figurez-vous donc cette bête royale, se promenant au travers de l'ancien monde, et nourrissant sa petite famille d'éléphants en guise de moucherons! Vivent les pittoresques! Ils propagent, ils popularisent la science : c'est là que j'ai pris toute ma géologie.

Au surplus, même sans les pittoresques, qui n'est un peu géologue? Qui ne se demande, à la vue des accidents ou des merveilles qu'étale une montagneuse contrée, comment se sont ouverts ou creusés ces abîmes, comment ces cimes se sont élancées dans les cieux, pourquoi ces pentes douces, et pourquoi ces rocs tourmentés; d'où viennent ces colosses de granit qui pèsent sur la plaine, ou ces dépouilles marines enfouies aux montagnes? Ces questions sont de la géologie pure, à la fois élémentaire et transcendante : les géologues ne s'en adressent pas d'autres; bien plus, sur la façon de les résoudre, ils ne sont jamais d'accord : c'est l'eau, c'est le feu, c'est l'érosion, c'est la soufflure. Partout des systèmes, et nulle part des vérités. Beaucoup d'ouvriers, point d'experts. Des prêtres, et point de dieu; en telle sorte que chacun peut approcher son hypothèse de la flamme de l'autel, et dire, en la voyant flamber : Fumée pour fumée, la mienne, monsieur, vaut la vôtre.

Et c'est précisément par là que j'aime cette science. Elle est infinie, vague, comme toute poésie. Comme toute poésie, elle sonde des mystères, elle s'y abreuve, elle y flotte sans y périr. Elle ne lève pas les voiles, mais elle les agite, et, par de fortuites trouées, quelques rayons se font jour qui éblouissent le regard. Au lieu d'appeler à son aide les laborieux secours de l'entendement, elle prend l'imagination pour compagne, et elle l'entraîne dans les profondeurs ténébreuses de la terre; ou bien, rebroussant avec elle jusqu'aux premiers jours du monde, elle la promène sur de jeunes et verdoyants continents, tout fraîchement éclos du chaos, tout brillants de leur primitive parure, et que foulent ces races perdues, mais dont les gigantesques débats nous révèlent aujourd'hui l'existence. Si elle n'arrive pas à un terme, en y tendant elle parcourt une route attrayante, si elle divague ou déraisonne sur les causes secondes, sans cesse, et de

toutes parts, et en vertu de son impuissance même, elle nous met face à face avec la cause première : et c'est pour cela que, toujours aimée, toujours cultivée, cette science est aussi antique que l'homme. La Genèse en est le plus vieux et le plus sublime traité; et, chez le peuple poëte par excellence, chez les Grecs, les théogonies, les cosmogonies abondent dès le premier âge; dès lors, comme aujourd'hui, les Vulcaniens, les Neptuniens, s'y disputent, non pas à la vérité les suffrages du monde savant, mais l'admiration naïve, l'oisive curiosité, le poétique sentiment d'une foule intelligente et crédule.

A Valorsine, je rejoignis trois touristes : c'étaient un Français et deux Anglais, gens sans aucune espèce de rapport entre eux, si ce n'est celui qu'établissent temporairement des manières comme il faut, et cette sorte de sympathie aristocratique en vertu de laquelle des hommes qui s'estiment d'égale condition consentent à frayer ensemble, lorsque d'ailleurs ils ne peuvent frayer avec personne autre.

Les Anglais étaient deux beaux et grands garçons; de ces ci-devant écoliers, pas encore hommes, que milord leur père envoie, à peine échappés de Cambridge, faire leur tour de continent, accompagnés d'une sorte de gouverneur subalterne, qui cire leurs bottes et paie leur champagne. Je les avais déjà rencontrés les jours précédents. A l'hôtel, à table, ils m'avaient paru avoir tout le décorum du gentleman anglais; en route, je les avais aperçus folâtrant entre eux, ou avec des passants : aussi me rappelaient-ils ces grands chiens de Terre-Neuve qui, sur le point de devenir graves, se surprennent encore à bondir de gaieté, ou à jouer avec les roquets du continent.

Le Français était un élégant jeune homme, carliste d'opinion, de langage et de moustache; un de ces politiques de salon qui se flattent d'avoir conspiré, qui estiment avoir combattu en Vendée, et qui se persuadent que l'Ouest pacifié, ils doivent à la tranquillité de leur famille de faire une tournée en Suisse, pour fournir au gouvernement un prétexte honnête de fermer les yeux sur l'audace de leurs antécédents. Du reste, jovial, le meilleur homme du monde, et des gants blancs.

Les deux Anglais étaient sobres de paroles, gauches de manières, mais très-passablement intelligents des beautés de la contrée. La fraîcheur des herbages, la limpidité des eaux, surtout la hardiesse des cimes, leur causaient une sorte de satisfaction intérieure, dont les exigences de leur dignité ne suffisaient pas toujours à réprimer l'expression. « Beautiful ! » murmuraient-ils de temps en temps, en échangeant un regard. D'ailleurs, ils étaient accoutrés avec cette simplicité confortable et dispendieuse qui distingue les touristes de leur nation : de beaux chapeaux de paille, à larges ailes, parfaitement propres, mais froissés par l'usage, et négligemment posés sur leur tête; des vestes en toile grise, d'une coupe



C'étaient un Français et deux Anglais, gens sans aucune espèce de rapports entre eux.

(LA VALLÉE DE TRIENT.)

commode, et recélant, dans des poches profondes, une longue-vue de Dollond, un porte-cigares en argent, et l'attirail des ingrédients nécessaires ou outils dans un voyage en pays de montagnes. Même simplicité, même propreté recherchée dans leur linge, et au milieu de la gaucherie un peu lourde de leurs mouvements, cette assurance de jeunes lords qui, accoutrés en vue du but qu'ils se proposent, ont compté sur leur tailleur pour être à l'aise, sur leur bonne mine pour se faire distinguer, et comptent en tout temps sur leurs guinées pour se faire respecter et chérir des aubergistes du continent.

Le Français, au contraire, était éminemment communicatif, aisé et vif dans ses manières, hautement enthousiaste des beautés alpestres, dont il n'avait d'ailleurs nul sentiment. Comme les Anglais, il était charmé de la limpidité des ondes, mais c'était pour en avoir comparé la fraîcheur aux eaux tièdes qu'on boit à Paris. Les cimes l'enchantaient, mais c'était en vue des sauts prodigieux qu'ont à faire les chamois pour passer de l'une à l'autre, et surtout dans l'espoir de les y poursuivre bientôt, lorsqu'il aurait reçu de Paris un excellent fusil de chasse de Lepage, qu'il s'était hâté d'y demander. « Le premier que j'abats, disait-il, je l'envoie à Prague ! » D'ailleurs, il était habillé comme le serait Robinson accoutré par une modiste. Un charmant chapeau imperméable, à petites ailes, était coquettement posé sur sa chevelure lustrée ; une cravate, imperméable aussi, lui serrait le cou ; sa lévite en velours, avec les pans élégamment échancrés par devant pour faciliter la marche, une taille basse et étranglée, pour donner de la légèreté, était fournie de poches et de contre-poches remplies de futilités microscopiques, dont la plupart étaient sans usage, soit par leur nature, soit en vertu même de leur ténuité portative. Mais un chef-d'œuvre de l'art, c'était sa canne. Cette canne se déployait en chaise pour jouir commodément des points de vue ; elle s'ouvrait en parasol, pour préserver des ardeurs du soleil ; elle se refermait en bâton, pour gravir les montagnes. Le bâton était lourd comme un soliveau, le parasol échancré comme une aile de chauve-souris, la chaise confortable comme un tabouret sans paille, et néanmoins le possesseur satisfait, triomphant, à cause de la foule d'agréments indispensables dont ce chef-d'œuvre lui assurait la jouissance.

Je trouvai ces messieurs assis non loin des mulets, qui prenaient leur ordinaire, et engagés dans une conversation dont le Français faisait les frais pour les dix-neuf vingtièmes au moins. En effet, il venait de traiter à fond toute la question dynastique, celle de la république et celle des doctrinaires, puis il avait passé à Henri V, et de là aux chamois, à propos d'un coup de carabine qui s'était fait entendre du côté des sommités. Sur ce quadrupède, comme sur la politique, son érudition était close, son idée faite, ses axiomes tout formulés ; évidemment il avait étu-

dié son chamois dans les livres d'Alexandre Dumas, de Raoul Rochette et d'autres théoriciens fameux, mais en écolier qui va plus loin que ses maîtres, et pour qui les théories émises ne sont plus bientôt que babioles, tirelires, en comparaison de celle qu'il est venu chercher sur les lieux. Rien n'était plus plaisant que de voir ce pétulant orateur haranguant deux flegmatiques Anglais, trop sensés pour être crédules, trop polis pour contredire, quoique parfaitement assommés d'ailleurs par un babil brisé, rapide, intarissable. Sans se mettre en grands frais d'attention, ils fumaient leur cigare, tout en songeant confortablement en eux-mêmes « combien le nation française été foolish, loquace, et tute habillé comme iune maîter à danser. »

« Messieurs, leur disait le Français, un fait singulier et que vous ne connaissez pas... je le tiens d'un chasseur qui a tué, en un an, vingt bouquetins et quatre-vingt-dix-neuf chamois, entre autres une fois deux d'un seul coup; je vous conterai cela après... un fait qui n'appartient qu'à cette chasse, la seule que je n'aie pas pratiquée; j'ai chassé au chevreuil, au sanglier : je l'aurais abattu sans le roi, à qui on laisse l'honneur du coup... un fait curieux. c'est qu'on ne tire pas le chamois en ligne droite, en face de soi, comme une bécasse. Le chamois est fin, défiant; s'il aperçoit le bout d'une carabine, adieu! courez-lui après..... Mais que font-ils? Voici le chamois sur la pointe de son roc; eh bien, le chasseur, qui s'est embusqué, ajuste un roc voisin, près, loin, c'est selon : le coup part, la balle ricoche, et le chamois tombe sans savoir d'où lui vient cette prune..... Voilà qui est fort, je crois! — Guide, interrompit en cet instant un des Anglais, faisé diligencé. Je craigné que nous avons le pluie; nous marchons en avant. » A ces mots, tous les quatre nous nous levâmes pour nous mettre en route, au moment où les géologues entraient à Valorsine. Au delà de ce hameau, la vallée se resserre; bientôt après, l'on se trouve engagé dans les sauvages défilés de la Tête-Noire.

Le temps, si radieux le matin, avait effectivement bien changé. De blanches et vives vapeurs, flottant avec rapidité, avaient voilé insensiblement l'azur des cieux, et terni l'éclat du soleil : à cette heure elles se formaient en menaçantes nuées qui s'amoncelaient tumultueusement autour des cimes. Un vent chaud, qui soufflait de la vallée du Rhône, remontait avec impétuosité cette gorge étroite, en soulevant les sables, en couchant les herbes, et en sifflant dans la chevelure des sapins. Nous cessâmes de causer; et marchant avec vitesse, nous dépassions de temps en temps de petites croix plantées en terre sur les bords du sentier. Ces croix marquent la place où, durant l'hiver, et aux premiers redoux du printemps, des montagnards ont péri, surpris par le froid ou par l'avalanche. Au pied de l'une d'elles, une pauvre femme agenouillée disait

des prières pour le trépassé, pendant que sa chèvre, effrayée de notre approche, se mit à sauter de pierre en pierre, jusque sur le rebord d'un petit ravin, d'où elle nous considéra curieusement. Bientôt après, l'orage éclata, la pluie survint; mais nous arrivions à la Pierre des Anglais, où nous cherchâmes un abri.

Cette pierre est une énorme roche qui s'avance en saillie par-dessus le sentier. Une inscription, sculptée dans l'endroit le plus apparent, indique que ladite roche a été bien et dûment achetée de la commune par une dame anglaise. « Tiens! dit notre Français, en apercevant de loin l'inscription, un monument? un tombeau?..... » Mais quand il eut lu la légende : « En voici une bonne! s'écria-t-il, en éclatant de rire..... Parlez-moi d'un joujou comme celui-là..... je défie les géologues de l'emporter! Et la commune, dites-donc, pas bête..... Soit; nous sommes ici en Angleterre. Bien reconnaissant, messieurs, de l'hospitalité, ajouta-t-il en s'adressant aux Anglais; j'y voudrais seulement un roastbeef et du bordeaux! »

Les deux Anglais, qui ne goûtaient nullement ce ton irrévérencieux, appliqué par un Français à un fait dont l'excentricité même leur paraissait au fond « iune chose grand! » et la bizarrerie « iune chose national beaucoup! » se renfermèrent dans une taciturnité à la fois dédaigneuse et incontenancée. Il était visible qu'avec très-peu d'effort, et sans autre soin que de flatter adroitement leur secrète pensée pour la faire surgir au dehors, on les eût amenés bien vite à s'exalter au sujet de cé trait « beautiful et enthusiastic, » à déclarer les Anglais et les Anglaises « la prémier péople de la terre, » que sais-je? à entonner un rauque et solennel *God save the King*... ce qui aurait été tout autrement amusant que le silence qu'ils gardèrent alors. Toutefois, s'ils s'étaient trouvés offensés, ils eurent une prompte revanche. Notre compagnon, pour jouir de la vue, venait d'établir sa chaise mécanique; à peine s'y fut-il posé, que, les trois pieds se brisant à la fois, il tomba à la renverse, le dos dans la poussière, et la tête dans une flaque..... Non, je n'ai jamais vu deux Anglais éclater de rire avec un si parfait ensemble, un timbre plus bruyant, et une plus parfaite satisfaction. Pour le Français, il se releva en jurant, lança les débris de sa mécanique dans le torrent, et fit ensuite chorus avec nos rires le plus franchement du monde.

Cependant la pluie, au lieu de cesser, tombait avec une violence croissante : « Nous sommes ici en Angleterre, dit bientôt le Français, je ne m'y trouve pas mieux pour cela..... Après tout, mieux vaut marcher trempés, que de sécher sur place. Qui m'aime me suive! » Et il se mit gaiement en route. Les Anglais en firent autant bientôt après, et je suivis leur exemple.

Lorsqu'on est jeune, en bonne santé, lorsque surtout on a le goût et l'habitude des voyages à pied, ce n'est point une aussi triste condition qu'on le pense que de poursuivre sa route en affrontant la tempête. On est mouillé; l'eau, comme dit Panurge, entre par le collet et ressort par les talons, mais ce sont là les arrhes du vif plaisir qui vous attend : celui d'atteindre le gîte, celui de dépouiller ses vêtements humides, celui de présenter à la claire flamme du foyer ses membres roidis, celui enfin de venir asseoir sa fatigue et restaurer ses forces autour d'une table bien servie. D'ailleurs, n'est-ce rien que d'assister à ces grandes scènes? L'âme n'y goûte-t-elle aucun charme, elle, en tout temps avide de mouvement, d'émotion, de pensée? Après avoir reflété, comme le miroir d'un lac, la fraîche sérénité du matin, les radieuses ardeurs de midi, elle reflète à leur tour les grises nuées, elle se ride sous l'haleine orageuse du vent, le trouble de la nature y pénètre, et, soulevée alors, elle rencontre au sein même du trouble ces mystérieuses joies qui sont refusées à la torpeur du bien-être.

Pour mieux goûter ces émotions, j'étais demeuré en arrière de mes compagnons. J'aimais à me voir seul dans ce gouffre de la Tête-Noire, battu de la pluie, étourdi par le fracas du torrent, par le bruit des pierres qui descendaient les ravins en s'entrechoquant, par celui de la foudre, dont les éclats saccadés se prolongeaient en grondements majestueux, tantôt lointains, tantôt tout voisins et comme au-dessus de ma tête. La scène était si magnifique, et ma préoccupation si entière, que je fus presque désappointé lorsque je vis près de moi les cabanes de Trient, dont je me croyais encore éloigné. Des rires se firent entendre sur la galerie d'une cabane. C'était le Français qui venait de m'apercevoir. « Il y a du vin ici, me cria-t-il, venez un peu tremper votre eau. » J'entrai dans le chalet.

Les cabanes de Trient sont assises au milieu d'une petite vallée dont l'aspect est frappant et plein de caractère. Cette vallée, qui n'a en aucun sens plus d'un mille de longueur, est si profondément encaissée entre des cimes d'une hauteur immense, que le soleil n'en éclaire le fond que vers le milieu de la journée, et durant un petit nombre d'heures. A l'une des extrémités, le glacier de Trient, pressé entre les parois d'un étroit couloir de granit, fait entendre de sourds craquements, et, ouvert à sa base, il vomit, comme par une gueule azurée, des flots noirs et tourbillonnants, qui fuient bientôt d'un cours plus doux au travers de la prairie. A l'autre extrémité, une montagne, fendue perpendiculairement jusqu'à la base, donne passage à ce torrent qui se perd dans de ténébreux abîmes, inconnus au regard de l'homme, pour aller ressortir près de Martigny, en Valais, et s'y jeter dans le Rhône. La situation de cette vallée, cette ombre perpétuelle, ce glacier, ces eaux, y

entretiennent une ravissante fraîcheur; et les pelouses qui en tapissent le fond, lorsque du haut de la montagne on les voit pour la première fois, resplendissent de l'éclat d'une verdure incomparable. Il semble qu'on découvre un Éden inaperçu encore, une retraite où vivent cachés depuis des siècles les primitifs habitants de la contrée. L'on descend, l'on entre dans cette ombre limpide, l'on savoure cet air récréateur, l'on écoute cette voix sonore et continue des eaux qui arrivent et qui fuient; une neuve splendeur émerveille les yeux, et remue doucement le cœur.

C'est dans ce vallon qu'aboutissent les deux passages de la Tête-Noire et du col de Balme. Les deux sentiers s'y réunissent au pied de la Forclaz, qu'il faut encore gravir et redescendre, pour arriver à Martigny. On n'y trouve, en fait de gîte, que le cabaret où je venais d'entrer. C'est, au rez-de-chaussée, l'étable, le fenil, et, au-dessus, la chambre des buveurs; on y monte par quelques échelons de sapin, aboutissant à la galerie d'où le Français m'avait appelé. Comme il arrive de loin en loin qu'un voyageur, surpris par la nuit ou par l'orage, est contraint de s'arrêter à Trient, les gens du cabaret entretiennent dans cette même chambre deux petits lits. Au moment où j'entrai, les deux Anglais, renonçant à pousser jusqu'à Martigny par un temps si affreux, venaient de s'en assurer la possession, et, après avoir changé de linge et d'habits, et rallumé leur cigare, ils s'y délassaient par anticipation.

La tempête était devenue si terrible, que j'étais fort inquiet au sujet de la caravane que j'avais quittée le matin, et fort impatient d'apprendre qu'elle avait déjà descendu le col, et dépassé Trient. Comme j'allais questionner l'hôte, un éclair éblouissant, suivi à l'instant même d'un effroyable coup de tonnerre, nous fit tressaillir. L'hôte se signa, et sa femme, accourue vers la fenêtre, cria : « C'est sur le bois Magnin! » Nous regardâmes. Un homme sorti du bois s'enfuyait à toutes jambes de notre côté. Quand il fut plus près, nous l'appelâmes. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir vu le matin auprès des parents de ma jeune compagne, et, rempli d'anxiété, je le questionnai. Il ne m'apprit rien. Vers le sommet on lui avait fait prendre les devants, avec ordre de pousser jusqu'à Martigny pour y retenir des logements. Une heure après, la pluie était venue, puis l'orage, puis la foudre. « Elle est tombée, ajoutait-il, sur le chalet de Privaz qui brûle à cette heure, et les bestiaux sont épars, notamment une génisse que j'ai dépassée, qui beuglait à fendre le cœur... Elle m'a suivi jusqu'à ce coup de tonnerre qui a frappé entre elle et moi, que j'ai cru que c'étions la fin du monde! »

Tout à coup le Français, qui avait écouté ce colloque : « Des dames dans ce bois!... des dames parmi cette tempête! Parbleu! il ne sera pas dit que je ne les en aie pas tirées. Qui vient avec moi? — Je suis votre homme,

et vous êtes le mien, lui dis-je. En route! Je prends ces deux peaux de mouton suspendues à la muraille. — Et moi ce cordial, » dit le Français en versant le vin de notre chopine dans sa gourde. Sans autres apprêts, nous partîmes. En ce moment arrivaient les trois géologues... dans quel état, bon Dieu! ruisselants par les coudes, par les poches, par le nez, par les cinq doigts: des hannetons flottants dans le cataclysme d'une ornière, des noyés du déluge nageant vers l'arche!... et néanmoins, attentifs encore aux cailloux, regardant du coin de l'œil aux stratifications. Ils entrèrent dans la cabane.

Nous fûmes bientôt engagés dans la montée du col de Balme. « Ces marchands, disait le Français, sont des voleurs, avec leur imperméable; toute l'eau du ciel est dans mon chapeau!... A propos, sont-elles jolies vos dames? » Un nouveau coup de tonnerre, suivi de roulements effroyables, me dispensa de répondre, d'ailleurs on avait une peine infinie à s'entendre. Le sentier était devenu le lit d'un ruisseau furieux; de toutes parts l'eau tombait en cascades, et, à mesure que nous nous élevions, le froid devenait de plus en plus vif. Au-dessus du bois Magnin, la pluie était glacée et mêlée de grésil. Une heure après, nous nous trouvâmes au milieu de la neige. Alors le silence succéda tout à coup au fracas des eaux et au sifflement du vent dans la forêt.

On ne distinguait plus le sentier, et personne ne répondait aux cris que nous poussions de temps en temps; aussi nous désespérions déjà du succès de notre tentative, lorsque nous aperçûmes au-dessus de nous une mule qui descendait le col. Elle était seule, toute sellée : la bride traînait à terre. Pour ne pas l'épouvanter, nous nous cachâmes derrière la saillie d'un rocher, et lorsqu'elle passa près de nous, mon compagnon lui barra le chemin, pendant que je sautais sur la bride. J'y reconnus celle que j'avais tenue le matin; c'était la mule d'Émilie! alors nous commençâmes a présager les plus sinistres choses. Sans perdre de temps, le Français sauta sur l'animal, tandis que, demeuré derrière, je le fouettais pour le contraindre à marcher, et à nous guider en même temps. Mais quand nous fûmes arrivés au-dessus d'un plateau ouvert de tous côtés, la mule se jetant brusquement sur la gauche, se mit à fuir de toute sa vitesse, en tâchant de se débarrasser de son homme. Le Français, beau cavalier, se piqua d'honneur, tint bon, et, au bout de quelques instants, je le perdis de vue. Je demeurai ainsi seul, agité par la plus vive inquiétude, et ne sachant de quel côté me diriger. Après avoir erré quelque temps, je retrouvai les traces que la mule, en descendant, avait laissées empreintes sur la neige, et je pris le parti de les suivre. Ce fut une heureuse idée, car, au bout d'un quart d'heure, je me trouvai face à face avec un homme qui descendait en suivant ces mêmes traces.

C'était le guide qui courait après sa bête. « Nous avons votre mule, lui



Nous nous assîmes à la place où nous nous trouvions.

(LA VALLÉE DE TRIENT.)

criai-je, mais où est votre monde? — Où ils sont, où ils sont? Que sais-je? Cette neige d'à présent, c'est le soleil, après les tempêtes d'il y a une heure. Plus de sentier, plus de vue, un vent à balayer les sapins, et la foudre aux quatre coins du temps. Nous étions chacun à notre bête, moi pendu à la bouche de la mienne; on ne s'est plus revus. Par bonheur j'ai pu tirer vers une caverne, pas bien loin, où j'ai mis leur demoiselle à l'abri, mais bien en peine qu'elle est, la pauvre fille, et encore que sans ma bête je ne l'en peux tirer. »

Ces dernières paroles, qui s'étaient fait attendre, me firent passer d'une affreuse inquiétude aux transports de la joie. Non-seulement Émilie était en sûreté, mais j'arrivais merveilleusement à propos. « Bonhomme, lui dis-je, vous allez battre le pays jusqu'à ce que vous les ayez tous retrouvés, et moi je ne bouge pas de la caverne que vous n'ayez reparu. Où est-elle? » Il m'indiqua à quelque distance un rocher noirâtre : « C'est droit en dessous, dit-il, le chemin ne veut pas vous manquer. » Et il partit.

Je m'acheminai vers le rocher. Mais que dites-vous, lecteur, de la situation? Et si la vie de voyage, en isolant une jeune personne de ses compagnes, en l'approchant de vous, ou seulement en faisant naître l'occasion de quelques entretiens, rehausse à vos yeux ses attraits, double sa grâce, embellit sa beauté, que sera-ce si, accouru en libérateur, vous la surprenez dans l'ombre d'une grotte, seule, tremblante, et néanmoins se rassurant à votre approche, accueillant d'un sourire de gratitude votre empressement à voler à son aide! Il est vraiment à craindre que, troublé vous-même par le plaisir, enhardi par vos avantages, vous ne laissiez trop voir un empressement que la conjoncture rendrait vite importun. C'est ce que j'avais grand soin de me dire à moi-même, en montant vers le rocher.

Mais, quoi qu'il puisse faire pour se maintenir dans les termes d'une respectueuse civilité, un jeune homme n'apparaît point ainsi à l'entrée d'une grotte, que la jeune fille qui s'y est réfugiée n'éprouve ce pudique embarras dont déjà le sentiment de sa solitude la préservait à peine. A ma vue, une vive rougeur colora les joues d'Émilie, et, quittant aussitôt la place reculée où elle était assise, elle accourut sur le seuil, comme pour se mettre sous la protection du jour et des cieux. Ce mouvement, tout naturel qu'il fût, ne pouvait m'être agréable, car l'alarme, même la plus passagère, outrage un sentiment délicat et honnête. Toutefois, le déplaisir que j'en ressentis me fut de quelque secours pour donner à mon apparition le tour prosaïque que réclamaient les convenances. Je racontai à Émilie à quelle suite de circonstances je devais le bonheur d'être conduit auprès d'elle. Je lui fis part des mesures que je venais de prendre pour hâter sa réunion avec ses parents, sans aucun doute déjà rassurés

à cette heure par l'arrivée de mon ami auprès d'eux; puis, encouragé par le plaisir visible que causaient ces bonnes nouvelles, j'arrangeai mes discours de manière à ramener assez de sécurité pour que ces courts moments d'un tête-à-tête si inespéré, ne fussent pas troublés par les poisons de l'inquiétude et de l'effroi. Émilie sourit alors, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux ; et si, à la vérité, elle conserva quelque embarras, il n'avait cette fois d'autre cause que la décente réserve qui l'empêchait d'oser me témoigner assez une reconnaissance qu'elle ressentait vivement.

En ce moment la neige avait cessé de tomber, et le vent, maître du col et des hauteurs, tenait les lourdes nuées suspendues au haut des airs. Un jour triste et blafard éclairait la surface des plateaux, tandis qu'une nuit humide régnait dans les gorges, du fond desquelles s'élevaient par lambeaux déchirés de grises et incertaines vapeurs. Nous nous assîmes à la place où nous nous trouvions, et, les yeux fixés sur ce spectacle, nous commençâmes à nous entretenir des aventures de la journée, des fureurs de l'orage, de ces magnifiques contrastes offerts à nos regards dans l'espace de quelques heures, jusqu'à ce que, nous étant doucement rencontrés sur mille impressions que nous avions ressenties ensemble, bien que séparés, il s'ensuivit des paroles moins réservées, et un abandon plus intime. Émilie m'avoua que, une fois réunie à ses parents, elle compterait cette journée, où elle avait éprouvé tant d'émotions, de terreurs et de joies, parmi les plus belles de sa vie..... Je me hasardai alors à lui répondre que ce moment, où j'avais le bonheur de la rencontrer seule et de pouvoir lui faire l'aveu des sentiments dont mon cœur était plein, était un moment auquel je n'en pouvais comparer aucun de ma vie passée, et dont je ne saurais jamais retrouver le pareil loin de sa présence. Ces paroles lui causèrent un trouble extrême. Pour faire diversion, et comme elle était transie par le froid de ces hauteurs, je la pressai de revêtir cette peau de mouton que j'avais apportée de Trient. C'est une sorte de manteau grossier, dont s'affublent les pâtres du pays. Elle se prêta à mon envie en souriant, et tandis que, d'une main, je tenais suspendu l'habit du pâtre, de l'autre, j'allais, par l'ouverture des manches, à la rencontre de la sienne. Mais voici que, sous cet agreste accoutrement, les grâces délicates de son visage brillèrent d'un éclat si vif et si nouveau, que, transporté d'amour, mes lèvres s'égarèrent sur cette main que je tenais encore, et elles y imprimèrent un baiser. Confuse et tremblante, Émilie retirait sa main, lorsque des voix se firent entendre. Nous nous levâmes en sursaut. C'était le guide..... et derrière lui le père !

Je n'ai jamais vu chez un père la joie de retrouver sa fille aussi expressivement mélangée du dépit de la trouver pas seule. Émilie, pour lui

cacher sa rougeur, s'était élancée dans ses bras ; moi-même je m'empressai de lui témoigner combien je prenais de part à cette heureuse réunion, et néanmoins ni ses paroles, ni ses manières ne pouvaient en aucune façon se mettre à l'unisson des nôtres, bien que la situation lui commandât de se montrer tendre envers sa fille, et surtout reconnaissant envers moi. Aussi son embarras, presque trop marqué, se communiquait déjà à nous-mêmes, lorsque, pour trouver une contenance, il se prit à rire de l'accoutrement pastoral d'Émilie. Ce fut une issue admirablement trouvée, par laquelle nous sortîmes tous de peine, riant à qui mieux mieux, sans avoir, ni les uns ni les autres, la moindre envie de rire. Vinrent ensuite les explications mutuelles sur les incidents de la journée. Mon ami, le Français, avait fait merveilles. Il avait rencontré le guide, il avait retrouvé le père, retrouvé la mère, et rassuré tous les deux en leur apprenant que leur fille était depuis une heure de temps sous ma garde, au fond d'une grotte. C'est sur ce mot que M. Desalle (le père d'Émilie), au lieu de manifester une grande allégresse, s'était levé brusquement, pour nous rejoindre en toute hâte.

Une chose que j'ai oublié de dire, lecteur, c'est que cette jeune personne, je l'avais remarquée dès longtemps, à Genève déjà, au milieu des réunions de l'hiver ; je l'avais remarquée aussi aux premiers beaux jours, alors que les jeunes filles, échangeant les laines et les pelisses de la saison froide contre les robes légères et les écharpes flottantes, semblent comme des fleurs fraîchement écloses de l'enveloppe jalouse qui voilait leur éclat. Je l'avais remarquée encore, lorsqu'au mois d'août elle était partie pour visiter les glaciers, et que j'étais parti sur ses traces. Demanderez-vous si elle m'avait remarqué à son tour? Ce n'est pas à moi de le dire, mais ce que je puis affirmer, c'est que ses parents m'avaient, eux, infiniment remarqué. Mes assiduités, qui troublaient leur repos et qui contrariaient leurs vues, les avaient seules portés à se déplacer pour venir voir une belle nature dont ils n'avaient que faire, et, comme on l'a vu plus haut, à préférer le passage pénible du col de Balme au trajet facile de la Tête-Noire. Cette courte information explique bien des choses; je pourrais la rendre plus complète en anticipant sur un avenir peu éloigné, si je ne craignais de nuire à l'intérêt de mon récit, en rapprochant de ces poétiques aventures le dénoûment, heureux à la vérité, mais prosaïque, auquel elles aboutirent à six mois de là. Je reprends mon récit.

Le temps, sans cesser d'être sombre, n'était plus orageux ; le peu de neige qui était tombée commençait à disparaître, et tout promettait une soirée tranquille. Nous quittâmes la grotte, et nous nous dirigeâmes vers un tourbillon de fumée qui, s'élevant de derrière un bois de mélèzes, marquait la place où nous étions attendus. Le Français était absent pour

l'heure, mais nous y trouvâmes madame Desalle confortablement établie dans le plus joli bivac possible. « Votre ami, monsieur, est un homme charmant ! » me dit-elle dès qu'elle m'aperçut. En effet, avec cette activité secourable et galante que développe si vite chez les Français la vue du sexe en détresse, mon compagnon avait en quelques instants dressé une sorte de chaise longue, au moyen de quelques pierres juxtaposées et recouvertes d'un lit de mousses sèches; au-dessus, il avait entrelacé les branchages des mélèzes, de manière à former un abri impénétrable à la neige ; puis, allumant un petit feu à l'usage de madame Desalle, il avait entassé plus loin de gros branchages de façon à produire un brasier ardent, autour duquel des baguettes, portées sur des coches faites aux mélèzes voisins, attendaient qu'on y suspendît, pour être séchés, les effets de la caravane. Ces égards pour une dame qui n'était plus jeune, et ces soins prévoyants pour assurer le bien-être de notre petite colonie, provoquèrent chez nous tous ce sentiment de gratitude qui est si merveilleux pour changer les situations les plus ingrates en moments pleins d'agrément. Mais à la vue d'un petit ustensile d'argent, formé de trois ou quatre pièces artistement ajustées, et rempli d'un liquide en ébullition, je ne pus m'empêcher de rire. J'y reconnus une cafetière mécanique, à deux ou trois fins, dont mon compagnon nous avait démontré les propriétés à Valorsine, et dans laquelle il venait de verser quelques gouttes d'essence de café achetée à Paris, sur une poignée de neige ramassée au col de Balme.

En cet instant, nous l'aperçûmes lui-même qui remontait le mamelon sur lequel nous étions, en tirant après lui une mère vache qui le suivait sans trop de peine... « Bravo ! s'écria-t-il, en nous voyant tous réunis, j'en amène pour tout le monde, mais du café, seulement pour ces dames. Je vous salue, mademoiselle ; veuillez, messieurs, déposer sur les baguettes ce châle, ces manteaux. Je me charge du reste. » Aussitôt, après avoir ouvert et déposé auprès de ces dames un petit sucrier de poche, il se mit à traire la vache dans deux de ces tasses en bois de coco qui servent à boire aux sources; puis y ayant versé le café, il présenta le breuvage d'un air à la fois empressé et glorieux qui était à mourir de rire. Je riais donc, mais cette fois de gaieté, de contentement, et sans mélange aucun de malice, comme j'avais pu faire à Valorsine. En effet, je venais de comprendre seulement alors une chose bien simple pourtant, c'est qu'en voyage, comme ailleurs, il n'est de vilain accoutrement que celui qui, ne convenant qu'à son maître, est sans emploi pour autrui.

Au sortir de l'angoisse, les cœurs s'ouvrent aisément à l'indulgence, au bonheur, à une cordialité expansive qui en chasse tout sentiment rancunier. Déjà M. et madame Desalle semblaient ne se souvenir ni de la grotte,

ni d'autres contrariétés plus anciennes ; et moi-même, reconnaissant de l'accueil amical qu'ils me faisaient, j'évitais de leur donner de l'ombrage en me montrant trop empressé auprès de leur fille. Pour celle-ci, revenue de son trouble, mais intérieurement agitée, elle s'efforçait de cacher ses préoccupations sous un air d'enjouement, tandis que mon nouvel ami, le Français, ayant remis en poche sa batterie de cuisine, s'occupait avec les guides des préparatifs du départ.

Au moment où nous partîmes, le soleil venait de reparaître à l'horizon, et le dais de grises nuées qui avait plané jusqu'alors sur nos têtes, empourpré tout à coup par les feux du couchant, s'était changé en un dôme d'une sublime splendeur. Insensiblement cet éclat s'effaça, les pâles feux des étoiles brillèrent çà et là dans le ciel, et la nuit nous surprit au milieu de la descente. Il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à Martigny, et, d'un autre côté, coucher à Trient semblait un parti désespéré. Les guides eux-mêmes ne nous y engageaient pas. « Rien pour coucher, disaient-ils, et pour vivre des œufs... — Des œufs ! interrompit le Français, écoutez, je me charge du souper ;... il réfléchit un instant... et de la couchée ! ajouta-t-il ; j'ai des lits pour ces dames. Mais il faut que je prenne les devants ; ainsi, bon voyage, et au revoir. » Nous voulûmes le retenir, le remercier du moins, mais il était déjà hors de vue. Au bout d'une heure et demie, nous sortîmes du bois Magnin. A la vive lumière qui brillait aux fenêtres d'une maison, nous reconnûmes de loin les cabanes de Trient, et nous jugeâmes que notre compagnon était à l'œuvre. En approchant, nous croisâmes deux voyageurs que nous vîmes avec surprise s'engager, à cette heure avancée, dans le sentier de la Forclaz. C'étaient nos deux Anglais. A son arrivée, le Français n'avait rien eu de plus pressé que de les réveiller pour leur annoncer l'agréable nouvelle que, comptant sur leur politesse, il avait promis leurs lits à deux dames qui allaient arriver. Les deux Anglais, visiblement contrariés, étaient sortis du lit silencieusement, et après s'être irrités contre l'hôtesse qui leur proposait de coucher dans le fenil, ils s'étaient décidés à partir.

J'ai décrit plus haut l'hôtel du lieu. Nous y arrivâmes vers dix heures. En passant devant la porte de la cuisine, nous aperçûmes un grand mouvement de gens allant, venant, et, au milieu, notre Français qui, illuminé par le flamboyant éclat du foyer, donnait ses ordres, tout en veillant sur une sorte de casserole où bouillonnait un mets écumeux. « Montez ! montez ! nous cria-t-il. Impossible que je quitte mon *sambayon ;* il y va de ma gloire, et de votre entremets. « Nous montâmes dans la salle d'en haut, où les trois géologues, conviés au festin, nous accueillirent avec une cordiale bonhomie. Je trouvai cette salle bien changée. Les deux lits n'avaient pu être enlevés, mais ils étaient disposés avec décence, et le

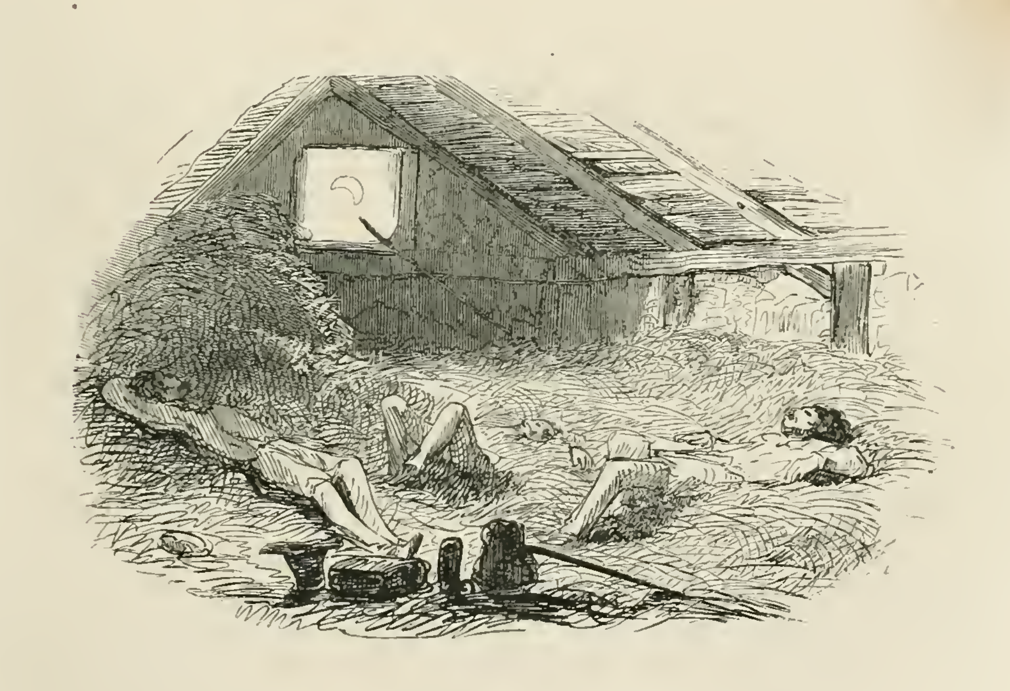
Français, s'étant fait livrer toutes les nappes de la maison, les avait suspendues aux fenêtres en façon de rideaux, profitant de l'ampleur de ces blanches toiles pour les relever en festons sur les côtés. Cette seule disposition, en ôtant de cette salle de cabaret le souvenir de sa destination, lui donnait un aspect de convenance et de propreté que rehaussait le plaisir de tous, et de nos dames surtout. Mais ce qu'il fallait admirer, c'était la table. Six chandelles, proprement ajustées dans des bouteilles, illuminaient une nappe chargée de mets rustiques et d'ustensiles pittoresques : au milieu, un potage fumant; sur les ailes, trois ou quatre variétés d'omelettes; autour, et symétriquement disposées, des chopines d'étain remplies, les unes d'un petit muscat du Valais, les autres de l'eau du glacier. Nous nous assîmes avec délices. Le plaisir d'arriver, la surprise de rencontrer tant de ressources, et, plus que cela, le sentiment que toutes ces choses étaient sorties de terre, au coup de baguette du plus aimable empressement, portèrent à son comble un contentement auquel se mêlait, dans ces premiers moments, le charme plus sérieux de la reconnaissance.

Le Français ne tarda pas à paraître. Derrière lui, l'hôtesse toute grave d'obéissance et de vouloir portait le *sambayon*. Nous nous récriâmes sur le plaisir de la surprise et sur l'habile ordonnance du festin. « N'est-ce pas? Et voilà ce que c'est, ajouta-t-il, en se tournant vers la pauvre femme, que de rencontrer de braves gens qui ouvrent leur cave, livrent leurs œufs, donnent leurs nappes. Allez, bonne femme, envoyez coucher vos hommes, et quand le vin sera bouillant, appelez-moi. C'est un *négus*, nous dit-il. A table maintenant! Ici, madame Desalle, là mademoiselle Émilie; M. Desalle en haut, moi en bas, vous et ces messieurs dans les intervalles, et vive l'auberge de Trient! » Nous fîmes un chorus général, moi surtout, qui venais d'assurer à ma chaise une place entre celle d'Émilie et celle de sa mère.

Le souper, comme on peut croire, fut charmant. Dès la soupe, qui était bonne, mais claire, ce furent des exclamations qui se renouvelèrent à chacun des mets; et sans parler de ce que le cœur y mettait du sien, tous ceux qui ont passé dans les montagnes une journée de fatigues et de privations savent ce que vaut un médiocre potage, et avec quelle facile complaisance on trouve exquis les plus simples aliments. Mais quand vint le tour du *sambayon*, les acclamations redoublèrent. Le Français, plus joyeux que nous tous, y répondait par des saillies de pétillante gaieté, en telle sorte que le tumulte, commencé par des propos de félicitation, se prolongeait en éclats de rire. L'arrivée du *négus* suspendit ce tumulte. Dès qu'il fut servi, tout le monde à la fois, et le Français aussi, réclama la faveur de porter un toast; mais M. Desalle s'adjugeant la parole à raison de son âge : « Je porte, dit-il, la santé de notre amphi-

tryon! Qu'il m'excuse si je le désigne ainsi, en attendant que je sache un nom qui nous demeurera cher à tous, et à ma famille en particulier. Monsieur a fait, d'une journée de fatigues et d'alarmes, une journée de plaisirs et de délassement; je lui en exprime notre affectueuse et vive gratitude. » Nous nous levâmes tous pour choquer nos verres contre celui du Français, qui répliqua incontinent : « La modestie m'empêche de me nommer, mais voici mon nom écrit au fond de mon chapeau. Qu'il me soit permis de dire à mon tour que, depuis que je voyage, je n'ai pas pris encore autant de plaisir qu'aujourd'hui, et d'en conclure que je ne m'étais pas trouvé encore en si aimable compagnie. Je bois à la vôtre, mesdames et messieurs! »

Bientôt après, nous prîmes congé des dames, et nous gagnâmes notre couche rustique, où, grâce aux fatigues de la journée, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aurore.



LE

GRAND SAINT-BERNARD

Nous étions à l'hospice du grand Saint-Bernard, les pieds contre le feu, en compagnie du prieur. Celui-ci, après maints récits provoqués par nos questions, se prit à dire : « Du reste, messieurs, notre mont Saint-Bernard est plutôt célèbre qu'il n'est bien connu.

— Et je vais vous dire pourquoi, mon père, interrompit un gros monsieur, qui, assis à la droite du foyer, n'avait point encore pris de part à la conversation : il est mal connu parce qu'il a été souvent décrit. Il en est de votre mont célèbre comme de tant d'auteurs du jour, célèbres aussi, et que nous, public, nous connaissons par les feuilletons, par les biographies, par les estampes. Les feuilletons plaisantent, les biographies mentent, les portraits flattent : le tout est faux comme une épitaphe ! »

Ce monsieur se tut. Mais moi qui suis public aussi, moi qui ai mes idées et mes convictions de public, je me sentis froissé par la leste brusquerie de son propos : « Permettez, lui dis-je, les épitaphes....... Il ne me laissa pas achever : — Les épitaphes! Voudriez-vous par hasard prendre la défense des épitaphes? alors je vous enverrais promener (je tressaillis, et mon regard, j'en suis sûr, étincela) pendant une heure seulement au cimetière du Père-Lachaise. Vous ne nierez pas, monsieur, qu'il y a bien quelques diables sous cette terre? Eh bien, les épitaphes n'y signalent que des anges.

— Possible, lui dis-je. Au surplus, l'on conçoit que les survivants, dans l'excès de leur douleur.....» Il m'interrompit encore : « Vous êtes

jeune, monsieur, vous êtes fort jeune. Il vous reste à apprendre que ce n'est jamais la douleur, mais bien le faste, la vanité ou la joie qui dictent et qui paient ces mensonges. » Je me récriai : — La vanité, encore ; mais la joie, monsieur, la joie au cimetière, sur une tombe! — La joie, monsieur; l'allégresse, si vous aimez mieux; cette allégresse sourde, puissante, où jette la venue d'un copieux héritage..... Par un sentiment d'ailleurs naturel, mais qui n'a rien de commun avec la douleur, on veut reconnaître de quelque façon le bien qui nous est fait, et l'épitaphe se présente. C'est la plus commode d'entre toutes ces façons, la moins coûteuse, et, à ces causes, la plus anciennement pratiquée. Grave, sculpteur; grave profond, grave toujours; mets-en des vertus, mets-en encore; acquitte le tribut de..... de quoi? messieurs, s'il vous plaît, si ce n'est de notre gratitude profonde envers le défunt, de notre parfaite et entière satisfaction, de notre allégresse, d'autant plus vive, d'autant plus chaude au dedans, qu'il lui est pour l'heure interdit de s'épandre.....

— Il y a des monstres, repris-je indigné, qui sont faits ainsi, mais..... — Retirez ce mot, jeune homme, et réservez-le pour de plus odieuses choses. Ce qui est misère, misère inhérente à l'humanité, ne saurait, sans injustice, être dit monstrueux. Je vous parle là de faits communs, je vous parle d'égoïsme plutôt laid que pervers, d'hypocrisie décente et honnête parmi les hypocrisies; je vous parle de ce qu'ont pu faire des monstres tels que vous et moi, par exemple. Tout ce que je veux dire, c'est que ces mêmes monstres, s'ils sont réellement affligés, n'ont que faire de mausolées ni d'épitaphes. La douleur se nourrit d'elle-même; elle est timide, craintive, elle a ses pudeurs; jusqu'à ces habits de deuil que lui impose l'usage, en attirant les regards, lui sont importuns. La douleur pleure l'être tout entier, avec ses défauts qu'elle excuse, avec ses vertus qu'elle chérit, et auxquelles elle rend le culte secret des amers soupirs et des larmes ignorées. La douleur, monsieur, vraie, profonde, loin de s'étaler, elle se laisse à peine surprendre; et si, fils ingrat, je voulais faire croire à la mienne, avant tout, je me garderais d'aller poser un marbre sur la tombe de ma mère! »

Ce monsieur qui parlait ainsi me déplut. Le prieur me déplut aussi qui témoignait se ranger à une opinion dont l'expression me paraissait tristement sévère, et le sens faux et paradoxal. Pour ne pas contredire, et faire diversion : « Va pour les épitaphes, monsieur, mais nous parlions tout à l'heure de descriptions, de biographies, de portraits d'auteurs?.....

— Je crois à tout cela comme aux épitaphes, et ce n'est pas à dire que je n'y croie point du tout. Écoutez donc : ces diables du Père-Lachaise, il se peut au fond que ce fussent de bons diables; à coup sûr, ils n'é-



Je remis aux hommes du ciel la victime du monde, et je m'éloignai à pas précipités.

(LE GRAND SAINT-BERNARD.)

taient pas sans qualités, et l'épitaphe ment peut-être autant par celles de leurs vertus qu'elle omet que par celles qu'elle leur décerne..... De même ces portraits de nos célèbres ; ils ne sont pas sans ressemblance, mais c'est pareillement du beau qui est faux, sur du vrai qui est incomplet. Ce n'est pas la figure de l'homme qu'on nous donne, c'est le visage de l'immortel ; ce n'est pas, comme jadis, cette mesquine tête de Fénelon enfouie dans une perruque, c'est un magnifique masque grimé, coiffé, ébouriffé, pour le public et pour la postérité..... Autrefois on laissait au public le soin de retrouver sur la mesquine figure l'âme qu'avaient révélée les écrits ; aujourd'hui, c'est à ce même public de retrouver dans les écrits l'inspiration, l'originalité, l'intime, l'humanitaire, inscrits au visage. Épitaphe ! monsieur. Sur tous ces masques lithographiés, burinés ou peints, je lis en gros caractères : Voici le plus grand des poëtes ! Voilà le plus sublime des lyriques ! Celui-ci fut hâve de méditation ; celui-là creux de profondeur ; cet autre bouffi de génie ! Épitaphe ! monsieur, tout est épitaphe !..... Mais pour en revenir au Grand-Saint-Bernard..... »

En ce moment quelque tumulte se fit entendre dans le bas de l'Hospice, du côté du seuil, et les aboiements des chiens couvrirent la voix de notre gros monsieur. « Ce sont des arrivants. » dit le prieur, et il nous quitta pour aller les recevoir. Nous demeurâmes seuls, le gros monsieur et moi, occupés chacun de notre côté à former des conjectures sur ce qui se passait, et sans plus songer aux épitaphes. Au bout de quelques instants, un monsieur entra dans la salle.

Ce monsieur était un touriste, âgé de trente ans environ, fort bien mis, très-communicatif. « Je vous salue, messieurs. » Il prit un siége ; nous nous rangeâmes pour lui faire place : « Pardon, mais le feu fait plaisir quand on sort de l'avalanche.....

— Une avalanche ? dit le gros monsieur.

— Dans cette saison ? ajoutai-je.

— Et puis belle, je vous en réponds : d'un quart de lieue au moins. »

Je ne compris rien à l'avalanche de ce monsieur. En effet, nous étions à la fin de juillet, dans une saison par conséquent où les sommités voisines étant entièrement dépouillées de neige, cette neige qui n'y est pas ne saurait se précipiter en avalanche. N'osant toutefois contredire, je me bornai à prier ce monsieur de nous conter son aventure.

« Volontiers, dit-il. Nous avons quitté la cantine à six heures. (La cantine, c'est, du côté du Valais, la dernière maison habitée que l'on rencontre avant d'arriver à l'Hospice.) J'avais à quinze pas devant moi une société : ce sont eux qui arrivent. Deux messieurs, une jeune fille, jolie, ma foi ! mais poitrinaire. Ils l'emmènent passer l'hiver en Italie. L'un des deux hommes est son père ; l'autre son fiancé ; un grand Jacques tran-

quille, empressé comme une statue. Ces Suisses sont comme cela. Arrivés sur l'avalanche..... »

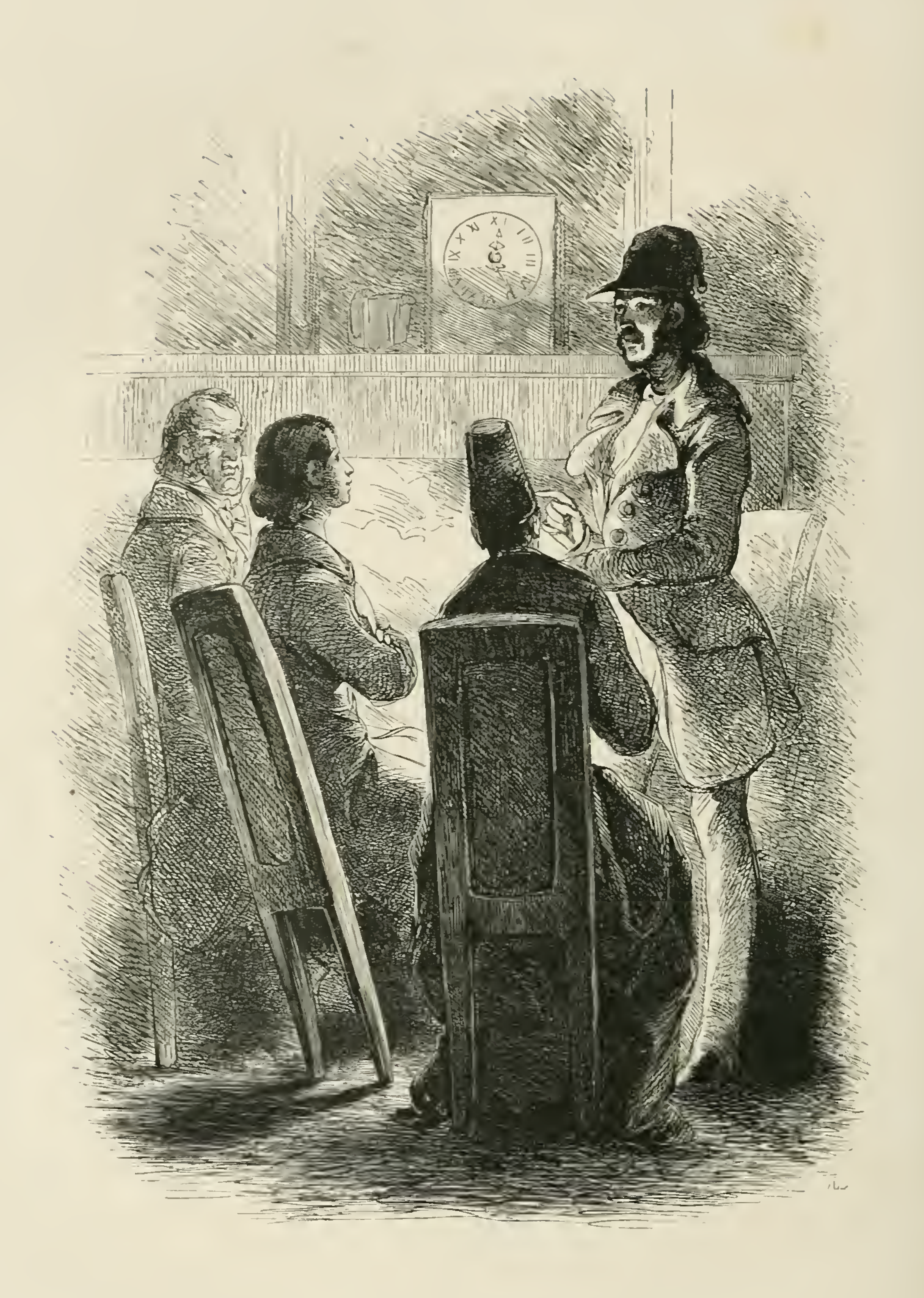
Ici, j'essayai d'interrompre : « Permettez, monsieur, c'est ordinairement l'avalanche qui arrive sur vous.....

— Attendez. Arrivés sur l'avalanche, je vois que la mule de cette demoiselle y enfonce jusqu'au ventre, et qu'ils ne s'en tireront pas, à cause du guide qui n'entend rien à manœuvrer une bête. Alors je m'approche, j'écarte le manant, je prends la bride, et je vous faire marcher la mule, il fallait voir!..... Mais voici que la demoiselle s'effraye, le père se fâche, le fiancé crie, si bien que la rosse devient quinteuse, et le guide s'en mêle, qui veut m'empêcher de la rouer de coups. Parbleu! lui dis-je, reprenez-la, votre mule, et je lui lance la bride. Mon imbécile la manque, je lui allonge une calotte, la bête s'abat, et la demoiselle roule au fond de l'avalanche.....

— Mais, permettez, interrompis-je encore, c'est ordinairement l'avalanche qui roule sur la demoiselle... .

— Attendez donc. Voilà mes deux poltrons qui se mettent à vociférer, le guide qui jure, la demoiselle qui crie au secours. Je les envoie à tous les diables, et n'apercevant ni pères, ni chiens, je me lance dans l'avalanche, j'arrive droit sur leur demoiselle, et, aidé du guide, je la ramène saine et sauve sur la chaussée. Voilà l'histoire, » dit notre touriste en terminant. Puis s'étant pris à tousser : « Ça enrhume, l'avalanche. Bonne nuit, messieurs. Je vais me coucher, et boire chaud. » Là-dessus il se retira, sans nous avoir donné le temps de rectifier l'idée singulièrement erronée qu'il se faisait d'une avalanche.

On sait en effet qu'une avalanche, c'est une pelote de neige, qui, venant à se détacher des hauteurs, se grossit des neiges sur lesquelles elle roule, devient en peu d'instants une masse formidable, et, dans sa chute précipitée, brise, renverse, écrase tout sur son passage. Des circonstances accidentelles peuvent déterminer une avalanche dans tout endroit où la neige repose sur des pentes rapides, mais c'est en général dans les mêmes couloirs et aux mêmes endroits qu'elles ont lieu chaque année, en vertu de circonstances favorables et constantes qui leur font prendre cette route. En plein été, lorsqu'on voyage dans les Alpes, on reconnaît fort bien ces couloirs : ce sont de vastes pentes, entièrement dégarnies d'arbres, de rocs, et au bas desquelles sont accumulés des débris séculaires que la végétation envahit et recouvre, à mesure qu'en s'amoncelant ils se servent de remparts à eux-mêmes. Dans les hautes vallées, où les chaleurs sont de courte durée, les neiges qui se sont accumulées durant l'hiver au bas de ces couloirs, n'ayant pas le temps de fondre, y demeurent en permanence, et il arrive aux gens du pays d'appeler *avalanches* ces restes de l'avalanche véritable.



Ce monsieur était un touriste ... fort bien mis, très-communicatif.

(LE GRAND SAINT-BERNARD.)

De là la méprise de notre touriste, qui, visitant ces vallées pour la première fois, et la tête farcie de notions d'itinéraires, s'était persuadé avec empressement qu'il avait eu glorieusement affaire à ce redoutable fléau des hautes Alpes.

J'aurais essayé de le désabuser s'il nous en eût laissé le temps, bien que ce soit une tâche malaisée et ingrate que de désabuser un homme, lorsqu'il croit fermement une chose qui flatte son amour-propre. Quand mon cousin Ernest se battit en duel, nous, honnêtes témoins et bons parents, nous avions chargé à poudre : l'adversaire ajusta, Ernest tira en l'air, on s'en alla déjeuner, et l'honneur fut satisfait. Mais quand il raconte l'histoire, mon cousin Ernest, il prétend que la balle effleura son oreille, il imite le sifflement du projectile ; ma tante Sara frémit, toute la compagnie frémit, et nous..... nous honnêtes témoins et bons parents, nous sommes contraints de frémir avec la compagnie et avec ma tante. Frémirions-nous, si ce n'était chose ingrate et malaisée que de désabuser notre cousin?

Le touriste venait de nous quitter lorsque deux messieurs, qui me parurent être le père et le fiancé, entrèrent dans la salle. Ces messieurs se mirent à table, et parurent s'apprêter à bien souper. Leur appétit me choqua, et leur sécurité me déplut. Ce monsieur âgé me paraissait par trop tranquille pour un père dont la fille, déjà poitrinaire, venait de passer une demi-heure dans la neige; et quant au fiancé, à chaque bouchée qu'il s'administrait, je m'en indignais, comme d'un outrage fait à la beauté malheureuse et souffrante. Je me souviens même qu'à l'exemple du touriste, je tirais de ce spectacle des inductions tout à fait défavorables à la sentimentalité suisse.

Pendant que j'étais tout occupé de mes inductions, un domestique entra dans la salle, apportant du thé sur un plateau, et tout aussitôt parut la demoiselle elle-même. C'était bien elle, car son père, s'étant levé, l'embrassa au front, en témoignant une grande joie de la voir si promptement rétablie, tandis que ce malotru de fiancé, au lieu d'entrer en extase, ou de se confondre en expressions senties de vif bonheur et de tendre joie, il continuait de manger en disant avec l'accent le plus calme et le plus vulgaire : « Louise, assieds-toi là, et prends ton thé pendant qu'il est chaud. » Certes, ce n'était pas là le tutoiement passionné de Saint-Preux s'adressant à Julie; aussi cette tranquille familiarité me faisait-elle l'effet comme d'une profanation.

Cette demoiselle était effectivement fort jolie, et le danger qu'elle venait de courir rehaussait à mes yeux l'agrément de ses traits et les grâces de son visage..... Seulement, je ne lui trouvais ni le pudique embarras d'une fiancée que deux messieurs considèrent, ni cet air de touchante mélancolie qu'on s'attend à rencontrer chez une jeune personne

frêle et menacée. Mais ce qui me déconcerta bien autrement, ce fut de surprendre sur ce visage, où je cherchais l'abattement et la tristesse, les signes visibles d'un fou rire que notre présence comprimait à peine. Ce fou rire se communiqua au fiancé d'abord, puis au père, qui, n'y pouvant plus tenir, se tourna vers nous en disant : « Pardon, messieurs, ces rires doivent vous paraître déplacés, mais ils sont irrésistibles, excusez-nous. » Tous les trois alors, affranchis de gêne, éclatèrent de rire, pendant que nous les considérions avec l'étonnement le plus sérieux.

Je jugeai à propos de me retirer, et déjà je m'y disposais, tout en regrettant de m'être mis en frais de compassion pour des gens au fond si contents, lorsque le père s'adressant à moi : « Je veux vous mettre au fait, monsieur, de la cause de cette hilarité qui doit vous paraître étrange. Il s'agit d'un monsieur.....

— Ce monsieur qui était ici tout à l'heure?.....

— Précisément; le plus obligeant du monde, mais le plus dangereux que je sache. Nous ne l'avions jamais vu, lorsqu'il s'est fourré dans la tête, là-bas vers ces neiges, que nous courions quelque grand danger d'avalanche. Par pur dévouement alors, et avec un imperturbable aplomb, il a écarté notre guide, rossé notre mule et jeté ma fille dans le ravin..... » Les rires interrompirent ce récit. En effet, plus l'alarme avait été vive, plus, le danger passé, ces circonstances se présentaient sous leur côté comique à l'esprit des trois voyageurs, et excitaient en eux la gaieté dont j'étais le témoin, et dont je fus bientôt le complice. J'y mis le comble en leur apprenant que, dans l'esprit du touriste, la jeune demoiselle passait pour poitrinaire, et son frère pour un fiancé auquel il reprochait une prosaïque froideur.

Le gros monsieur, toujours assis au coin du feu, avait écouté cet entretien sans y prendre part et sans s'associer à nos rires. A la fin, s'étant levé, comme pour gagner sa chambre : « ..... Un sot, dit-il, et un de mes compatriotes, vous pouvez y compter. Il n'y a qu'un de mes compatriotes qui réunisse à cet heureux degré l'étourderie et l'aplomb, la présomption et l'ignorance, et qui, plutôt que de douter de lui-même, vous jettera dans ce qu'il prend pour une avalanche, une fraîche demoiselle qu'il prend pour une poitrinaire..... Messieurs, je vous souhaite le bonsoir. » Là-dessus, le gros monsieur prit une lumière et se retira. Bientôt après, nous en fîmes autant.

Les chambres réservées aux voyageurs à l'hospice du grand Saint-Bernard sont de petites cellules séparées les unes des autres par une cloison en bois. Lorsque j'eus éteint ma lumière, j'aperçus une clarté qui se projetait sur mon lit, au travers des fentes de cette cloison. Il est rare, en pareille conjoncture, qu'une curiosité très-indiscrète, mais très-vive aussi, ne vous porte pas à approcher votre œil de celle des

fentes qui vous paraît la plus large. C'est ce que je ne manquai pas de faire, en prenant les plus sages précautions pour qu'aucun bruit ne trahît mon indiscrétion. Alors je vis, à ma grande surprise, et peut-être



avec quelque désappointement, notre touriste assis sur son lit, le buste et la tête chaudement enveloppés, et qui, tenant la plume, paraissait absorbé dans un travail de composition. A côté de son lit, une théière fumante et un flacon d'eau de cerises. De temps en temps, il cessait d'écrire pour relire et corriger, et toutes les nuances de satisfaction, depuis le simple sourire de contentement jusqu'au sérieux le plus admiratif, venaient se peindre sur son visage. Un moment, il ne put résister au désir d'écouter le flatteur murmure de sa période, et, dans le morceau qu'il se lut à lui-même, je distinguai seulement qu'il s'agissait de *molosses*, de *violettes*, et d'une jeune personne nommée *Emma*. Je conclus que notre touriste était un auteur, peut-être même un voyageur de l'école d'Alexandre Dumas, qui était occupé pour le moment à rédiger les impressions, les souvenirs et les catastrophes de sa journée. Sur ce, je le laissai à son travail, et je m'endormis.

Le lendemain, à déjeuner, j'appris que le touriste était parti depuis une heure : de son côté, le gros monsieur s'apprêtait à gagner Martigny ; je

m'associai donc, pour descendre à la Cité d'Aoste, aux trois personnes avec qui j'avais fait connaissance la veille d'une façon si gaie. Ces trois personnes, dans l'une desquelles le touriste avait deviné du premier coup d'œil un Suisse flegmatique, ne laissaient pas que d'être de Chambéry. Elles se rendaient à Ivrée, pour y célébrer les noces de la jeune fille, promise dès long-temps par son père, aubergiste à Chambéry, au fils d'un Piémontais, aubergiste à Ivrée. Par la même occasion, le bonhomme comptait s'approvisionner en vin et en riz, puis, après avoir terminé ses affaires, rentrer en Savoie par le petit Saint-Bernard. Chemin faisant, il m'expliquait toutes ces choses avec cette gaie et affectueuse bonhomie qui est naturelle aux Savoyards, et comme je paraissais y prendre intérêt, chemin faisant aussi il me priait à la noce, et sa fille, avec une aimable ingénuité, m'encourageait à leur faire l'honneur d'y assister. Sans refuser précisément, je n'étais pas non plus décidé à accepter, car voici ce qui se passait au dedans de moi.

La veille déjà, l'air de cette jeune personne m'avait vivement intéressé; mais aujourd'hui, je commençais à en devenir amoureux. C'est aller vite en besogne. Mais outre qu'en voyage le cœur, plus aventureux et plus libre, est plus prompt à s'enflammer, en tout temps il est peu à l'épreuve de certains traits d'un charme inaccoutumé, et d'une grâce pour lui nouvelle. Élevée auprès des religieuses du Sacré-Cœur, cette jeune fille était sortie du couvent depuis quelques semaines seulement, en sorte que, novice, sans expérience et à peine rendue au monde, elle était charmante à la fois par ses manières naïves et par je ne sais quelle fleur de joie et d'espérance, dont rien encore n'avait terni les tendres et délicates couleurs. Gracieusement montée sur sa mule, qui, selon l'instinct propre à ces animaux, suivait le bord extérieur de la chaussée, elle penchait sur le bord du précipice sans cesser de folâtrer avec une sécurité qui chez elle n'était pas courage, mais insoucieuse confiance. Cependant, lorsque l'entretien passait de la qualité des riz ou du prix des vins à des sujets plus de son goût, elle y prenait part, tantôt en se livrant à des saillies d'enjouement, tantôt en écoutant avec un sérieux plein d'intelligence. A deux ou trois reprises, il fut question de son fiancé; elle ne l'avait vu qu'une fois, elle parlait de lui sans embarras comme sans passion, sans paraître non plus voir dans le mariage autre chose qu'une fête délicieuse et perpétuelle. Aimable enfant! Tout en attachant sur elle mes regards, je me représentais sa future destinée, son désenchantement si prochain, et, après avoir deviné quels mécomptes l'attendaient probablement au sein même d'un bonheur domestique incertain encore, j'aurais voulu être l'homme qui devait les lui épargner par sa constante tendresse, et par les ménagements qu'inspire un cœur délicat et vivement épris. Mais comme je ne devais pas être cet homme, j'aimais mieux ne pas nour-



Pour la première fois elle écoutait un récit tout ensemble grave et attachant.

(LE GRAND SAINT-BERNARD.)

rir un sentiment qui devient bien vite pénible lorsqu'il est sans espoir. Voilà pourquoi je n'étais pas encore intérieurement décidé à assister à la noce du Piémontais.

Au bout de quatre heures, nous arrivâmes à la cité d'Aoste. C'était jour de foire. Sous l'ombre des ruines de l'amphithéâtre, et tout autour des antiques portes romaines, les paysans descendus des montagnes étalaient leurs denrées : ici les fromages s'élevaient en piles, là mugissaient des génisses, plus loin, de timides brebis bêlaient autour des échoppes, ou allaitaient leurs agneaux sous l'abri des chariots. Nos deux messieurs, à peine arrivés, s'étaient vus entourés de marchands à qui ils avaient affaire, et tout disposés déjà à me traiter comme on fait une ancienne connaissance, ils avaient abandonné à ma protection leur jeune demoiselle. L'hôtel où nous étions descendus était bruyant et encombré de monde. Pour l'en sortir, je lui proposai de faire un pèlerinage à la tour du Lépreux. Après y avoir consenti avec un joyeux empressement, et comme nous nous y acheminions déjà, elle me demanda qui était le Lépreux. Je lui promis qu'elle le saurait bientôt ; et étant entré dans la boutique d'un libraire, j'y achetai le livre de M. de Maistre. Alors nous nous dirigeâmes vers l'agreste enclos où s'élève la vieille tour qu'il a immortalisée ; et quand nous l'eûmes visité, nous allâmes chercher dans la prairie voisine un ombrage pour nous y asseoir et faire notre lecture. C'étaient des chênes touffus, et non loin quelques bouleaux, ceux-là auprès desquels le Lépreux, ayant vu *la jeune femme pencher la tête sur le sein de son époux*, sentit son cœur se serrer, et son âme près d'être brisée par un affreux désespoir.

Ma jeune compagne, élevée chez les religieuses du Sacré-Cœur, n'avait guère lu que des livres de piété. Pour la première fois elle écoutait un récit tout ensemble grave et attachant, dont le style, plein de mouvement et d'éloquence, tantôt pénètre mollement le cœur, tantôt l'étreint et le fait bondir de pitié. Calme d'abord, et presque distraite, elle regardait alternativement cette tour, ces montagnes, ce vallon, jusqu'à ce que, captivée de plus en plus par l'intérêt du récit, elle montra une sorte de surprise, à laquelle succédait insensiblement en elle l'enchanteresse émotion d'une âme neuve qui s'ouvre à la poésie. Son visage brillait de plaisir. Toutefois, à ces pages de plus en plus sombres, où se déroulent les souffrances amères du Lépreux, ses yeux se mouillèrent de larmes ; et quand j'approchai du moment où la sœur de cet infortuné va lui être retirée, sa compassion se trahit par des pleurs..... Elle me pria de ne pas poursuivre. Alors je fermai le livre, et, en le lui offrant pour qu'elle pût achever plus tard cette lecture, je la priai de conserver ce petit volume en souvenir de moi. Elle me le promit avec effusion, mais en rougissant. En effet, nous venions de sentir ensemble, de nous émouvoir ensemble, nos

cœurs s'étaient secrètement approchés l'un de l'autre, en sorte que la bienveillance ingénue de la veille venait de faire place, chez cette jeune fille, aux troubles pudiques du sentiment.

Nous retournâmes à l'hôtel. Les deux messieurs, tout entiers à leurs affaires, s'occupaient de les terminer afin de repartir. A peine s'aperçurent-ils que leur jeune demoiselle était bien changée. Pour moi, j'avais si bien la conscience du mal que je venais de lui faire imprudemment en troublant le calme de son cœur, et en l'ouvrant à la poésie tout juste au moment où elle allait contracter le plus saint, mais le plus prosaïque des engagements, que j'en éprouvais une sorte de compatissant chagrin. Ce mal, je ne pouvais déjà plus le guérir, mais je pouvais l'accroître peut-être en continuant de cheminer dans la société de cette jeune personne, comme j'y étais porté par un désir pressant, et presque coupable déjà en raison même de sa vivacité. Aussi, faisant un effort extrême pour résister aux sollicitations affectueuses du père, du frère, et aux timides mais instantes prières de leur compagne, je me séparai d'eux après les avoir remerciés de leur accueil. Quelques instants après, ils partirent. Je demeurai à Aoste, éprouvant au milieu de cette foule un vif sentiment de solitude, et le cœur tout rempli d'une mélancolie que j'allai nourrir à cette même place où nous nous étions assis le matin sous les chênes.

Le lendemain, et les jours suivants, je continuai d'être en proie à une préoccupation qui me laissait peu de curiosité pour observer les contrées ou les villes que j'étais venu visiter. A Ivrée, où je passai de grand matin, il fallut de nouveau me faire violence pour ne pas m'y arrêter au moins quelques heures. Les rues étaient désertes, l'air froid, la Doire à peine blanchie par les premières lueurs de l'aube, et néanmoins il me semblait que cette contrée fût la plus charmante de l'Italie, et cette ville la seule où j'aurais aimé fixer mes jours. Je voulus la traverser à pied. En passant, je vis plusieurs hôtels, et devant chacun je m'arrêtais incertain s'il était la demeure de la jeune fille, probablement endormie à cette heure, peut-être aussi rêvant tout éveillée à ses émotions de la veille, et à ce jeune homme qui en avait été sinon l'objet, du moins l'occasion. Comme je m'oubliais dans ces haltes successives, le cocher de ma carriole, à qui j'avais commandé de m'attendre au sortir de la ville, revint sur ses pas pour m'appeler. Je le suivis, la carriole roula, et, au moment où le pavé de la dernière rue cessa de retentir sous la fuite des roues, j'éprouvai une inexprimable tristesse. Toutefois avec le cours des semaines, cette préoccupation s'effaça insensiblement, et bientôt le vif sentiment que j'emportais se trouva transformé en un tendre souvenir. Je visitai Gênes, Florence, Rome, Naples; et quand il fallut songer au retour, je choisis, pour traverser les Alpes, le passage du Simplon, tout autant parce que mon

cœur, redevenu libre, ne me pressait plus de repasser par Ivrée, que parce que j'aurais redouté, en y passant, de voir s'y flétrir un souvenir si tendre, si pur et si rempli de fraîcheur.

Arrivé à Genève, l'automne dernier, j'allai, selon mon usage, faire visite à ma tante Sara. Plus haut, j'ai parlé d'elle, à propos du duel de mon cousin. Ma tante Sara habite la campagne : c'est, aux portes de la ville, un jardinet séparé par des murailles des jardinets voisins. Ce jardinet offre l'agrément d'une balançoire ; une pompe, dont l'eau ne tarit que dans les temps de sécheresse, y fournit aux arrosements ; et, à l'angle nord-est, mon cousin Ernest a fait élever une jolie montagne, sur laquelle il a construit et peint en vert un pavillon chinois, d'où la vue plane sur la maison de l'octroi et sur les fortifications de la ville.

Ma tante Sara est une excellente dame, maintenant âgée, qui n'a éprouvé durant sa vie qu'un seul malheur, celui de perdre son époux, il y a quarante ans, après trois mois d'un bonheur sans mélange, comme elle dit elle-même naïvement. Six mois après cette catastrophe, elle accoucha d'un fils posthume sur lequel se concentrèrent dès lors toutes ses affections : ce fils, c'est mon cousin Ernest, qu'elle a élevé comme une mère tendre qui fut institutrice dans sa jeunesse élève un fils unique, et de plus, posthume. Dès le bas âge, des méthodes d'ordre, des habitudes de bienséance, des leçons de maintien. Plus tard, pour former le cœur, des sentences, des quatrains, la morale en exemples, le vice puni, la vertu récompensée. Plus tard, pour former l'esprit, des règles d'urbanité, de conversation, et, dès la première adolescence, des gants, une badine, un frac, les pieds en dehors, et des manières conformes. Plus tard..... rien. A quinze ans, mon cousin Ernest était un homme fait, parfait, un homme-modèle, faisant la joie de sa mère, et la joie aussi de quelques camarades rieurs et dégourdis, dont ma tante trouvait le ton détestable. Aujourd'hui, mon cousin Ernest, toujours unique et posthume, est en outre un célibataire rangé, propret, qui élève des œillets, qui arrose des tulipes, et qui va chaque jour à la ville, à huit heures en été, à midi en hiver, pour retirer la gazette *après lecture*, et pour échanger, chez la loueuse de livres, le tome premier du roman que lit ma tante, contre le tome deuxième. Si les chemins sont humides, il porte des socques ; s'ils sont poudreux, il chausse ses souliers de peau jaune ; si la pluie tombe ou si le baromètre est menaçant, il prend place dans l'omnibus. Sans l'omnibus, il n'aurait jamais eu de duel.

Chose bizarre ! Je suis militaire de mon métier, assez vif de mon naturel, très-chatouilleux sur le point d'honneur, et je n'ai pas encore eu mon duel. Mon cousin Ernest passe sa vie au milieu de bonnes vieilles dames ; il ne fréquente ni les salons, ni les lieux publics ; il est débonnaire, il est unique, il est posthume... et le destin a voulu qu'il eût son

affaire d'honneur. C'est que, au fond, les habitudes sont, pour mon cousin Ernest, ce que sont pour d'autres les passions; et le droit d'être en route à huit heures, quand il a pris l'omnibus de huit heures, ce qu'est pour d'autres mauvaises têtes le droit imprescriptible d'entonner la Marseillaise, ou de fumer au nez d'une comtesse. Or, un jour, au moment où mon cousin prend place dans l'omnibus de huit heures, il se trouve que, sur la prière d'un jeune étranger, le conducteur vient de consentir à retarder le départ de quelques minutes, pour donner à la dame qu'attend cet étranger le temps d'arriver. Ceci attriste mon cousin, qui entrevoit dès lors un grand trouble apporté dans toute l'économie de sa journée. Le quart sonne; ceci aigrit mon cousin, qui songe que cette dame va être la cause d'une série continue d'irrégularités ricochant les unes dans les autres, et aboutissant à déplacer l'heure de son dîner, l'heure de son café, l'heure de sa sieste..... Aux vingt-cinq minutes, il n'y tient plus et se prend à grommeler : « Au diable la demoiselle! » Aussitôt le jeune étranger lui donne son adresse, lui demande la sienne, et tout se trouve arrangé pour le lendemain à huit heures, « à huit heures précises, » ajoute l'étranger. Ce jour-là mon cousin se fit attendre. Il apportait des excuses, on n'en voulut pas. Alors, honnêtes témoins et bons parents, nous fîmes le reste, et l'honneur fut satisfait.

Je reviens à la visite que je fis à ma tante Sara, l'automne dernier. Introduit dans le jardinet, je la trouvai établie dans le pavillon chinois, qui faisait une lecture à quelques bonnes dames du voisinage. Il fallait que le sujet en fût touchant, car je trouvai toute cette société dans l'attendrissement, hormis pourtant mon cousin Ernest, qui, toujours unique et posthume, fumait un cigare, nonchalamment assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un acacia pommelé. Après avoir salué tout ce monde et embrassé ma tante, je priai ces dames de ne pas interrompre leur lecture à cause de moi, et j'allai m'asseoir et fumer aussi sur le banc rustique, à l'ombre de l'acacia pommelé. Ma tante lisait exactement comme lit une mère tendre qui fut institutrice dans sa jeunesse, avec une emphase didactique, d'après des principes raisonnés, et selon toutes les règles de l'épellation la plus strictement régulière, en sorte que c'était un charme de l'entendre. Après avoir replacé ses lunettes sur son nez, elle continua sa lecture :

« ..... Cette jeune fille était une de ces blanches figures de femme qu'entoure comme d'un voile crépusculaire une bleuâtre auréole d'intimes tristesses. Condamnée par le sort à subir l'autorité d'un père incapable de comprendre les mystérieuses aspirations d'une âme qui cherche à combler les gouffres de son cœur et à compléter la réalisation de son être, elle se consumait en douleurs secrètes et en sanglots étouffés. C'est que cette plante, créée pour fleurir sur le radieux penchant des



Je la trouvai établie dans le pavillon chinois et faisant une lecture à quelques bonnes dame du voisinage.

(LE GRAND SAINT-BERNARD.)

Appennins, avait dû germer au milieu des pentes froides de l'Helvétie, en sorte que, sur le point de s'épanouir en éclatante corolle, le vent glacé des hauteurs la forçait de s'emprisonner dans l'ingrate enveloppe de son pâle calice. »

« Cousin! qui est donc cette plante? demandai-je au célibataire posthume qui fumait à mes côtés. — C'est... c'est une délicieuse création de femme. (Mon cousin était dressé à répéter les expressions choisies de sa mère.) — Et ce livre, quel est-il? — Une impression de voyage. — Pas gaie? — Non. — Triste? — Très..... » Et mon cousin, de qui ces questions, bien plus que les sanglots étouffés de la blanche figure de femme, troublaient la quiétude, se remit à fumer d'un air qui signifiait que, sans vouloir m'engager à écouter, il m'engageait néanmoins à le laisser tranquille.

« ..... Aussi, tandis qu'elle cherchait en vain, parmi les êtres positifs dont elle était entourée, celui qui devait ouvrir et peupler de son amour le palais désert de son cœur, son père (« Cousin! qui est ce père? — C'est le sien. »), organisation vulgaire, et l'un de ces hommes dont la vie se dépense tout entière en mercantiles opérations (« Un négociant, pas vrai? — Oui. »), son père, au lieu de proposer à sa tendresse quelqu'un de ces nobles exilés qu'au jour de ses convulsions la volcanique Italie a lancés au delà des Alpes (« Ciani? Mazzini? — J'ignore. »), quelqu'une de ces natures riches et embrasées telles qu'en produit encore Naples ou la ville aux gondoles (« Venise... hem? — Hum. »), avait jeté les yeux sur un jeune Suisse aux formes massives, aux joues pleines et fraîches, à la chevelure blonde, symbole blafard d'une âme terne et sans bouillonnement. Ainsi la pâle fleur, sans cesse agitée par les vents glacés, au lieu de rencontrer dans les fleurs ses compagnes un élastique support, allait battre du front au flanc brut de ces deux blocs de granit qui la tuaient en voulant l'abriter. »

Ici, ma tante, qui fut institutrice dans sa jeunesse, ne put s'empêcher de faire remarquer combien ce livre était délicieusement écrit. Elle trouvait à ce style d'infinies nuances qui répondaient aux mille harmonies d'une âme sensible, et elle insistait particulièrement sur ce retour imprévu d'une comparaisou qui jetait tant de lumière sur la situation décolorée de l'héroïne. Les vieilles dames, tout en partageant entièrement cette opinion, témoignaient d'ailleurs le dédain le plus marqué pour ces deux pauvres blocs de granit, et l'une d'elles épousait avec une exaltation si prononcée les douleurs de cette femme incomprise, que je me pris à conjecturer qu'elle-même avait eu beaucoup à souffrir de l'indifférence stupide d'un sexe sans discernement. « Est-elle mariée, cette dame? demandai-je tout bas à mon cousin. — Non. » Pour moi, bien que je fusse à mille lieues de me douter encore que cette plante étiolée était ma fraîche

compagne d'Aoste, et ce bloc, l'aubergiste de Chambéry, je m'intéressais vivement à une lecture qui, sans altérer le moins du monde la quiétude de mon bon cousin, ébranlait à ce point la sentimentalité de ces dames, et provoquait de leur part des remarques non moins délicieuses que le style qui en était l'objet.

« Lorsque je les rencontrai, poursuivit ma tante en continuant sa lecture, ils cheminaient du côté des plaines de l'Italie, dans le fol espoir que les haleines plus douces d'un climat embaumé arrêteraient les ravages de cette destinée déçue. Mais moi, de qui l'âme comprenait cette âme, je voyais la vierge s'acheminant comme par une allée de cyprès vers sa fosse déjà creusée, et le poids d'une immense douleur pesait sur mon âme affaissée. Auprès d'elle, son blond fiancé promenait à la lumière des cieux l'ampleur massive de ses formes, dont aucun embrasement intérieur ne venait colorer la fade fraîcheur, ni tordre et saccader les mouvements prosaïques : une épaisse stupidité de cœur recouvrait cet homme comme une armure de plomb, et l'approche même d'une effroyable avalanche (ici, j'écoutai à deux oreilles) ne suffisait pas à lui inspirer les égoïstes alarmes de la frayeur la plus vulgaire.

« Cependant la nuit approchait, les noires dentelures des cimes semblaient mordre les nuages du soir, et les gorges du Saint-Bernard absorber, immenses gueules, les dernières lueurs du couchant. L'avalanche était là, béante, insondable, pâle comme un linceul, avide comme une tombe! Tout à coup, une blanche apparition s'élance, tournoie, et s'abîme dans le gouffre..... C'est Emma ! (Emma ! m'écriai-je... en moi-même.) Plus prompt que l'éclair, je m'y jette sur sa trace, je roule, je bondis, je plonge de vide en vide, cherchant à devancer la mort qui roule à ma poursuite, et, vainqueur dans cette lutte funèbre, j'arrive auprès de la vierge pâlissante et glacée..... Elle avait voulu trouver dans ce gouffre la fin de ses tourments! Alors je lui laissai voir que moi, l'étranger, que moi, l'inconnu, j'avais deviné sa pensée. Comprise enfin, pour la seule fois peut-être, ses paupières s'ouvrirent pour briller la flamme du ravissement, et le sourire radieux, ineffable, accourut sur les violettes (!!) de ses lèvres. En même temps arrivaient les molosses (!!!) de l'hospice, chargés de cordiaux, aboyant le secours et la délivrance. Du haut de la chaussée on nous tendit un câble, les Pères vinrent à notre rencontre, je remis aux hommes du ciel la victime du monde, et, après la leur avoir remise, je m'éloignai à pas désespérés! »

Je partis d'un grand éclat de rire..... Les dames se levèrent indignées, mon cousin regarda sa mère, ma tante me regarda, je regardai tout ce monde en larmes, et, n'étant plus maître alors de réprimer une hilarité que ce spectacle même portait à son comble, je pris le parti de saluer

la compagnie et de prendre congé, en m'excusant d'avoir causé un si grand scandale.

Tout en regagnant mon hôtel, je me ressouvins de ce gros monsieur qui disait :

Épitaphe! tout est épitaphe!





LA PEUR

Aux portes de la ville de Genève, l'Arve, torrent qui descend des glaciers de Savoie, vient unir ses eaux fangeuses aux ondes limpides du Rhône. Les deux fleuves cheminent longtemps sans confondre leurs eaux, en sorte que c'est un spectacle curieux pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que de voir couler parallèlement, dans un même lit, une onde bourbeuse et des flots d'azur.

La langue de terre qui sépare ces deux rivières, près du point où elles se réunissent, forme un petit delta, dont la base, large de quelques centaines de pas seulement, est occupée par le cimetière de la ville. Derrière ce lieu sont des jardins plantés de divers légumes, et arrosés au moyen de grandes roues qui élèvent les eaux du Rhône, et qui les distribuent dans une multitude de rigoles qui s'entre-croisent. Quelques cultivateurs habitent seuls cette étroite plaine, que termine un bois de saules, puis une grève stérile. C'est à l'extrémité de cette grève que les deux rivières se réunissent et courent s'encaisser entre des roches vermoulues qui bornent l'horizon.

Quoique voisin d'une ville populeuse, ce lieu présente un aspect mélancolique qui en écarte la foule. A la vérité, quelquefois une bande joyeuse

d'écoliers parcourt les rives du fleuve, et, séduite par cet attrait de liberté qu'offrent les lieux déserts, vient camper sur la grève dont j'ai parlé; mais plus souvent on n'y rencontre que quelques promeneurs isolés, et plutôt de ceux qui aiment à se soustraire aux regards et à rêver avec eux-mêmes. Il n'est pas rare que des malheureux, fatigués de vivre, y soient venus chercher la mort dans les flots.

J'avais environ sept ans lorsque je parcourus ce petit pays pour la première fois, tenant par la main mon aïeul. Nous marchions sous l'ombrage de grands hêtres, dans les rameaux desquels il me montrait, du bout de sa canne, les petits oiseaux qui sautaient de branche en branche. « Ils jouent, lui disais-je. — Non, mon enfant, ils vont par la plaine d'alentour chercher de la nourriture pour leurs petits, ils la leur apportent, et puis repartent pour recommencer. — Où sont-ils les petits oiseaux? — Ils sont dans leurs nids, que nous ne voyons pas. — Pourquoi ne les voyons-nous pas?... »

Pendant que je faisais ces questions enfantines, nous avions atteint l'extrémité de cette allée d'arbres, que termine un gros portail en maçonnerie. Par la porte qui se trouvait entr'ouverte, on apercevait au delà quelques cyprès et des saules pleureurs; mais dans le fronton du portail était incrustée une grande inscription en lettres noires sur un marbre blanc. Cet objet, singulier pour un enfant, me frappa : Qu'est-ce? dis-je à mon grand-père. — Lis toi-même, me dit-il. — Non, repris-je, lisez, grand-père. » Car il y avait, dans l'impression que j'avais reçue, quelque chose qui me rendait craintif.

« C'est la porte du cimetière, me dit-il, l'endroit où l'on porte les morts. Cette inscription est un passage de la Bible :

HEUREUX CEUX QUI MEURENT AU SEIGNEUR,

ILS SE REPOSENT DE LEURS TRAVAUX,

ET LEURS ŒUVRES LES SUIVENT.

Cela veut dire, mon enfant... — Mais où est-ce qu'on les porte? dis-je en l'interrompant. — On les porte dans la terre. — Pourquoi, grand-père? Leur fait-on du mal? — Non, mon enfant, les morts ne sentent plus rien dans ce monde-ci. »

Nous dépassâmes le portail, et je ne fis plus de questions. De temps en temps, je retournais la tête du côté de la pierre blanche, rattachant à cet

objet toutes sortes d'idées sinistres sur les morts, sur les sépulcres, et sur les hommes en manteaux noirs que j'avais souvent rencontrés dans les rues, portant des bières couvertes d'un linceul.

Mais le soleil brillait, et je tenais la main de mon aïeul ; ces impressions s'affaiblirent devant d'autres, et quand nous eûmes atteint les bords du Rhône, la vue de l'eau, et surtout celle d'un homme qui pêchait, attirèrent toute mon attention.

Les eaux étant basses, cet homme, chaussé de grandes bottes en cuir, s'était avancé au milieu du courant. « Voyez, grand-père ; il est dans l'eau ! — C'est un homme qui prend du poisson. Attendons un mo-



ment, tu le verras bouger, dès qu'il sentira quelque chose au bout du fil. »

Nous restâmes ainsi à le regarder ; mais l'homme ne bougeait point. Peu à peu je me pressais contre mon aïeul, et je serrais sa main avec plus de force, car l'immobilité du pêcheur commençait à me paraître étrange. Ses yeux fixés sur le bout du fil, ce fil qui plongeait mystérieusement sous

l'eau, le silence de cette scène, toutes ces choses agissaient sur ma frêle imagination, déjà ébranlée par la vue de l'inscription en lettres noires. A la fin, par une illusion bien ordinaire, mais nouvelle pour moi, le pêcheur me parut descendre la rivière, et le bord opposé se mouvoir en remontant le courant. Alors je tirai mon grand-père par la main, et nous poursuivîmes notre promenade.

Nous longeâmes la rive sous les saules qui ombragent le sentier. Ils sont vermoulus, percés de pourriture; une mousse vive rajeunit leur base, tandis que de leur tête décrépite s'échappent de flexibles branches qui s'abaissent sur le fleuve. Nous avions à notre droite le Rhône, à gauche les jardins dont j'ai parlé. La roue qui élève l'eau dans de petites auges, d'où elle retombe dans une rigole, m'intéressa beaucoup; néanmoins, dans la disposition où j'étais, j'aimais mieux n'être pas seul à contempler l'immense machine tournante; d'ailleurs le pêcheur était toujours là-bas, immobile. Enfin, nous le perdîmes de vue, et nous arrivâmes à la grève qui termine la langue de terre. Mon grand-père me fit remarquer dans le gravier une foule de pierres plates et rondes, et m'apprit à les faire voler sur la surface de l'eau, en sorte que j'avais complétement oublié le portail, le pêcheur et la roue.

Il y avait sur le rivage une petite anse, remplie d'une eau claire et profonde. Mon grand-père m'invita à m'y baigner, et m'ayant ôté mes vêtements, il me fit entrer dans l'eau. Lui-même s'assit au bord, et, appuyant son menton sur le pommeau d'or de sa vieille canne, il me regardait jouer. Je vins à porter mes regards sur sa figure vénérable, et, je ne sais pourquoi, c'est sous cette image qu'il est resté depuis empreint dans mon souvenir.

Nous fîmes le tour de la pointe pour longer au retour la rive de l'Arve. La sécurité était revenue, et le bain m'avait mis en train. Je jouais avec mon grand-père, le tirant par le pan de son habit, jusqu'à ce que lui, se retournant subitement, feignît de me poursuivre en grossissant sa voix. Quand nous atteignîmes le bois de saules, il se mit à se cacher derrière les arbres, et moi à le chercher avec un plaisir mêlé d'émotion, me livrant à une joie éclatante lorsque j'avais trouvé sa cache, ou seulement lorsqu'il était trahi par le bout de sa canne ou de son chapeau.

Un moment je perdis sa trace, et, le cherchant d'arbre en arbre, je m'enfonçai dans le bois sans le retrouver. J'appelai, il ne répondit point. Alors, précipitant ma course, et me dirigeant du côté où le taillis me semblait le moins sombre, je manquai le sentier et je me trouvai sur le rivage, en face d'un objet dont la vue me remplit d'horreur.

C'était la carcasse d'un cheval, gisant sur le sable. L'orbite profond des yeux, le trou des naseaux, la mâchoire décharnée, ouverte comme par

un bâillement infernal, et présentant un hideux râtelier, me firent une impression si soudaine et si forte, que je m'écriai de toute ma force : « Grand-père ! ô grand-père !... » Mon grand-père parut; je me jetai contre lui, et je l'entraînai loin de ce lieu d'effroi.

Le soir, quand on me fit coucher, j'étais fort inquiet, agité, redoutant le moment où l'on me laisserait seul. J'obtins que la porte de la chambre, qui donnait sur celle où mes parents étaient à souper, demeurerait entr'ouverte, et le sommeil me délivra bientôt de mes terreurs.

L'année suivante, mon aïeul mourut. Sa disparition de dessus la terre ne me frappant par aucune image sensible, j'en fus moins touché que de la douleur de mon père, dont l'abattement et la tristesse me faisaient pleurer. On m'habilla de noir, l'on entoura mon chapeau d'un crêpe, et quand vint le jour des funérailles, je dus suivre le cercueil avec les hommes de la famille, tous, comme moi, revêtus de longs manteaux noirs.

Au sortir de la maison, je n'osai pas demander à mon père où l'on allait, car, outre que son chagrin me rendait timide, j'étais moins familier avec lui que je ne l'avais été avec mon aïeul : c'est le cas ordinaire des enfants. J'avais oublié ce que ce dernier m'avait dit des morts, et de la terre où on les porte, en sorte que je m'acheminais plutôt curieux qu'inquiet; et lorsque j'eus entendu derrière moi mes grands parents qui s'entretenaient de choses indifférentes, tout en saluant les passants, la cérémonie cessa tout à fait de me paraître lugubre.

A la porte de la ville, le factionnaire présenta les armes, et les soldats du poste se mirent en ligne pour faire de même. Je ne savais pas que ce fût pour nous, mais j'y trouvai une distraction très-agréable. Néanmoins un des soldats, que je considérais de toute mon attention à cause de sa figure martiale, se mit à sourire en me regardant; je crus qu'il riait de mon accoutrement, en sorte que je rougis, et je continuai à rougir toutes les fois que les regards des passants s'arrêtaient sur moi.

Pendant que j'étais distrait par ces choses et par mille autres riens qui s'offraient à ma vue, je ne m'étais pas aperçu de la direction qu'avait prise le convoi. Tout à coup me retrouvant sous l'allée de hêtres, en face du gros portail, les impressions de l'année précédente se représentèrent à mon imagination, et je ne doutai plus que je ne fusse acteur dans une de ces scènes de mort et de sépulcres, dont le mystère lugubre m'avait souvent causé tant de trouble.

Dès ce moment ma pensée se reporta sur mon grand-père, que je sa-

vais être dans le cercueil ; je compris qu'on le portait dans la terre, comme il m'avait dit qu'on pratiquait à l'égard des morts, et dans l'impuissance où j'étais encore de me figurer un cadavre, je me le représentais couché tout vivant dans l'étroite bière, et j'attendais avec anxiété de voir ce qu'on allait lui faire. Quoique quelque curiosité se mêlât à la crainte que j'éprouvais, j'espérais bien que tout se passerait à distance, et que l'on ne franchirait pas le portail. Mais il en fut autrement.

Je n'avais jamais vu de cimetière, et comme je m'étais représenté ce lieu funèbre sous un aspect effrayant, je fus assez rassuré lorsqu'étant entré, j'aperçus des arbres, des fleurs, et les rayons d'un beau soleil qui doraient la surface d'une grande prairie. Aussitôt des images plus douces s'offrirent à mon esprit, entre autres celle de mon grand-père, tel qu'il m'était apparu l'année précédente au bord de la petite anse. Je me le figurai habitant cette prairie, et s'y reposant au soleil, comme c'était sa coutume aux beaux jours d'août et de juillet. Je venais d'être si agité, que, par une réaction naturelle, la paix et le calme renaissaient rapidement dans mon cœur.

Toutefois, diverses choses me causaient encore quelque inquiétude. Nous dépassions de temps en temps des pierres avec des inscriptions, et de petits enclos entourés de balustres noirs. Près de l'un d'eux, j'avais remarqué de loin une femme dans une attitude de recueillement. Je m'attendais à ce qu'elle tournerait la tête pour nous voir passer ; mais, penchée sur l'enclos, elle n'en détourna point ses regards, et un sanglot étouffé, qui me parut venir du côté où elle était agenouillée, me jeta dans une agitation extrême. En effet, la voyant immobile, je me figurai bientôt que le sanglot partait de dessous l'herbe qui était dans l'enclos, et l'image d'un mort gémissant sous le poids de la terre me glaça d'épouvante.

Pendant que j'étais ainsi ébranlé, j'aperçus en avant du convoi deux hommes qui paraissaient nous attendre. A mesure que nous appro-



chions; leur figure hâlée, leurs traits rudes, leur air silencieux, me faisaient une impression plus sinistre; mais lorsque, arrivé près d'eux, le cercueil s'arrêta, et que j'eus vu des pelles, des pioches et un grand trou dans la terre, mes yeux se troublèrent, et je sentis mes jambes chanceler sous moi. Ces hommes affreux prirent le cercueil par les deux bouts, ils le déposèrent dans le trou, et, saisissant leurs pelles, ils firent rouler dessus la terre amoncelée sur les bords de la fosse. Au bruit retentissant des cailloux et des os qui tombaient sur le bois, mon imagination mêlait des sanglots, des cris, des gémissements, et quand le bruit devint plus sourd, je croyais entendre encore les râlements étouffés de mon grand-père.

Quelques instants après, nous étions de retour au logis. Mon père se livra à une violente douleur, et je m'y associai, persuadé qu'il pleurait sur le supplice de mon pauvre grand-père oppressé sur la terre.

Il faut que je sois né peureux. Ces impressions sont demeurées ineffaçables, et prêtes à se réveiller dans la nuit et la solitude, toutes les fois du moins que l'absence d'une pensée, d'un sentiment ou d'un but précis, leur ouvrait un libre accès dans mon âme. Mais je reprends le récit des circonstances qui, à peu d'années de là, me livrèrent à des émotions bien plus fortes encore.

C'était aux premiers jours de mon adolescence. Comme il arrive quelquefois à cet âge, l'amour, dans toute la vivacité de ses premières atteintes, s'était emparé de mon jeune cœur. Tout entier à mes chères pensées, sans cesse préoccupé de douces chimères, j'étais devenu rêveur, taciturne, inappliqué. Aussi mon père s'en chagrinait, et mon régent affirmait que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes.

Amour d'adolescent, ai-je dit. En effet, je *brûlais* pour une personne qui aurait pu à la rigueur être ma mère; et c'est pourquoi j'avais soin de cacher à tous les regards ma secrète flamme, que le mystère entretenait vive et pure, tandis que la moquerie l'eût éteinte.

La dame de mes pensées était une belle personne qui habitait la même maison que nous. Elle venait souvent chez mes parents, et, grâce à mon âge, j'allais librement chez elle. A mesure que je m'éprenais davantage, je trouvais des prétextes pour m'y rendre plus souvent, pour y rester plus longtemps; à la fin j'y passais mes journées. Debout à ses côtés, pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille, faute d'oser soupirer, je jasais, je tenais un écheveau, ou je courais après son peloton, s'il venait à rouler sur le plancher. Que si quelque soin domestique l'appelait à sortir de la chambre, je profitais des instants pour baiser avec transport les

objets qu'elle avait touchés, je passais mes mains dans ses gants, et, pour que le chapeau qui avait pressé ses cheveux pressât aussi les miens, me voilà affublé d'un chapeau de femme, ayant horriblement peur d'être surpris, et rougissant de ma rougeur même.

Hélas ! une si belle passion devait être malheureuse. Par une plaisanterie que je prenais au sérieux, cette demoiselle m'appelait son petit mari. Ce titre était mon privilége ; je ne le partageais avec aucun autre, et cela seul suffisait pour me le rendre infiniment cher. Un soir, beau et pimpant, je montai chez la dame de mes pensées, qui m'avait elle-même convié, pour ce soir-là, à une réunion de famille. J'entrai glorieux dans le salon ; l'assemblée était nombreuse. Par une préférence délicate, qui offensa gravement plusieurs grands parents, je n'eus de saluts et de civilités que pour ma belle voisine, à qui je consacrais toute l'amabilité et les agréments dont je pouvais disposer, lorsqu'un grand jeune homme qu'on venait d'introduire, après m'avoir hautement déplu en détournant de moi l'attention de ma souveraine, se prit à me dire : « Ah çà, vous êtes le petit mari ; moi je vais être le grand... J'espère que nous vivrons bien ensemble. »

Tout le monde se prit à rire, surtout lorsqu'on m'eut vu retirer avec humeur ma main qu'il avait prise, et lui lancer un regard de tigre. A ce rire, le dépit, la honte et le trouble me suffoquant, je sortis brusquement.

Je n'osai pas rentrer tout de suite chez mon père, et d'ailleurs je n'avais qu'une envie, celle de me livrer loin de tout regard à la douleur que je ressentais. Dès que je fus seul et dans la campagne, mes larmes coulèrent.

J'étais ridicule, et pourtant bien à plaindre. Sans doute ma passion était sans but, sans espoir, même à mes propres yeux ; mais, tout innocente et précoce qu'elle fût, elle était pure, sincère, pleine de fraîcheur et de sève, et depuis quelque temps elle formait ma vie. Je savais bien qu'il me fallait quitter le collége avant de songer au mariage, aussi je n'y songeais point; mais qu'un autre épousât celle à qui j'avais avec délices consacré mon servage, c'était bien pour lors le plus fatal événement qui pût détruire ma félicité.

En proie au regret, au dépit, et à d'autres passions jalouses et colères, je n'avais remarqué ni l'heure avancée, ni la direction que prenaient mes pas vers des lieux qu'en d'autres temps je n'eusse point choisis pour une promenade nocturne ; mais je fus ramené à moi-même, comme par un coup de foudre, lorsque l'horloge s'étant mise à sonner, je crus avoir compté douze coups... Les portes de la ville m'étaient fermées depuis une heure.

J'espérai m'être trompé, et je courais déjà de toute ma force, lorsque

la cloche lointaine d'un village se fit entendre; je comptai avec une hor-



rible anxiété neuf, dix, onze coups... le douzième vint m'achever. Rien n'est inexorable comme une horloge.

J'avoue qu'en cet instant j'oubliai mes amours; mais ce ne fut point pour retrouver le repos, car la pensée de l'angoisse où allait être plongée ma famille vint me livrer au plus affreux tourment. Ils me croiraient perdu, mort, et, dans ma simplicité, j'allais jusqu'à craindre qu'ils ne liassent ma disparition au récit qu'on ne manquerait pas de leur faire, chez nos voisins, de ma honte, de mon désespoir et de ma brusque sortie.

Mais où croit-on que m'avaient porté mes pas? Sous les saules, dans le sentier, à cette place d'où, six années auparavant, j'avais considéré le pêcheur. C'est là que je sanglotais, sans savoir quel parti prendre. Néanmoins mon esprit, tout entier au milieu de ma famille, n'était point encore dominé par la peur; et d'ailleurs, au travers de mes larmes, je voyais briller à l'autre rive une lumière qui me tenait compagnie sans que je m'en doutasse.

Cette lumière, en s'éteignant bientôt après, me donna le premier sentiment de ma solitude. Au moment où elle disparut, je retins machinalement mes sanglots, et je retrouvai le silence de la nuit. En regardant

autour de moi dans l'ombre, j'entrevis des formes que l'éclat de la petite



lumière avait d'abord éclipsées, et pendant que je me livrais à cet examen, les larmes tarissaient tout à fait à mes paupières.

Je ne tardai à oublier aussi ma famille, et bien malgré moi, car je faisais tous mes efforts pour y retenir ma pensée, qui commençait à errer avec crainte dans l'ombre d'alentour. Comme je prévis que chaque instant allait ajouter aux terreurs dont j'étais menacé, je m'étendis tout



doucement sous la haie qui me séparait des jardins, bien décidé à m'endormir.

L'idée était bonne, mais l'exécution difficile. A la vérité mes yeux étaient clos, mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient, avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédients pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille : mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage ; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de



rebrousser, même vers les couleuvres. « Après tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abominable; elles sont innocentes les couleuvres, et surtout... (oh! que cette idée me vint à propos!) si ce n'est qu'un lézard. » Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvais au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même : les hommes bêchaient au soleil, les femmes cueillaient des légumes, les enfants arrachaient les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement, j'évitais de songer aux



arrosements, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment gesticulait pas bien loin de moi.

Et puis, j'étais sous la voûte du ciel qui seule, durant la nuit, n'inspire

point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté : S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

S'il vient ! « Attendiez-vous quelqu'un ? — Sans aucun doute. — Et qui ? — Celui qu'on attend quand on a peur. »

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur ? le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas ; la nuit, au plancher qui craque ; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main... Prenez la lumière, regardez bien : rien, personne. Posez la



lumière, ne regardez plus : il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.

Je restais donc immobile au milieu de cette plaine ; mais déjà l'espace que j'avais autour de moi, après m'avoir soulagé, commençait à influer sur mon esprit d'une manière fâcheuse, non pas tant en avant, où rien ne pouvait échapper à mes regards, mais derrière, de côté, et partout où ils ne plongeaient pas ; car, quand on le sent venir, c'est toujours du côté où l'on ne regarde pas. Je me tournais donc souvent, et subitement, comme pour le surprendre ; puis je me retournais bien vite, pour ne pas laisser l'autre côté sans surveillance. Ces mouvements bizarres me faisant

peur à moi-même, je croisai les bras, et je commençai à me promener en ligne droite, au grand détriment des choux et des laitues, car pour un empire je n'aurais dévié vers les bocages et les sentiers.



Encore moins aurais-je dévié vers l'autre côté de cette petite plaine, car c'était là que, dans mon enfance, j'avais vu, étendu sur la grève... Aussi, bien que du coin de l'œil je donnasse une attention particulière à ce côté de l'espace, j'évitais de le regarder en face, et surtout de me rendre compte des motifs qui m'en tenaient éloigné.

Mais cet effort même tournait contre moi. En repoussant le monstre, je lui donnais de la prise; en voulant l'écarter de ma pensée, je l'y amenais... déjà il en forçait l'entrée. C'était un affreux assemblage d'os et de dents, un œil sans regard, une bête toute de côtes et de vertèbres qui se mouvaient et craquaiant, en trottant vers moi. Et j'en étais à lutter de très-près, lorsque, par l'effet du chemin que j'avais fait, les immenses bras de la grande roue m'apparurent tout à coup, à quelques pas, tournoyant mystérieusement dans l'ombre. J'eus le temps de pressentir quel affreux rapprochement allait s'opérer; aussi, recueillant tout ce qui me

restait de sang-froid, je rebroussai doucement, et je me mis à siffler d'un



air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas.

Je n'eus pas plutôt rebroussé, que le rapprochement se fit de la roue et du monstre aux vertèbres. Je l'entendis galoper, je sentis son haleine



et le crus sur mon dos. Je voulus tenir ferme et ralentir ma marche, comme pour lui imposer ; mais cet effort étant au-dessus de mes forces, je hâtai le pas, je courus, je volai jusqu'au pied d'un mur qui me barrait le chemin. Là je me retournai haletant.

Un mur, c'est quelque chose en pareil cas. D'abord, c'est un mur : chose blanche, compacte, sans mystère ; chose qui change en réalité palpable l'espace indéfini, peuplé d'apparences, domaine des fantômes; ensuite, je pouvais m'appuyer contre, et de là voir venir ; c'est ce que je fis.

En me retournant, je n'avais vu que l'ombre et le vide ; mais la bête n'en vivait pas moins dans mon imagination, et je la supposais prête à fondre sur moi, de tous les points dont la nuit ou les objets me voilaient la vue. C'est ce qui fut cause que mes terreurs commençaient déjà à se porter sur le revers du mur auquel j'étais adossé, lorsqu'à un bruit, que je crus être parti de ce côté, elles s'y concentrèrent toutes.

C'était un bruit semblable à celui que font entendre les chouettes ; nul doute que ce ne fût la bête..... Je la sentais, je la voyais grimper de l'autre côté du mur, en insérant les os de ses doigts entre les jointures des pierres ; en sorte que, les regards enchaînés au sommet



de la muraille, je m'attendais de seconde en seconde à voir sa tête

s'avancer lentement, et les deux orbites fixer sur moi leur regard immobile et cave.

Cette situation devenant intolérable, l'angoisse me poussa à sa rencontre. J'aimais mieux encore l'aller trouver que de l'attendre fasciné et palpitant. Je m'aidai donc des rameaux de quelques pêchers adossés à la muraille, et je grimpai ainsi jusqu'au sommet, que j'enfourchai.

Point de bête! Quoique je m'y attendisse parfaitement, j'eus tout le plaisir de la surprise. Les peureux prêtent l'oreille à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens commun, en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences.

Au lieu de la bête, je voyais une plaine entourée de murailles, plus loin des arbres, et, au delà, la ville, dominée par la grosse tour de Saint-Pierre.

La vue de la ville me fit plaisir; mais il n'y avait pas une lumière aux maisons, et la tour de Saint-Pierre ne me représentait rien de bien rassurant, lorsque le carillon de l'horloge se fit entendre...

Toutes mes terreurs s'envolèrent subitement. Ce son si connu me transporta comme en plein jour, et l'idée que d'autres écoutaient avec moi me fit perdre tout à fait le sentiment de mon isolement. Je redevins calme, brave, hardi,... mais pour fort peu de temps. Le carillon se tut,



l'horloge sonna deux heures, et toute la nature, qui m'avait semblé écou-

ter le carillon avec moi, me parut de nouveau reporter toute son attention sur moi, perché là-haut sur ma muraille. Je me faisais petit, je m'effaçais, je me couchais tout de mon long sur cette crête étroite : impossible d'échapper aux regards. Les choux, les choux eux-mêmes, plantés en longues files, me semblaient des têtes alignées, des bouches ricanantes, des milliers d'yeux fixés sur ma personne. Je préférai donc redescendre, et, à cause de la grande roue, je descendis sur le revers opposé de la muraille.

J'avais fait quelques pas avec assez de bonheur, lorsque je vins à me heurter contre un objet que mes yeux n'avaient pu distinguer de la noirceur de l'ombre. Au choc subit, je poussai un cri, croyant que ce fût la bête elle-même ; mais lorsque revenu de cette première impression j'eus touché les balustres noirs, une sueur froide parcourut tout mon corps. J'étais dans le cimetière.



A cette soudaine idée, mille visions effrayantes s'élevèrent devant

moi, jaillissant comme du sein d'une lueur bleuâtre qui leur prêtait une pâleur sépulcrale. C'étaient des spectres vermoulus, des crânes, des os, une femme noire, d'affreux fossoyeurs... Mais la plus horrible de toutes, celle qui finit par éclipser les autres, c'était celle de mon grand-père à moitié caché sous la terre. Ses traits défigurés présentaient des os creusés, des orbites vides; sa bouche, dépouillée de dents, semblait plaindre sourdement, et, de ses bras décharnés, il écartait avec effort une poussière immonde.

Hors de moi, je marchais rapidement, comme pour m'éloigner de ces pensées, en même temps que des balustres noirs. Mais à mesure que je marchais, le spectre sortait de sa fosse; il tournait ses orbites sur la plaine, il m'avait reconnu; déjà il allongeait sur ma trace son pas sourd et mystérieux, et, comme si à chaque seconde il eût été sur le point de m'atteindre, mon cœur battait avec violence. Tout à coup mon chapeau tombe, et je sens sa main froide et dure s'appesantir sur ma tête... « Grand-père! Oh! non, grand-père! » m'écriai-je en fuyant de toute la vitesse que me permettait le délire de la plus affreuse terreur.

C'étaient les branches inférieures d'un saule, contre lesquelles ma tête était venue se heurter.

Au mouvement de ma fuite, au bruit de mes pas, surgissaient mille autres spectres, et j'en sentais déjà une armée à ma poursuite, lorsque ayant franchi enfin le portail, je continuai de courir jusqu'aux portes de la ville. « Qui vive! » cria la sentinelle.



A cette voix d'homme, adieu fantômes, spectres, monstres, couleuvres.

« Ami ! » répondis-je, d'un accent presque passionné. Une heure après j'étais rendu à ma famille.

Cette crise me fit grand bien. J'oubliai mes amours, et je retrouvai mon chapeau.



TABLE.

